00100403

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME II.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoise.

100403

TOME SECOND.

0-9-9

Vol 2

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI. 1781

Avec Approbation & Privilége du Roi.

00100403

LE
PETIT-MAITRE CORRIGÉ,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN PROSE.

ACTEURS.

LE COMTE, Pere d'Hortenſe.

LA MARQUISE.

HORTENSE, Fille du Comte.

ROSIMOND, Fils de la Marquiſe.

DORIMENE.

DORANTE, Ami de Roſimond.

MARTON, Suivante d'Hortenſe.

FRONTIN, Valet de Roſimond.

La Scene eſt à la Campagne, dans la Maiſon du Comte.

LE

PETIT-MAITRE CORRIGÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, MARTON.

MARTON.

EH bien, Madame ? quand ſortirez-vous de la rêverie où vous êtes ? Vous m'avez appellée, me voilà ; & vous ne me dites mot.

HORTENSE.

J'ai l'esprit inquiet.

MARTON.

De quoi s'agit-il donc ?

HORTENSE.

N'ai-je pas de quoi rêver ? on va me marier, Marton.

MARTON.

Eh vraiment ! je le sçais bien ; on n'attend plus que votre oncle pour terminer ce mariage : d'ailleurs, Rosimond votre futur, n'est arrivé que d'hier ; & il faut vous donner patience.

HORTENSE.

Patience ! est-ce que tu me crois pressée ?

MARTON.

Pourquoi non ? on l'est ordinairement à votre place. Le mariage est une nouveauté curieuse, & la curiosité n'aime pas à attendre.

HORTENSE.

Je différerai tant qu'on voudra.

MARTON.

Ah ! heureusement qu'on veut expédier.

HORTENSE.

Eh ! laisse-là tes idées.

MARTON.

Est-ce que Rosimond n'est pas de votre goût?

HORTENSE.

C'est lui dont je veux te parler. Marton, tu es fille d'esprit: comment le trouves-tu?

MARTON.

Mais il est d'une jolie figure.

HORTENSE.

Cela est vrai.

MARTON.

Sa physionomie est aimable.

HORTENSE.

Tu as raison.

MARTON.

Il me paroît avoir de l'esprit.

HORTENSE.

Je lui en crois beaucoup.

MARTON.

Dans le fond même, on lui sent un caractere d'honnête-homme.

HORTENSE.

Je le pense comme toi.

MARTON.

Et, à vue de pays, tout son défaut c'est d'être ridicule.

HORTENSE.

Et c'est ce qui me désespere, car cela gâte tout. Je lui trouve de si sottes façons avec moi! on diroit qu'il dédaigne de me plaire, & qu'il croit qu'il ne seroit pas du bon air de se soucier de moi, parce qu'il m'épouse.....

MARTON.

Ah! Madame, vous en parlez bien à votre aise.

HORTENSE.

Que veux-tu dire? Est-ce que la raison même n'exige pas un autre procédé que le sien?

MARTON.

Eh! oui, la raison: mais c'est que parmi les jeunes gens du bel air, il n'y a rien de si bourgeois que d'être raisonnable.

HORTENSE.

Peut-être, aussi, ne suis-je pas de son goût.

MARTON.

Je ne suis pas de ce sentiment-là, ni vous non plus. Non; tel que vous le voyez, il vous aime. Ne l'ai-je pas fait rougir hier, moi; parce que je le surpris comme il vous regardoit à la déro-

bée attentivement? Voilà dejà deux ou trois fois que je le prends ſur le fait.

HORTENSE.

Je voudrois être bien ſûre de ce que tu me dis-là.

MARTON.

Oh ! je m'y connoîs : cet homme-là vous aime, vous dis-je ; & il n'a garde de s'en vanter, parce que vous n'allez être que ſa femme : mais je ſoutiens qu'il étouffe ce qu'il ſent, & que ſon air de Petit-Maître n'eſt qu'une gaſconnade avec vous.

HORTENSE.

Eh bien ! je t'avouerai que cette penſée m'eſt venue comme à toi.

MARTON.

Eh ! par haſard, n'auriez-vous pas eu la penſée que vous l'aimez auſſi ?

HORTENSE.

Moi, Marton?

MARTON.

Oui, c'eſt qu'elle m'eſt encore venue : voyez.

HORTENSE.

Franchement, c'eſt grand dommage que ſes façons nuiſent au mérite qu'il auroit.

MARTON.

Si on pouvoit le corriger.....

HORTENSE.

Et c'eſt à quoi je voudrois tâcher; car, s'il m'aime, il faudra bien qu'il me le diſe bien franchement, & qu'il ſe défaſſe d'une extravagance dont je pourrois être la victime, quand nous ſerons mariés : ſans quoi je ne l'épouſerai point. Commençons par nous aſſurer qu'il n'aime point ailleurs, & que je lui plaîs : car, s'il m'aime, j'aurai beau jeu contre lui, & je le tiens pour à moitié corrigé; la peur de me perdre fera le reſte. Je t'ouvre mon cœur : il me ſera cher, s'il devient raiſonnable. Je n'ai pas trop le temps de réuſſir; mais il en arrivera ce qui pourra; eſſayons. J'ai beſoin de toi, tu es adroite : interroge ſon Valet, qui me paroît aſſez familier avec ſon Maître.

MARTON.

C'eſt à quoi je ſongeois : mais il y a une petite difficulté à cette commiſſion-là; c'eſt que le Maître a gâté le Valet, & Frontin eſt le ſinge de Roſimond. Ce faquin croit apparemment m'épouſer auſſi, & ſe donne, à cauſe de cela, les airs d'en agir cavalierement, & de ſoupirer tout bas; car de ſon côté il m'aime.

HORTENSE.

Mais il te parle quelquefois.

MARTON.

Oui, comme à une ſoubrette de campagne; mais n'importe. Le voici qui vient à nous, laiſſez-nous enſemble, je travaillerai à le faire cauſer.

HORTENSE.

Sur-tout conduis-toi ſi adroitement, qu'il ne puiſſe ſoupçonner nos intentions.

MARTON.

Ne craignez rien: ce ſera tout en cauſant que je m'y prendrai; il m'inſtruira ſans qu'il le ſçache.

SCENE II.

HORTENSE, MARTON, FRONTIN.

(*Hortense s'en-va; Frontin l'arrête.*)

FRONTIN.

Mon Maître m'envoie sçavoir comment vous vous portez, Madame; & s'il peut ce matin, avoir l'honneur de vous voir bientôt.

MARTON.

Qu'est-ce que c'est que bientôt?

FRONTIN.

Comme qui diroit dans une heure; il n'est pas habillé.

HORTENSE.

Tu lui diras que je n'en sçais rien.

FRONTIN.

Que vous n'en sçavez rien, Madame?

MARTON.

Non: Madame a raison. Qui est-ce qui sçait ce qui peut arriver dans l'intervalle d'une heure?

FRONTIN.

Mais, Madame, j'ai peur qu'il ne comprenne rien à ce diſcours.

HORTENSE.

Il eſt pourtant très-clair; je te dis que je n'en ſçais rien.

SCENE III.

MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

MA belle enfant, expliquez-moi la réponſe de votre Maitreſſe; elle eſt d'un goût nouveau.

MARTON.

Toute ſimple.

FRONTIN.

Elle eſt même fantaſque.

MARTON.

Toute unie.

FRONTIN.

Mais à propos de fantaiſie, ſçavez-vous bien que votre minois en eſt une, & des plus piquantes?

MARTON.

Oh! il eſt très-commun, auſſi-bien que la réponſe de ma Maitreſſe.

FRONTIN.

Point du tout, point du tout. Avez-vous des amants ?

MARTON.

Eh!... on a toujours quelque petite fleurette en paſſant.

FRONTIN.

Elle eſt d'une ingénuité charmante!... Ecoutez, nos Maîtres vont ſe marier; vous allez venir à Paris: je ſuis d'avis de vous épouſer auſſi; qu'en dites-vous?

MARTON.

Je ne ſuis pas aſſez aimable pour vous.

FRONTIN.

Pas mal, pas mal; je ſuis aſſez content.

MARTON.

Je crains le nombre de vos Maitreſſes; car je vais gager que vous en avez autant que votre Maître, qui doit en avoir beaucoup. Nous avons entendu dire que c'étoit un homme fort couru: vous auſſi ſans doute?

FRONTIN.

Oh ! très-courus; c'eſt à qui nous attrapera tous deux; il a penſé même m'en venir quelqu'une des ſiennes. Les conditions ſe confondent un peu à Paris; on n'y eſt pas ſcrupuleux ſur les rangs.

MARTON.

Et votre Maître & vous, continuerez-vous d'avoir des Maitreſſes, quand vous ſerez nos maris?

FRONTIN.

Tenez, il eſt bon de vous mettre là-deſſus au fait. Écoutez: il n'en eſt pas de Paris comme de la Province; les coutumes y ſont différentes.

MARTON.

Ah! différentes?

FRONTIN.

Oui: en Province, par exemple, un mari promet fidélité à ſa femme; n'eſt-ce pas?

MARTON.

Sans doute.

FRONTIN.

A Paris c'eſt de même: mais la fidélité de Paris n'eſt point ſauvage; c'eſt une fidélité galante, badine, qui entend raillerie, & qui ſe permet toutes les petites commodités du ſçavoir-vivre; vous comprenez bien?

MARTON.

Oh! de reste.

FRONTIN.

Je trouve sur mon chemin une personne aimable: je suis poli, elle me goûte: je lui dis des douceurs, elle m'en rend: je folâtre, elle le veut bien. Pratique de politesse, commodité de sçavoir-vivre; pure amourette que tout cela dans le mari: la fidélité conjugale n'y est point offensée. Celle de Province n'est pas de même, elle est sotte, revêche, & tout d'une piece; n'est-il pas vrai?

MARTON.

Oh! oui; mais ma Maitresse fixera peut-être votre Maître; car il me semble qu'il l'aimera assez volontiers, si je ne me trompe.

FRONTIN.

Vous avez raison: je lui trouve effectivement comme une vapeur d'amour pour elle.

MARTON.

Croyez-vous?

FRONTIN.

Il y a dans son cœur un étonnement qui pourroit devenir très-sérieux. Au surplus, ne vous inquiétez pas. Dans les amourettes on n'aime qu'en

paſſant, par curioſité de goût, pour voir un peu comment cela ſera. De ces inclinations-là, on en peut fort bien avoir une demi-douzaine ſans que le cœur en ſoit plus chargé, tant elles ſont légeres.

MARTON.

Une demi-douzaine! cela eſt pourtant fort; & pas une ſérieuſe?...

FRONTIN.

Bon! quelquefois tout cela eſt expédié dans la ſemaine. A Paris, ma chere enfant, les cœurs, on ne ſe les donne pas, on ſe les prête, on ne fait que des eſſais.

MARTON.

Quoi! là-bas, votre Maître & vous, vous n'avez encore donné votre cœur à perſonne?

FRONTIN.

A qui que ce ſoit. On nous aime beaucoup; mais nous n'aimons point: c'eſt notre uſage.

MARTON.

J'ai peur que ma Maitreſſe ne prenne cette coutume-là de travers.

FRONTIN.

Oh! que non: les agréments l'y accoutumeront. Les amourettes, en paſſant, ſont amuſantes. Mon

Maître passera; votre Maitresse de même: je passerai, vous passerez; nous passerons tous.

MARTON, *en riant.*

Ha, ha, ha. J'entre si bien dans ce que vous dites, que mon cœur a déjà passé avec vous.

FRONTIN.

Comment donc?

MARTON.

Doucement: voilà la Marquise, la mere de Rosimond qui vient.

SCENE IV.

LA MARQUISE, FRONTIN, MARTON.

LA MARQUISE.

Je suis charmée de vous trouver-là, Marton: je vous cherchois. Que disiez-vous à Frontin? Parliez-vous de mon fils?

MARTON.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Eh bien ! que pense de lui Hortense ? Ne lui déplaît-il point? Je voulois vous demander ses sentiments, dites-les-moi ; vous les sçavez sans doute, & vous me les apprendrez plus librement qu'elle : sa politesse me les cacheroit, peut-être, s'il n'étoient pas favorables.

MARTON.

C'est à-peu-près de quoi nous nous entretenions, Frontin & moi, Madame : nous disions que Monsieur votre fils est très-aimable, & ma Maitresse le voit tel qu'il est; mais je demandois s'il l'aimeroit.

LA MARQUISE.

Quand on est faite comme Hortense, je crois que cela n'est pas douteux; & ce n'est pas de lui que je m'embarrasse.

FRONTIN.

C'est ce que je répondois.

MARTON.

Oui, vous m'avez parlé d'une vapeur de tendresse qui lui a pris pour elle ; mais une vapeur se dissipe.

LA MARQUISE.

Que veut dire une vapeur?

MARTON.

Frontin vient de me l'expliquer, Madame; c'est comme un étonnement de cœur: & un étonnement ne dure pas; fans compter que les commodités de la fidélité conjugale font un grand article.

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce langage-là, Marton? Je veux ſçavoir ce que cela ſignifie. D'après qui répétez-vous tant d'extravagances? car vous n'êtes pas folle, & vous ne les imaginez pas ſur le champ.

MARTON.

Non, Madame: il n'y a qu'un moment que je ſçais ce que je vous dis-là; c'eſt une inſtruction que vient de me donner Frontin ſur le cœur de ſon Maître, & ſur l'agréable économie des mariages de Paris.

LA MARQUISE.

Cet impertinent!

FRONTIN.

Ma foi, Madame, ſi j'ai tort, c'eſt la faute du beau monde que j'ai copié; j'ai rapporté la mode, je lui ai donné l'état des choſes & le plan de la vie ordinaire.

LA MARQUISE.

Vous êtes un ſot, taiſez-vous. Vous penſez bien, Marton, que mon fils n'a nulle part à de pareilles extravagances: il a de l'eſprit, il a des mœurs, il aimera Hortenſe, & connoîtra ce qu'elle vaut. Pour toi, je te recommanderai à ton Maître, & lui dirai qu'il te corrige.

(*Elle s'en-va.*)

SCENE V.

MARTON, FRONTIN.

MARTON, *éclatant de rire.*

HA, ha, ha, ha.

FRONTIN.

Ha, ha, ha, ha.

MARTON.

Ah! mon ingénuité te charme-t-elle encore?

FRONTIN.

Non; mon adminiſtration s'étoit mépriſe; c'eſt ta malice qui eſt admirable!

MARTON.

Ha, ha.... pas mal, pas mal.

FRONTIN *lui présente la main.*

Allons, touche-là, Marton.

MARTON.

Pourquoi donc? ce n'eſt pas la peine.

FRONTIN.

Touche-là, te dis-je; c'eſt de bon cœur.

MARTON, *lui donnant la main.*

Eh bien! que veux-tu dire?

FRONTIN.

Marton, ma foi, tu as raiſon; j'ai fait l'impertinent tout-à-l'heure.

MARTON.

Le vrai faquin!

FRONTIN.

Le ſot! le fat!

MARTON.

Oh! mais tu tombes à préſent dans un excès de raiſon: tu vas me réduire à te louer.

FRONTIN.

J'en veux à ton cœur, & non pas à tes éloges.

MARTON.

Tu es encore trop convaleſcent, j'ai peur des rechûtes.

FRONTIN.

Il faut pourtant que tu m'aimes.

MARTON.

Doucement; vous redevenez fat.

FRONTIN.

Paix; voici mon original qui arrive.

SCENE VI.

ROSIMOND, FRONTIN, MARTON.

ROSIMOND, *à Frontin.*

AH! tu es ici, toi; & avec Marton! Je ne te plains pas. Que te disoit-il, Marton? Il te parloit d'amour, je gage; hé! n'est-ce pas? Souvent ces coquins-là sont plus heureux que d'honnêtes-gens. Je n'ai rien vu de si joli que vous, Marton: il n'y a point de femme à la Cour qui ne s'accommodât de cette figure-là.

FRONTIN.

Je m'en accommoderois encore mieux qu'elles.

ROSIMOND.

Dis-moi, Marton, que fait-on dans ce pays-ci? Y a-t-il du jeu, de la chasse, des amours? Ah!

le ſot pays, ce me ſemble! A propos, ce bonhomme qu'on attend de ſa Terre pour finir notre mariage, cet oncle, arrive-t-il bientôt? Que ne ſe paſſe-t-on de lui? Ne peut-on ſe marier ſans que ce parent aſſiſte à la cérémonie?

MARTON.

Que voulez-vous? ces Meſſieurs-là, ſous prétexte qu'on leur eſt nièce & leur héritiere, s'imaginent qu'on doit faire quelqu'attention à eux. Mais je ne ſonge pas que ma Maitreſſe m'attend.

ROSIMOND.

Tu t'en-vas, Marton? Tu es bien preſſée. A propos de ta Maitreſſe, tu ne m'en parles pas; j'avois dit à Frontin de demander ſi on pouvoit la voir.

FRONTIN.

Je l'ai vûe auſſi, Monſieur: Marton étoit préſente; & j'allois vous rendre réponſe.

MARTON.

Et moi je vais la rejoindre.

ROSIMOND.

Attends, Marton, j'aime à te voir; tu es la fille du monde la plus amuſante.

MARTON.

Je vous trouve très-curieux à voir auſſi, Mon-

ſieur : mais je n'ai pas le temps de reſter.

ROSIMOND.

Très-curieux ! Comment donc ! mais elle a des expreſſions. Ta Maitreſſe a-t-elle autant d'eſprit que toi, Marton ? De quelle humeur eſt-elle ?

MARTON.

Oh ! d'une humeur peu piquante, aſſez inſipide ; elle n'eſt que raiſonnable.

ROSIMOND.

Inſipide & raiſonnable : il eſt parbleu ! plaiſant. Tu n'es pas faite pour la province. Quand la verrai-je, Frontin ?

FRONTIN.

Monſieur, comme je demandois ſi vous pouviez la voir dans une heure, elle m'a dit qu'elle n'en ſçavoit rien.

ROSIMOND.

Le butord !

FRONTIN.

Point du tout, je vous rends fidèlement la réponſe.

ROSIMOND.

Tu rêves ! il n'y a pas de ſens à cela. Marton, tu y étois ; il ne ſçait ce qu'il dit : qu'a-t-elle répondu ?

MARTON.

Précisément ce qu'il vous rapporte, Monsieur; qu'elle n'en sçavoit rien.

ROSIMOND.

Ma foi, ni moi non plus.

MARTON.

Je n'en suis pas mieux instruite que vous. Adieu, Monsieur.

ROSIMOND.

Un moment, Marton: j'avois quelque chose à te dire. Frontin, m'est-il venu des Lettres?

FRONTIN.

A propos de Lettres, oui, Monsieur; en voilà une qui est arrivée de quatre lieues d'ici par un Exprès.

ROSIMOND *ouvre & rit à part en lisant.*

Donne..... Ha, ha, ha..... C'est de ma folle de Comtesse..... Hum..... hum.....

MARTON.

Monsieur, ne vous trompez-vous pas? Auriez-vous quelque chose à me dire? Voyez, car il faut que je m'en-aille.

ROSIMOND, *toujours lisant.*

Hum..... hum..... Je suis à toi, Marton; laisse-moi achever.

MARTON, *à part, à Frontin.*

C'eſt apparemment-là une Lettre de commerce?

FRONTIN.

Oui, quelque miſſive de paſſage.

ROSIMOND, *après avoir lu.*

Vous êtes une étourdie, Comteſſe. Que dites-vous-là, vous autres?

MARTON.

Nous diſons, Monſieur, que c'eſt quelque jolie femme qui vous écrit par amourette.

ROSIMOND.

Doucement, Marton; il ne faut pas dire cela en ce pays-ci, tout ſeroit perdu.

MARTON.

Adieu, Monſieur; je crois que ma Maitreſſe m'appelle.

ROSIMOND.

Ah! c'eſt d'elle que je voulois te parler.

MARTON.

Oui, mais la mémoire vous revient quand je parts. Tout ce que je puis pour votre ſervice, c'eſt de régaler Hortenſe de l'honneur que vous lui faites de vous reſſouvenir d'elle.

ROSIMOND.

Adieu donc, Marton. Elle a de la gaieté, du badinage dans l'esprit.

SCENE VII.

ROSIMOND, FRONTIN.

FRONTIN.

OH! que non, Monsieur; malpeste! vous ne la connoissez pas; c'est qu'elle se moque.

ROSIMOND.

De qui?

FRONTIN.

De qui? Mais ce n'est pas à moi qu'elle parloit.

ROSIMOND.

Hem?

FRONTIN.

Monsieur, je ne dis pas que je l'approuve; elle a tort: mais c'est une maligne Soubrette: elle m'a décoché un trait aussi bien entendu!....

ROSIMOND.

Eh! dis-moi, ne t'a-t-on pas déjà interrogé sur mon compte?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; Marton, dans la converſation, m'a, par haſard, fait quelques queſtions ſur votre chapitre.

ROSIMOND.

Je les avois prévues: Eh bien! ces queſtions de haſard, quelles ſont-elles?

FRONTIN.

Elle m'a demandé ſi vous aviez des Maîtreſſes. Et moi qui ai voulu faire votre cour....

ROSIMOND.

Ma cour, à moi! ma cour!

FRONTIN.

Oui, Monſieur; & j'ai dit que non, que vous étiez un garçon ſage, réglé.

ROSIMOND.

Le ſot avec ſa règle & ſa ſageſſe! le plaiſant éloge! vous ne peignez pas en beau, à ce que je vois. Heureuſement qu'on ne me connoîtra pas à vos portraits.

FRONTIN.

Conſolez-vous, je vous ai peint à votre goût, c'eſt-à-dire en laid.

ROSIMOND.

Comment!

FRONTIN.

Oui, en petit aimable; j'ai mis une troupe de folles qui courent après vos bonnes grâces: je vous en ai donné une demi-douzaine qui partageoient votre cœur.

ROSIMOND.

Fort bien!

FRONTIN.

Combien en vouliez-vous donc?

ROSIMOND.

Qui partageoient mon cœur! mon cœur avoit bien affaire-là: passe pour dire qu'on me trouve aimable, ce n'est pas ma faute: mais me donner de l'amour, à moi; c'est un article qu'il falloit épargner à la petite personne qu'on me destine: la demi-douzaine de Maitresses est même un peu trop, on pouvoit en supprimer quelques-unes: il y a des occasions où il ne faut pas dire la vérité.

FRONTIN.

Bon! si je n'avois dit que la vérité, il auroit peut-être fallu les supprimer toutes.

ROSIMOND.

Non: vous ne vous trompiez point; ce n'est pas de quoi je me plains; mais c'est que ce n'est pas par hasard qu'on vous a fait ces questions-là.

C'eſt Hortenſe qui vous les a fait faire, & il auroit été plus prudent de la tranquilliſer ſur pareille matiere, & de ſonger que c'eſt une fille de province que je vais épouſer, & qui en conclut que je ne dois aimer qu'elle, parce qu'apparemment elle en uſe de même.

FRONTIN.

Eh! peut-être qu'elle ne vous aime pas.

ROSIMOND.

Oh! peut-être; il falloit le ſoupçonner, c'étoit le plus ſûr; mais paſſons: eſt-ce-là tout ce qu'elle vous a dit?

FRONTIN.

Elle m'a encore demandé ſi vous aimiez Hortenſe.

ROSIMOND.

C'eſt bien des affaires.

FRONTIN.

Et j'ai cru poliment devoir répondre qu'oui.

ROSIMOND.

Poliment répondre qu'oui?

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

ROSIMOND.

Eh! de quoi te mêles-tu? De quoi t'aviſes-tu

de m'honorer d'une figure de ſoupirant? Quelle platitude !

FRONTIN.

Eh parbleu ! c'eſt qu'il m'a ſemblé que vous l'aimiez.

ROSIMOND.

Paix; de la diſcrétion. Il eſt vrai, entre nous, que je lui trouve quelques grâces naïves; elle a des traits, elle ne déplaît pas.

FRONTIN.

Ah ! que vous aurez grand beſoin d'une leçon de Marton ! Mais ne parlons pas haut, je vois Hortenſe qui s'avance.

ROSIMOND.

Vient-elle? Je me retire.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, je crois qu'elle vous voit.

ROSIMOND.

N'importe; comme elle a dit qu'elle ne ſçavoit pas quand elle pourroit me voir, ce n'eſt pas à moi à juger qu'elle le peut à préſent; & je me retire par reſpect, en attendant qu'elle en décide. C'eſt ce que tu lui diras, ſi elle te parle.

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, ſi vous me conſultez, ce reſpect-là ne vaut pas le diable.

ROSIMOND, *en s'en-allant.*

Ce qu'il y a de commode à vos conſeils, c'eſt qu'il eſt permis de s'en moquer.

SCENE VIII.

HORTENSE, MARTON, FRONTIN.

HORTENSE.

IL me ſemble avoir vu ton Maître ici ?

FRONTIN.

Oui, Madame ; il vient de ſortir par reſpect pour vos volontés.

HORTENSE.

Comment ! .....

MARTON.

C'eſt ſans doute à cauſe de votre réponſe de tantôt ; vous ne ſçaviez pas quand vous pourriez le voir.

FRONTIN.

Et il ne veut pas prendre ſur lui de décider la choſe.

HORTENSE.

Eh bien ! je la décide, moi; va lui dire que je le prie de revenir, que j'ai à lui parler.

FRONTIN.

J'y cours, Madame; & je lui ferai grand plaiſir, car il vous aime de tout ſon cœur. Il ne vous en dira peut-être rien, à cauſe de ſa dignité de joli homme. Il y a des regles là-deſſus; c'eſt une foibleſſe: excuſez-la, Madame. Je ſçais ſon ſecret, je vous le confie pour ſon bien; & dès qu'il vous l'aura dit lui-même, oh ! ce ſera bien le plus aimable homme du monde. Pardon, Madame, de la liberté que je prends; mais Marton, avec qui je voudrois bien faire une fin, ſera auſſi mon excuſe. Marton, prends nos intérêts en main : empêche Madame de nous haïr; car dans le fond ce ſeroit dommage. A une bagatelle près, en vérité, nous méritons ſon eſtime.

HORTENSE, *riant.*

Frontin aime ſon Maître, & cela eſt louable.

MARTON.

C'eſt de moi qu'il tient tout le bon-ſens qu'il vous montre.

SCENE

SCENE IX.

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE.

IL t'a donc paru que ma réponſe a piqué Roſimond ?

MARTON.

Je l'en ai vu déconcerté, quoiqu'il ait feint d'en badiner. Vous voyez bien que c'eſt de pur dépit qu'il ſe retire.

HORTENSE.

Je le renvoie chercher ; & cette démarche-là le flattera peut-être : mais elle ne le flattera pas longtems. Ce que j'ai à lui dire, rabattra de ſa préſomption. Cependant, Marton, il y a des moments où je ſuis toute prête à laiſſer-là Roſimond avec ſes ridiculités, & à abandonner le projet de le corriger. Je ſens que je m'y intéreſſe trop, que le cœur s'en mêle, & y prend trop de part : je ne le corrigerai peut-être pas, & j'ai peur d'en être fâchée.

MARTON.

Eh ! courage, Madame; vous réuſſirez, vous dis-je : voilà déjà d'aſſez bons petits mouvements qui lui prennent; je crois qu'il eſt bien embarraſſé. J'ai mis le valet à la raiſon, je l'ai réduit : vous réduirez le Maître. Il ſera un peu plus de façon ; il diſputera le terrein : il faudra le pouſſer à bout. Mais c'eſt à vos genoux que je l'attends : je l'y vois d'avance, il faudra qu'il y vienne. Continuez ; ce n'eſt pas avec des yeux comme les vôtres qu'on manque ſon coup : vous le verrez.

HORTENSE.

Je le ſouhaite. Mais tu as parlé au Valet. Roſimond n'a-t-il point quelque inclination à Paris?

MARTON.

Nulle : il n'y a encore été amoureux que de la réputation d'être aimable.

HORTENSE.

Et moi, Marton, dois-je en croire Frontin ? Seroit-il vrai que ſon Maître eût de la diſpoſition à m'aimer ?

MARTON.

Nous le tenons, Madame ; & mes obſervations ſont juſtes.

HORTENSE.

Cependant, Marton, il ne vient point.

MARTON.

Oh! mais prétendez-vous qu'il soit tout-d'un-coup comme un autre? Le bel air ne veut pas qu'il accoure: il vient, mais négligemment & à son aise.

HORTENSE.

Il seroit bien impertinent qu'il y manquât!

MARTON.

Voilà toujours votre pere à sa place; il a peut-être à vous parler; & je vous laisse.

HORTENSE.

S'il va me demander ce que je pense de Rosimond, il m'embarrassera beaucoup; car je ne veux pas lui dire qu'il me déplaît; & je n'ai jamais eu tant d'envie de le dire.

SCENE X.

HORTENSE, CHRISANTE.

CHRISANTE

MA fille, je déſeſpere de voir ici mon frere; je n'en reçois point de nouvelles; & s'il ne m'en vient point aujourd'hui ou demain au plus tard, je ſuis d'avis de terminer votre mariage.

HORTENSE.

Pourquoi, mon pere? Il n'y a point de néceſſité d'aller ſi vîte. Vous ſçavez combien il m'aime, & les égards qu'on lui doit; laiſſons-le achever les affaires qui le retiennent; différons de quelques jours pour lui en donner le temps.

CHRISANTE.

C'eſt que la Marquiſe me preſſe; & ce mariage-ci me paroît ſi avantageux, que je voudrois qu'il fût déja conclu.

HORTENSE.

Née ce que je ſuis & avec la fortune que j'ai, il ſeroit difficile que j'en fiſſe un mauvais; vous pouvez choiſir.

CHRISANTE.

Eh! comment choisir mieux ? Biens, naissance, rang, crédit à la Cour; vous trouvez tout ceci avec une figure aimable, assurément.

HORTENSE.

J'en conviens; mais avec bien de la jeunesse dans l'esprit.

CHRISANTE.

Et à quel âge voulez-vous qu'on l'ait jeune ?

HORTENSE.

Le voici.

SCENE IX.

CHRISANTE, HORTENSE, ROSIMOND.

CHRISANTE.

Marquis, je disois à Hortense que mon frere tarde beaucoup, & que nous nous impatienterons à la fin; qu'en dites-vous ?

ROSIMOND.

Sans doute, je serai toujours du parti de l'impatience.

CHRISANTE.

Et moi aussi. Adieu, je vais rejoindre la Marquise.

SCENE XII.

ROSIMOND, HORTENSE.

ROSIMOND.

Je me rends à vos ordres, Madame; on m'a dit que vous me demandiez.

HORTENSE.

Moi !... Monsieur, Ah ! vous avez raison ; oui, j'ai chargé Frontin de vous prier, de ma part, de revenir ici ; mais comme vous n'êtes pas revenu sur le champ, parce qu'apparemment on ne vous a pas trouvé, je ne m'en ressouvenois plus.

ROSIMOND, *riant.*

Voilà une distraction dont j'aurois envie de me plaindre. Mais à propos de distraction, pouvez-vous me voir à présent, Madame ? Y êtes-vous bien déterminée !

HORTENSE.

D'où vient donc ce discours, Monsieur ?

ROSIMOND.

Tantôt vous ne ſçaviez pas ſi vous le pouviez; m'a-t-on dit; & peut-être eſt-ce encore de même?

HORTENSE.

Vous ne demandiez à me voir qu'une heure après, & c'eſt une eſpece d'avenir dont je ne répondois pas.

ROSIMOND.

Ah! cela eſt vrai; il n'y a rien de ſi exact. Je me rappelle ma commiſſion; c'eſt moi qui ai tort, & je vous en demande pardon. Si vous ſçaviez combien le ſéjour de Paris & de la Cour nous gâtent ſur les formalités; en vérité, Madame, vous m'excuſeriez. C'eſt une certaine habitude de vivre avec trop de liberté; une aiſance de façons que je condamne, puiſqu'elle vous déplaît, mais à laquelle on s'accoutume; & qui vous jette ailleurs dans les impoliteſſes que vous voyez.

HORTENSE.

Je n'ai pas remarqué qu'il y en ait dans ce que vous avez fait, Monſieur; & ſans avoir vu Paris, ni la Cour, perſonne au monde n'aime plus les façons unies que moi. Parlons de ce que je voulois vous dire.

ROSIMOND.

Quoi ! vous, Madame ! quoi ! de la beauté, des grâces, avec ce caractere d'esprit-là, & cela dans l'âge où vous êtes ! vous me suprenez ! Avouez-moi la vérité : combien ai-je de Rivaux ? Tout ce qui vous voit, tout ce qui vous approche, soupire : ah ! je m'en doute bien, & je n'en serai pas quitte à moins. La province me le pardonnera-t-elle ? Je viens vous enlever : convenons qu'elle y fait une perte irréparable.

HORTENSE.

Il peut y avoir ici quelques personnes qui ont de l'amitié pour moi, & qui pourroient m'y regretter ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

ROSIMOND.

Eh ! quel secret ceux qui vous voient ont-ils, pour n'être que vos amis avec ces yeux-là ?

HORTENSE.

Si parmi ces amis il en est qui soient autre chose, du moins sont-ils discrets, & je ne les connois pas. Ne m'interrompez plus, je vous prie.

ROSIMOND.

Vraiment ! je m'imagine bien qu'ils soupirent tout bas, & que le respect les fait taire. Mais

à propos de respect, n'y manquerois-je pas un peu, moi qui ai pensé dire que je vous aime ? Il y a bien quelque petite chose à redire à mes discours, n'est-ce pas ? mais ce n'est pas ma faute (*Il veut lui prendre une main.*)

HORTENSE.

Doucement, Monsieur ; je renonce à vous parler.

ROSIMOND.

C'est que sérieusement vous êtes belle avec excès ; vous l'êtes trop : le regard le plus vif, le plus beau teint. Ah ! remerciez-moi, vous êtes charmante, & je n'en dis presque rien. La parure la mieux entendue ! Vous avez-là de la dentelle d'un goût exquis, ce me semble. Passez-moi l'éloge de la dentelle ; quand nous marie-t-on ?

HORTENSE.

A laquelle des deux questions voulez-vous que je réponde d'abord ? A la dentelle, ou au mariage ?

ROSIMOND.

Comme il vous plaira. Que faisons-nous cet après-midi !

HORTENSE.

Attendez ; la dentelle est passable : de cet après-

midi, le hasard en décidera; de notre mariage, je ne puis rien en dire, & c'est de quoi j'ai à vous entretenir, si vous voulez bien me laisser parler. Voilà tout ce que vous me demandez, je pense? Venons au mariage.

ROSIMOND.

Il devroit être fait; les parents ne finissent point!

HORTENSE.

Je voulois vous dire au contraire qu'il seroit bon de le différer, Monsieur.

ROSIMOND.

Ah! le différer, Madame!

HORTENSE.

Oui, Monsieur; qu'en pensez-vous?

ROSIMOND.

Moi! ma foi, Madame, je ne pense point, je vous épouse. Ces choses-là sur-tout, quand elles sont aimables, veulent être expédiées; on y pense après.

HORTENSE.

Je crois que je n'irai pas si vîte: il faut s'aimer un peu, quand on s'épouse.

ROSIMOND.

Mais je l'entends bien de même.

HORTENSE.

Et nous ne nous aimons point.

ROSIMOND.

Ah! c'eſt une autre affaire; la difficulté ne me regarderoit point : il eſt vrai que j'eſpérois, Madame; j'eſpérois, je vous l'avoue. Seroit-ce quelque partie de cœur déjà liée?

HORTENSE.

Non, Monſieur : je ne ſuis, juſqu'ici, prévenue pour perſonne.

ROSIMOND.

En tout cas, je vous demande la préférence. Quant au retardement de notre mariage, dont je ne vois pas les raiſons, je ne m'en mêlerai point, je n'aurois garde; on me mene, & je ſuivrai.

HORTENSE.

Quelqu'un vient; faites réflexion à ce que je vous dis, Monſieur.

SCENE XIII.

DORANTE, DORIMENE, HORTENSE, ROSIMOND.

ROSIMOND, *allant à Dorimene.*

EH ! vous voilà, Comtesse ? Comment ! avec Dorante !

LA COMTESSE, *embrassant Hortense.*

Eh ! bon jour, ma chere enfant. Comment se porte-t-on ici ? nous sommes alliées, au moins, Marquis.

ROSIMOND.

Je le sçais.

LA COMTESSE.

Mais nous nous voyons peu. Il y a trois ans que je ne suis venue ici.

HORTENSE.

On ne quitte pas volontiers Paris pour la Province.

DORIMENE.

On y a tant d'affaires, de dissipation ! les moments s'y passent avec tant de rapidité !

ROSIMOND.

Eh ! où avez-vous pris ce garçon-là, Comtesse ?

DORIMENE, *à Hortense.*

Nous nous sommes rencontrés. Vous voulez bien que je vous le présente ?

ROSIMOND.

Qu'en dis-tu, Dorante ? Ai-je à me louer du choix qu'on a fait pour moi ?

DORANTE.

Tu es trop heureux.

ROSIMOND, *à Hortense.*

Tel que vous le voyez, je vous le donne pour un espece de sage qui fait peu de cas de l'amour. De l'air dont il vous regarde pourtant, je ne le crois pas trop en sûreté ici.

DORANTE.

Je n'ai vu nulle part de plus grand danger ; j'en conviens.

DORIMENE, *riant.*

Sur ce pied-là, sauvez-vous, Dorante, sauvez-vous.

HORTENSE.

Trève de plaisanterie, Messieurs.

ROSIMOND.

Non, sérieusement, je ne plaisante point ; je

vous dis qu'il eſt frappé, je vois cela dans ſes yeux. Remarquez-vous comme il rougit. Parbleu ! je voudrois bien qu'il ſoupirât, & je vous le recommande.

DORIMENE.

Ah ! doucement, il m'appartient; c'eſt une eſpèce d'infidélité qu'il me feroit, car je l'amene ; à moins que vous ne teniez ſa place, Marquis.

ROSIMOND.

Aſſurément j'en trouve l'idée tout-à-fait plaiſante, c'eſt de quoi nous amuſer ici. (*à Hortenſe.*) N'eſt-ce pas, Madame ? Allons, Dorante, rendez vos premiers hommages à votre vainqueur.

DORANTE.

Je n'en ſuis plus aux premiers.

SCENE XIV.

DORANTE, DORIMENE, HORTENSE, ROSIMOND, MARTON.

MARTON.

MADAME, Monſieur le Comte m'envoie ſçavoir qui vient d'arriver ?

DORIMENE.

Nous allons l'en inſtruire nous-mêmes. Venez. Marquis, donnez-moi la main : vous êtes mon Chevalier. (*à Hortenſe.*) Et vous, Madame, voilà le vôtre.

(*Dorante préſente la main à Hortenſe.*)

(*Marton fait ſigne à Hortenſe.*)

HORTENSE.

Je vous ſuis, Meſſieurs. Je n'ai qu'un mot à dire.

SCENE XV.

MARTON, HORTENSE.

HORTENSE.

Que me veux-tu, Marton? Je n'ai pas le temps de reſter, comme tu vois.

MARTON.

C'eſt une Lettre que je viens de trouver; Lettre d'amour écrite à Roſimond : mais d'un amour qui me paroît ſans conſéquence. La Dame qui vient d'arriver pourroit bien l'avoir écrite; le billet eſt d'un ſtyle qui reſſemble à ſon air.

HORTENSE.

Y a-t-il bien des tendresses?

MARTON.

Non, vous dis-je : point d'amour & beaucoup de folies; mais puisque vous êtes pressée, nous en parlerons tantôt. Rosimond devient-il un peu plus supportable?

HORTENSE.

Toujours aussi impertinent qu'il est aimable. Je te quitte.

MARTON.

Monsieur l'impertinent, vous avez beau faire : vous deviendrez charmant, sur ma parole; je l'ai entrepris.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

AVANÇONS encore quelques pas, Monſieur, pour être plus à l'écart : j'aurois un mot à vous dire. Vous êtes l'ami de mon fils ; &, autant que j'en puis juger, il ne ſçauroit avoir fait un meilleur choix.

DORANTE.

Madame, ſon amitié me fait honneur.

LA MARQUISE.

Il n'eſt pas auſſi raiſonnable que vous me paroiſſez l'être ; & je voudrois bien que vous m'aidaſſiez à le rendre plus ſenſé dans les circonſtances où il ſe trouve. Vous ſçavez qu'il doit épouſer Hortenſe ; nous n'attendons que l'inſtant pour

terminer ce mariage; d'où vient, Monſieur, le peu d'attention qu'il a pour elle?

DORANTE.

Je l'ignore, & n'y ai pas pris garde, Madame.

LA MARQUISE.

Je viens de le voir avec Dorimene, il ne la quitte point depuis qu'elle eſt ici; & vous, Monſieur, vous ne quittez point Hortenſe.

DORANTE.

Je lui fais ma cour, parce que je ſuis chez elle.

LA MARQUISE.

Sans doute, & je ne vous déſapprouve pas; mais ce n'eſt pas Dorimene à qui il faut que mon fils faſſe aujourd'hui la ſienne; & perſonne ici ne doit montrer plus d'empreſſement que lui pour Hortenſe.

DORANTE.

Il eſt vrai, Madame.

LA MARQUISE.

Sa conduite eſt ridicule; elle peut choquer Hortenſe, & je vous conjure, Monſieur, de l'avertir qu'il en change. Les avis d'un ami comme vous lui feront peut-être plus d'impreſſion que les miens. Vous êtes venu avec Dorimene, je la connoîs fort peu; vous êtes de ſes amis, & je

souhaiterois qu'elle ne souffrît pas que mon fils fût toujours auprès d'elle. En vérité, la bienséance en souffre un peu; elle est alliée de la maison où nous sommes; mais elle est venue ici sans qu'on l'y appellât. Y reste-t-elle? Part-elle aujourd'hui?

DORANTE.

Elle ne m'a pas instruit de ses desseins.

LA MARQUISE.

Si elle partoit, je n'en serois pas fâchée, & je lui en aurois obligation. Pourriez-vous le lui faire entendre?

DORANTE.

Je n'ai pas beaucoup de pouvoir sur elle; mais je verrai, Madame, & tâcherai de répondre à l'honneur de votre confiance.

LA MARQUISE.

Je vous le demande en grâce, Monsieur; & je vous recommande les intérêts de mon fils & de votre ami.

DORANTE, *pendant qu'elle s'en-va.*

Elle a ma foi beau dire; puisque son fils néglige Hortense, il ne tiendra pas à moi que je n'en profite auprès d'elle.

SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORIMENE.

Où est allé le Marquis, Dorante? Je me sauve de cette cohue de Province: ah! les ennuyants personnages! Je me meurs de l'extravagance des compliments qu'on m'a faits, & que j'ai rendus. Il y a deux heures que je n'ai pas le sens-commun, Dorante; pas le sens-commun: deux heures que je m'entretiens avec une Marquise, qui se tient d'un droit, qui a des gravités, qui prend des mines d'une dignité! avec une petite Baronne si folichonne, si remuante, si méthodiquement étourdie! avec une Comtesse si franche, qui m'estime tant, qui est de si bonne amitié! avec une autre qui est si mignonne, & qui a de si jolis tours de tête, qui accompagne ce qu'elle dit avec des mains si pleines de grâces! une autre qui glapit si spirituellement, qui traîne si bien ses mots, qui dit si souvent: mais Madame, cependant Madame, il me paroît pourtant! & puis un bel esprit si diffus, si éloquent, une jalousie si difficile en mérite, si peu

touchée du mien, si intriguée de ce qu'on m'en trouvoit ! enfin, un agréable qui m'a fait des phrâses, mais des phrâses ! d'une perfection ! qui m'a déclaré des sentiments qu'il n'ôsoit me dire : mais des sentiments d'une délicatesse assaisonnée d'un respect que j'ai trouvé d'une fadeur, d'une fadeur !

DORANTE.

Oh ! on respecte beaucoup ici; c'est le ton de la Province. Mais vous cherchez Rosimond, Madame?

DORIMENE.

Oui : c'est un étourdi à qui j'ai à parler tête-à-tête ; &, grâce à tous ces originaux qui m'ont obsédée, je n'en ai pas encore eu le temps : il nous a quittés. Où est-il?

DORANTE.

Je pense qu'il écrit à Paris ; & je sors d'un entretien avec sa mere.

DORIMENE.

Tant-pis, cela n'est pas amusant ; il vous en reste encore un air froid & raisonnable, qui me gagneroit si nous restions ensemble. Je vais faire un tour sur la terrasse : allez, Dorante, allez dire à Rosimond que je l'y attends.

DORANTE.

Un moment, Madame, je ſuis chargé d'une petite commiſſion pour vous ; c'eſt que je vous avertis que la Marquiſe ne trouve pas bon que vous entreteniez le Marquis.

DORIMENE.

Elle ne le trouve pas bon ! Eh bien ! vous verrez que je l'en trouverai meilleur.

DORANTE.

Je n'en ai pas douté : mais ce n'eſt pas là tout ; je ſuis encore prié de vous inſpirer l'envie de partir

DORIMENE.

Je n'ai jamais eu tant d'envie de reſter.

DORANTE.

Je n'en ſuis pas ſurpris ; cela doit faire cet effet-là.

DORIMENE.

Je commençois à m'ennuyer ici, je ne m'y ennuie plus ; je m'y plaîs, je l'avoue. Sans ce diſcours de la Marquiſe, j'aurois pu me contenter de défendre à Roſimond de ſe marier, comme je l'avois réſolu en venant ici : mais on ne veut pas que je le voye, on ſouhaite que je parte ; il m'épouſera.

DORANTE.

Cela seroit très-plaisant.

DORIMENE.

Oh! il m'épousera. Je pense qu'il n'y perdra pas: & vous, je veux aussi que vous nous aidiez à le débarasser de cette petite fille. Je me propose un plaisir infini de ce qui va arriver; j'aime à déranger les projets, c'est ma folie; sur-tout, quand je les dérange d'une maniere avantageuse. Adieu; je prétends que vous épousiez Hortense, vous. Voilà ce que j'imagine; réglez-vous là-dessus, entendez-vous? Je vais trouver la Marquise.

DORANTE, *pendant qu'elle part.*

Puisse la folle me dire vrai!

SCENE III.

ROSIMOND, DORANTE, FRONTIN.

ROSIMOND, *à Frontin, en entrant.*

CHERCHE, vois partout; & sans dire qu'elle est à moi, demande-la à tout le monde. C'est à-peu-près dans ces endroits-ci que je l'ai perdue.

FRONTIN.

Je ferai ce que je pourrai, Monſieur.

ROSIMOND, *à Dorante.*

Ah ! c'eſt toi, Dorante ? dis-moi, par haſard n'aurois-tu point trouvé une Lettre à terre ?

DORANTE.

Non.

ROSIMOND.

Cela m'inquiète.

DORANTE.

Eh ! de qui eſt-elle ?

ROSIMOND.

De Dorimene : & malheureuſement elle eſt d'un ſtyle un peu familier ſur Hortenſe ; elle l'y traite de petite Provinciale qu'elle ne veut pas que j'épouſe ; & ces bonnes-gens-ci ſeroient un peu ſcandaliſés de l'épithete.

DORANTE.

Peut-être perſonne ne l'aura-t-il encore ramaſſée : & d'ailleurs, cela te chagrine-t-il tant ?

ROSIMOND.

Ah ! très-doucement ; je ne m'en déſeſpere pas.

DORANTE.

Ce qui en doit arriver doit être fort indifférent à un homme comme toi.

ROSIMOND.

Aussi me l'est-il. Parlons de Dorimene? c'est elle qui m'embarrasse. Je t'avouerai confidemment que je ne sçais qu'en faire. T'a-t-elle dit qu'elle n'est venue ici que pour m'empêcher d'épouser? Elle a quelque alliance avec ces gens-ci. Dès qu'elle a sçu que ma mere m'avoit brusquement amené de Paris chez eux pour me marier, qu'a-t-elle fait? Elle a une Terre à quelques lieues de la leur; elle y est venue, &, à peine arrivée, m'a écrit, par un exprès, qu'elle venoit ici, & que je la verrois une heure après sa lettre, qui est celle que j'ai perdue.

DORANTE.

Oui; j'étois chez elle alors, & j'ai vu partir l'exprès qui nous a précédés: mais enfin c'est une très-aimable femme & qui t'aime beaucoup.

ROSIMOND.

J'en conviens. Il faut pourtant que tu m'aides à lui faire entendre raison.

DORANTE.

Pourquoi donc? Tu l'aimes aussi apparemment? & cela n'est pas étonnant.

ROSIMOND.

J'ai encore quelque goût pour elle: elle est

vive, emportée, étourdie, bruyante. Nous avons lié une petite affaire de cœur ensemble, & il y a deux mois que cela dure : deux mois, le terme est honnête; cependant aujourd'hui, elle s'avise de se piquer d'une belle passion pour moi. Ce mariage-ci lui déplaît, elle ne veut pas que je l'acheve; & de vingt galanteries qu'elle a eues en sa vie, il faut que la nôtre soit la seule qu'elle honore de cette opiniâtreté d'amour ! il n'y a que moi à qui cela arrive.

DORANTE.

Te voilà donc bien agité ! Quoi ! tu crains les conséquences de l'amour d'une jolie femme, parce que *tu te maries* ! Tu as de ces sentiments bourgeois; toi, *Marquis* ! Je ne te reconnois pas. Je te croyois plus dégagé que ce la; j'osois quelquefois entretenir Hortense: mais je vois bien qu'il faut que je parte, & je n'y manquerai pas. Adieu.

ROSIMOND.

Venez, venez ici. Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie-là ?

DORANTE.

Elle est sage. Il me semble que la Marquise ne me voit pas volontiers ici, & qu'elle n'aime pas

à me trouver en conversation avec Hortense, & je te demande pardon de ce que je vais te dire; mais il m'a passé dans l'esprit que tu avois pu l'indisposer contre moi, & te servir de sa méchante humeur, pour m'insinuer de m'en-aller.

ROSIMOND.

Mais, oui-dà: je suis peut-être jaloux? Ma façon de vivre, jusqu'ici, m'a rendu fort suspect de cette petitesse! Débitez-la, Monsieur, débitez-la dans le monde. En vérité vous me faites pitié! Avec cette opinion-là sur mon compte, valez-vous la peine qu'on vous désabuse?

DORANTE.

Je puis en avoir mal-jugé; mais ne se trompe-t-on jamais?

ROSIMOND.

Moi, qui vous parle, suis-je plus à l'abri de la méchante humeur de ma mere? Ne devrois-je pas, si je l'en crois, être aux genoux d'Hortense, & lui débiter mes langueurs? J'ai tort de n'aller pas, une houlette à la main, l'entretenir de ma passion pastorale. Elle vient de me quereller tout-à-l'heure, me reprocher mon indifférence; elle m'a dit des injures, Monsieur, des injures; m'a

traité de fat, d'impertinent; rien que cela: & puis je m'entends avec elle!

DORANTE.

Ah! voilà qui eſt fini, Marquis, je déſavoue mon idée, & je t'en fais réparation.

ROSIMOND.

Dites-vous vrai? Etes-vous bien ſûr, au moins, que je penſe comme il faut?

DORANTE.

Si ſûr à préſent, que ſi tu allois te prendre d'amour pour cette petite Hortenſe, dont on veut faire ta femme, tu me le dirois, que je n'en croirois rien.

ROSIMOND.

Que ſçait-on? Il y a à craindre, à cauſe que je l'épouſe, que mon cœur ne s'enflamme & ne prenne la choſe à la lettre!

DORANTE.

Je ſuis perſuadé que tu n'es point fâché que je lui en conte.

ROSIMOND.

Ah! ſi fait, très-fâché. J'en boude, & ſi vous continuez, j'en ſerai au déſeſpoir.

DORANTE.

Tu te moques de moi, & je le mérite.

ROSIMOND, *riant.*

Ha, ha, ha. Comment es-tu avec elle?

DORANTE.

Ni bien, ni mal. Comment la trouves-tu, toi?

ROSIMOND.

Moi! ma foi, je nen sçais rien; je ne l'ai pas encore trop vue; cependant il m'a paru qu'elle étoit assez gentille, l'air naïf, droit & guindé: mais jolie, comme je te dis. Ce visage-là pourroit devenir quelque chose, s'il appartenoit à une femme du monde, & notre Provinciale n'en fait rien; mais cela est bon pour une femme, on la prend comme elle vient.

DORANTE.

Elle ne te convient guères. De bonne foi, l'épouseras-tu?

ROSIMOND.

Il faudra bien, puisqu'on le veut: nous l'épouserons ma mere & moi, si vous ne nous l'enlevez pas.

DORANTE.

Je pense que tu ne t'en soucierois guères, & que tu me le pardonnerois.

ROSIMOND.

Oh! là-dessus toutes les permissions du monde

au Suppliant, ſi elles pouvoient lui être bonnes à quelque choſe. T'amuſe-t-elle ?

DORANTE.

Je ne la hais pas.

ROSIMOND.

Tout de bon ?

DORANTE.

Oui : comme elle ne m'eſt pas deſtinée, je l'aime aſſez.

ROSIMOND.

Aſſez ! Je vous le conſeille. De la paſſion, Monſieur, des mouvements pour me divertir, s'il vous plaît. En ſens-tu déjà un peu ?

DORANTE.

Quelquefois. Je n'ai pas ton expérience en galanterie, je ne ſuis là-deſſus qu'un écolier qui n'a rien vu.

ROSIMOND, *riant.*

Ah ! vous l'aimez, Monſieur l'écolier : ceci eſt ſérieux, je vous défends de lui plaire.

DORANTE.

Je n'oublie cependant rien pour cela : ainſi laiſſe-moi partir ; la peur de te fâcher me reprend.

ROSIMOND, *riant.*

Ha, ha, ha. Que tu es réjouiſſant !

SCENE IV.

MARTON, DORANTE, ROSIMOND.

DORANTE, *riant aussi.*

HA, ha, ha. Où est votre Maitresse, Marton?

MARTON.

Dans la grande allée, où elle se promene, Monsieur; elle vous demandoit tout-à-l'heure.

ROSIMOND.

Rien que lui, Marton?

MARTON.

Non, que je sçache.

DORANTE.

Je te laisse, Marquis; je vais la rejoindre.

ROSIMOND.

Attends, nous irons ensemble.

MARTON.

Monsieur, j'aurois un mot à vous dire.

ROSIMOND.

A moi, Marton?

MARTON.

Oui, Monſieur.

DORANTE.

Je vais donc toujours devant.

ROSIMOND, *à part.*

Rien que lui! C'eſt qu'elle eſt piquée.

SCENE V.

MARTON, ROSIMOND.

ROSIMOND.

De quoi s'agit-il, Marton?

MARTON.

D'une Lettre que j'ai trouvée, Monſieur; & qui eſt apparemment celle que vous avez tantôt reçue de Frontin.

ROSIMOND.

Donne; j'en étois inquiet.

MARTON.

La voilà.

ROSIMOND.

Tu ne l'as montrée à perſonne apparemment?

MARTON.

MARTON.

Il n'y à qu'Hortense & son pere qui l'ont vue, & je ne la leur ai montrée que pour sçavoir à qui elle appartenoit.

ROSIMOND.

Eh! ne pouviez-vous pas la voir vous-même?

MARTON.

Non, Monsieur: je ne sçais pas lire; & d'ailleurs, vous en aviez gardé l'enveloppe.

ROSIMOND.

Et ce sont eux qui vous ont dit que la Lettre m'appartenoit? Ils l'ont donc lue?

MARTON.

Vraiment oui, Monsieur; ils n'ont pu juger qu'elle étoit à vous que sur la lecture qu'ils en ont faite.

ROSIMOND.

Hortense présente?

MARTON.

Sans doute. Est-ce que cette Lettre est de quelque conséquence? Y a-t-il quelque chose qui les concerne?

ROSIMOND.

Il vaudroit mieux qu'ils ne l'eussent point vue

MARTON.

J'en suis fâchée.

ROSIMOND.

Cela est désagréable. Eh ! qu'en a dit Hortense ?

MARTON.

Rien, Monsieur; elle n'a pas paru y faire attention : mais comme on m'a chargé de vous la rendre, voulez-vous que je dise que vous ne l'avez pas reconnue.

ROSIMOND.

L'offre est obligeante & je l'accepte ; j'allois vous en prier.

MARTON.

Oh ! de tout mon cœur, je vous le promets ; quoique ce soit une précaution assez inutile, comme je vous dis : car ma Maitresse ne vous en parlera seulement pas.

ROSIMOND.

Tant mieux, tant mieux ; je ne m'attendois pas à tant de modération : seroit-ce que notre mariage lui déplaît ?

MARTON.

Non, cela ne va pas jusques-là : mais elle ne s'y interesse pas extrêmement non plus.

ROSIMOND.

Vous l'a-t-elle dit, Marton?

MARTON.

Oh! plus de dix fois, Monſieur; & vous le ſçavez bien, elle vous l'a dit à vous-même.

ROSIMOND.

Point du tout: elle a, ce me ſemble, parlé de différer & non pas de rompre: mais que ne s'eſt-elle expliquée? je ne me ſerois pas aviſé de ſoupçonner ſon éloignement pour moi. Il faut être fait à ſe douter de pareille choſe.

MARTON.

Il eſt vrai qu'on eſt preſque ſûr d'être aimé, quand on vous reſſemble. Auſſi ma Maitreſſe vous auroit-elle épouſé d'abord aſſez volontiers: mais je ne ſçais, il y a eu du malheur; vos façons l'ont choquée.

ROSIMOND.

Je ne les ai pas priſes en Province, à la vérité.

MARTON.

Eh! Monſieur, à qui le dites-vous? Je ſuis perſuadée qu'elles ſont toutes des meilleures: mais, tenez; malgré cela, je vous avoue moi-même que je ne pourrois pas m'empêcher d'en rire, ſi je ne me retenois pas; tant elles nous paroiſſent plai-

ſantes à nous autres Provinciales! c'eſt que nous ſommes des ignorantes. Adieu, Monſieur, je vous ſalue.

ROSIMOND.

Doucement; confiez-moi ce que votre Maitreſſe y trouve à redire.

MARTON.

Eh! Monſieur, ne prenez pas garde à ce que nous en penſons: je vous dis que tout nous y paroît comique. Vous ſçavez bien que vous avez peur de faire l'amoureux de ma Maitreſſe, parce qu'apparemment cela ne feroit pas de bonne grâce dans un joli homme comme vous; mais comme Hortenſe eſt aimable & qu'il s'agit de l'épouſer, nous trouvons cette peur-là ſi burleſque, ſi bouffonne, qu'il n'y a point de Comédie qui nous divertiſſe tant: car il eſt ſûr que vous auriez plu à Hortenſe, ſi vous ne l'aviez pas fait rire: mais ce qui fait rire n'attendrit plus, & je vous dis cela pour vous divertir vous-même.

ROSIMOND.

C'eſt auſſi tout l'uſage que j'en fais.

MARTON.

Vous avez raiſon, Monſieur; je ſuis votre ſervante. (*Elle revient.*) Seriez-vous encore cu-

rieux d'une de nos folies ? Dès que Dorante & Dorimene sont arrivés ici, vous avez dit qu'il falloit que Dorante aimât ma Maitresse, pendant que vous feriez l'amour à Dorimene, & cela à la veille d'épouser Hortense : Monsieur, nous en avons pensé mourir de rire, ma Maitresse & moi. Je lui ai pourtant dit qu'il falloit bien que vos airs fussent dans les regles du bon sçavoir-vivre. Rien ne l'a persuadée : les gens de ce pays-ci ne sentent point le mérite de ces manières-là ; c'est autant de perdu. Mais je m'amuse trop. Ne dites mot, je vous prie.

ROSIMOND.

Eh bien ! Marton, il faudra se corriger ; j'ai vu quelques benêts de la Province, & je les copierai.

MARTON.

Oh ! Monsieur, n'en prenez pas la peine : ce ne seroit pas en contrefaisant le benêt, que vous feriez revenir les bonnes dispositions où ma Maitresse étoit pour vous ; ce que je vous dis, sous le secret au moins. Mais vous ne réussiriez ni comme benêt, ni comme comique. Adieu, Monsieur.

SCENE VI.

ROSIMOND, DORIMENE.

ROSIMOND, *un moment seul.*

EH bien ! cela me guérit d'Hortense. Cette fille qui m'aime & qui se résout à me perdre, parce que je ne donne pas dans la fadeur de languir pour elle ! Voilà une sotte enfant ! Allons pourtant la trouver.

DORIMENE.

Que devenez-vous donc, Marquis ? On ne sçait où vous prendre. Est-ce votre future qui vous occupe ?

ROSIMOND

Oui ; je m'occupois des reproches qu'on me faisoit de mon indifférence pour elle, & je vais tâcher d'y mettre ordre. Elle est là-bas avec Dorante ; y venez-vous ?

DORIMENE.

Arrêtez, arrêtez ; il s'agit de mettre ordre à quelque chose de plus important. Quand est-ce donc que cette indifférence qu'on vous reproche

pour elle lui fera prendre ſon parti ? Il me ſemble que cela demeure bien long-tems à ſe déterminer. A qui eſt-ce la faute ?

ROSIMOND.

Ah ! vous me querellez auſſi ! Dites-moi, que voulez-vous qu'on faſſe ? Ne ſont-ce pas nos parents qui décident de cela ?

DORIMENE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que des parents, Monſieur? C'eſt l'amour que vous avez pour moi, c'eſt le vôtre, c'eſt le mien qui en décideront, s'il vous plaît. Vous ne mettrez pas des volontés de parents en parallele avec des raiſons de cette force-là, ſans doute ; & je veux demain que tout cela finiſſe.

ROSIMOND.

Le terme eſt court, on auroit de la peine à faire ce que vous dites là, je déſeſpere d'en venir à bout, moi ; & vous en parlez bien à votre aiſe.

DORIMENE.

Ah ! je vous trouve admirable ! Nous ſommes à Paris, je vous perds deux jours de vue ; & dans cette intervalle ; j'apprends que vous êtes parti avec votre mere pour aller vous marier.

pendant que vous m'aimez, pendant qu'on vous aime, & qu'on vient tout récemment, comme vous le sçavez, de congédier là-bas le Chevalier, pour n'avoir de liaison de cœur qu'avec vous ? Non, Monsieur ; vous ne vous marierez point : n'y songez pas, car il n'en sera rien, cela est décidé ; votre mariage me déplait. Je le passerois à un autre. Mais avec vous ! Je ne suis pas de cette humeur-là, je ne sçaurois ; vous êtes un étourdi, pourquoi vous jettez-vous dans cet inconvénient ?

ROSIMOND.

Faites-moi donc la grace d'observer que je suis la victime des arrangements de ma mere.

DORIMENE.

La victime ! Vous m'édifiez beaucoup ; vous êtes un petit garçon bien obéissant.

ROSIMOND.

Je n'aime pas à la fâcher ; j'ai cette foiblesse-là, par exemple.

DORIMENE.

Le poltron ! Eh, bien ! gardez votre foiblesse ; j'y suppléerai, je parlerai à votre prétendue.

ROSIMOND.

Ah ! que je vous reconnoîs bien à ces tendres inconsidérations-là ! Je les adore, ayons pourtant un peu plus de flegme ici ; car que lui direz-vous ? que vous m'aimez ?

DORIMENE

Que nous nous aimons.

ROSIMOND.

Voilà qui va fort bien ; mais vous ressouvenez-vous que vous êtes en Province, où il y a des regles, des maximes de décence qu'il ne faut point choquer ?

DORIMENE.

Plaisantes maximes ! Est-il défendu de s'aimer quand on est aimable ? Ah ! il y a des puérilités qui ne doivent pas arrêter. Je vous épouserai, Monsieur ; j'ai du bien, de la naissance : qu'on nous marie. C'est peut-être le vrai moyen de me guérir d'un amour que vous ne méritez pas que je conserve.

ROSIMOND.

Nous marier ! Des gens qui s'aiment ! Y songez-vous ? Que vous a fait l'Amour pour le pousser à bout ? Allons trouver la Compagnie,

DORIMENE.

Nous verrons. Sur-tout, point de mariage ici ; commençons par-là. Mais que vous veut dire Frontin.

SCENE VII.

ROSIMOND, DORIMENE, FRONTIN.

FRONTIN, *tout essoufflé.*

MONSIEUR ! j'ai un mot à vous dire.

ROSIMOND.

Parle.

FRONTIN.

Il faut que nous soyons seuls, Monsieur.

DORIMENE.

Et moi je reste, parce que je suis curieuse.

FRONTIN.

Monsieur, Madame est de trop : la moitié de ce que j'ai à vous dire est contr'elle.

DORIMENE.

Marquis, faites parler ce faquin-là.

ROSIMOND.

Parleras-tu, maraud ?

FRONTIN.

J'enrage ; mais n'importe. Eh bien ! Monſieur, ce que j'ai à vous dire ; c'eſt que Madame ici nous portera malheur à tous deux.

DORIMENE.

Le ſot !

ROSIMOND.

Comment ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur ; ſi vous ne changez pas de façon, nous ne tenons plus rien. Pendant que Madame vous amuſe, Dorante nous égorge.

ROSIMOND.

Que fait-il donc ?

FRONTIN.

L'amour, Monſieur ; l'amour à votre belle Hortenſe.

DORIMENE.

Votre belle ! Voilà une épithète bien lâchée !

FRONTIN.

Je défie qu'on la place mieux : ſi vous entendiez là-bas comme il ſe démene, comme les dé-

clarations vont dru, comme il entaſſe les ſoupirs; j'en ai déjà compté plus de trente de la derniere conſéquence, ſans parler des génuflexions, des exclamations : Madame par-ci, Madame par-là; ah! les beaux yeux! ah! les belles mains! Et ces mains-là, Monſieur, il ne les marchande pas, il en attrape toujours quelqu'une qu'on retire, couſſi, couſſi, & qu'il baiſe avec un appétit qui me déſeſpere : je l'ai laiſſé comme il en retenoit une ſur qui il s'étoit déjà jetté plus de dix fois, malgré qu'on en eût, ou qu'on n'en eût pas, & j'ai peur qu'à la fin elle ne lui reſte.

ROSIMOND & DORIMENE, *riant.*

Hé, hé, hé....

ROSIMOND.

Cela eſt pourtant vif.

FRONTIN.

Vous riez?

ROSIMOND, *riant, parlant de Dorimene.*

Oui, cette main-ci voudra peut-être bien me dédommager du tort qu'on me fait ſur l'autre.

DORIMENE, *lui donnant la main.*

Il y a de l'équité.

ROSIMOND, *lui donnant la main.*

Qu'en dis-tu, Frontin, ſuis-je ſi à plaindre?

FRONTIN.

Monsieur, on sçait bien que Madame a des mains; mais je vous trouve toujours en arriere.

DORIMENE.

Renvoyez cet homme-là, Monsieur; j'admire votre sang-froid.

ROSIMOND.

Va-t-en. C'est Marton qui lui a tourné la cervelle!

FRONTIN.

Non, Monsieur: elle m'a corrigé. J'étois petit-Maître aussi-bien qu'un autre; je ne voulois pas aimer Marton que je dois épouser, parce que je croyois qu'il étoit mal-honnête d'aimer sa future; mais cela n'est pas vrai, Monsieur: fiez-vous à ce que je dis. Je n'étois qu'un sot; je l'ai bien compris. Faites comme moi, j'aime à présent de tout mon cœur, & je le dis tant qu'on veut. Suivez mon exemple; Hortense vous plaît, je l'ai remarqué: ce n'est que pour être joli homme, que vous la laissez-là; & vous ne serez point joli, Monsieur.

DORIMENE.

Marquis, que veut-il donc dire avec son Hor-

tenſe qui vous plaît? Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Quel travers vous donne-t-il là?

ROSIMOND.

Qu'en ſçais-je? Que voulez-vous qu'il ait vu? On veut que je l'épouſe, & je l'épouſerai. D'empreſſement, on ne m'en a pas vu beaucoup juſqu'ici; je ne pourrai pourtant me diſpenſer d'en avoir, & j'en aurai parce qu'il le faut: voilà tout ce que j'y ſçache. Vous allez bien vîte! *(à Frontin.)* Retire-toi.

FRONTIN.

Quel dommage de négliger un cœur tout neuf! cela eſt ſi rare!

DORIMENE.

Partira-t-il?

ROSIMOND.

Va-t-en donc; faut-il que je te chaſſe?

FRONTIN.

Je n'ai pas tout dit. La Lettre eſt retrouvée; Hortenſe & Monſieur le Comte l'ont lue d'un bout à l'autre, mettez-y ordre. Ce maudit papier eſt encore de Madame.

DORIMENE.

Quoi! parle-t-il du billet que je vous ai envoyé ici de chez moi?

ROSIMOND.

C'eſt du même, que j'avois perdu.

DORIMENE.

Eh bien! le haſard eſt heureux; cela les met au fait.

ROSIMOND.

Oh! j'ai pris mon parti là-deſſus, je m'en démêlerai bien: Frontin nous tirera d'affaire.

FRONTIN.

Moi, Monſieur?

ROSIMOND.

Oui, toi-même.

DORIMENE.

On n'a pas beſoin de lui là-dedans; il n'y a qu'à laiſſer aller les choſes.

ROSIMOND.

Ne vous embarraſſez pas: voici Hortenſe & Dorante qui s'avancent, & qui paroiſſent s'entretenir avec aſſez de vivacité.

FRONTIN.

Eh bien! Monſieur, ſi vous ne m'en croyez pas, cachez-vous un moment derriere cette petite paliſſade pour entendre ce qu'ils diſent; vous aurez le temps: ils ne vous voient point.

(*Frontin s'en-va.*)

ROSIMOND.

Il n'y auroit pas grand mal : le voulez-vous, Madame ? c'eſt une petite plaiſanterie de campagne.

DORIMENE.

Oui-dà ; cela nous divertira.

SCENE VIII.

DORIMENE, ROSIMOND, *au bout du Théâtre* ; DORANTE, HORTENSE, *à l'autre bout.*

HORTENSE.

JE vous crois ſincere, Dorante ; mais quels que ſoient vos ſentiments, je n'ai rien à y répondre juſqu'ici ; on me deſtine à un autre. (*à part.*) Je crois que je vois Roſimond.

DORANTE.

Il ſera donc votre époux, Madame ?

HORTENSE.

Il ne l'eſt pas encore. (*à part.*) C'eſt lui avec Dorimene.

DORANTE.

DORANTE.

Je n'oserois vous demander s'il est aimé.

HORTENSE.

Ah ! doucement : je n'hésite point à vous dire que non.

DORIMENE, *à Rosimond.*

Cela vous afflige-t-il ?

ROSIMOND.

Il faut qu'elle m'ait vu.

HORTENSE.

Ce n'est pas que j'aie de l'éloignement pour lui ; mais si j'aime jamais, il en coûtera un peu davantage pour me rendre sensible. Je n'accorderai mon cœur qu'aux soins les plus tendres, qu'à tout ce que l'amour aura de plus respectueux, de plus soumis : il faudra qu'on me dise mille fois, je vous aime, avant que je le croie, & que je m'en soucie ; qu'on se fasse une affaire de la derniere importance de me le persuader ; qu'on ait la modestie de craindre d'aimer en vain, & qu'on me demande enfin mon cœur comme une grâce qu'on sera trop heureux d'obtenir. Voilà à quel prix j'aimerai, Dorante ; & je n'en rabattrai rien. Il est vrai qu'à ces conditions-là, je cours risque de rester insensible ; sur-tout de la part d'un homme comme le

Marquis, qui n'en eſt pas réduit à ne ſoupirer que pour une Provinciale, & qui, au pis-aller, a touché le cœur de Dorimene.

DORIMENE, *après avoir écouté.*

Au pis-aller ! dit-elle, au pis-aller ! avançons ; Marquis.

ROSIMOND.

Quel eſt donc votre deſſein ?

DORIMENE.

Laiſſez-moi faire, je ne gâterai rien.

HORTENSE.

Quoi ! vous êtes là, Madame ?

DORIMENE.

Eh oui ! Madame, j'ai eu le plaiſir de vous entendre. Vous peignez ſi bien ! qui eſt-ce qui me prendroit pour un pis-aller ? cela me reſſemble tout-à-fait pourtant. Je vous apprends en revanche que vous nous tirez d'un grand embarras. Roſimond vous eſt indifférent & c'eſt fort bien fait ; il n'oſoit vous le dire : mais je parle pour lui ; ſon pis-aller lui eſt cher, & tout cela vient à merveille.

ROSIMOND, *riant.*

Comment donc ! vous parlez pour moi ? Mais

point du tout, Comtesse ! Finissons, je vous prie; je ne reconnoîs point-là mes sentiments.

DORIMENE.

Taisez-vous, Marquis; votre politesse ici consiste à garder le silence : imaginez-vous que vous n'y êtes point.

ROSIMOND.

Je vous dis qu'il n'est pas question de politesse, & que ce n'est pas-là ce que je pense.

DORIMENE.

Il bat la campagne. Ne faut-il pas en venir à dire ce qui est vrai ? Votre cœur & le mien sont engagés; vous m'aimez.

ROSIMOND, *riant.*

Eh! qui est-ce qui ne vous aimeroit pas ?

DORIMENE.

L'occasion se présente de le dire, & je le dis; il faut bien que Madame le sçache.

ROSIMOND.

Oui! ceci est sérieux.

DORIMENE.

Elle s'en doutoit; je ne lui apprends presque rien.

ROSIMOND.

Ah ! très-peu de chose.

DORIMENE.

Vous avez beau m'interrompre, on ne vous écoute pas. Voudriez-vous l'épouser, Hortense, prévenu d'une autre passion? Non, Madame, il faut qu'un mari vous aime; votre cœur ne s'en passeroit pas. Ce sont vos usages, ils sont fort bons: n'en sortez point, & travaillons de concert à rompre votre mariage.

ROSIMOND.

Parbleu! Mesdames, je vous traverserai donc; car je vais travailler à le conclure.

HORTENSE.

Eh! non, Monsieur, vous ne vous ferez point ce tort-là, ni à moi non plus.

DORANTE.

En effet, Marquis, à quoi bon feindre? Je sçais ce que tu penses, tu me l'as confié: d'ailleurs, quand je t'ai dit mes sentiments pour Madame, tu ne les as pas désapprouvés.

ROSIMOND.

Je ne me souviens point de cela; & vous êtes un étourdi, qui me ferez des affaires avec Hortense.

HORTENSE.

Eh! Monsieur, point de mystere! vous n'igno-

rez point mes diſpoſitions; & il ne s'agit point ici de compliments.

ROSIMOND.

Eh quoi! Madame, faites vous quelqu'attention à ce qu'on dit-là? Ils ſe divertiſſent.

DORANTE.

Mais parlons françois. Eſt-ce que tu aimes Madame?

ROSIMOND.

Ah! je ſuis ravi de vous voir curieux: c'eſt bien vous à qui j'en dois rendre compte. (*à Hortenſe.*) Je ne ſuis pas embarraſſé de ma réponſe: mais approuvez, je vous prie, que je mortifie ſa curioſité.

DORIMENE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.... Il me prend envie auſſi de lui demander s'il m'aime: voulez-vous gager qu'il n'oſera me l'avouer? M'aimez-vous, Marquis?

ROSIMOND.

Courage; je ſuis en bute aux queſtions.

DORIMENE.

Ne l'ai-je pas dit?

ROSIMOND, *à Hortense.*

Et vous, Madame, ferez-vous la feule qui ne m'en ferez point?

HORTENSE.

Je n'ai rien à fçavoir.

SCENE IX.

FRONTIN, ROSIMOND, DORIMENE, DORANTE, HORTENSE.

FRONTIN.

MONSIEUR, je vous avertis que voilà votre mere avec Monfieur le Comte qui vous cherchent, & qui viennent vous parler.

ROSIMOND, *à Frontin,*

Refte ici.

DORANTE.

Je te laiffe donc, Marquis.

DORIMENE.

Adieu; je reviendrai fçavoir ce qu'ils vous auront dit.

HORTENSE.

Et moi je vous laiſſe penſer à ce que vous leur direz.

ROSIMOND.

Un moment, Madame ; que tout ce qui vient de ſe paſſer, ne vous faſſe aucune impreſſion. Vous voyez ce que c'eſt que Dorimene ; vous avez dû démêler ſon eſprit & la trouver ſinguliere. C'eſt une maniere de petit-maître en femme qui tire ſur le coquet, ſur le cavalier même, n'y faiſant pas grande façon pour dire ſes ſentiments, & qui s'aviſe d'en avoir pour moi, que je ne ſçaurois bruſquer, comme vous voyez ; mais vous croyez bien qu'on ſçait faire la différence des perſonnes. On diſtingue, Madame, on diſtingue. Hâtons-nous de conclure pour finir tout cela, je vous en ſupplie.

HORTENSE.

Monſieur, je n'ai pas le temps de vous répondre ; on approche. Nous nous verrons tantôt.

ROSIMOND, *quand elle part.*

La voilà, je crois, radoucie.

SCENE X.

FRONTIN, ROSIMOND.

FRONTIN.

JE n'ai que faire ici, Monsieur.

ROSIMOND.

Reste; il va peut-être être question de ce billet perdu, & il faut que tu le prennes sur ton compte.

FRONTIN.

Vous n'y songez pas, Monsieur! Le diable qui a bien des secrets, n'auroit pas celui de persuader les gens, s'il étoit à ma place; d'ailleurs, Marton sçait qu'il est à vous.

ROSIMOND.

Je le veux, Frontin, je le veux; je suis convenu avec Marton, qu'elle diroit que je n'ai sçu ce que c'étoit: ainsi, imaginez, faites comme il vous plaira; mais tirez-moi d'intrigue.

SCENE XI.

ROSIMOND, FRONTIN, LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

Mon fils, Monſieur le Comte a beſoin d'un éclairciſſement, ſur certaine Lettre ſans adreſſe, qu'on a trouvée & qu'on croit s'adreſſer à vous. Dans la conjoncture où vous êtes, il eſt juſte qu'on ſoit inſtruit là-deſſus: parlez-nous naturellement. Le ſtyle en eſt un peu libre ſur Hortenſe; mais on ne s'en prend point à vous.

ROSIMOND.

Tout ce que je puis dire à cela, Madame, c'eſt que je n'ai point perdu de Lettre.

LE COMTE.

Ce n'eſt pourtant qu'à vous qu'on peut avoir écrit celle dont nous parlons, Monſieur le Marquis; & j'ai dit même à Marton de vous la rendre. Vous l'a-t-elle rapportée?

ROSIMOND.

Oui, elle m'en a montré une qui ne m'appar-

tenoit point. (*à Frontin.*) A propos, ne m'as-tu pas dit, toi, que tu en avois perdu une? c'eſt peut-être la tienne?

FRONTIN.

Monſieur, oui; je ne m'en reſſouvenois plus; mais cela ſe pourroit bien.

LE COMTE.

Non, non: on vous y parle à vous poſitivement; le nom de Marquis y eſt répété deux fois, & on y ſigne la Comteſſe pour tout nom: ce qui pourroit convenir à Dorimene.

ROSIMOND, *à Frontin.*

Eh bien! qu'en dis-tu? Nous rendras-tu raiſon de ce que cela veut dire?

FRONTIN.

Mais, oui; je me rappelle du Marquis dans cette Lettre; elle eſt, dites-vous, ſignée la Comteſſe? Oui, Monſieur, c'eſt cela même; Comteſſe & Marquis, voilà l'hiſtoire.

LE COMTE, *riant.*

Hé, hé, hé. Je ne ſçavois pas que Frontin fût un Marquis déguiſé, ni qu'il fût en commerce de Lettres avec des Comteſſes.

LA MARQUISE.

Mon fils, cela ne paroît pas naturel.

ROSIMOND, *à Frontin.*

Mais, te plaira-t-il de t'expliquer mieux?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui; il n'y a rien de ſi aiſé: on m'y appelle Marquis, n'eſt-il pas vrai?

LE COMTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Ah, la folle! On y ſigne Comteſſe?

LA MARQUISE.

Eh bien?

FRONTIN.

Ah, l'extravagante!

ROSIMOND.

De qui parles-tu?

FRONTIN.

D'une étourdie que vous connoiſſez, Monſieur; de Liſette.

LA MARQUISE.

De la mienne? de celle que j'ai laiſſée à Paris?

FRONTIN.

D'elle même.

LE COMTE, *riant.*

Et le nom de Marquis, d'où te vient-il ?

FRONTIN.

De sa grâce; je suis un Marquis de la promotion de Lisette, comme elle est Comtesse de la promotion de Frontin ; & cela est ordinaire. (*au Comte.*) Tenez, Monsieur, je connois un garçon qui avoit l'honneur d'être à vous pendant votre séjour à Paris, & qu'on appelloit familièrement Monsieur le Comte. Vous étiez le premier, il étoit le second. Cela ne se pratique pas autrement; voilà l'usage parmi nous autres subalternes de qualité, pour établir quelque subordination entre la livrée bourgeoise & nous ; c'est ce qui nous distingue.

ROSIMOND.

Ce qu'il vous dit est vrai.

LE COMTE, *riant.*

Je le veux bien : tout ce qui m'inquiète, c'est que ma fille a vu cette Lettre; elle ne m'en a pourtant pas paru moins tranquille : mais elle est réservée, & j'aurois peur qu'elle ne crût pas l'histoire des promotions de Frontin si aisément.

ROSIMOND.

Mais aussi, de quoi s'avisent ces Marauds-là ?

FRONTIN.

Monſieur, chaque nation à ſes coutumes; voilà les coutumes de la nôtre.

LE COMTE.

Il y pourroit pourtant reſter une petite difficulté: c'eſt que dans cette Lettre on y parle d'une Provinciale, & d'un mariage avec elle, qu'on veut empêcher en venant ici; cela reſſembleroit aſſez à notre projet.

LA MARQUISE.

J'en conviens.

ROSIMOND.

Parle.

FRONTIN.

Ah! bagatelle. Vous allez être au fait. Je vous ai dit que nous prenions vos titres.

LE COMTE.

Oui, vous prenez le nom de vos Maîtres. Mais voilà tout, apparemment?

FRONTIN.

Oui, Monſieur: mais quand nos Maîtres paſſent par le mariage, nous autres, nous quittons le célibat. Le Maître épouſe la Maitreſſe, & nous la Suivante: c'eſt encore la règle; & par cette règle que j'obſerverai, vous voyez bien que Mar-

ton me revient. Lisette, qui est là-bas, le sçait. Lisette est jalouse, & Marton est tout de suite une Provinciale; & tout de suite on menace de venir empêcher le mariage. Il est vrai qu'on n'est pas venu : mais on vouloit venir.

LA MARQUISE.

Tout cela se peut, Monsieur le Comte ; & d'ailleurs il n'est pas possible de penser que mon fils préférât Dorimene à Hortense; il faudroit qu'il fût aveugle.

ROSIMOND.

Monsieur est-il bien convaincu?

LE COMTE.

N'en parlons plus: ce n'est pas même votre amour pour Dorimene qui m'inquièteroit; je sçais ce que c'est que ces amours-là entre vous autres gens du bel air. Souffrez que je vous dise que vous ne vous aimez gueres, & Dorimene notre alliée est un peu sur ce ton-là. Pour vous, Marquis, croyez-moi, ne donnez plus dans ces façons; elles ne sont pas dignes de vous. Je vous parle déjà comme à mon gendre: vous avez de l'esprit & de la raison; & vous êtes né avec tant d'avantage, que vous n'avez pas besoin de vous distinguer par de faux airs; restez ce que vous êtes, vous en vaudrez mieux.

Mon âge, mon estime pour vous, & ce que je vais vous devenir, me permettent de vous parler ainsi.

ROSIMOND.

Je n'y trouve rien à redire.

LA MARQUISE.

Et je vous prie, mon fils, d'y faire attention.

LE COMTE.

Changeons de discours. Marton est-elle-là? Regarde, Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monsieur: je l'apperçois qui passe avec ces Dames. (*Il l'appelle.*) Marton!

MARTON *paroît.*

Qu'est-ce qui me demande?

LE COMTE.

Dites à ma fille de venir.

MARTON.

La voilà qui s'avance, Monsieur.

SCENE XII.

HORTENSE, DORIMENE, DORANTE, ROSIMOND, LA MARQUISE, LE COMTE, FRONTIN, MARTON.

LE COMTE.

APPROCHEZ, Hortenſe : il n'eſt plus néceſſaire d'attendre mon frere ; il me l'écrit lui-même, & me mande de conclure. Ainſi nous ſignons le contrat ce ſoir, & nous vous marions demain.

HORTENSE, *ſe mettant à genoux.*

Signer le Contrat ce ſoir, & demain me marier ! Ah ! mon pere, ſouffrez que je me jette à vos genoux pour vous conjurer qu'il n'en ſoit rien. Je ne croyois pas qu'on iroit ſi vîte ; & je devois vous parler tantôt.

LE COMTE, *relevant ſa fille, & ſe tournant du côté de la Marquiſe.*

J'ai prévu ce que je vois-là.... Ma fille, je ſens les motifs de votre refus : c'eſt ce billet qu'on a perdu

perdu qui vous alarme : mais Rosimond dit qu'il ne sçait ce que c'est; & Frontin....

HORTENSE.

Rosimond est trop honnête-homme pour le nier sérieusement, mon pere. Les vues qu'on avoit pour nous ont peut-être pu l'engager d'abord à le nier; mais j'ai si bonne opinion de lui, que je suis persuadée qu'il ne le désavouera plus. (*à Rosimond.*) Ne justifierez-vous pas ce que je dis-là, Monsieur?

ROSIMOND.

En vérité, Madame, je suis dans une si grande surprise....

HORTENSE.

Marton vous l'a vû recevoir, Monsieur.

FRONTIN.

Et non, celui-là étoit à moi, Madame. Je viens d'expliquer cela; demandez....

HORTENSE.

Marton, on vous a dit de le rendre à Rosimond; l'avez-vous fait? dites la vérité.

MARTON.

Ma foi, Monsieur, le cas devient trop grave; il faut que je parle. Oui, Madame, je l'ai rendu à Monsieur qui l'a remis dans sa poche; je lui avois promis de dire qu'il ne l'avoit pas repris,

ſous prétexte qu'il ne lui appartenoit pas ; & j'aurois gliſſé cela tout doucement, ſi les choſes avoient gliſſé de même : mais j'avois promis un petit menſonge, & non pas un faux ſerment ; & c'en ſeroit un que de badiner avec des interrogations de cette force-là. Ainſi donc, Madame, j'ai rendu le billet ; Monſieur l'a repris : & ſi Frontin dit qu'il eſt à lui, je ſuis obligée en conſcience de déclarer que Frontin eſt un fripon.

FRONTIN.

Je ne l'étois que pour le bien de la choſe, moi ; c'étoit un ſervice d'ami que je rendois.

MARTON.

Je me rappelle même que Monſieur, en ouvrant le billet que Frontin lui donnoit, s'eſt écrié : c'eſt de ma folle de Comteſſe ! Je ne ſçais de qui il parloit.

LE COMTE, *à Dorimene.*

Je n'ôſe vous dire que j'en ai reconnu l'écriture : j'ai reçu de vos Lettres, Madame.

DORIMENE.

Vous jugez bien que je n'attendrai pas les explications ; qu'il les faſſe. (*Elle ſort.*)

LA MARQUISE, *ſortant auſſi.*

Il peut épouſer qui il voudra ; mais je ne veux plus le voir, & je le déshérite.

LE COMTE, *qui la suit.*

Nous ne vous laisserons pas dans ce dessein-là, Marquise.

(*Hortense, les suit.*)

DORANTE, *à Rosimond, en s'en-allant.*

Ne t'inquiète pas : nous appaiserons la Marquise, & heureusement te voilà libre.

FRONTIN.

Et cassé.

SCENE XIII.

FRONTIN, ROSIMOND.

ROSIMOND *regarde Frontin, & puis rit.*

HA, ha, ha.

FRONTIN.

J'ai vu qu'on pleuroit de ses pertes : mais je n'en ai jamais vu rire ; il n'y a pourtant plus d'Hortense.

ROSIMOND.

Je la regrette dans le fond.

FRONTIN.

Elle ne vous regrette gueres, elle.

ROSIMOND.

Plus que tu ne crois, peut-être.

FRONTIN.

Elle en donne de belles marques !

ROSIMOND.

Ce qui m'en fâche ; c'est que me voilà pourtant obligé d'épouser cette folle de Comtesse. Il n'y a point d'autre parti à prendre ; car, à propos de quoi Hortense me refuseroit-elle, si ce n'est à cause de Dorimene. Il faut qu'on le sçache, & qu'on n'en doute pas. Je suis outré ; allons, tout n'est pas désespéré ; je parlerai à Hortense, & je la ramenerai. Qu'en dis-tu ?

FRONTIN.

Rien. Quand je suis affligé, je ne pense plus.

ROSIMOND.

Oh ! que veux-tu que j'y fasse ?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTON, HORTENSE, FRONTIN.

HORTENSE.

JE ne sçais plus quel parti prendre.

MARTON.

Il est, dit-on, dans une extrême agitation; il se fâche. Il fait l'indifférent, à ce que dit Frontin. Il va trouver Dorimene; il la quitte. Quelquefois il soupire: ainsi ne vous rebutez pas, Madame. Voyez ce qu'il vous veut, & ce que produira le désordre d'esprit où il est. Allons jusqu'au bout.

HORTENSE.

Oui, Marton, je le crois touché; & c'est-là ce qui m'en rebute le plus: car qu'est-ce que c'est que la ridiculité d'un homme qui m'aime;

& qui, par vaine gloire, n'a pu encore se résoudre à me le dire aussi franchement, aussi naïvement qu'il le sent?

MARTON.

Eh, Madame! plus il se débat, & plus il s'affoiblit: il faut bien que son impertinence s'épuise. Achevez de l'en guérir. Quel reproche ne vous feriez-vous pas un jour, s'il s'en retournoit ridicule? Je lui avois donné de l'amour, vous diriez-vous; & ce n'est pas-là un présent si rare. Mais il n'avoit point de raison, je pouvois lui en donner; il n'y avoit peut-être que moi qui en fusse capable: & j'ai laissé partir cet honnête-homme sans lui rendre ce service-là, qui nous auroit tant accommodés tous deux. Cela est bien dur: je ne méritois pas les beaux yeux que j'ai.

HORTENSE.

Tu badines; & je ne ris point. Car si je ne réussis pas, je serai désolée, je te l'avoue. Achevons pourtant.

MARTON.

Ne l'épargnez point: désespérez-le pour le vaincre. Frontin est là qui attend votre réponse,

pour la porter à son Maître. Lui dira-t-il qu'il vienne?

HORTENSE.

Dis-lui d'approcher.

MARTON, *à Frontin.*

Avance.

HORTENSE.

Sçais-tu ce que me veut ton Maître?

FRONTIN.

Hélas! Madame, il ne le sçait pas lui-même: mais je crois le sçavoir.

HORTENSE.

Apparemment qu'il a quelque motif, puisqu'il demande à me voir?

FRONTIN.

Non, Madame: il n'y a encore rien de réglé là-dessus; & en attendant, c'est par force qu'il demande à vous voir. Il ne sçauroit faire autrement; il n'y a pas moyen qu'il s'en passe; il faut qu'il vienne.

HORTENSE.

Je n'entends point.

FRONTIN.

Je ne m'entends pas trop non plus; mais je sçais bien ce que je veux dire.

MARTON.

C'eſt ſon cœur qui le mene en dépit qu'il en ait ; voilà ce que c'eſt.

FRONTIN.

Tu l'as dit.... C'eſt ſon cœur qui a beſoin du vôtre, Madame ; qui voudroit l'avoir à bon marché ; qui vient ſçavoir à quel prix vous le mettez, le marchander du mieux qu'il pourra, & finir par en donner tout ce que vous voudrez, tout ménager qu'il eſt : c'eſt ma penſée.

HORTENSE.

A tout haſard, va le chercher.

SCENE II.

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE.

Marton, je ne veux pas lui parler d'abord je ſuis d'avis de l'impatienter. Dis-lui que dans le cas préſent je n'ai pas jugé qu'il fût néceſſaire de nous voir, & que je le prie de vouloir bien s'expliquer avec toi ſur ce qu'il a à me dire.

S'il insiste, je ne m'écarte point ; & tu m'en avertiras.

MARTON.

C'est bien dit : hâtez-vous de vous retirer ; car je crois qu'il avance.

SCENE III.

MARTON, ROSIMOND.

ROSIMOND, *agité.*

Où est donc votre Maitresse ?

MARTON.

Monsieur, ne pouvez-vous pas me confier ce que vous lui voulez ? Après tout ce qui s'est passé, il ne sied pas beaucoup, dit-elle, que vous ayez un entretien ensemble ; elle souhaiteroit se l'épargner. D'ailleurs, je m'imagine qu'elle ne veut pas inquièter Dorante qui ne la quitte guères ; & vous, vous n'avez qu'à me dire de quoi il s'agit.

ROSIMOND.

Quoi ! c'est la peur d'inquièter Dorante qui l'empêche de venir ?

MARTON.

Peut-être bien.

ROSIMOND.

Ah ! celui-là me paroît neuf. On a de plaiſants goûts en Province, Dorante... de ſorte donc qu'elle a cru que je voulois lui parler d'amour. Ah ! Marton, je ſuis bien aiſe de la déſabuſer : allez lui dire qu'il n'en eſt pas queſtion, que je n'y ſonge point ; qu'elle peut venir avec Dorante même, ſi elle veut, pour plus de ſûreté : dites-lui qu'il ne s'agit que de Dorimene, & que c'eſt une grâce que j'ai à lui demander pour elle ; rien que cela : allez. Ha, ha, ha.

MARTON.

Vous l'attendrez ici, Monſieur ?

ROSIMOND.

Sans doute.

MARTON.

Souhaitez-vous qu'elle amene Dorante ? ou viendra-t-elle ſeule ?

ROSIMOND.

Comme il lui plaira ; quant à moi, je n'ai que faire de lui. (*Roſimond, un moment ſeul, riant.*) Dorante l'emporte ſur moi. Je n'aurois pas parié

pour lui. Sans cet avis-là j'allois faire une belle tentative! mais que me veut cette femme-ci?

SCENE IV.

DORIMENE, ROSIMOND.

DORIMENE.

MARQUIS, je viens vous avertir que je parts. Vous sentez bien qu'il ne me convient plus de rester, & je n'ai plus qu'à dire adieu à ces gens-ci. Je retourne à ma Terre; de-là à Paris, où je vous attends pour notre mariage: car il est devenu nécessaire depuis l'éclat qu'on a fait. Vous ne pouvez me venger du dédain de votre mere que par-là: il faut absolument que je vous épouse.

ROSIMOND.

Eh! oui, Madame, on vous épousera; mais j'ai pour nous à présent quelques mesures à prendre, qui ne demandent pas que vous soyez présente, & que je manquerois, si vous ne me laissiez pas.

DORIMENE.

Qu'est-ce que c'est que ces mesures? Dites-les-moi en deux mots.

ROSIMOND.

Je ne sçaurois ; je n'en ai pas le temps.

DORIMENE.

Donnez-m'en la moindre idée ; ne faites rien sans conseil. Vous avez quelquefois besoin qu'on vous conduise, Marquis: voyons le parti que vous prenez.

ROSIMOND.

Vous me chagrinez. (*à part.*) Que lui dirai-je ?... C'est que je veux ménager un raccommodement entre vous & ma mere.

DORIMENE.

Cela ne vaut rien ; je n'en suis pas encore d'avis: écoutez-moi.

ROSIMOND.

Eh morbleu ! ne vous embarrassez pas; c'est un mouvement qu'il faut que je me donne.

DORIMENE.

D'où vient le faut-il ?

ROSIMOND.

C'est qu'on croiroit peut-être que je regrette Hortense ; & je veux qu'on sçache qu'elle ne me refuse que parce que j'aime ailleurs.

DORIMENE.

Eh bien ! il n'en sera que mieux que je sois

présente. La preuve de votre amour en sera encore plus forte ; quoiqu'à vrai dire, elle soit inutile : ne sçait-on pas que vous m'aimez ? Cela est si bien établi & si croyable.

ROSIMOND.

Eh ! de grâce, Madame, allez-vous-en. (*à part.*) Ne pourrai-je l'écarter ?

DORIMENE.

Attendez donc ; ne pouvez vous m'épouser qu'avec l'agrément de votre mere ? Il seroit plus flatteur pour moi qu'on s'en passât, si cela se peut : & d'ailleurs, c'est que je ne me raccommoderai point ; je suis piquée.

ROSIMOND.

Restez piquée, soit ; ne vous raccommodez point, ne m'épousez pas : mais retirez-vous pour un moment.

DORIMENE.

Que vous êtes entêté !

ROSIMOND, *à part.*

L'incommode femme !

DORIMENE.

Parlons raison. A qui vous adressez-vous ?

ROSIMOND.

Puisque vous voulez le sçavoir, c'est à Hor-

tenſe, que j'attends ; & qui arrive, je penſe.

DORIMENE.

Je vous laiſſe donc, à condition que je reviendrai ſçavoir ce que vous aurez conclu avec elle ; entendez-vous ?

ROSIMOND.

Eh non ! tenez-vous en repos ; j'irai vous le dire.

SCENE V.

ROSIMOND, HORTENSE. MARTON.

MARTON, *en entrant, à Hortenſe.*

MADAME, n'héſitez point à entretenir Monſieur le Marquis ; il m'a aſſuré qu'il ne feroit point queſtion d'amour entre vous ; & que ce qu'il a à vous dire ne concerne uniquement que Dorimene : il m'en a donné ſa parole.

ROSIMOND, *à part.*

Le préambule eſt fort néceſſaire !

HORTENSE.

Vous n'avez qu'à reſter, Marton.

ROSIMOND, *à part.*

Autre précaution!

MARTON, *à part.*

Voyons comme il s'y prendra.

HORTENSE.

Que puis-je faire pour obliger Dorimene, Monsieur?

ROSIMOND, *à part.*

Je me sens ému... (*haut.*) Il ne s'agit plus de rien, Madame : elle m'avoit prié de vous engager à disposer l'esprit de ma mere en sa faveur; mais ce n'est pas la peine, cette démarche là ne réussiroit pas.

HORTENSE.

J'en ai meilleur augure; essayons toujours: mon pere y songeoit, & moi aussi, Monsieur. Ainsi comptez tous deux sur nous. Est-ce-là tout?

ROSIMOND.

J'avois à vous parler de son billet qu'on a trouvé, & je venois vous protester que je n'y ai point de part; que j'en ai senti tout le manque de raison, & qu'il m'a touché plus que je ne puis le dire.

MARTON, *en riant.*

Hélas!

HORTENSE.

Pure bagatelle qu'on pardonne à l'amour.

ROSIMOND.

C'eſt qu'aſſurément vous ne méritez pas la façon de penſer qu'elle y a eue ; vous ne la méritez pas.

MARTON, *à part.*

Vous ne la méritez pas.

HORTENSE.

Je vous jure, Monſieur, que je n'y ai point pris garde, & que je n'en agirai pas moins vivement dans cette occaſion-ci. Vous n'avez plus rien à me dire, je penſe?

ROSIMOND.

Notre entretien vous eſt ſi à charge, que j'héſite de le continuer.

HORTENSE.

Parlez, Monſieur.

MARTON, *à part.*

Ecoutons.

ROSIMOND.

Je ne ſçaurois revenir de mon étonnement. J'admire le mal-entendu qui nous ſépare ; car enfin, pourquoi rompons-nous?

MARTON, *en riant, à part.*

Voyez quelle aiſance !

ROSIMOND.

ROSIMOND.

Un mariage arrêté, convenable, que nos parents souhaitoient, dont je faisois tout le cas qu'il falloit; par quelle tracasserie arrive-t-il qu'il ne s'acheve pas? Cela me passe.

HORTENSE.

Ne devez-vous pas être charmé, Monsieur, qu'on vous débarrasse d'un mariage où vous ne vous engagiez que par complaisance?

ROSIMOND.

Par complaisance!

MARTON.

Par complaisance! Ah! Madame, où se récriera-t-on, si ce n'est ici? Malheur à tout homme qui pourroit écouter cela de sang-froid!

ROSIMOND.

Elle a raison. Quand on n'examine pas les gens, voilà comme on les explique.

MARTON, *à part.*

Voilà comme on est un sot.

ROSIMOND.

J'avois cru pourtant vous avoir donné quelque preuve de délicatesse de sentiment: (*Hortense rit. Rosimond continue.*) oui, Madame, de délicatesse.

MARTON, *toujours à part.*

Cet homme-là eſt incurable.

ROSIMOND.

Il n'y a qu'à ſuivre ma conduite; toutes vos attentions ont été pour Dorante; ſongez-y. A peine m'avez-vous regardé; là-deſſus, je me ſuis piqué; cela eſt dans l'ordre. J'ai paru manquer d'empreſſement; j'en conviens: j'ai fait l'indifférent, même le fier, ſi vous voulez; j'étois fâché. Cela eſt-il ſi déſobligeant? Eſt-ce-là de la complaiſance? Voilà mes torts. Auriez-vous mieux aimé qu'on ne prît garde à rien; qu'on ne ſentît rien; qu'on eût été content ſans devoir l'être? Et fit-on jamais aux gens les reproches que vous me faites, Madame?

HORTENSE.

Vous vous plaignez ſi joliment, que je ne me laſſerois point de vous entendre; mais il eſt temps que je me retire. Adieu, Monſieur.

MARTON.

Encore un inſtant; Monſieur me charme: on ne trouve pas toujours des Amants d'une eſpèce auſſi rare.

ROSIMOND.

Mais, reſtez donc, Madame; vous ne me dites

mot : convenons de quelque chose. Y a-t-il matiere de rupture entre nous ? Où allez-vous? Presser ma mere de se raccommoder avec Dorimene ? Oh ! vous me permettrez de vous retenir : vous n'irez pas. Qu'elles restent brouillées, je ne veux point de Dorimene ; je n'en veux qu'à vous. Vous laisserez-là Dorante ; & il n'y a point ici, s'il vous plaît, d'autre raccommodement à faire, que le mien avec vous ; il n'y en a point de plus pressé. Ah ! çà, voyons ; vous rendez-vous justice ? Me la rendez-vous ? Croyez-vous qu'on sente ce que vous valez ? Sommes-nous enfin d'accord ? En est-ce fait ? Vous ne me répondez rien ?

MARTON.

Tenez, Madame ; vous croyez peut-être que Monsieur le Marquis ne vous aime point, parce qu'il ne vous le dit pas bien bourgeoisement, & en termes précis : mais faut-il réduire un homme comme lui à cette extrémité-là ? Ne doit on pas l'aimer gratis ? A votre place, pourtant, Monsieur, je m'y résoudrois. Qu'est-ce qui le sçaura ? Je vous garderai le secret. Je m'en vais ; car j'ai de la peine à voir qu'on vous maltraite.

ROSIMOND.

Qu'est-ce que c'est que ce discours ?

HORTENSE.

C'eſt une étourdie qui parle : mais il faut qu'à mon tour la vérité m'échappe, Monſieur ; je n'y ſçaurois réſiſter. C'eſt que votre petit jargon de galanterie me choque, me révolte, il ſouleve la raiſon. C'eſt pourtant dommage. Voici Dorimene qui approche ; & à qui je vais confirmer tout ce que je vous ai promis, & pour vous, & pour elle.

SCENE VI.

DORIMENE, HORTENSE, ROSIMOND.

DORIMENE.

JE ne ſuis point de trop, Madame; je ſçais le ſujet de votre entretien, il me l'a dit.

HORTENSE.

Oui, Madame ; & je l'aſſurois que mon pere & moi n'oublierons rien pour réuſſir à ce que vous ſouhaitez.

DORIMÈNE.

Ce n'eſt pas pour moi qu'il le ſouhaite, Ma-

dame ; & c'eſt bien malgré moi qu'il vous en a parlé.

HORTENSE.

Malgré vous ! Il m'a pourtant dit que vous l'en aviez prié.

DORIMENE.

Eh ! point du tout ; nous avons penſé nous quereller là-deſſus à cauſe de la répugnance que j'y avois : il n'a pas même voulu que je fuſſe préſente à votre entretien. Il eſt vrai que le motif de ſon obſtination eſt ſi tendre, que je me ſerois rendue ; mais j'accours pour vous prier de laiſſer tout là. Je viens de rencontrer la Marquiſe qui m'a ſaluée d'un air ſi glacé, ſi dédaigneux, que voilà qui eſt fait : abandonnons ce projet ; il y a des moyens de ſe paſſer d'une cérémonie ſi déſagréable ; elle me rebuteroit de notre mariage.

ROSIMOND.

Il ne ſe fera jamais, Madame.

DORIMENE.

Vous êtes un petit emporté.

HORTENSE.

Vous voyez, Madame, juſqu'où le dépit porte un cœur tendre.

DORIMENE.

C'eſt que c'eſt une démarche ſi dure, ſi humiliante !

HORTENSE.

Elle eſt néceſſaire : il ne ſeroit pas ſéant de vous marier ſans l'aveu de Madame la Marquiſe ; & nous allons agir mon pere & moi, s'il ne l'a déjà fait.

ROSIMOND.

Non, Madame ; je vous prie très-ſérieuſement qu'il ne s'en mêle point, ni vous non plus.

DORIMENE.

Et moi, je vous prie qu'il s'en mêle, & vous auſſi, Hortenſe. Le voici qui vient, je vais lui en parler moi-même. Êtes-vous content, petit ingrat ? Quelle complaiſance il faut avoir !

SCENE VII.

LE COMTE, DORANTE, HORTENSE, DORIMENE, ROSIMOND.

LE COMTE, *à Dorimene.*

VENEZ, Madame, hâtez-vous de grâce; nous avons laiſſé la Marquiſe avec quelques amis qui tâchent de la gagner. Le moment m'a paru favorable: préſentez-vous, Madame, & venez, par vos politeſſes achever de la déterminer; ce ſont des pas que la bienſéance exige que vous faſſiez. Suivez-nous auſſi, ma fille; & vous, Marquis, attendez ici; on vous dira quand il ſera temps de paroître.

ROSIMOND, *à part.*

Ceci eſt trop fort.

DORIMENE.

Je vous rends mille grâces de vos ſoins, Monſieur le Comte. Adieu, Marquis; tranquilliſez-vous donc.

DORANTE, *à Rosimond.*

Point d'inquiétude ; nous te rapporterons de bonnes nouvelles.

HORTENSE.

Je me charge de vous les venir dire.

SCENE VIII.

ROSIMOND, *abattu & rêveur ;* FRONTIN.

FRONTIN, *bas.*

SON air rêveur est de mauvaise présage . . (*haut.*) Monsieur ?

ROSIMOND.

Que me veux-tu ?

FRONTIN.

Epousons-nous Hortense ?

ROSIMOND.

Non, je n'épouse personne.

FRONTIN.

Et cet entretien que vous avez eu avec elle, il a donc mal fini ?

ROSIMOND.

Très-mal.

FRONTIN.

Pourquoi cela?

ROSIMOND.

C'eſt que je lui ai déplu.

FRONTIN.

Je vous crois.

ROSIMOND.

Elle dit que je la choque.

FRONTIN.

Je n'en doute pas: j'ai prévu ſon indignation.

ROSIMOND.

Quoi! Frontin, tu trouves qu'elle a raiſon?

FRONTIN.

Je trouve que vous feriez charmant, ſi vous ne faiſiez pas le petit agréable: ce ſont vos agréments qui vous perdent.

ROSIMOND.

Mais, Frontin, je ſors du monde; y étois-je ſi étrange?

FRONTIN.

On s'y moquoit de nous la plupart du tems. Je l'ai fort bien remarqué, Monſieur; les gens

raiſonnables ne pouvoient pas nous ſouffrir : en vérité, vous ne plaiſiez qu'aux Dorimenes, & moi auſſi ; & nos camarades n'étoient que des étourdis. Je le ſens bien à préſent ; & ſi vous l'aviez ſenti auſſitôt que moi, l'adorable Hortenſe vous auroit autant chéri que me chérit ſa gentille Suivante, qui m'a défait de toute mon impertinence.

ROSIMOND.

Eſt-ce qu'en effet il y auroit de ma faute?

FRONTIN.

Regardez-moi : eſt-ce que vous me reconnoiſſez, par exemple ? Voyez comme je parle naturellement à cette heure, en comparaiſon d'autrefois que je prenois des tons ſi ſots. Bon jour, la belle enfant : qu'eſt-ce ? Eh ! comment vous portez vous ? Voilà comme vous m'aviez appris à faire, & cela me fatiguoit ; au-lieu qu'à préſent je ſuis ſi à mon aiſe ! Bon jour, Marton ; comment te portes-tu ? Cela coule de ſource ; & on eſt gracieux, avec toute la commodité poſſible.

ROSIMOND.

Laiſſe-moi ; il n'y a plus de reſſource. Et tu me chagrines.

SCENE IX.

MARTON, FRONTIN, ROSIMOND.

FRONTIN, *à part, à Marton.*

Encore une petite façon, & nous le tenons, Marton.

MARTON, *à part les premiers mots.*

Je vais l'achever. Monsieur, ma Maitresse que j'ai rencontrée en passant, comme elle vous quittoit, m'a chargée de vous prier d'une chose qu'elle a oublié de vous dire *tantôt*, & dont elle n'auroit peut-être pas le temps de vous avertir assez tôt: c'est que Monsieur le Comte pourra vous parler de Dorante, vous faire quelques questions sur son caractere; & elle souhaiteroit que vous en dissiez du bien; non pas qu'elle l'aime encore: mais comme il s'y prend d'une maniere à lui plaire, il sera bon, à tout hasard, que Monsieur le Comte soit prévenu en sa faveur.

ROSIMOND.

Oh parbleu! c'en est trop; ce trait me pousse

à bout. Allez, Marton; dites à votre Maitreſſe que ſon procédé eſt injurieux, & que Dorante, pour qui elle veut que je parle, me répondra de l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

MARTON.

Eh! Monſieur, à qui en avez-vous? Quel mal vous fait-on? Par quel intérêt refuſez-vous d'obliger ma Maitreſſe, qui vous ſert actuellement, vous-même; & qui, en revanche, vous demande en grâce de ſervir votre propre ami? Je ne vous conçois pas! Frontin, quelle fantaiſie lui prend-il donc? pourquoi ſe fâche-t-il contre Hortenſe? Sçais-tu ce que c'eſt?

FRONTIN.

Eh! mon enfant, c'eſt qu'il l'aime.

MARTON.

Bon! tu rêves. Cela ne ſe peut pas. Dit-il vrai, Monſieur?

ROSIMOND.

Marton, je ſuis au déſeſpoir!

MARTON.

Quoi! Vous?

ROSIMOND.

Ne me trahis pas; je rougirois que l'ingrate

le sçût: mais je te l'avoue, Marton; oui, je l'aime, je l'adore; & je ne sçaurois supporter sa perte.

MARTON.

Ah! c'est parler que cela; voilà ce qu'on appelle des expressions.

ROSIMOND.

Garde-toi sur-tout de les répéter.

MARTON.

Voilà qui ne vaut rien; vous retombez.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, dites toujours: je l'adore; ce mot-là vous portera bonheur.

ROSIMOND.

L'ingrate!

MARTON.

Vous avez tort; car il faut que je me fâche à mon tour. Est-ce que ma Maitresse se doute seulement que vous l'aimez? jamais le mot d'amour est-il sorti de votre bouche pour elle? Il sembloit que vous auriez eu peur de compromettre votre importance; ce n'étoit pas la peine que votre cœur se développât sérieusement pour ma Maitresse, ni qu'il se mît en frais de sentiment pour elle. Trop heureuse de vous épouser, vous lui

faisiez la grâce d'y consentir. Je ne vous parle si franchement, que pour vous mettre au fait de vos torts : il faut que vous les sentiez. C'est de vos façons que vous devez rougir, & non pas d'un amour qui ne vous fait qu'honneur.

FRONTIN.

Si vous sçaviez le chagrin que nous en avions, Marton & moi; nous en étions si pénétrés....

ROSIMOND.

Je me suis mal conduit; j'en conviens.

MARTON.

Avec tout ce qui peut rendre un homme aimable, vous n'avez rien oublié pour vous empêcher de l'être. Souvenez-vous des discours de tantôt; j'en étois dans une fureur...

FRONTIN.

Oui; elle m'a dit que vous l'aviez scandalisée; car elle est notre amie.

MARTON.

C'est un mal-entendu qui nous sépare; & puis : concluons quelque chose; un mariage arrêté, convenable, dont je faisois cas : voilà de votre style, & avec qui? avec la plus charmante & la plus raisonnable fille du monde; & je dirai même la plus disposée d'abord à vous vouloir du bien.

ROSIMOND.

Ah ! Marton, n'en dis pas davantage. J'ouvre les yeux; je me déteste, & il n'est plus temps !

MARTON.

Je ne dis pas cela, Monsieur le Marquis : votre état me touche ; & peut-être touchera-t-il ma Maitresse.

FRONTIN.

Cette belle Dame a l'air si clément !

MARTON.

Me promettez-vous de rester comme vous êtes ? Continuez-vous d'être aussi aimable que vous l'êtes actuellement ? En est-ce fait ? N'y a-t-il plus de Petit-Maître ?

ROSIMOND.

Je suis confus de l'avoir été, Marton.

FRONTIN.

Je pleure de joie.

MARTON.

Eh bien ! portez-lui donc ce cœur tendre & repentant. Jettez-vous à ses genoux, & n'en sortez point qu'elle ne vous ait fait grâce.

ROSIMOND.

Je m'y jetterai, Marton ; mais sans espérance, puisqu'elle aime Dorante.

MARTON.

Doucement: Dorante ne lui a plû qu'en s'efforçant de lui plaire, & vous lui avez plû d'abord; cela est différent: c'est reconnoissance pour lui, c'étoit inclination pour vous; & l'inclination reprendra ses droits. Je la vois qui s'avance; nous vous laissons avec elle.

SCENE X.

HORTENSE, ROSIMOND.

HORTENSE.

Bonnes nouvelles, Monsieur le Marquis; tout est pacifié.

ROSIMOND, *se jettant à ses genoux.*

Et moi je meurs de douleur, & je renonce à tout, puisque je vous perds, Madame.

HORTENSE.

Ah Ciel! levez-vous, Rosimond; ne vous troublez pas, & dites-moi ce que cela signifie.

ROSIMOND.

Je ne mérite pas, Hortense, la bonté que vous avez de m'entendre; & ce n'est pas en me flâttant

flattant de vous fléchir, que je viens d'embrasser vos genoux. Non ; je me fais justice : je ne suis pas même digne de votre haîne, & vous ne me devez que du mépris. Mais mon cœur vous a manqué de respect : il vous a refusé l'aveu de tout l'amour dont vous l'aviez pénétré, & je veux pour l'en punir, vous déclarer les motifs ridicules du mystere qu'il vous en a fait. Oui, belle Hortense ; cet amour que je ne méritois pas de sentir, je ne vous l'ai caché que par le plus misérable, par le plus incroyable orgueil qui fut jamais. Triomphez donc d'un malheureux qui vous adoroit ; qui a pourtant négligé de vous le dire, & qui a porté la présomption jusqu'à croire que vous l'aimeriez sans cela : voilà ce que j'étois devenu par de faux airs. Refusez-m'en le pardon que je vous en demande ; prenez, en réparation de mes folies, l'humiliation que j'ai voulu subir en vous les apprenant. Si ce n'est pas assez, riez en vous-même ; & soyez sûre d'en être toujours vengée par la douleur éternelle que j'en emporte.

SCENE XI.

DORIMENE, DORANTE HORTENSE, ROSIMOND

DORIMENE.

ENFIN, Marquis, vous ne vous plaindrez plus ; je suis à vous, il vous est permis de m'épouser. Il est vrai qu'il m'en coûte le sacrifice de ma fierté : mais que ne fait-on pas pour ce qu'on aime ?

ROSIMOND.

Un moment, de grâce, Madame.

DORANTE.

Votre pere consent à mon bonheur, si vous y consentez vous-même, Madame.

HORTENSE.

Dans un instant, Dorante.

ROSIMOND, *à Hortense.*

Vous ne me dites rien, Hortense ? Je n'aurois pas même, en partant, la triste consolation d'espérer que vous me plaindrez ?

DORIMENE.

Que veut-il dire avec ſa conſolation ? De quoi demande-t-il donc qu'on le plaigne ?

ROSIMOND.

Ayez la bonté de ne pas m'interrompre ?

HORTENSE.

Quoi ! Roſimond, vous m'aimez !

ROSIMOND.

Et mon amour ne finira qu'avec ma vie.

DORIMENE.

Mais, parlez donc. Répétez-vous une Scene de Comédie ?

ROSIMOND.

Eh ! de grâce.

DORANTE.

Que dois-je penſer, Madame ?

HORTENSE.

Tout-à-l'heure. (*à Roſimond.*) Et vous n'aimez pas Dorimene ?

ROSIMOND.

Elle eſt préſente, & je dis que je vous adore, & je le dis ſans être infidèle : approuvez que je n'en diſe pas davantage.

DORIMENE.

Comment donc, vous l'adorez ! Vous ne m'ai-

mez pas ! A-t-il perdu l'esprit ? Je ne plaisante plus, moi.

DORANTE.

Tirez-moi de l'inquiétude où je suis, Madame.

ROSIMOND.

Adieu, belle Hortense ; ma présence doit vous être à charge. Puisse Dorante, à qui vous accordez votre cœur, sentir toute l'étendue du bonheur que je perds. (*à Dorante.*) Tu me donnes la mort, Dorante : mais je ne mérite pas de vivre ; & je te pardonne.

DORIMENE.

Voilà qui est bien particulier !

HORTENSE.

Arrêtez, Rosimond : ma main peut-elle effacer le ressouvenir de la peine que je vous ai faite ? Je vous la donne.

ROSIMOND.

Je devrois expirer d'amour, de transports & de reconnoissance.

DORIMENE.

C'est un rêve ! Voyons. A quoi cela aboutira-t-il ?

HORTENSE, *à Rosimond.*

Ne me sçachez pas mauvais gré de ce qui s'est

passé. Je vous ai refusé ma main ; j'ai montré de l'éloignement pour vous : rien de tout-cela n'étoit sincere ; c'étoit mon cœur qui éprouvoit le vôtre. Vous devez tout à mon penchant ; je voulois pouvoir m'y livrer : je voulois que ma raison fût contente ; & vous comblez mes souhaits. Jugez à présent du cas que j'ai fait de votre cœur par tout ce que j'ai tenté pour en obtenir la tendresse entiere.

(*Rosimond se jette à genoux.*)

DORIMENE, *en s'en-allant.*

Adieu. Je vous annonce qu'il faudra l'enfermer au premier jour.

SCENE DERNIERE.

LE COMTE, LA MARQUISE, MARTON, FRONTIN.

LE COMTE.

Rosimond à vos pieds, ma fille ! Qu'est-ce que cela veut-dire ?

HORTENSE.

Mon pere, c'est Rosimond qui m'aime, & que j'épouserai, si vous le souhaitez.

ROSIMOND.

Oui, Monſieur ; c'eſt Roſimond devenu raiſonnable & qui ne voit rien d'égal au bonheur de ſon ſort.

LE COMTE, *à Dorante.*

Nous les deſtinions l'un à l'autre, Monſieur. Vous m'aviez demandé ma fille : mais vous voyez bien qu'il n'eſt plus queſtion d'y ſonger.

LA MARQUISE.

Ah ! mon fils, que cet évènement me charme !

DORANTE, *à Hortenſe.*

Je ne me plains point, Madame ; mais votre procédé eſt cruel.

HORTENSE.

Vous n'avez rien à me reprocher, Dorante. Vous vouliez profiter des fautes de votre ami ; & ce dénouement-ci vous rend juſtice.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur ! ah ! Madame ! mon incomparable Marton !

MARTON.

Aime-moi à préſent tant que tu voudras ; il n'y aura rien de perdu.

FIN.

LE LEGS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

ACTEURS,

LA COMTESSE,

LE MARQUIS,

HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LISETTE, Suivante de la Comtesse.

L'ÉPINE, Valet-de-Chambre du Marquis.

LE LEGS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LA démarche que vous allez faire auprès du Marquis m'allarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent, & le mien, lui laisse six-cent-mille francs, à la charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux-cent-mille; cela est à son choix : mais le Marquis ne sent rien pour moi, Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la

Comtesse. D'ailleurs, il est déjà assez riche par lui-même : voilà encore une succession de six-cent-mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas ; & vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux-cent-mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente ; pendant qu'il a de l'amour pour la Comtesse, qui, peut-être, ne le haït pas, & qui a plus de bien que moi ! Il n'y a point d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comtesse ne le haït pas ?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours ; & je n'en suis pas surprise. Du caractere dont elle est, celui du Marquis doit être de son goût. La Comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maitresse. Le Marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire ; & voilà ce qu'il faut à la Comtesse : aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît. C'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable ! D'ailleurs, le Marquis est d'un âge qui lui convient ; elle n'est plus de cette grande jeunesse ; il

a trente-cinq ou quarante ans; & je vois bien qu'elle ſeroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

J'ai peur que l'évènement ne vous trompe. Ce n'eſt pas un petit objet que deux-cent-mille francs qu'il faudra qu'on vous donne, ſi l'on ne vous épouſe pas; & puis, quand le Marquis & la Comteſſe s'aimeroient, de l'humeur dont ils ſont tous deux, ils auront bien de la peine à ſe le dire.

HORTENSE.

Oh! moyennant l'embarras où je vais jetter le Marquis, il faudra bien qu'il parle; & je veux ſavoir à quoi m'en tenir. Depuis le temps que nous ſommes à cette campagne chez la Comteſſe, il ne me dit rien. Il y a ſix ſemaines qu'il ſe taît; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient, ſi je n'épouſe point le Marquis.

LE CHEVALIER.

Mais, s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh! non, vous dis-je; laiſſez-moi faire. Je crois qu'il eſpere que ce ſera moi qui le refuſerai. Peut-être même feindra-t-il de conſentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point

assez riche pour m'épouser avec deux-cent-mille francs de moins; je suis bien-aise de vous les apporter en mariage. Je suis persuadée que la Comtesse & le Marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus l'Epine & Lisette qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit : Lisette a de l'esprit. Je sçais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres; je les intéresserai à m'instruire; & tout ira bien. Les voilà qui viennent; retirez-vous.

SCENE II.

LISETTE, L'ÉPINE, HORTENSE.

HORTENSE.

Venez, Lisette; approchez.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de nous, Madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser la fidélité que vous devez, vous au Marquis, & vous à la Comtesse.

LISETTE.

Tant-mieux, Madame.

L'ÉPINE.

Ce début encourage. Nos ſervices vous ſont acquis.

HORTENSE *tire quelque argent de ſa poche.*

Tenez, Liſette; tout ſervice mérite récompenſe.

LISETTE, *refuſant d'abord.*

Du moins, Madame, faudroit-il ſçavoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez; je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, Monſieur de l'Epine.

L'ÉPINE.

Madame, je ſerois volontiers de l'avis de Mademoiſelle; mais je prends. Le reſpect défend que je raiſonne.

HORTENSE.

Je ne prétends vous engager en rien; & voici de quoi il eſt queſtion. Le Marquis, votre maître, vous eſtime, l'Epine.

L'ÉPINE, *froidement.*

Extrêmement, Madame; il me connoît.

HORTENSE.

Je remarque qu'il vous confie aiſément ce qu'il penſe.

L'ÉPINE.

Oui, Madame; de toutes ſes penſées, incontinent j'en ai copie; il n'en ſçait pas le compte mieux que moi.

HORTENSE.

Vous, Liſette, vous êtes ſur le même ton avec la Comteſſe.

LISETTE.

J'ai cet honneur-là, Madame.

HORTENSE.

Dites-moi, l'Epine; je me figure que le Marquis aime la Comteſſe : me trompé-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en eſt.

L'ÉPINE.

Je n'affirme rien; mais patience. Nous devons ce ſoir nous entretenir là-deſſus.

HORTENSE.

Eh! ſoupçonnez-vous qu'il l'aime?

L'ÉPINE.

De ſoupçons, j'en ai de violents. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette ; quel est votre sentiment sur la Comtesse ?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au Marquis, Madame.

L'ÉPINE.

Je differe avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas, du caractere dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, l'Epine, voudriez-vous exciter le Marquis à le déclarer à la Comtesse? Et vous, Lisette, disposer la Comtesse à se l'entendre dire? Ce sera une industrie fort innocente.

L'ÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le

ſervice que vous exigez de moi; & c'eſt préciſément celui que je ne puis vous rendre. Ma Maitreſſe eſt veuve; elle eſt tranquille; ſon état eſt heureux, ce ſeroit dommage de l'en tirer: je prie le ciel qu'elle y reſte.

L'ÉPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à reſtitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monſieur le Marquis vit dans le célibat: mais le mariage, il eſt bon, très-bon; il a ſes peines; chaque état a les ſiennes; quelquefois le mien me pèſe; le tout eſt égal. Oui, je vous ſervirai, Madame, je vous ſervirai; je n'y vois point de mal. On s'épouſe de tout temps, on s'épouſera toujours; on n'a que cette honnête reſſource, quand on aime.

HORTENSE.

Vous me ſurprenez, Liſette; d'autant plus, que je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'eſt de quoi il n'eſt pas queſtion de ma part.

L'ÉPINE.

De la mienne, j'en ſuis demeuré à l'eſtime.

Néanmoins

Néanmoins, Mademoiselle est aimable; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espere que vous penserez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avois à vous dire. Adieu, Lisette; vous ferez ce qu'il vous plaira: je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, l'Epine.

SCENE III.

L'ÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, Mons de l'Epine. J'ai affaire; & je vous laisse.

L'ÉPINE.

Doucement, Mademoiselle: retardez d'un moment; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

L'ÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avois pas envisagé vos grâces; je ne connoissois pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe? Je vous en offre autant: c'est tout au plus si je connois actuellement la vôtre.

L'ÉPINE.

Cette Dame se figuroit que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien! elle se figuroit mal.

L'ÉPINE.

Attendez; voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont bien pris de la peine.

L'ÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis; oh! très-jolie.

LISETTE.

Ma foi, Monsieur de l'Epine, vous êtes très-galant; oh! très-galant. Mais l'ennui me prend, dès qu'on me loue. Abrégeons. Est-ce-là tout?

L'ÉPINE.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie ; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-dà. Tenez, je vous regarde.

L'ÉPINE.

Eh donc ! Est-ce-là ce l'Epine que vous connoissiez ? N'y voyez-vous rien de nouveau ? Que vous dit le cœur ?

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

L'ÉPINE.

Quelquefois pourtant, nombre de gens ont estimé que j'étois un garçon assez revenant : mais nous y retournerons ; c'est partie à remettre. Écoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maitresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ses sentiments.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

L'ÉPINE.

Remarquons, d'abondance, que la Comtesse se

plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuſe en le voyant. Vous me direz que nos gens ſont d'étranges perſonnes; & je vous l'accorde. Le Marquis, homme tout ſimple, peu haſardeux dans le diſcours, n'oſera jamais aventurer la déclaration; & des déclarations, la Comteſſe les épouvante; femme qui néglige les compliments, qui vous parle entre l'aigre & le doux, & dont l'entretien a je ne ſçais quoi de ſec, de froid, de purement raiſonnable. Le moyen que l'amour puiſſe être mis en avant avec cette femme? Il ne ſera jamais à propos de lui dire, je vous aime; à moins qu'on ne lui diſe à propos de rien. Cette matiere, avec elle, ne peut tomber que des nues. On dit qu'elle traite l'amour de bagatelle d'enfant; moi, je prétends qu'elle a pris goût à cette enfance. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux perſonnages. Qu'en ſera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute ſimpleſſe, & qu'ils s'épouſeront de même. Qu'en ſera-t-il! Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc! parlez; êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

L'ÉPINE.

Mademoiſelle, eſt-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

L'ÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup. Mais conſidérez l'occurrence. Je vous prédis que nos maîtres ſe marieront. Que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne ſe marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maitreſſe, comme vous dites, fort habilement, tient l'amour au-deſſous d'elle; & j'aurai ſoin de l'entretenir dans cette humeur; attendu qu'il n'eſt pas de mon petit intérêt qu'elle ſe marie. Ma condition n'en ſeroit pas ſi bonne, entendez-vous? Il n'y a point d'apparence que la Comteſſe y gagne; & moi j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-deſſus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangements me dérangent, & ne me valent rien. Ainſi, quelque jolie que je ſois, continuez de n'en rien voir; laiſſez-là la découverte que vous avez faites de mes grâces, & paſſez toujours ſans y prendre garde.

L'ÉPINE, *froidement.*

Je les ai vues, Mademoiselle; j'en suis frappé, & n'ai de remede que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

L'ÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une syllabe.

(*Elle veut s'en-aller.*)

L'ÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez; moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient : il faut qu'ils s'épousent, selon moi; je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade.

L'ÉPINE.

Patience. Je vous aime, & vous me refusez le réciproque? Je calcule qu'il me fait besoin, & je l'aurai, sandis; je le prétends.

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis.

L'ÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître qui nous arrive.

SCENE IV.

LE MARQUIS, L'ÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

AH! vous voici, Lisette? Je suis bien-aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, Monsieur; mais je m'en-allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en-alliez? J'avois pourtant quelque chose à vous dire. Êtes-vous un peu de nos amis?

L'ÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime & de respect pour Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette; je fais beaucoup de cas de vous, aussi. Vous me paroissez une très-bonne fille, & vous êtes à une maitresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a longtemps que je le sçais, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

C'est que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appellez-vous aimer, Monsieur le Marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! mais oui, de l'amour, de l'inclination, comme tu voudras; le nom n'y fait rien. Je l'aime mieux qu'une autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sçait rien; je n'ai pas osé le lui

apprendre, Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'eſt ce qui me ſemble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarraſſe: &, comme ta maîtreſſe eſt une femme fort raiſonnable, j'ai peur qu'elle ne ſe moque de moi; & je ne ſçaurois plus que lui dire: de ſorte que j'ai rêvé qu'il ſeroit bon que tu la prévinſſes en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Monſieur; mais il falloit rêver tout le contraire, Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je paierai bien tes peines. (*montrant l'Epine.*) Et ſi ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

L'ÉPINE, *froidement, & ſans regarder Liſette.*

De rechef, recueillez-vous là-deſſus, Mademoiſelle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, Monſieur le Marquis. Si je parlois de vos ſentiments à ma maitreſſe, vous

avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle; je vous y brouillerois vous-même. Ne la connoissez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tant-pis. Cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penser.

L'ÉPINE, *froidement*.

Monsieur, ne vous déconfortez pas. Du récit de Mademoiselle, n'en tenez compte; elle vous triche. Retirons-nous. Venez me consulter à l'écart; je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette. Ne me nuis pas; voilà tout ce que j'exige.

SCENE V.

L'ÉPINE, LISETTE.

L'ÉPINE.

N'EXIGEZ rien. Ne gênons point Mademoiselle. Soyons galamment ennemis déclarés; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne. Je vous chéris ni plus ni moins; gardez-moi votre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre l'Epine. Vous êtes peut-être, de tous les fous de la Garonne, le plus effronté; mais aussi le plus divertissant.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

VOICI ma maitreſſe. De l'humeur dont elle eſt, je crois que cet amour-ci ne la divertira gueres. Garre que le Marquis ne ſoit bientôt congédié.

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Liſette; dites qu'on porte cette lettre à la poſte. En voilà dix que j'écris depuis trois ſemaines. La ſotte choſe qu'un procès! Que j'en ſuis laſſe! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui ſe marient.

LISETTE, *riant.*

Bon! votre procès! Une affaire de mille francs: voilà quelque choſe de bien conſidérable pour vous! Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas ; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence ; en tout cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh ! il faut pourtant que vous connoissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons-là dessus. Je rêve à une autre chose. Le Marquis n'a ici qu'un valet-de-chambre, dont il a peut-être besoin ; & je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste ; on le porteroit avec le mien. Où est-il le Marquis ? L'as-tu vu ce matin ?

LISETTE.

Oh ! oui. Malepeste ! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner. Celui qui brûle pour vous, & que vous avez enflammé de passion...

LA COMTESSE.

Qui est-ce ce benêt-là ?

LISETTE.

Vous le devinez ?

LA COMTESSE.

Celui qui brûle eſt un ſot. Je ne veux rien ſçavoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'eſt point de Paris. Votre conquête eſt dans le château. Vous l'appellez benêt; moi je vais le flatter: c'eſt un ſoupirant qui a l'air fort ſimple, un air de bon-homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui eſt-ce qui reſſemble à celui-ci?

LISETTE.

Eh! le Marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui eſt avec nous ?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris ſon air ſimple & bon-homme ? Dis donc un air franc & ouvert: à la bonne heure; il ſera reconnoiſſable.

LISETTE.

Ma foi, Madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal: en mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de ſon amour?

LISETTE.

De lui qui me l'a dit; rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas ſemblant de le ſçavoir. Au reſte, il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne lui en veux point de mal. C'eſt un fort honnête-homme, un homme dont je fais cas, qui a d'excellentes qualités; & j'aime encore mieux que ce ſoit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas auſſi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'eſtime: il en a beaucoup pour moi, beaucoup. Il me l'a marqué en mille occaſions d'une maniere fort obligeante.

LISETTE.

Non, Madame; c'eſt de l'amour qui regarde vos appas. Il a prononcé le mot ſans bredouiller comme à l'ordinaire. C'eſt de la flamme. Il languit, il ſoupire.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible? Sur ce pied-là, je le plains; car

ce n'eſt pas un étourdi: il faut qu'il le ſente, puiſqu'il le dit; & ce n'eſt pas de ces gens-là que je me moque : jamais leur amour n'eſt ridicule. Mais il n'oſera m'en parler, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Oh! ne craignez rien; j'y ai mis bon ordre : il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute eſpérance; n'ai-je pas bien fait?

LA COMTESSE.

Mais oui, ſans doute, oui; pourvu que vous ne l'ayez pas bruſqué, pourtant. Il falloit y prendre garde; c'eſt un ami que je veux conſerver. Et vous avez quelquefois le ton dur & revêche, Liſette; il valoit mieux le laiſſer dire.

LISETTE.

Point du tout. Il vouloit que je vous parlaſſe en ſa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme!

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler; que je me brouillerois avec vous, ſi je vous en parlois; que vous me donneriez mon congé, & que vous lui donneriez le ſien.

LA COMTESSE.

Le ſien ! Quelle groſſiereté ! Ah ! que c'eſt mal parler ! Son congé ! Et même, eſt-ce que je vous aurois donné le vôtre ? Vous ſçavez bien que non. D'où vient mentir, Liſette ? C'eſt un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je conſidere le plus, & qui le mérite le mieux. Quel ſot langage de domeſtique ! Eh !, il étoit ſi ſimple de vous tenir à lui dire : Monſieur, je ne ſçaurois; ce ne ſont pas là mes affaires : parlez-en vous-même. Et je voudrois qu'il oſât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé ! ſon congé ! Il va ſe croire inſulté.

LISETTE.

Eh ! non, Madame; il étoit impoſſible de vous en débarraſſer à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher ? Voulez-vous être ſa femme par politeſſe, lui qui doit épouſer Hortenſe ? Je ne lui ai rien dit de trop. Et vous en voilà quitte. Mais je l'apperçois qui vient en rêvant. Évitez-le, vous avez le temps.

LA COMTESSE.

L'éviter, lui qui me voit ? Ah ! je m'en gar-

derai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croiroit que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, *à part.*

Hum! il y a ici quelque chose. (*haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous : cela m'arrive souvent, & vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse! Quand je lui échapperois aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? Il faudroit donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non; partez. S'il me parle, je sçais répondre.

LISETTE.

Je suis à vous dans l'instant; je n'ai qu'à donner cette lettre à un laquais.

LA COMTESSE.

Non, Lisette; c'est une lettre de conséquence, & vous me ferez plaisir de la porter vous-même : parce que, si le courier est passé, vous me la rapporterez, & je l'enverrai par une autre voie. Je ne me fie point aux valets; ils ne sont point exacts.

LISETTE.

Le courier ne passe que dans deux heures, Madame.

LA COMTESSE.

Et allez, vous dis-je. Que sçait-on ?

LISETTE, *à part.*

Quel prétexte ! (*haut.*) Cette femme-là ne va pas droit avec moi.

SCENE VII.

LA COMTESSE, *seule.*

Elle avoit la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables ; il n'y a pas jusqu'à leur zele qui ne vous désoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME, Monsieur le Marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche : il a le desir de vous consulter ; mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun ! Il ne sçauroit l'être. Dites-lui que je l'attends, l'Épine ; qu'il vienne.

L'ÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute.

SCENE IX.

LE MARQUIS, L'ÉPINE.

L'ÉPINE, *appellant le Marquis.*

MONSIEUR, venez prendre audience; Madame l'accorde.

SCENE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

EH! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté; c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement vous me paroissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine. J'ai besoin de conseils, j'ai besoin de grâces ; & le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant-mieux. Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

Oh ! bonne ! Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je veux ! Manquez-vous de confiance ? Ah ! je vous prie, ne me ménagez point ; vous pouvez tout sur moi, Marquis ; je suis bien-aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable ; & je serois tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grande peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis, Marquis ; vous êtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup; cela eſt vrai.

LE MARQUIS.

Vous ſçavez dans quelle ſituation je ſuis avec Hortenſe; que je dois l'épouſer, ou lui donner deux-cent-mille francs.

LA COMTESSE.

Oui; & je me ſuis apperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe. Son caractere eſt ſi différent du vôtre! Elle a quelque choſe de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes; elle ſonge trop à ſes grâces. Il faudroit toujours l'entretenir de complimens; & moi, ce n'eſt pas-là mon fort. La coquetterie me gêne; elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah, ah! je conviens qu'elle en a un peu; mais preſque toutes les femmes ſont de même. Vous ne trouverez que cela par-tout, Marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple ! Vous plaisez sans y songer ; ce n'est pas votre faute. Vous ne sçavez pas seulement que vous êtes aimable ; mais d'autres le sçavent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, Marquis ! je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh ! j'en connois qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh ! qui sont-ils, Marquis ? Quelques amis comme vous, sans doute ?

LE MARQUIS.

Bon ! des amis ! voilà bien de quoi ! vous n'en aurez encore de long-temps.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je le dis exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment ! Vous qui ne voulez pas que j'aie

encore des amis ; est-ce que vous n'êtes pas le mien ?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez. Mais quand je serois autre chose, il n'y auroit rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je ne laisserois pas d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh ! charmante ! Et je serois bienheureux, si Hortense vous ressembloit. Je l'épouserois d'un grand cœur ; & j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois ; & ce seroit encore pis, si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien ! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui ! vous aimez ailleurs ?

LE MARQUIS.

De toute mon âme.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je m'en suis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh! vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non: mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connoissez qu'elle: c'est la plus aimable femme, la plus franche!... Vous parlez de gens sans façon; il n'y a personne comme elle: plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Épousez-la, Marquis, épousez-la & laissez-là Hortense; il n'y a point à hésiter: vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui; mais je songe à une chose. N'y auroit-il

pas moyen de me ſauver les deux-cent-mille francs ? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occaſion-ci comme une autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah ! que c'eſt bien dit, une autre moi-même!

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'eſt votre franchiſe, qui eſt une qualité admirable. Revenons. Comment vous ſauver vos deux-cent-mille francs ?

LE MARQUIS.

C'eſt qu'Hortenſe aime le Chevalier. Mais, à propos, c'eſt votre parent.

LA COMTESSE.

Oh ! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne ſe ſoucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire ſemblant de vouloir l'épouſer ; elle me refuſera, & je ne lui devrai plus rien : ſon refus me ſervira de quittance.

LA COMTESSE.

Qui-dà, vous pouvez le tenter. Ce n'eſt pas

qu'il n'y ait du risque ; elle a du discernement, Marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera. Je n'en sçais rien ; vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai ?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez ; vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchise ! Mais mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger, entendez-vous ? & que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense alloit vous prendre au mot ?

LE MARQUIS.

J'espere que non. En tout cas, je lui paierois sa somme, pourvu qu'auparavant la personne qui

a pris mon cœur, ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas ! elle feroit donc bien difficile ! Mais, Marquis, eft-ce qu'elle ne fçait pas que vous l'aimez ?

LE MARQUIS.

Non, vraiment; je n'ai pas ofé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité? Oh ! en vérité, c'eft la pouffer trop loin. Et toute amie des bienféances que je fuis, je ne vous approuve pas: ce n'eft pas fe rendre juftice.

LE MARQUIS.

Elle eft fi fenfée, que j'ai peur d'elle. Vous me confeillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Eh! cela devroit être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle eft fenfée; que craignez-vous? Il eft louable de penfer modeftement de foi; mais avec de la modeftie, on parle, on fe propofe. Parlez, Marquis, parlez; tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas! fi vous fçaviez qui c'eft, vous ne m'ex-

horteriez pas tant. Que vous êtes heureuſe de n'aimer rien, & de mépriſer l'amour!

LA COMTESSE.

Moi, mépriſer ce qu'il y a au monde de plus naturel! cela ne ſeroit pas raiſonnable. Ce n'eſt pas l'amour, ce ſont les amants tels qu'ils ſont la plupart, que je mépriſe, & non pas le ſentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en ſoi que de fort honnête, & de fort involontaire: c'eſt le plus doux ſentiment de la vie; comment le haïrois-je? Non, certes; & il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il me l'avouoit avec cette ſimplicité de caractere,... tenez, que je louois tout-à-l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le ſent....

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grâce: voilà ce que je penſe. Je ne ſuis pas une âme ſauvage.

LE MARQUIS.

Ce ſeroit bien dommage!..... Vous avez la plus belle ſanté!...

LA COMTESSE, *à part.*

Il eſt bien queſtion de ma ſanté! (*haut.*) C'eſt l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même. L'œil le plus vif, le teint le plus frais!

LA COMTESSE.

Je me porte aſſez bien. Mais ſçavez-vous bien que vous me dites des douceurs ſans y penſer?

LE MARQUIS.

Pourquoi, ſans y penſer? Moi, j'y penſe.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la perſonne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Et! ſi c'étoit vous, il n'y auroit que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment! ſi c'étoit moi! Eſt-ce moi dont il s'agit? Qu'eſt-ce que cela ſignifie? eſt-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh! point du tout. Mais quand ce ſeroit vous.... il n'eſt pas néceſſaire de ſe fâcher. Ne diroit-on pas que tout eſt perdu? Calmez-vous; prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chûte ! Vous êtes bien ſingulier !

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaiſe humeur ! Et tout-à-l'heure, à votre avis, on avoit ſi bonne grâce à dire naïvement qu'on aime ! Voyez comme cela réuſſit ! Me voilà bien avancé !

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé ! A qui en avez-vous ? Je demande à qui vous parlez.

LE MARQUIS.

A perſonne, Madame, à perſonne. Je ne dirai plus mot : êtes-vous contente ? Si vous vous mettez en colere contre tous ceux qui me reſſemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel original ! (*haut.*) Et qui eſt-ce qui vous querelle ?

LE MARQUIS.

Ah ! la maniere dont vous me refuſez n'eſt pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE

LE MARQUIS.

Courage ! Avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur : au ſurplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point ; qu'y faire ? Il n'y a plus qu'à me taire, & je me tairai. Adieu, Comteſſe ; n'en ſoyons pas moins bons amis ; &, du moins, ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortenſe. (*Il s'éloigne comme pour ſortir.*)

LA COMTESSE, *à ſoi-même.*

Quel homme ! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens ſimples & unis ; mais, en vérité, celui-là l'eſt trop.

SCENE XI.

HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, *arrêtant le Marquis prêt à sortir.*

MONSIEUR le Marquis, je vous prie, ne vous en-allez pas : nous avons à nous parler ; & Madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, Madame.

HORTENSE.

Vous sçavez ce dont il s'agit?

LE MARQUIS.

Non, je ne sçais pas ce que c'est; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez ! Je me flattois que vous seriez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir.

Avez-vous oublié qu'il y a un teſtament qui nous regarde?

LE MARQUIS.

Oh! oui, je me ſouviens du teſtament.

HORTENSE.

Et qui diſpoſe de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, oui: il faut que je vous épouſe; cela eſt vrai.

HORTENSE.

Hé bien! Monſieur; à quoi vous déterminez-vous? Il eſt temps de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival; c'eſt le Chevalier, qui eſt parent de Madame; que je ne vous préfere pas, mais que je préfere à tout autre, & que j'eſtime aſſez pour en faire mon époux, ſi vous ne devenez pas le mien: c'eſt ce que je lui ai dit juſqu'ici; & comme il m'aſſûre avoir des raiſons preſſantes de ſçavoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuſer de vous parler. Monſieur, le congédierai-je, ou non? Que voulez-vous que je lui diſe? Ma main eſt à vous, ſi vous me la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grâce ; je la prends, Mademoiselle.

HORTENSE.

Est-ce votre cœur qui me choisit, Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas assez aimable pour cela ?

HORTENSE.

Et vous m'aimez ?

LE MARQUIS.

Qui est-ce qui dit le contraire ? Tout-à-l'heure j'en parlois à Madame.

LA COMTESSE.

Il est vrai, c'étoit de vous qu'il m'entretenoit ; il songeoit à vous proposer ce mariage.

HORTENSE.

Et vous disoit-il aussi qu'il m'aimoit ?

LA COMTESSE.

Il me semble qu'oui ; du moins me parloit-il de penchant.

HORTENSE.

D'où vient donc, Monsieur le Marquis, me l'avez-vous laissé ignorer depuis six semaines ?

Quand on aime, on en donne quelques marques ; &, dans le cas où nous ſommes, vous aviez droit de vous déclarer.

LE MARQUIS.

J'en conviens ; mais le temps ſe paſſe : on eſt diſtrait, on ne ſçait pas ſi les gens ſont de votre avis.

HORTENSE.

Vous êtes bien modeſte ! Voilà qui eſt donc arrêté ; & je vais l'annoncer au Chevalier, qui entre.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

HORTENSE, *allant au-devant du Chevalier pour lui dire un mot à part.*

IL accepte ma main, mais de mauvaiſe grâce ; ce n'eſt qu'une ruſe, ne vous effrayez pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Vous m'inquiétez. (*haut.*) Eh bien ! Madame,

il ne me reste plus d'espérance, sans doute ? Je n'ai pas dû m'attendre que Monsieur le Marquis pût consentir à vous perdre.

HORTENSE.

Oui, Chevalier, je l'épouse; la chose est conclue, & le ciel vous destine à une autre qu'à moi. Le Marquis m'aimoit en secret; & c'étoit, dit-il, par distraction qu'il ne me le déclaroit pas.

LE CHEVALIER.

Par distraction ! J'entends. Il avoit oublié de vous le dire.

HORTENSE.

Oui, c'est cela même; mais il vient de me l'avouer, & il l'avoit confié à Madame.

LE CHEVALIER.

Eh ! que ne m'avertissiez-vous, Comtesse ? J'ai cru quelquefois qu'il vous aimoit vous-même.

LA COMTESSE.

Quelle imagination ! A propos de quoi me citer ici ?

HORTENSE.

Il y a eu des instants où je le soupçonnois aussi.

LA COMTESSE.

Encore! Où est donc la plaisanterie, Hortense?

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne dis mot.

LE CHEVALIER.

Vous me désespérez, Marquis.

LE MARQUIS.

J'en suis fâché; mais mettez-vous à ma place: il y a un testament, vous le sçavez bien; je ne peux pas faire autrement.

LE CHEVALIER.

Sans le testament, vous n'aimeriez, peut-être, pas autant que moi.

LE MARQUIS.

Oh! vous me pardonnerez; je n'aime que trop.

HORTENSE.

Je tâcherai de le mériter. Monsieur. (*à part, au Chevalier.*) Demandez qu'on presse notre mariage.

LE CHEVALIER, *à part, à Hortense.*

N'est-ce pas trop risquer? (*haut.*) Dans l'état où je suis; Marquis, achevez de me prouver que mon malheur est sans remede.

LE MARQUIS.

La preuve s'en verra, quand je l'épouserai. Je ne peux pas l'épouser tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER, *d'un air inquiet.*

Vous avez raison. (*à part, à Hortense.*) Il vous épousera.

HORTENSE, *à part.*

Vous gâtez tout. (*au Marquis.*) J'entends bien ce que le Chevalier veut dire; c'est qu'il espere toujours que nous ne nous marierons pas, Monsieur le Marquis. N'est-ce pas, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, Madame; je n'espere plus rien.

HORTENSE.

Vous m'excuserez, je le vois bien. Vous n'êtes pas convaincu, vous ne l'êtes pas; & comme il faut, m'avez-vous dit, que vous alliez demain à Paris, pour y prendre des mesures nécessaires en cette occasion-ci, vous voudriez, avant que de partir, sçavoir bien précisément s'il ne nous reste plus d'espoir: voilà ce que c'est; vous avez besoin d'une entiere certitude. (*à part, au Chevalier.*) Dites qu'oui.

LE CHEVALIER.

Mais oui.

HORTENSE.

Monsieur le Marquis, nous ne sommes qu'à une lieue de Paris ; il est de bonne heure : envoyez l'Épine chercher un Notaire, & passons notre contrat aujourd'hui, pour donner au Chevalier la triste conviction qu'il demande.

LA COMTESSE.

Mais il me paroît que vous lui faites accroire qu'il la demande ; je suis persuadée qu'il ne s'en soucie pas.

HORTENSE, *à part, au Chevalier.*

Soutenez donc.

LE CHEVALIER.

Oui, Comtesse ; un Notaire me feroit plaisir.

LA COMTESSE.

Voilà un sentiment bien bisarre !

HORTENSE.

Point du tout ; ses affaires exigent qu'il sçache à quoi s'en tenir ; il n'y a rien de si simple, & il a raison : il n'osoit le dire, & je le dis pour lui. Allez-vous envoyer l'Épine, Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Comme il vous plaira. Mais qui est-ce qui songeoit à voir un Notaire aujourd'hui ?

HORTENSE, *au Chevalier.*

Insistez.

LE CHEVALIER.

Je vous en prie, Marquis.

LA COMTESSE.

Oh ! vous aurez la bonté d'attendre à demain, Monsieur le Chevalier: vous n'êtes pas si pressé; votre fantaisie n'est pas d'une espece à mériter qu'on se gêne tant pour elle: ce seroit ce soir ici un embarras qui nous dérangeroit. J'ai quelques affaires; demain il sera temps.

HORTENSE, *à part, au Chevalier.*

Pressez.

LE CHEVALIER.

Eh ! Comtesse, de grâce.

LA COMTESSE.

De grâce ! L'hétéroclite priere ! Il est donc bien ragoûtant de voir sa maitresse mariée à son rival ? Comme Monsieur voudra, au reste.

LE MARQUIS.

Il seroit impoli de gêner Madame. Au surplus, je m'en rapporte à elle; demain seroit bon.

HORTENSE.

Dès qu'elle y consent, il n'y a qu'à envoyer l'Épine.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, HORTENSE, LE MARQUIS, LISETTE.

HORTENSE.

Voici Lisette qui entre; je vais lui dire de nous l'aller chercher. Lisette, on doit passer ce soir un contrat de mariage entre Monsieur le Marquis & moi; il veut tout-à-l'heure faire partir l'Épine pour amener son Notaire de Paris. Ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, Madame.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour vous rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir; je le vois sur la terrasse. (*Elle appelle.*) Monsieur de l'Épine?

LA COMTESSE, *à part.*

Cette sotte!

SCENE XIV.

L'ÉPINE, LE MARQUIS, LISETTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE.

L'ÉPINE.

Qui est-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vîte, vîte, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre Madame & votre maître; & il faut aller à Paris chercher le Notaire de Monsieur le Marquis.

L'ÉPINE, *au Marquis.*

Le Notaire! Ce qu'elle conte est-il vrai, Monsieur? Nous avons la partie de chasse pour tantôt; je me suis arrangé pour courir le lièvre, & non pas le Notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

L'ÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre; je le compte pour mort. Ne sçavez-vous

pas? La fiévre le travailloit quand nous partîmes, avec le Médecin par-dessus; il en avoit le transport au cerveau.

LE MARQUIS.

Vraiment oui. A propos, il étoit très-malade.

L'ÉPINE.

Il agonisoit sandis....

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de Madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire; car si celui de Monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il étoit le sien.

LISETTE, *indifféremment, d'un air modeste.*

Il me semble qu'il n'y a pas long-temps que vous lui avez écrit, Madame.

LA COMTESSE.

La belle conséquence! Ma lettre a-t-elle empêché qu'il ne mourût? Il est certain que je lui ai écrit; mais aussi ne m'a-t-il point fait de réponse.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Je commence à me rassurer.

HORTENSE, *lui souriant, à part.*

Il y a plus d'un Notaire à Paris. (*haut.*) L'Épine verra

s'il se porte mieux. Depuis six semaines que nous sommes ici, il a eu le temps de revenir en bonne santé. Allez lui écrire un mot, Monsieur le Marquis; & priez-le, s'il ne peut venir, d'en indiquer un autre. L'Épine ira se préparer pendant que vous écrirez.

L'ÉPINE.

Non, Madame; si je monte à cheval, c'est autant de resté par les chemins. Je parlois de la partie de chasse: mais voici que je me sens mal, extrêmement mal: d'aujourd'hui je ne prendrai ni gibier ni Notaire.

LISETTE, *en souriant négligemment.*

Est-ce que vous êtes mort aussi?

L'ÉPINE, *feignant de la douleur.*

Non, Mademoiselle; mais je vis souffrant, & je ne pourrois soutenir la course. Ah! sans le respect de la compagnie, je ferois des cris perçants. Je me brisai hier d'une chûte sur l'escalier, je roulai tout un étage; & je commençois d'en entamer un autre, quand on me retint sur le penchant. Jugez de la douleur; je la sens qui m'enveloppe.

LE CHEVALIER.

Eh bien! tu n'as qu'à prendre ma chaise. Dites-lui qu'il parte, Marquis.

LE MARQUIS.

Ce garçon, qui eſt tout froiſſé, qui a roulé un étage; je m'étonne qu'il ne ſoit pas au lit. Pars, ſi tu peux, au reſte.

HORTENSE.

Allez, partez, l'Épine; on n'eſt point fatigué dans une chaiſe.

L'ÉPINE.

Vous dirai-je le vrai, Mademoiſelle? Obligez-moi de me diſpenſer de la commiſſion. Monſieur traite avec vous de ſa ruine: vous ne l'aimez point, Madame; j'en ai connoiſſance: & ce mariage ne peut-être que fatal. Je me ferois un reproche d'y avoir part. Je parle en conſcience. Si mon ſcrupule déplaît, qu'on me diſe: va-t-en; qu'on me chaſſe: je m'y ſoumets; ma probité me conſole.

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'on appelle un excellent domeſtique! Ils ſont bien rares!

LE MARQUIS, *à Hortenſe.*

Vous l'entendez. Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? Quand je me fâcherois, il n'en ſera ni plus ni moins. Il faut donc le chaſſer. (*à l'Epine.*) Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire ; un de mes gens portera la lettre, ou quelqu'un du village.

SCENE XV.

HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

HORTENSE.

AH çà, vous allez faire votre billet ; j'en vais écrire un qu'on laissera chez moi en passant.

LE MARQUIS.

Oui-dà ; mais consultez-vous : si par hazard vous ne m'aimiez pas, tant-pis ; car j'y vais de bon jeu.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Vous le poussez trop.

HORTENSE, *à part.*

Paix ! (*haut.*) Tout est consulté, Monsieur ; adieu. Chevalier, vous voyez bien qu'il ne m'est plus permis de vous écouter.

LE

LE CHEVALIER.

Adieu, Mademoiselle; je vais me livrer à la douleur où vous me laissez.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, *consterné.*

JE n'en reviens point. C'est le diable qui m'en veut. Vous voulez que cette fille-là m'aime?

LA COMTESSE.

Non; mais elle est assez mutine pour vous épouser. Croyez-moi; terminez avec elle.

LE MARQUIS.

Si je lui offrois cent-mille francs? Mais ils ne sont pas prêts; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Que cela ne vous retienne pas: je vous les prêterai, moi; je les ai à Paris. Rappellez-les; votre situation me fait de la peine. Courez; je les vois encore tous deux.

LE MARQUIS.

Je vous rends mille grâces. (*Il appelle.*) Madame? Monsieur le Chevalier?

SCENE XVII.

LE CHEVALIER, HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

VOULEZ-VOUS bien revenir? J'ai un petit mot à vous communiquer.

HORTENSE.

De quoi s'agit-il donc?

LE CHEVALIER.

Vous me rappellez aussi. Dois-je en tirer un bon augure?

HORTENSE.

Je croyois que vous alliez écrire.

LE MARQUIS.

Rien n'empêche. Mais c'est que j'ai une proposition à vous faire, & qui est tout-à-fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition! Monsieur le Marquis, vous

m'avez donc trompée ? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez - vous ? On prétend aussi que vous ne m'aimez point ; cela me chicane.

HORTENSE.

Je ne vous aime pas encore ; mais je vous aimerai ; & puis, Monsieur, avec la vertu, on se passe d'amour pour un mari.

LE MARQUIS.

Oh ! je serois un mari qui ne s'en passeroit pas, moi. Nous ne gagnerions à nous marier, que le loisir de nous quereller à notre aise ; & ce n'est pas-là une partie de plaisir bien touchante. Ainsi, tenez, accommodons - nous plutôt. Partageons le différend en deux ; il y a deux-cent-mille francs sur le testament ; prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas ; & laissons-là tous les Notaires, tant vivants que morts.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, Monsieur ; cent-mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'a-

vantage de vous époufer; & vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas, quand je fuis de mauvaife humeur; & je vous annonce que j'y ferai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me raffûre.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin; vous ferez mariée.

HORTENSE.

C'eft le plus court, & je m'en retourne.

LE MARQUIS.

Ne fuis-je pas bien malheureux d'être obligé de donner la moitié d'une pareille fomme à une perfonne qui ne fe foucie pas de moi? Il n'y a qu'à plaider, Madame; nous verrons un peu fi on me condamnera à époufer une fille qui ne m'aime pas.

HORTENSE.

Et moi, je dirai que je vous aime: qui eft-ce qui me prouvera le contraire, dès que je vous accepte? Je foutiendrai que c'eft vous qui ne

m'aimez pas, & qui même, dit-on, en aimez une autre.

LE MARQUIS.

Du moins, en tout cas, ne la connoît-on point, comme on connoît le Chevalier.

HORTENSE.

Tout de même, Monſieur; je la connoîs, moi.

LA COMTESSE.

Eh! finiſſez, Monſieur, finiſſez. Ah! l'odieuſe conteſtation!

HORTENSE.

Oui, finiſſons. Je vous épouſerai, Monſieur: il n'y a que cela à dire.

LE MARQUIS.

Eh bien! & moi auſſi, Madame, & moi auſſi.

HORTENSE.

Épouſez donc.

LE MARQUIS.

Oui, parbleu! j'en aurai le plaiſir; il faudra bien que l'amour vous vienne: &, pour début de mariage, je prétends, s'il vous plaît, que Monſieur le Chevalier ait la bonté d'être notre ami de très-loin.

LE CHEVALIER, *à Hortenſe, à part.*

Ceci ne vaut rien; il ſe pique.

HORTENSE, *au Chevalier.*

Taifez-vous. (*au Marquis.*) Monfieur le Chevalier me connoît affez, pour être perfuadé qu'il ne me verra plus. Adieu, Monfieur; je vais écrire mon billet, tenez le vôtre prêt; ne perdons point de temps.

LA COMTESSE.

Oh! pour votre contrat, je vous certifie que vous irez le figner où il vous plaira; mais que ce ne fera pas chez moi. C'eft s'égorger que fe marier comme vous faites; & je ne prêterai jamais ma maifon pour une fi funefte cérémonie. Vos fureurs iront fe paffer ailleurs, fi vous le trouvez bon.

HORTENSE.

Eh bien! Comteffe, la Marquife eft votre voifine; nous irons chez elle.

LE MARQUIS.

Oui, fi j'en fuis d'avis; car enfin, cela dépend de moi. Je ne connoîs point votre Marquife.

HORTENSE, *en s'en-allant.*

N'importe; vous y confentirez, Monfieur. Je vous quitte.

LE CHEVALIER, *en s'en-allant.*

A tout ce que je vois, mon efpérance renaît un peu.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *arrêtant le Chevalier.*

RESTEZ, Chevalier; parlons un peu de ceci Y eut-il jamais rien de pareil? Qu'en penſez-vous, vous qui aimez Hortenſe, vous qu'elle aime? Le mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi, qui ne ſuis pas ſon amant, il m'effraye.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'eſt une choſe affreuſe! Il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en ſoucie gueres; elle ſera ma femme: mais en revanche, je ſerai ſon mari. C'eſt ce qui me conſole; & ce ſont plus ſes affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat; demain la noce, & ce ſoir confinée dans ſon appartement. Pas plus de façon. Je ſuis piqué; je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ſerois d'avis qu'on les empêchât abſolument de s'engager; & un Notaire honnête-homme, s'il étoit inſtruit, leur refuſeroit tout net ſon miniſtere. Je les enfermerois, ſi j'étois la maîtreſſe. Hortenſe peut-elle ſe ſacrifier à un auſſi vil intérêt? Vous qui êtes né généreux, Chevalier, & qui avez du pouvoir ſur elle, retenez-la: faites-lui, par pitié, entendre raiſon, ſi ce n'eſt par amour. Je ſuis ſûre qu'elle ne marchande ſi vilainement qu'à cauſe de vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a plus de riſque à tenir bon. (*haut.*) Que voulez-vous que j'y faſſe, Comteſſe? je n'y vois point de remede.

LA COMTESSE.

Comment? que dites-vous? Il faut que j'aie mal entendu; car je vous eſtime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans; & que c'eſt ma tendreſſe qui me défend de la réſoudre à ce que vous ſouhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'eſprit me prouverez-vous la juſteſſe de ce petit raiſonnement-là?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, je veux qu'elle ſoit heureuſe. Si je l'épouſe, elle ne le ſeroit pas aſſez avec la fortune que j'ai; la douceur de notre union s'altéreroit; je la verrois ſe repentir de m'avoir épouſé, de n'avoir pas épouſé Monſieur; & c'eſt à quoi je ne m'expoſerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en hauſſant les épaules. Eſt-ce vous qui me parlez, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'âme mercénaire auſſi, mon petit couſin? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle; vos cœurs ſont fort bien aſſortis. Ah! l'horrible façon d'aimer!

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendreſſe ne raiſonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, ne prononcez pas ſeulement le mot de tendreſſe, vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais.....

LA COMTESSE.

Vous me ſcandaliſez, vous dis-je. Vous êtes mon parent, malheureuſement: mais je ne m'en vanterai pas. N'avez - vous pas de honte? Vous parlez de votre fortune; je la connoîs: elle vous met fort en état de ſupporter le retranchement d'une auſſi miſérable ſomme que celle dont il s'agit, & qui ne peut jamais être que mal acquiſe. Ah ciel! moi qui vous eſtimois! Quelle avarice ſordide! Quel cœur ſans ſentiment! Et de pareils gens diſent qu'ils aiment! Ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *bruſquement.*

Ni moi plus rien à craindre. Le billet va partir. Vous avez encore trois heures à entretenir Hortenſe; après quoi, j'eſpere qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monſieur, le contrat ſigné, je parts. Pour vous, Comteſſe, quand vous y penſerez bien ſérieuſement, vous excuſerez votre parent, & vous lui rendrez plus de juſtice.

LA COMTESSE.

Ah! non: voilà qui eſt fini: je ne ſçaurois le mépriſer davantage.

SCENE XIX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

EH bien! ſuis-je aſſez à plaindre?

LA COMTESSE.

Eh! Monſieur, délivrez-vous d'elle, & donnez-lui les deux-cent-mille francs.

LE MARQUIS.

Deux-cent-mille francs plutôt que de l'épouſer! Non, parbleu! je n'irai pas m'incommoder juſques-là; je ne pourrois pas les trouver ſans me déranger.

LA COMTESSE, *négligemment.*

Ne vous ai-je pas dit que j'ai juſtement la moitié de cette ſomme-là toute prête? A l'égard du reſte, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre?

Si vous aviez voulu de moi, à la bonne-heure : mais, dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la demoiſelle ; elle ſeroit trop chere à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chere ! Prenez donc garde ; vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de ſentiments ſi meſquins ? Il vaudroit mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien que de la retenir, puiſque vous ne l'aimez pas, Monſieur.

LE MARQUIS.

Eh ! en aimerois-je une autre davantage ? A l'exception de vous, toute femme m'eſt égale ; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puiſque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, & qu'il n'y a que vous que j'aimois.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez : car enfin, eſt-ce une néceſſité que je vous épouſe à cauſe de la ſituation déſagréable où vous êtes ? En vérité, cela me paroît bien fort, Marquis.

LE MARQUIS.

Oh ! je ne dis pas que ce ſoit une néceſſité ; vous me faites plus ridicule que je ne le ſuis. Je ſçais bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'eſt pas votre faute ſi je vous aime ; & je ne prétends pas

que vous m'aimiez : je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, *impatientée, & d'un ton sérieux.*

Vous faites fort bien, Monsieur : votre discrétion est tout-à-fait raisonnable, je m'y attendois : & vous avez tort de croire que je vous fais plus ridicule que vous ne l'êtes.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que je l'épouserai cette fille-ci, avec un peu plus de peine que je n'en aurois eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis. Vous vous en-allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant?

LE MARQUIS.

Eh! quel expédient? Je n'en sçavois qu'un qui n'a pas réussi, & je n'en sçais plus. Je suis votre très-humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bon soir, Monsieur. Ne perdez point de temps en révérences; la chose presse.

SCENE XX.

LA COMTESSE, *seule.*

Qu'on me dise en vertu de quoi cet homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime point. Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

SCENE XXI.

L'ÉPINE, LA COMTESSE.

L'ÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de Madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire?

L'ÉPINE.

De nous rendre réconciliés, Monsieur le Marquis & moi.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai qu'avec l'eſprit tourné comme il l'a, il eſt homme à te punir de l'avoir bien ſervi.

L'ÉPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. Il vous a ſemblé que j'étois un ſerviteur excellent, Madame: ce ſont les termes de la louange dont votre juſtice m'a gratifié.

LA COMTESSE.

Oui, excellent; je le dis encore.

L'ÉPINE.

C'eſt cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poſte. Tout eſtimé que je ſuis de la plus aimable Comteſſe, elle verra qu'on me ſupprime.

LA COMTESSE.

Non, non; il n'y a point d'apparence. Je parlerai pour toi.

L'ÉPINE.

Madame, enſeignez à Monſieur le Marquis le mérite de mon procédé. Ce Notaire me conſternoit. Dans l'excès de mon zèle, je l'ai fait malade, je l'ai fait mort; je l'aurois enterré, ſandis! le tout par affection; & néanmoins on me gronde. (*S'approchant de la Comteſſe d'un air myſtérieux.*) Je

ſçais au demeurant que Monſieur le Marquis vous aime ; Liſette le ſçait. Nous l'avions même prié de vous en toucher deux mots pour exciter votre compaſſion : mais elle a craint la diminution de ſes petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

L'ÉPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit votre état de femme en puiſſance d'époux ; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative ! C'étoit donc là le motif de ſes refus. Liſette eſt une jolie petite perſonne !

L'ÉPINE.

Cette prudence ne vous rit pas, elle vous répugne ; votre belle âme de Comteſſe s'en ſcandaliſe : mais tout le monde n'eſt pas Comteſſe. C'eſt une penſée de ſoubrette que je rapporte. Il faut excuſer la ſervitude. Se fâche-t-on qu'une fourmi rampe ? La médiocrité de l'état fait que les penſées ſont médiocres. Liſette n'a point de bien ; & c'eſt avec de petits ſentiments qu'on en amaſſe.

LA

LA COMTESSE.

L'impertinente ! la voici. Va, laiſſe-nous ; je te raccommoderai avec ton Maître : dis-lui que je le prie de me venir parler.

SCENE XXII.

LISETTE, LA COMTESSE, L'ÉPINE.

L'EPINE, *à Liſette.*

MADEMOISELLE, vous allez trouver le temps orageux ; mais ce n'eſt qu'une gentilleſſe de ma façon pour obtenir votre cœur.

(*Il s'en va.*)

SCENE XXIII.

LISETTE, LA COMTESSE.

LISETTE, *s'approchant de la Comtesse.*

QUE veut-il dire?

LA COMTESSE.

Ah! c'est donc vous?

LISETTE.

Oui, Madame; & la poste n'étoit point partie. Eh bien! que vous a dit le Marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse.

LISETTE.

Je ne sçais pas en quoi je le mérite: mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venois pour vous le conseiller. (*à part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Et vos profits, que deviendront-ils?

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que mes profits ?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi, ſi j'avois un mari, avez-vous dit à l'Epine. Penſeroit-on que je ſerai peut-être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie & aux ſervices intéreſſés de mes domeſtiques?

LISETTE.

Ah, le coquin ! il m'a donc tenu parole. Vous ne ſçavez pas qu'il m'aime; que par-là il a intérêt que vous épouſiez ſon Maître; &, comme j'ai refuſé de vous parler en faveur du Marquis, l'Épine a cru que je le deſſervois auprès de vous; il m'a dit que je m'en repentirois : & voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnoiſſez-vous au diſcours qu'il me fait tenir? Y a-t-il même du bon-ſens? M'en aimerez-vous moins, quand vous ſerez mariée? En ſerez-vous moins bonne, moins généreuſe ?

LA COMTESSE.

Je ne penſe pas.

LISETTE.

Sur-tout avec le Marquis, qui, de ſon côté, eſt le meilleur homme du monde. Ainſi, qu'eſt-ce

que j'y perdrois ? Au contraire, ſi j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore eſpérer les ſiens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin je penſe ſi différemment, que je venois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en queſtion, parce que je le juge néceſſaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui eſt bien, je vous crois. Je ne ſçavois pas que l'Épine vous aimoit, & cela change tout; c'eſt un article qui vous juſtifie.

LISETTE.

Oui; mais on vous prévient bien aiſément contre moi, Madame; vous ne rendez gueres juſtice à mon attachement pour vous.

LA COMTESSE.

Tu te trompes. Je ſçais ce que tu vaux; & je n'étois pas ſi perſuadée que tu te l'imagines. N'en parlons plus. Qu'eſt-ce que tu me voulois dire ?

LISETTE.

Que je ſongeois que le Marquis eſt un homme eſtimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit; je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme en qui vous aurez l'agrément d'avoir un mari sûr, sans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela est encore vrai : ce n'est pas-là ce que je dispute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire : je les entends mal, & je suis une paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instants de mauvaise humeur, qui nuisent à votre santé.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, Avocats, Fermiers; le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là.

LA COMTESSE.

Je t'avoue que tu as réfléchi là-dessus plus

mûrement que moi. Jufqu'ici je n'ai point de raifons qui combattent les tiennes.

LISETTE.

Sçavez-vous bien que c'eft, peut-être, le feul homme qui vous convienne ?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous fentez point de l'éloignement pour lui ?

LA COMTESSE.

Non ; aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle paffion : mais je n'ai rien dans le cœur qui lui foit contraire.

LISETTE.

Eh ! n'eft-ce pas affez, vraiment ? De la paffion ! Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous refterez toujours veuve. Et, à proprement parler, ce n'eft pas lui que je vous propofe d'époufer, c'eft fon caractere.

LA COMTESSE.

Qui eft admirable, j'en conviens.

LISETTE.

Et puis, voyez le fervice que vous lui rendrez, chemin faifant, en rompant le trifte ma-

riage qu'il va conclure plus par déſeſpoir que par intérêt.

LA COMTESSE.

Oui ; c'eſt une bonne action que je ferai ; & il eſt louable d'en faire autant qu'on peut.

LISETTE.

Sur-tout quand il n'en coûte rien au cœur.

LA COMTESSE.

D'accord. On peut dire aſſurément que tu plaides bien pour lui. Tu me diſpoſes on ne peut pas mieux ; mais il n'aura pas l'eſprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc ? Ne vous a-t-il pas parlé de ſon amour ?

LA COMTESSE.

Oui ; il m'a dit qu'il m'aimoit ; & mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée : c'étoit bien le moins. Sçais-tu ce qui eſt arrivé ? Qu'il a pris mon étonnement pour de la colere. Il a commencé par établir que je ne pouvois pas le ſouffrir. En un mot, je le déteſte ; je ſuis furieuſe contre ſon amour : voilà d'où il part ; moyennant quoi je ne ſçaurois le déſabuſer ſans

lui dire : Monsieur, vous ne sçavez ce que vous dites ; & ce seroit me jetter à sa tête. Aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh ! c'est une autre affaire : vous avez raison. Ce n'est point ce que je vous conseille non plus ; & il n'y a qu'à le laisser-là.

LA COMTESSE.

Bon ! Tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse-là ; tu te promenes d'une extrémité à l'autre. Eh ! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, & que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensois : c'est ce que j'allois vous dire. Voulez-vous que j'en parle à l'Épine, & que je lui insinue de l'encourager ?

LA COMTESSE.

Non. Je te le défends, Lisette ; à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment : ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas je n'y prends point de part. Si je l'épouſe, c'eſt toi à qui il en aura obligation ; & je prétends qu'il le ſçache, afin qu'il t'en récompenſe.

LISETTE.

Comme il vous plaira, Madame.

LA COMTESSE.

A propos, cette robe brune qui me déplaît, l'as-tu priſe ? J'ai oublié de te dire que je te la donne.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits ! Je vous quitte pour chercher l'Epine. Mais ce n'eſt pas la peine ; voilà le Marquis, & vous laiſſe.

SCENE XXIV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

VOICI cette lettre que je viens de faire pour le Notaire ; mais je ne ſçais pas ſi elle partira : je ne ſuis pas d'accord avec moi-même. On dit que vous ſouhaitez me parler, Comteſſe ?

LA COMTESSE.

Oui ; c'eſt en faveur de l'Épine. Il n'a voulu que vous rendre ſervice. Il craint que vous ne le congédiiez ; & vous m'obligerez de le garder ; c'eſt une grâce que vous ne me refuſerez pas, puiſque vous dites que vous m'aimez.

LA MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime ; & ne vous aimerai encore que trop long-temps.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je vous en défierois, puiſque je ne ſçaurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ha, ha, ha. Ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh ! oui ; la chose est fort plaisante !

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi ! je pense que je voudrois ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des grâces infinies.

LE MARQUIS.

Bon ! des grâces ! A quoi me serviroient-elles ? N'a-t-il pas plû à votre cœur de me trouver haïssable ?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haîne ! Eh ! quelles preuves avez-vous de la mienne ? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bisarrerie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce

que vous m'avez fait dire ; ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille ? Toutes visions que vous prenez, je ne sçais comment, dans votre tête, & que vous vous figurez venir de moi : visions que vous grossissez ; que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre : car vous êtes d'une mal-adresse ! Ce n'est non plus à moi que vous répondez, qu'à qui ne vous parla jamais ; & cependant, Monsieur se plaint !

LE MARQUIS.

C'est que Monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est, du moins, le plus insupportable homme que je connoisse. Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi ; de si incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre aversion m'accommode !

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas ? & je vous crois. Mais

voyons : que ſouhaiteriez-vous que je vous répondiſſe ?

LE MARQUIS.

Ce que je ſouhaiterois ? Voilà qui eſt bien difficile à deviner ! Parbleu ! vous le ſçavez de reſte.

LA COMTESSE.

Eh bien ! ne l'ai je pas dit ? Eſt-ce-là me répondre ? Allez, Monſieur ; je ne vous aimerai jamais ; non, jamais.

LE MARQUIS.

Tant-pis, Madame, tant-pis : je vous prie de trouver bon que j'en ſois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorſqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut, du moins, leur demander ce qu'ils en penſent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites !

LA COMTESSE.

Je n'y ſçaurois tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien ! Madame, je vous aime ; qu'en pensez-vous ? Et, encore une fois, qu'en pensez-vous ?

LA COMTESSE.

Ah ! ce que je pense ? Que je le veux bien ; Monsieur : &, encore une fois, que je le veux bien : car, si je ne m'y prenois pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Ah ! vous le voulez bien ? Ah ! je respire, Comtesse ; donnez-moi votre main que je la baise.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HORTENSE, LISETTE, L'ÉPINE.

HORTENSE.

VOTRE billet eſt-il prêt, Marquis ? Mais vous baiſez la main de la Comteſſe, ce me ſemble ?

LE MARQUIS.

Oui : c'eſt pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux-cent-mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, ſans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contents. Que je vous embraſſe, Marquis. (*à la Comteſſe.*) Comteſſe, voilà le dénouement que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en-allant.*

Eh bien ! vous n'attendrez plus.

LISETTE, *à l'Epine.*

Maraud ! je crois, en effet, qu'il faudra que je t'épouse.

L'ÉPINE.

Je l'avois entrepris.

FIN.

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

ACTEURS.

LE MARQUIS.

ANGÉLIQUE, Fille du Marquis.

DORANTE, Amant d'Angélique.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

L'ÉPINE, Valet de Dorante.

La Scene est chez le Marquis.

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'ÉPINE, LISETTE.

L'ÉPINE, *tirant Lisette par le bras.*

VIENS, j'ai à te parler; entrons un moment dans cette salle.

LISETTE.

Eh bien! que me voulez-vous donc, Monsieur de l'Épaine, en me tirant comme ça à l'écart?

L'ÉPINE.

Premierement, mon Maître te prie de l'attendre ici;

LISETTE.

J'en fis d'accord; après?

L'ÉPINE.

Regarde-moi, Lisette; & devine le reste.

LISETTE.

Moi, je ne sçaurois; je ne devine jamais le reste, à moins qu'on ne me le dise.

L'ÉPINE.

Je vais donc t'aider: voici ce que c'est. J'ai besoin de ton cœur, ma fille.

LISETTE.

Tout de bon!

L'ÉPINE.

Et un si grand besoin que je ne puis pas m'en passer; il n'y a pas à répliquer, il me le faut.

LISETTE.

Dame! comme vous demandez ça! J'ai quasiment envie de crier au voleur.

L'ÉPINE.

Il me le faut, te dis-je, & bien complet avec toutes ses circonstances; je veux dire avec ta main & toute ta personne: je veux que tu m'épouses.

LISETTE.

Quoi! tout-à-l'heure?

L'ÉPINE.

A la rigueur, il le faudroit: mais j'entends raiſon; &, pour à préſent, je me contenterai de ta parole.

LISETTE.

Vraiment! grand marci de la patience: mais vous avez-là de furieuſes volontés, Monſieur de l'Épaine!

L'ÉPINE.

Je te conſeille de te plaindre! Comment donc! Il n'y a que ſix jours que nous ſommes ici, mon Maître & moi; que ſix jours que je te connoîs, & la tête me tourne, & tu demandes quartier! Ce que j'ai perdu de raiſon depuis ce temps-là, eſt incroyable; &, ſi je continue, il ne m'en reſtera pas pour me conduire jusqu'à demain. Allons vîte, qu'on m'aime.

LISETTE.

Ça ne ſe peut pas, Monſieur de l'Épaine; ce n'eſt pas qu'ous ne ſoyais agriable, mais mon rang me le défend, je vous en informe: tout ce qui eſt comme vous, n'eſt pas mon pareil, à ce que m'a toujours dit ma Maitreſſe.

L'ÉPINE.

Ah! ah! me conſeilles-tu d'ôter mon chapeau?

LISETTE.

Le chapeau & la familiarité itou,

L'ÉPINE.

Voilà pourtant un itou qui n'eſt pas de trop bonne maiſon : mais une Princeſſe peut avoir été mal élevée.

LISETTE.

Bonne maiſon ! la nôtre étoit la meilleure de tout le Village, & que trop bonne ; c'eſt ce qui nous a ruinés. En un mot, comme en cent, je ſuis la fille d'un homme qui étoit, en ſon vivant, Procureur Fiſcal du lieu, & qui mourut l'an paſſé : ce qui a fait que notre jeune Dame, faute de fille-de-chambre, m'a priſe depuis trois mois chez elle, en guiſe de compagnie.

L'ÉPINE.

Avec votre permiſſion & la ſienne, je remets mon chapeau.

LISETTE.

A cauſe de quoi ?

L'ÉPINE.

Je ſçais bien ce que je fais, fiez-vous à moi. Je ne manque de reſpect ni au pere, ni aux enfans. Procureur Fiſcal, dites-vous ?

LISETTE.

Oui; qui jugeoit le monde, qui étoit honoré d'un chacun, qui avoit un grand renom.

L'ÉPINE.

Bagatelle ! Ce renom-là n'eſt pas comparable au bruit que mon pere a fait dans ſa vie. Je ſuis le fils d'un Timballier des Armées du Roi.

LISETTE.

Diantre !

L'ÉPINE.

Oui, ma fille; neveu d'un Trompette, & frere aîné d'un Tambour : il y a même du hautbois dans ma famille. Tout cela, ſans vanité, eſt aſſez éclatant.

LISETTE.

Sans doute, & je me reprends. Je trouve ça biau. Stapendant vous ne ſarvez qu'un bourgeois.

L'ÉPINE.

Oui; mais il eſt riche.

LISETTE.

En lieu que moi, je ſuis à la fille d'un Marquis.

L'ÉPINE.

D'accord : mais elle eſt pauvre.

LISETTE.

Il m'apparoît que t'as raiſon, l'Épaine : je vois que ma Maitreſſe m'a trop hauſſé le cœur, & je me dédis : je penſe que je ne nous devons rian.

L'ÉPINE.

Excuſez-moi, ma fille ; je penſe que je me méſallie un peu : mais je n'y regarde pas de ſi près. La beauté eſt une ſi grande Dame ! Concluons ; m'aimes-tu ?

LISETTE.

J'en ſerois conſentante, ſi vous ne vous en retourniais pas biantôt à Paris, vous autres.

L'ÉPINE.

Et ſi, dès aujourd'hui, on m'élevoit à la dignité de concierge du Château que nous avons à une lieue d'ici, votre ambition ſeroit-elle ſatisfaite avec un mari de ce rang-là ?

LISETTE.

Tout-à-fait. Un mari comme toi, un Châtiau, & note amour ; me velà bian, pourvu que ça ſe ſoutienne.

L'ÉPINE.

A te voir ſi gaillarde, je vais croire que je te plais.

LISETTE.

Biaucoup, l'Épaine : tians, je ſis franche ; t'avois beſoin de mon cœur : moi, j'avois faute du tian ; & ça m'a prins drès que je t'ai vu, ſans faire ſemblant ; & quand il n'y auroit ni châtiau, ni timballe dans ton affaire, je ſerois encore contente d'être ta femme.

L'ÉPINE.

Incomparable fille de Fiſcal ! tes paroles ont de grandes douceurs !

LISETTE.

Je les prends comme elles viennent.

L'ÉPINE.

Donne-moi une main, que je l'adore. La premiere venue.

LISETTE.

Tiens ; prends, la voilà.

SCENE II.

DORANTE, L'ÉPINE, LISETTE.

DORANTE, *voyant l'Epine baiser la main de Lisette.*

COURAGE, mes enfants; vous ne vous haïssez pas, ce me semble.

L'ÉPINE.

Non, Monsieur. C'est une concierge que j'arrête pour votre Château; je concluois le marché, & je lui donnois des arrhes.

DORANTE.

Est-il vrai, Lisette? L'aimes-tu? A-t-il raison de s'en vanter? Je serois bien-aise de le sçavoir.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à prenre qu'ous le sçavez, Monsieur.

DORANTE.

Je t'entends.

LISETTE.

Que voulez-vous? Il m'a tant parlé de sa raison

pardue, d'épousailles, & des circonstances de ma parsonne : il a si bian ajancé ça avec vote Châtiau, que me velà concierge ; autant vaut.

DORANTE.

Tant mieux, Lisette. J'aurai soin de vous deux. L'Épine est un garçon à qui je veux du bien, & tu me parois une bonne fille.

L'ÉPINE.

Allons, la petite; ripostons par deux révérences, & partons ensemble. (*Ils saluent.*)

DORANTE.

Ah ! çà, Lisette, puisqu'à présent je puis me fier à toi; je ne ferai point difficulté de te confier un secret; c'est que j'aime passionnément ta Maîtresse qui ne le sçait pas encore; & j'ai eu mes raisons pour le lui cacher. Malgré les grands biens que m'a laissé mon pere, je suis d'une famille de simple bourgeoisie. Il est vrai que j'ai acquis quelque considération dans le monde; on m'a même déjà offert de très-grands partis.

L'ÉPINE.

Vraiment! tout Paris veut nous épouser.

DORANTE.

Je vais d'ailleurs être revétu d'une charge qui donne un rang considérable; d'un autre côté, je

ſuis étroitement lié d'amitié avec le Marquis, qui me verroit volontiers devenir ſon gendre : & malgré tout ce que je dis-là pourtant, je me ſuis tû. Angélique eſt d'une naiſſance très- diſtinguée. J'ai obſervé qu'elle eſt plus touchée qu'une autre de cet avantage-là ; & la fierté que je lui crois là-deſſus, m'a retenu juſqu'ici. J'ai eu peur, ſi je me déclarois ſans précaution, qu'il ne lui échappât quelque trait de dédain, que je ne me ſens pas capable de ſupporter, que mon cœur ne lui pardonneroit pas ; & je ne veux point la perdre, s'il eſt poſſible. Toi, qui la connoîs, & qui as ſa confiance, dis-moi ce qu'il faut que j'eſpere. Que penſe-t-elle de moi ? Quel eſt ſon caractere ? Ta réponſe décidera de la maniere dont je dois m'y prendre.

L'ÉPINE.

Bon ! c'eſt autant de marié : il n'y qu'à aller franchement ; c'eſt la maniere.

LISETTE.

Pas tout-à-fait. Faut cheminer doucement ; il y a à prenre garde.

DORANTE.

Explique-toi.

LISETTE.

Écoutez, Monſieur. Je commence par le meil-

leur. C'eſt que c'eſt une fille comme il n'y en a point, d'abord. C'eſt folie que d'en chercher une autre ; il n'y a de ça que cheux nous ; ça ſe voit ici & velà tout. C'eſt la pus belle humeur, le cœur le pus charmant, le pus benin !... Fâchez-la, ça vous pardonne ; aimez-la, ça vous chérit : il n'y a point de bonté qu'alle ne poſſede : c'eſt une marveille, une admiration du monde, une raiſon, une libéralité, une douceur !... Tout le pays en raſſoté.

L'ÉPINE.

Et moi auſſi ; ta merveille m'attendrit.

DORANTE.

Tu ne me ſurprends point, Liſette ; j'avois cette opinion-là d'elle.

LISETTE.

Ah ça ! vous l'aimez, dites-vous ? Je vous aviſe qu'alle s'en doute.

DORANTE.

Tout de bon !

LISETTE.

Oui, Monſieur : alle en a pris la doutance dans votre œil, dans vos révérences, dans le reſpect de vos paroles.

DORANTE.

Elle t'en a donc dit quelque chose ?

LISETTE.

Oui, Monsieur ; j'en discourons par fois.

« Lisette, ce me fait elle ; je crois que ce garçon » de Paris m'en veut ; sa civilité me le montre.

« C'est votre beauté qui li oblige, ce li fais-je. » 'Alle repart : « ce n'est pas qu'il m'en sonne mot ; » car il n'oseroit ; ma qualité l'empêche.

« Ça vienra, ce li dis-je. » Oh ! que nenni, ce » me dit-elle ; il m'appriande trop : je serois pour- » tant bian-aise d'être çartaine, à celle fin de n'en » plus douter.

« Mais il vous fâchera, s'il s'enhardit, ce li » dis-je.

« Vraiment oui, ce dit-elle ; mais faut sçavoir » à qui je parle ; j'aime encore mieux être fâchée » que douteuse. »

L'ÉPINE.

Ah ! que cela est bon, Monsieur ! comme l'Amour nous la mitonne !

LISETTE.

Eh ! oui ; c'est mon opinion itou : hier encore, je le disois, toujours à vote endroit.

« Madame, queu dommage qu'il ſoit Bourgeois » de nativité ! Que c'eſt une belle preſtance » d'homme ! Je n'avons point de Nobleſſe qui » ait cette philoſomie-là. Alle eſt magnifique. » Pardi ! quand ce ſeroit pour la face d'un Prince.

« T'as raiſon, Liſette, me répart-elle ; oui, ma » fille, c'eſt dommage. Cette nativité eſt fâcheuſe ; » car le perſonnage eſt agriable ; il fait plaiſir à » conſidérer ; je n'en vas pas à l'encontre. »

DORANTE.

Mais, Liſette ; ſuivant ce que tu me rapportes-là, je pourrois donc riſquer l'aveu de mes ſentiments.

LISETTE.

Ah ! Monſieur, qui eſt-ce qui ſçait ça ? Parſonne. Alle a de la raiſon en tout & par-tout, hors dans cette affaire de nobleſſe. Faut pas vous tromper. Il n'y a que les Gentils-hommes qui ſoyont ſon prochain. Le reſte eſt quaſiment de la formi pour elle. Ce n'eſt pas que vous ne li plaiſiais. S'il n'y avoit que ſon cœur, je vous dirois : il vous attend, il n'y a qu'à le prenre ; mais cette gloire eſt là qui le garde : ce ſera elle qui gouvarnera ça, & faudroit trouver queuque manigance.

L'ÉPINE.

Attaquons, Monſieur. Qu'eſt-ce que c'eſt que la gloire? Elle n'a vaillant que des cérémonies.

DORANTE.

Mon intention, Liſette, étoit d'abord de t'engager à me ſervir auprès d'Angélique; mais celà ſeroit inutile, à ce que je vois; & il me vient une autre idée. Je ſors d'avec le Marquis, à qui, ſans me nommer, j'ai parlé d'un très-riche parti qui ſe préſentoit pour ſa fille; & ſur-tout ce que je lui en ai dit, il m'a permis de le propoſer à Angélique: mais je juge à propos que tu la préviennes avant que je lui parle.

LISETTE.

Et que li dirai-je?

DORANTE.

Que je t'ai interrogée ſur l'état de ſon cœur; & que j'ai un mari à lui offrir. Comme elle croit que je l'aime, elle ſoupçonnera que c'eſt moi; & tu lui diras qu'à la vérité je n'ai pas dit qui c'étoit; mais qu'il t'a ſemblé que je parlois pour un autre, pour quelqu'un d'une condition égale à la mienne.

LISETTE.

LISETTE, *étonnée.*

D'un autre Bourgeois ainſi que vous?

L'ÉPINE.

Oui-dà; pourquoi non? Cette fineſſe-là a je ne ſçais quoi de myſtérieux & d'obſcur; où j'apperçois quelque choſe.... qui n'eſt pas clair.

LISETTE.

Moi j'apperçois qu'alle ſera furieuſe, qu'alle va cheoir en indignation, par dépit. Peut-être qu'alle vous excuſeroit, vous, maugré la Bourgeoiſie: mais n'y aura pas de marci pour un pareil à vous; alle dégrignera votre homme, alle dira que c'eſt du fretin.

DORANTE.

Oui; je m'attends bien à des mépris: mais je ne les éviterois peut-être pas, ſi je me déclarois ſans détour, & ils ne me laiſſeroient plus de reſſource; au-lieu qu'alors ils ne s'adreſſeront pas à moi.

L'ÉPINE.

Fort bien!

LISETTE.

Oui, je comprends; ce ne ſera pas vous qui aurez eu les injures; ce ſera l'autre: & pis quand alle ſçaura que c'eſt vous....

DORANTE.

Alors l'aveu de mon amour ſera tout fait; je lui aurai appris que je l'aime, & n'aurai point été perſonnellement rejetté; de ſorte qu'il ne tiendra encore qu'à elle de me traiter avec bonté.

LISETTE.

Et de dire : c'eſt une autre hiſtoire; je ne parlois pas de vous.

L'ÉPINE.

Et voilà préciſément ce que j'ai tout d'un coup deviné, ſans avoir eu l'eſprit de le dire.

LISETTE.

Ce tournant-là me plaît; & même, faut d'abord que je vous en procure des injures, à celle fin que ça vous profite après. Mais je la vois qui ſe promene ſur la terraſſe. Allez-vous-en, Monſieur, pour me bâiller le temps de la dépiter envars vous.

(*Dorante & l'Epine s'en-vont; Liſette les rappelle.*)

A propos, Monſieur; faut itou que vous li touchiais une petite parole ſur ce que l'Épaine me recharche; j'ai ma fineſſe à ça, que je vous conterai.

DORANTE.

Oui-dà.

L'ÉPINE.

Je te donne mes pleins pouvoirs.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

IL me sembloit de loin avoir vu Dorante avec toi ?

LISETTE.

Vous n'avez pas la barlue, Madame, & il y a bian des nouvelles. C'est Monsieur Dorante li-même, qui s'inquiète comment vous va le cœur, & si parsonne ne l'a prins; c'est mon galant l'Épaine qui demande après le mien. Est-ce que ça n'est pas bian ?

ANGÉLIQUE.

L'intérêt que Dorante prend à mon cœur, ne m'est point nouveau : tu sçais les soupçons que j'avois déjà là-dessus, & Dorante est aimable; mais malheureusement il lui manque de la naissance, & je souhaiterois qu'il en eût : j'ai même eu besoin quelquefois de me ressouvenir qu'il n'en a point.

LISETTE.

Oh bian! ce n'eſt pas la peine de vous reſſouvenir de ça; vous voilà exempte de mémoire.

ANGÉLIQUE.

Comment! l'aurois-tu rebuté? & renonce-t-il à moi, dans la peur d'être mal reçu? Quel diſcours lui as-tu donc tenu?

LISETTE.

Aucun; il n'a peur de rian; il n'a que faire de renoncer; il ne vous veut pas: c'eſt ſeulement qu'il eſt le commis d'un autre.

ANGÉLIQUE.

Que me contes-tu-là? Qu'eſt-ce que c'eſt que le commis d'un autre?

LISETTE.

Oui, d'un je ne ſçais qui, d'un mari tout prêt qu'il a en main, & qu'il deſire de vous préſenter par-devant Notaire; un homme jeune, opulent, un Bourgeois de ſa ſorte.

ANGÉLIQUE.

Dorante eſt bien hardi!

LISETTE.

Oh! pour ça oui; bian téméraire envers une Damoiſelle de votre étoffe, & de la conſéquence

de vos peres & meres; ça m'a donné un ſcandale ! . . .

ANGÉLIQUE.

Pars tout-à-l'heure ; va lui dire que je me ſens offenſée de la propoſition qu'il a deſſein de me faire, & que je n'en veux point entendre parler.

LISETTE.

Et que cet acabit de mari n'eſt pas capable d'être voute homme ; allons.

ANGÉLIQUE.

Attends ; laiſſe-le venir. Dans le fond il eſt au-deſſous de moi d'être ſi ſérieuſement piquée.

LISETTE.

Oui ; la moquerie ſuffit ; il n'y a qu'à lever l'épaule avec du petit monde.

ANGÉLIQUE.

Je ne reviens pas de mon étonnement, je l'avoue.

LISETTE.

Je ſis toute ébahie ; car j'ons veu des mines d'amoureux, & il en avoit une pareille ; je vous prends à témoin.

ANGÉLIQUE.

Juſques-là que j'ai craint qu'à la fin il ne m'obli-

geât à le refuser lui-même. Je m'imaginois qu'il m'aimoit ; je ne le soupçonnois pas, je le croyois.

LISETTE.

Avoir un visage qui ment ! est-il parmis ?

ANGÉLIQUE.

Non, Lisette ; il n'a été que ridicule, & c'est nous qui nous trompions. Ce sont ses petites façons doucereuses & soumises que nous avons prises pour de l'amour ; c'est manque de monde. Ces petits Messieurs-là, pour avoir bonne grâce, croient qu'il n'y a qu'à se prosterner & à dire des fadeurs ; ils n'en sçavent pas davantage.

LISETTE.

Encore, s'il parloit pour son compte, je li pardonnois quasiment ; car je le trouvois joli, comme vous le trouviais itou, à ce qu'ous m'avez dit.

ANGÉLIQUE.

Joli ? Je ne parlois pas de sa figure ; je ne l'ai jamais trop remarquée : non qu'il ne soit assez bien fait ; ce n'est pas-là ce que j'attaque.

LISETTE.

Pardi non ; n'y a pas de rancune à ça ; c'est un mal-appris qui est bian tourné ; & pis c'est tout.

ANGÉLIQUE.

Qui a l'air assez commun pourtant, l'air de ces

gens-là; mais ce qu'il avoit d'aimable pour moi, c'est son attachement pour mon pere, à qui même il a rendu quelque service : voilà ce qui le distinguoit à mes yeux, comme de raison.

LISETTE.

La belle magniere de penser ! Ce que c'est que d'aimer son pere !

ANGÉLIQUE.

La reconnoissance va loin dans les bons cœurs ; elle a quelquefois tenu lieu d'amour.

LISETTE.

Cette reconnoissance-là, alle vous auroit menée à la noce, ni pus ni moins.

ANGÊLIQUE.

Enfin, heureusement m'en voilà débarrassée : car quelquefois, à dire vrai, l'amour que je lui croyois ne laissoit pas de m'inquièter.

LISETTE.

Oui: mais, de l'Epaine que ferai-je, moi, qui sis participante de votre rang ?

ANGÉLIQUE.

Ce qu'une fille raisonnable, qui m'appartient, & qui est née quelque chose, doit faire d'un Valet qui ne lui convient pas, & du Valet d'un homme qui manque aux égards qu'il me doit.

LISETTE.

Ça suffit. S'il retourne à moi, je vous li garde son petit fait..... & je vous recommande le Maître. Le voilà qui rode à l'entour d'ici, & je m'échappe afin qu'il arrive. Je repasserons pour sçavoir les nouvelles.

SCENE IV.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

DORANTE.

OSEROIS-JE, sans être importun, Madame, vous demander un instant d'entretien?

ANGÉLIQUE.

Importun, Dorante! pouvez-vous l'être avec nous? Voilà un début bien sérieux. De quoi s'agit-il?

DORANTE.

D'une proposition que M. le Marquis m'a permis de vous faire; qu'il vous rend la maitresse d'accepter ou non, mais dont j'hésite à vous parler, & que je vous conjure de me pardonner, si elle ne vous plaît pas.

ANGÉLIQUE.

C'eſt donc quelque choſe de bien étrange? Attendez; ne ſeroit-il pas queſtion d'un certain mariage, dont Liſette m'a déjà parlé?

DORANTE.

Je ne l'avois pas priée de vous prévenir; mais c'eſt de cela même, Madame.

ANGÉLIQUE.

En ce cas-là, tout eſt dit, Dorante; Liſette m'a tout conté. Vos intentions ſont louables, & votre projet ne vaut rien. Je vous promets de l'oublier. Parlons d'autre choſe.

DORANTE.

Mais, Madame, permettez-moi d'inſiſter; le récit de Liſette peut n'être pas exact.

ANGÉLIQUE.

Dorante, ſi c'eſt de bonne-foi que vous avez craint de me fâcher, la maniere dont je m'explique doit vous arrêter, ce me ſemble; & je vous le répete encore, parlons d'autre choſe.

DORANTE.

Je me tais, Madame, pénétré de douleur de vous avoir déplu.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Pénétré de douleur! C'en eſt trop. Il ne faut

point être si affligé, Dorante. Vos expressions sont trop fortes. Vous parlez de cela comme du plus grand des malheurs.

DORANTE.

C'en est un très-grand pour moi, Madame, que de vous avoir déplu. Vous ne connoissez ni mon attachement ni mon respect.

ANGÉLIQUE.

Encore? Je vous déclare, moi, que vous me désespérez, si vous ne vous consolez pas. Consolez-vous donc par politesse, & changeons de matiere. Aurons-nous le plaisir de vous avoir encore ici quelque temps? Comptez-vous y faire un peu de séjour?

DORANTE.

Je serois trop heureux de pouvoir y demeurer toute ma vie, Madame....

ANGÉLIQUE.

Tout de bon! Et moi, trop enchantée de vous y voir pendant toute la mienne. Continuez.

DORANTE.

Je n'ôse plus vous répondre, Madame.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi! Je parle votre langage; je réponds à vos exagérations par les miennes. On diroit que

votre ſouverain bonheur conſiſte à ne me pas perdre de vue, & j'en ſerois fâchée. Vous avez une douleur profonde pour avoir penſé à un mariage dont je me contente de rire. Vous montrez une triſteſſe mortelle, parce que je vous empêche de répeter ce que Liſette m'a déjà dit. Eh ! mais vous ſuccomberez ſous tant de chagrins; il n'y va pas moins que de votre vie, s'il faut vous en croire !

DORANTE.

Souffrirez-vous que je parle, Madame? Il n'y a rien de moins incroyable que le plaiſir infini que j'aurois à vous voir toujours; rien de plus croyable que l'extrême confuſion que j'ai de vous avoir indiſpoſé contre moi; rien de plus naturel que d'être touché autant que je le ſuis de ne pouvoir du moins me juſtifier auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Eh ! mais je les ſçais vos juſtifications; vous les mettriez en pluſieurs articles, & je vais les réduire en un ſeul : c'eſt que celui que vous me propoſez, eſt extrêmement riche. N'eſt-ce pas-là tout?

DORANTE.

Ajoutez-y, Madame, que c'eſt un honnête-homme.

ANGÉLIQUE.

Eh! ſans doute. Je vous dis qu'il eſt riche; c'eſt la même choſe.

DORANTE.

Ah, Madame! ne fût-ce qu'en ma faveur, ne confondons pas la probité avec les richeſſes. Daignez vous reſſouvenir que je ſuis riche auſſi, & que je mérite qu'on les diſtingue.

ANGÉLIQUE.

Cela ne vous regarde pas, Dorante, & je vous excepte; mais que vous me diſiez qu'il eſt honnête-homme, il ne lui manqueroit plus que de ne pas l'être!

DORANTE.

Il eſt d'ailleurs eſtimé, connu, deſtiné à un poſte important.

ANGÉLIQUE.

Sans doute; on a des places & des dignités avec de l'argent; elles ne ſont pas glorieuſes: venons au fait. Quel eſt-il votre homme?

DORANTE.

Simplement un homme de bonne famille; mais à qui, malgré cela, Madame, on offre actuellement de très-grands partis.

ANGÉLIQUE.

Je vous crois; on voit de tout dans la vie.

DORANTE.

Je me taîs, Madame: votre opinion eſt que j'ai tort; & je me condamne.

ANGÉLIQUE.

Croyez-moi, Dorante; vous eſtimez trop les biens, & le bon uſage que vous faites des vôtres vous excuſe: mais, entre nous, que ferois-je avec un homme de cette eſpéce-là? car la plupart de ces gens-là ſont des eſpeces, vous le ſçavez. L'honnête-homme d'un certain état, n'eſt pas l'honnête-homme du mien. Ce ſont d'autres façons, d'autres ſentiments, d'autres mœurs, preſqu'un autre honneur; c'eſt un autre monde. Votre ami me rebuteroit, & je le gênerois.

DORANTE.

Ah, Madame! épargnez-moi, je vous prie: vous m'avez promis d'oublier mon tort; & je compte ſur cette bonté-là dans ce moment même.

ANGÉLIQUE.

Pour vous prouver que je n'y ſonge plus, j'ai envie de vous prier de reſter encore avec nous quelque temps; vous me verrez peut-être inceſſamment mariée.

DORANTE.

Comment, Madame?

ANGÉLIQUE.

J'ai un de mes parents qui m'aime, & que je ne haïs pas; qui eſt actuellement à Paris, où il ſuit un Procès important, qui eſt preſque ſûr; & qui n'en attend que le gain pour venir demander ma main.

DORANTE.

Et vous l'aimez, Madame?

ANGÉLIQUE.

Nous nous connoiſſons dès l'enfance.

DORANTE.

J'ai abuſé trop long-temps de votre patience; & je me retire toujours pénétré de douleur.

ANGÉLIQUE, *en le voyant partir.*

Toujours cette douleur! il faut qu'il ait une manie pour ces grands-mots-là.

DORANTE, *revenant.*

J'oubliois de vous prévenir ſur une choſe, Madame. L'Épine, à qui je deſtine une récompenſe de ſes ſervices, voudroit épouſer Liſette; & je lui défendrai d'y penſer, ſi vous me l'ordonnez.

ANGÉLIQUE.

Liſette eſt une fille de famille qui peut trouver mieux, Monſieur; & je ne vois pas que votre l'Épine lui convienne.

(Dorante prend encore congé d'elle)

SCENE V.

LE MARQUIS, ANGÉLIQUE, DORANTE.

LE MARQUIS, *arrêtant Dorante.*

AH ! vous voilà, Dorante ? Vous avez sans doute proposé à ma fille le mariage dont vous m'avez parlé ? L'acceptez-vous, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere : vous m'avez laissé la liberté d'en décider, à ce que m'a dit Monsieur ; & vous avez bien prévu, je pense, que je ne l'accepterois pas.

LE MARQUIS.

Point du tout, ma fille ; j'espérois tout le contraire. Dès que c'est Dorante qui le propose, ce ne peut être qu'un de ses amis : &, par conséquent, un homme très-estimable, qui doit d'ailleurs avoir un rang, & que vous auriez pu épouser avec l'approbation de tout le monde. Cependant ce sont-là de ces choses sur lesquelles il est juste que vous restiez la maitresse.

ANGÉLIQUE.

Je sçais vos bontés pour moi, mon pere; mais je ne croyois pas m'être éloignée de vos intentions.

DORANTE.

Pour moi, Monsieur, la répugnance de Madame ne me surprend point; j'aurois assurément souhaité qu'elle ne l'eût point eue. Son refus me mortifie plus que je ne puis l'exprimer; mais j'avoue en même temps que je ne le blâme point. Née ce qu'elle est, c'est une noble fierté qui lui sied, & qui est à sa place; aussi le mari que je proposois, & dont je sçais les sentiments comme les miens, n'osoit-il se flatter qu'on lui feroit grâce; & ne voyoit que son amour & que son respect qui fussent dignes de Madame.

ANGÉLIQUE.

La vérité est que je n'aurois pas cru avoir besoin d'excuse auprès de vous, mon pere; & je m'imaginois que vous aimeriez mieux me voir au Baron, qu'il ne tient qu'à moi d'épouser, s'il gagne son Procès.

LE MARQUIS.

Il l'a gagné, ma fille; le voilà en état de se marier, & vous serez contente.

ANGÉLIQUE.

ANGELIQUE.

Il l'a gagné, mon pere? Quoi, ſitôt?

LE MARQUIS.

Oui, ma fille. Voici une lettre que je viens de recevoir de lui, & qu'il a écrite la veille de ſon départ. Il me mande qu'il vient vous offrir ſa fortune, & nous le verrons peut-être ce ſoir. Vous m'aviez paru juſqu'ici très-médiocrement prévenue en ſa faveur, vous avez changé. Puiſſe-t-il mériter la préférence que vous lui donnez! Si vous voulez lire ſa lettre, la voilà.

DORANTE.

Je pourrois être de trop dans ce moment-ci, Monſieur; & je vous laiſſe ſeul.

LE MARQUIS.

Non, Dorante; je n'ai rien à dire, & je n'aurois d'ailleurs aucun ſecret pour vous. Mais, de grâce, ſatisfaites ma juſte curioſité. Quel eſt cet honnête-homme de vos amis qui ſongeoit à ma fille, & qui ſe ſeroit cru ſi heureux de partager ſes grands biens avec elle? En vérité, nous lui devons du moins de la reconnoiſſance. Il aime tendrement Angélique, dites-vous? Où l'a-t-il vue, depuis ſix ans qu'elle eſt ſortie de Paris?

DORANTE.

C'est ici, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ici, dites-vous?

DORANTE.

Oui, Monsieur, & il y a même une terre.

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle personne que cela puisse regarder. Son nom, s'il vous plaît? Vous ne risquez rien à nous le dire.

DORANTE.

C'est moi, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est vous?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'entends-je!

LE MARQUIS.

Ah, Dorante! que je vous regrette!

DORANTE.

Oui, Monsieur; c'est moi à qui l'amour le plus tendre avoit imprudemment suggéré un projet, dont il ne me reste plus qu'à demander pardon à Madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous en veux point, Dorante; j'en ſuis bien éloignée, je vous aſſûre.

DORANTE.

Vous voyez à préſent, Madame, que ma douleur, tantôt, n'étoit point exagérée; & qu'il n'y avoit rien de trop dans mes expreſſions.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raiſon; je me trompois.

LE MARQUIS.

Sans ſon inclination pour le Baron, je ſuis perſuadé qu'Angélique vous rendroit juſtice dans cette occurrence-ci: mais il ne me reſte plus que l'autorité de pere; & vous n'êtes pas homme à vouloir que je l'emploie.

DORANTE.

Ah! Monſieur, de quoi parlez-vous? Votre autorité de pere! Suis-je digne que Madame vous entende ſeulement prononcer ces mots-là pour moi!

ANGÉLIQUE.

Je ne vous accuſe de rien, & je me retire.

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORANTE.

LE MARQUIS.

Que j'aurois été content de vous voir mon gendre !

DORANTE.

C'eſt une qualité qui, de toutes façons, auroit fait le bonheur de ma vie, mais qui n'auroit pu rien ajouter à l'attachement que j'ai pour vous.

LE MARQUIS.

Je vous crois, Dorante, & je ne ſçaurois douter de votre amitié ; j'en ai trop de preuves : mais je vous en demande encore une.

DORANTE.

Dites, Monſieur : que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ici le moment de m'expliquer ; je ſuis d'ailleurs preſſé d'aller donner quelques ordres pour une affaire qui regarde le Baron. Je n'ai, au reſte, qu'une ſimple complaiſance à vous demander ; puis-je me flatter de l'obtenir ?

DORANTE.

De quoi n'êtes-vous pas le maître avec moi?

LE MARQUIS.

Adieu: je vous reverrai tantôt.

SCENE VII.

L'ÉPINE, LISETTE, DORANTE.

DORANTE.

JE la perds ſans reſſource! Il n'y a plus d'eſpérance pour moi!

LISETTE.

Je vous guétons, Monſieur. Or ſus, qu'y a-t-il de nouviau?

L'ÉPINE.

Comment vont nos affaires de votre côté?

DORANTE.

On ne peut pas plus mal. Je parts demain. Elle a une inclination. Liſette, tu ne m'avois pas parlé d'un Baron qui eſt ſon parent, & qu'elle attend pour l'épouſer.

LISETTE.

N'eſt-ce que ça? Moquez-vous de ſon Baron, je ſçais le fond & le tréfond. Faut qu'alle ſoit bian dépitée pour avoir parlé de la magniere. Tant mieux; que le Baron vienne, il la hâtera d'aller. Gageons qu'alle a été bian rudaniere envars vous, bian ridicule & malhonnête.

DORANTE.

J'ai été fort maltraité.

L'ÉPINE.

Voilà notre compte.

LISETTE.

Ça va comme un charme. Sçait-elle qu'ous êtes l'homme?

DORANTE.

Eh! ſans doute: mais cela n'a produit qu'un peu plus de douceur & de politeſſe.

LISETTE.

C'eſt qu'alle fait déjà la chate-mite; velà le repenti qui l'amende.

L'ÉPINE.

Oui, cette fille-là eſt dans un état violent.

DORANTE.

Je vous dis que je me ſuis nommé, & que ſon refus ſubſiſte.

LISETTE.

Eh! c'eſt cette gloire : mais ça s'en ira; velà que ça meurit, faut que ça tombe; j'en avons la marque : à telles enſeignes que tantôt....

L'ÉPINE.

Peſez ce qu'elle va dire.

DORANTE.

Liſette ſe trompe à force de zèle.

LISETTE.

Paix; ſortez d'ici. Je la vois qui vient en rêvant. Allez-vous-en, de peur qu'alle ne vous rencontre. N'oublie pas de venir pour la beſogne que tu ſçais, & que tu diras à Monſieur; entends-tu l'Épaine? Je nous varrons pour le conſeil.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE *rêve*; LISETTE.

LISETTE.

QU'EST-CE donc, Madame, vous velà bian penſive? J'ons rencontré ce petit Bourgeois, qui avoit l'air pus ſot, pus benêt; ſa phiſolomie étoit

pus longue, alle ne finissoit point; c'étoit un plaisir. C'est que vous avez bian rabroüé le freluquet, n'est-ce pas? Contez-moi ça, Madame.

ANGÉLIQUE.

Freluquet! Je n'ai jamais dit que c'en fût un; ce n'est pas-là son défaut.

LISETTE.

Dame! vous l'avez appellé petit Monsieur; & un petit Monsieur, c'est justement & à point un freluquet: il n'y a pas pus à pardre ou à gagner sur l'un que sur l'autre.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! j'ai eu tort; je n'ai point à me plaindre de lui.

LISETTE.

Ouais! Point à vous plaindre de li! Comment, marci de ma vie! Dorante n'est pas un mal-apprins, après l'impartinence qu'il a commise envars la révérence due à votre qualité!

ANGÉLIQUE.

Qu'elle est grossiere! Crie, crie encore plus fort, afin qu'on t'entende.

LISETTE.

Eh bian! il n'y a qu'à crier pus bas.

ANGÉLIQUE.

C'eſt toi qui n'es qu'une étourdie, qui n'as pas eu le moindre jugement avec lui.

LISETTE.

Ça m'étonne. J'ons pourtant cotûme d'avoir toujours mon jugement.

ANGÉLIQUE.

Tu as tout entendu de travers, te dis-je; tu n'as pas eu l'eſprit de voir qu'il m'aimoit. Tu viens me dire qu'il a diſpoſé de ma main pour un autre; & c'étoit pour lui qu'il la demandoit. Tu me le peins comme un homme qui me manque de reſpect, & point du tout; c'eſt qu'on n'en eut jamais tant pour perſonne, c'eſt qu'il en eſt pénétré.

LISETTE.

Où eſt-ce qu'alle eſt donc cette pénétration, puiſqu'il a prins la licence d'aller vous déclarer *je vous aime*, maugré vote importance?

ANGÉLIQUE.

Eh! non, brouillonne, non; tu ne ſçais encore ce que tu dis. Je ne le ſçaurois pas ſon amour; je ne ferois que le ſoupçonner, ſans le détour qu'il a pris pour me l'apprendre. Il lui a fallu un détour! N'eſt-ce pas-là un homme bien hardi,

bien digne de l'accueil que tu lui as attiré de ma part? En vérité, il y a des moments où je suis tentée de lui en faire mes excuses, & je le devrois peut-être.

LISETTE.

Prenez garde à vote grandeur; alle est bian douillette en cette occurrence.

ANGÉLIQUE.

Ecoute: je ne te querelle point; mais ta bévue me met dans une situation bien fâcheuse.

LISETTE.

Eh! d'où viant? Est-ce qu'ous êtes obligée d'honorer cet homme, à cause qu'il vous aime? Est-ce que son inclination vous commande? Il vous l'a déclarée par un tour. Eh bian! qu'il torne. Ne tiant-il qu'à torner pour avoir la main du monde? Où est l'embarras? Quand vous auriez sçu d'abord que c'étoit li; c'étoit vote intention d'être suparbe, vous l'auriez rabroué pas moins.

ANGÉLIQUE.

Eh! qu'en sçais-je? De la maniere dont je vois mon pere mortifié de mon refus, je ne sçaurois répondre de ce que j'aurois fait. Tu sçais de quoi je suis capable pour lui plaire; je n'entends point raison là-dessus.

LISETTE.

Ça eſt bian, & mêmement vénérable; mais vote pere eſt bon-homme; il ne voudroit pas vous bailler de petites gens en mariage. Faut donc qu'il ne s'y connoiſſe pas, piſqu'il deſire que vous épouſiais un homme comme ça.

ANGÉLIQUE.

Mais, c'eſt que Dorante n'eſt pas un homme comme ça. Tu le confonds toujours avec ce je ne ſçais qui dont tu m'as parlé; & ce n'eſt pas-là Dorante.

LISETTE.

C'eſt que ma mémoire ſe brouille, rapport à cet autre.

ANGÉLIQUE.

Dorante n'a pas fait ſa fortune; il l'a trouvé toute faite. Dorante eſt de très-bonne famille, & très-diſtinguée, quoique ſans nobleſſe; de ces familles qui vont à tout, qui s'allient à tout. Dorante épouſera qui il voudra: c'eſt d'ailleurs un fort honnête-homme.

LISETTE.

Oh! pour ça oui, un gentil caractere, un brave cœur, qui ſe trouvoit-là de rencontre.

ANGÉLIQUE.

Et, en vérité, Lisette, beaucoup plus aimable que je ne pensois. Cette aventure-ci m'a appris à le connoître; mon pere a raison. Je ne suis point surprise qu'il le regrette, & qu'il soit mortifié de me donner au Baron.

LISETTE.

Au Baron! Est-ce que vous allez être sa Baronne?

ANGÉLIQUE.

Eh! vraiment, mon pere l'attend pour nous marier; car il croit que je l'aime : il n'en est rien.

LISETTE.

Eh, pardi! n'y a qu'à li dire qu'il s'abuse.

ANGÉLIQUE.

Il n'y a donc qu'à lui dire aussi que je suis folle; car, c'est moi qui l'ai persuadé que je l'aimois.

LISETTE.

Eh! pourquoi avoir jetté cette bourde-là en avant?

ANGÉLIQUE.

Eh! pourquoi? Ce n'est pas-là tout; je l'ai fait accroire à Dorante lui-même.

LISETTE.

Eh! la cause?

ANGÉLIQUE.

Sçait-on ce qu'on dit quand on est fâchée. C'é-

toit pour le braver, & dans la peur qu'il ne se fût flatté que je ne le haïssois pas.

LISETTE.

C'est par trop finasser aussi. Mais pour à l'égard du Baron, il y aura du répi; car il est à Paris qui plaide : les Procureurs & les Avocats ne le lâcheront pas si-tôt; & j'avons de la marge.

ANGÉLIQUE.

Eh! point du tout. Il arrive, ce malheureux Baron; il a gagné son maudit Procès que l'on croyoit immortel, qui ne devoit jamais finir que dans cent ans : il l'a gagné par je ne sçais quelle protection qu'on lui a procurée; car il y a toujours des gens qui se mêlent de ce dont ils n'ont que faire. Enfin, il arrive ce soir; il entre peut-être actuellement dans la cour du Château.

LISETTE.

Faut vous tirer de-là, coûte qui coûte.

ANGÉLIQUE.

A quelque prix que ce soit; tu penses fort bien.

LISETTE.

Faut demander du temps d'abord.

ANGÉLIQUE.

Du temps? Cela ne me raccommodera pas avec mon pere.

LISETTE.

Oh dame! vote pere! il ne ſonge qu'à ſon Dorante.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ſon Dorante! que t'a-t-il fait? Car il me ſemble que ta fureur eſt que je le haïſſe.

LISETTE.

Moi?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui; tu as de l'antipathie pour lui; je l'ai remarqué.

LISETTE.

C'eſt que je ſçais que vous ne l'aimez pas.

ANGÉLIQUE.

Ce ſeroit mon affaire. Je n'ai point d'averſion pour lui; & c'en eſt aſſez pour une fille raiſonnable.

LISETTE.

Le pus principal, c'eſt ce Baron qui arrive.

ANGÉLIQUE.

Eh! laiſſe-là ce Baron éternel.

LISETTE.

Eh bian! Madame, prenez donc l'autre.

ANGÉLIQUE.

Ma difficulté eſt que je l'ai refuſé; qu'il s'eſt nommé, & que je n'ai rien dit.

LISETTE.

N'y a qu'à le rappeller.

ANGÉLIQUE.

Ah ! voilà ce que je ne sçaurois faire ; je ne me résoudrai jamais à cette humiliation-là.

LISETTE.

Allons, c'est bien fait ; & vive la grandeur ! Plutôt mourir que d'avoir l'affront d'être honnête !

ANGÉLIQUE.

Tout ce que tu me proposes est extrême. J'imagine pourtant un moyen de renouer avec lui sans me compromettre.

LISEETTE.

Lequeul ?

ANGÉLIQUE.

Un moyen qui te sera même avantageux, & je suis d'avis que tu ailles le trouver de ma part.

LISETTE.

Tenez, je vois l'Épaine qui passe : baillez-li vote orde.

ANGÉLIQUE.

Appelle-le.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, L'ÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR, Monsieur de l'Épaine, approchez-vous vers Madame.

L'ÉPINE.

Que lui plaît-il à Madame?

ANGÉLIQUE.

Va, je te prie, informer ton Maître que j'aurois un mot à lui dire.

L'ÉPINE.

Je l'en informerai le plus vîte que je pourrai, Madame; car je vais si lentement... Je n'ai le cœur à rien. Ah!

ANGÉLIQUE.

Que signifie donc ce soupir? On diroit qu'il vient de pleurer.

L'ÉPINE.

Oui, Madame, j'ai pleuré; je pleure encore;

&

& je n'y renonce pas; j'en ai peut-être pour le reste de l'année qui n'est pas bien avancée. Je suis homme à faire des cris de désespéré, sans respect de personne.

LISETTE.

Miséricorde !

ANGÉLIQUE.

Il m'allarme. Qu'est-il donc arrivé ?

L'ÉPINE.

Hélas ! vous le sçavez bien, Madame, vous qui nous renvoyez tous deux, mon Maître & moi, comme de trop minces personnages ; ce qui fait que nous partons.

ANGÉLIQUE, *bas à Lisette.*

Entends-tu, Lisette ? Ils partent.

LISETTE.

Je serons boudés par M. le Marquis.

ANGÉLIQUE.

Il ne me le pardonnera pas, Lisette ; & Dorante le sçait bien.

L'ÉPINE.

Il se retire à demi-mort, & moi aussi.

ANGÉLIQUE, *bas à Lisette.*

Ah ! le méchant homme !

LISETTE.

Oui, il y a de la malice à ça.

L'ÉPINE.

Nous n'arriverons jamais à Paris que défunts, quoique à la fleur de notre âge; car nous méritions de vivre. Mais vous nous poignardez, & c'est la valeur de deux meurtres que vous vous reprocherez quelque jour.

ANGÉLIQUE.

Il me fait tout le mal qu'il peut.

LISETTE.

Pour l'attraper, je l'épouserois.

ANGÉLIQUE, *à l'Epine.*

Va le chercher, te dis-je. Où est-il?

L'ÉPINE.

Je n'en sçais rien, Madame, ni lui non plus; car nous sommes comme des égarés, sur-tout depuis que nos balots sont faits.

LISETTE.

Cela se passera par les chemins; vous guarirez au grand air.

ANGÉLIQUE.

Non, non; console-toi, l'Epine. Il faudra bien du moins que Dorante retarde de quelques jours; car, toute réflexion faite, j'allois dire à Lisette

que j'approuve qu'elle t'épouſe; & ton Maître, qui t'aime, aſſiſtera ſans doute à ton mariage. Liſette ne vouloit que mon conſentement, & je le donne. Va, hâte-toi de l'en inſtruire.

L'EPINE, *ſautant de joie.*

Je ſuis guéri.

LISETTE.

Votre conſentement, Madame! Oh! que nenni: Vous me conſidérez trop pour ça, & je m'en vais. Vote ſarvante, Monſieur de l'Epaine.

L'ÉPINE.

Je retombe.

ANGÉLIQUE.

Reſtez, Liſette; je vous défends de ſortir: j'ai quelque choſe à vous dire. (*à l'Epine.*) Attends que je lui parle, & éloigne-toi de quelques pas.

L'ÉPINE, *s'écartant.*

Oui, Madame; mon état a beſoin de ſecours.

ANGÉLIQUE, *à l'écart, à Liſette.*

Que vous êtes haïſſable! N'eſt-on pas bien récompenſé de l'intérêt qu'on prend à vous? Êtes-vous folle de ne pas prendre cet homme-là?

LISETTE.

Eh! mais, je l'ai refuſé, Madame.

ANGÉLIQUE.

Plaiſante délicateſſe !

LISETTE.

C'eſt de votre avis.

ANGÉLIQUE.

Sçavois-je alors que ſon Maître devoit lui faire tant de bien?

L'ÉPINE, *de loin.*

Voyez la bonté !

ANGÉLIQUE.

Je me reprocherois toute ma vie de vous avoir fait manquer votre fortune.

LISETTE.

Soyons ruinées, Madame, & toujours glorieuſes; jamais d'humilité: c'eſt une penſée que je tians de vous. Vous m'avez dit: garde ta morgue & ton rang; & je les garde. Si c'eſt mal fait, je vous en charge.

ANGÉLIQUE.

Votre fierté eſt ſi ridicule, qu'elle me dégoûte de la mienne.

LISETTE.

Je ſuis fille de Fiſcal, une fois; qu'il me vienne un Bailli, je le prends.

L'EPINE, *de loin.*

Un Concierge a ſon mérite. Excuſez, Madame ; c'eſt que j'entends parler de Bailli.

ANGÉLIQUE.

J'admire ma complaiſance, & je finis par un mot. M'aimez-vous, Liſette ?

LISETTE.

Si je vous aime ? Par de-là ma propre parſonne.

ANGÉLIQUE.

Voici un départ trop bruſque, & qui va retomber ſur moi. Il ne tient qu'à vous de le retarder, en vous mariant avantageuſement. Ce n'eſt même que ſous prétexte de votre mariage, que j'envoie chercher Dorante ; & ſi votre refus continue, je ne vous verrai de ma vie.

LISETTE.

Votre repréſentation m'abbat : n'y aura pus de partance.

L'ÉPINE, *de loin.*

Je crois que cela s'accommode.

LISETTE.

Je me marierai, afin qu'il ſéjourne ; mais j'y boute une condition. Baillez-moi l'exemple ; amendez-vous, je m'amende.

ANGÉLIQUE.

C'est une autre affaire.

L'ÉPINE.

Est-ce fait, Madame ?

LISETTE, *se rapprochant.*

Oui, Monsieur de l'Épaine: velà qui est rangé. Acoutez les paroles que je profere. Quand on varra la noce de Madame, on varra la nôtre : la petite avec la grande.

L'ÉPINE, *se jettant aux genoux d'Angélique.*

Ah ! quelle joie ! Je tombe à vos genoux, Madame. Sauvez la petite.

ANGÉLIQUE.

Leve-toi donc ; tu n'y songes pas. Je vais chercher mon pere à qui j'ai à parler. Va, de ton côté, avertir ton Maître, que je compte de retrouver ici, où je vais revenir dans quelques moments.

SCENE X.

L'ÉPINE, LISETTE.

LISETTE, *riant.*

QU'EN dis-tu, l'Épaine? Velà de bonne besogne. Cette fille-là marche toute seule : n'y a pus qu'à la voir aller.

L'ÉPINE.

Respirons.

SCENE XI.

DORANTE, L'ÉPINE, LISETTE.

DORANTE.

EH bien, Lisette, as-tu vu Angélique?

LISETTE.

Si je l'ons vue! Il vous est commandé de l'attendre ici.

DORANTE.

A moi ?

L'ÉPINE.

Oui, Monsieur; je vous défends de partir, par un ordre de sa part.

LISETTE.

Et si vous partez, alle renonce à moi, parce que ce sera ma faute.

L'ÉPINE.

C'est elle qui me marie avec Lisette, Monsieur.

LISETTE.

Et il va être mon homme, pour à celle fin que vous restiais.

L'ÉPINE.

Il n'y a balot qui tienne; il faut tout défaire.

LISETTE.

Et vous êtes un méchant homme de vouloir vous en-aller, pour la faire bouder par son pere.

DORANTE.

Expliquez-moi donc ce que cela signifie, vous autres.

LISETTE.

Et je lui ai enjoint qu'alle seroit votre femme, & elle ne s'est pas rebecquée.

L'ÉPINE.

Souvenez-vous que vous languissez ; n'oubliez pas que vous êtes mourant.

DORANTE.

Eclaircissez-moi, mettez-moi au fait ; je ne vous entends pas.

LISETTE.

N'y a pus de temps : ce sera pour tantôt. Suis-moi, l'Épaine ; velà Monsieur le Marquis qui entre.

SCENE XII.

LE MARQUIS, DORANTE.

DORANTE, *à l'Epine & à Lisette, qui s'en vont.*

Vous me laissez dans une furieuse inquiétude.

LE MARQUIS.

Je vous cherchois, Dorante ; & je viens vous sommer de la parole que vous m'avez donnée tantôt. Vous ne sçavez pas que j'ai encore une fille, une cadette qui vaut bien son ainée.

DORANTE.

Eh bien, Monſieur?

LE MARQUIS.

Cette cadette; il faut que vous la connoiſſiez. Tout ce que je vous demande, c'eſt de la voir; je n'en exige pas davantage. Voilà la complaiſance à laquelle vous vous êtes engagé : vous ne pouvez pas vous en dédire.

DORANTE.

Mais, qu'en arrivera-t-il?

LE MARQUIS

Rien : nous verrons.

SCENE XIII.

ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, DORANTE.

ANGÉLIQUE.

JE venois vous parler, mon pere : & je ne ſuis point fâchée que Dorante ſoit préſent à ce que j'ai à vous dire. Il a tantôt propoſé un mariage qui m'a d'abord répugné; j'en conviens.

DORANTE.

Votre refus m'afflige, Madame ; mais je le respecte, & n'en murmure point.

ANGÉLIQUE.

Un moment, Monsieur. Je sçais jusqu'où va l'amitié que mon pere a pour vous ; &, si vous vous étiez nommé, les choses se seroient passées différemment. Il n'auroit pas été question de mes répugnances ; ma tendresse pour lui les auroit fait taire, ou me les auroit ôtées, Monsieur. Il n'a tenu qu'à vous de lui épargner la douleur où je l'ai vu de mon refus ; je n'aurois pas eu celle de lui avoir déplu, & je ne l'ai chagriné que par votre faute.

LE MARQUIS.

Eh ! non, ma fille ; vous ne m'avez point déplu : ôtez-vous cela de l'esprit. Il est vrai que Dorante m'est cher : mais je ne sçaurois vous sçavoir mauvais gré d'avoir fait un autre choix.

ANGÉLIQUE.

Vous m'excuserez, mon pere ; vous ne voulez pas me le dire, & vous me ménagez : mais vous étiez très-mécontent de moi.

LE MARQUIS.

Je vous répete que c'est une chimere.

ANGÉLIQUE.

Très-mécontent, vous dis-je ; je sçais à quoi m'en tenir là-dessus, & mon parti est pris.

DORANTE.

Votre parti, Madame ! Ah ! de grâce, achevez. A quoi vous déterminez-vous ?

LE MARQUIS.

Laissons cela, Angélique : il n'est pas question ici de consulter mon goût. Vous êtes destinée à un autre ; c'est au Baron : vous l'aimez, & voilà qui est fini.

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere ; je ne l'épouserai pas non plus, puisque je sçais qu'il ne vous plaît point.

LE MARQUIS.

Vous l'épouserez ; & je vous l'ordonne. Sçavez-vous à quoi j'ai pensé ? Dorante se disposoit à partir, je l'ai retenu. Vous avez une sœur ; j'ai exigé qu'il la vît : j'ai eu de la peine à l'y résoudre. Il a fallu abuser un peu du pouvoir que j'ai sur lui : mais enfin j'ai obtenu que nous irions la voir demain, & peut-être l'arrêtera-t-elle.

DORANTE.

Eh ! Monsieur, cela n'est pas possible.

LE MARQUIS.

Demandez à sa sœur. Dites, Angélique : n'est-il pas vrai qu'elle a de la beauté ?

ANGÉLIQUE.

Mais oui, mon pere.

LE MARQUIS.

Venez ; j'ai dans mon cabinet un portrait d'elle que je veux vous montrer ; & qui, de l'aveu de tout le monde, ne la flatte pas.

SCENE XIV.

LISETTE, LE MARQUIS, ANGÉLIQUE, DORANTE.

LISETTE.

MONSIEUR, il vient de venir un homme que vous avez, dit-il, envoyé chercher pour le Baron, & qui attend dans la Salle.

LE MARQUIS.

Je vais lui parler ; je n'ai qu'un mot à lui dire. Attendez-moi, Dorante ; je reviens dans le moment.

SCENE XV.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

DORANTE, *à part.*

JE ne sçais où j'en suis.

ANGÉLIQUE.

Vous restez donc, Monsieur ?

DORANTE.

Oui, Madame. L'Épine m'a averti que vous aviez à me parler ; & j'allois me rendre à vos ordres, si Monsieur le Marquis ne m'avoit pas arrêté.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai, Monsieur ; j'avois à vous apprendre que je consentois à son mariage avec Lisette.

DORANTE.

Je serai donc le seul qui m'en retournerai le plus malheureux de tous les hommes.

ANGÉLIQUE.

Il faut avouer que vous vous êtes bien mal conduit dans tout ceci.

DORANTE.

Moi, Madame !

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur. Vous me propoſez un inconnu que je refuſe, ſans ſçavoir que c'eſt vous. Quand vous vous nommez, il n'eſt plus temps. J'ai dit que j'avois de l'inclination pour un autre ; &, là-deſſus, vous allez voir ma ſœur.

DORANTE.

Ah ! Madame, j'y vais malgré moi, vous le ſçavez. Monſieur le Marquis veut que je le ſuive. Daignez me défendre de lui tenir parole, je vous le demande en grâce. J'ai beſoin du plaiſir de vous obéir, pour avoir la force de lui réſiſter.

ANGÉLIQUE.

Je le veux bien, à condition pourtant qu'il ne ſçaura pas que je vous le défends.

DORANTE.

Non, Madame ; je prends tout ſur moi, & je parts ce ſoir.

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas que vous partiez non plus : du moins je ne le voudrois pas ; car mon pere m'imputeroit votre départ.

DORANTE.

Eh ! Madame, épargnez-moi, de grâce, le désespoir d'être témoin de votre mariage avec le Baron.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! je ne l'épouserai point, je vous le promets.

DORANTE.

Vous me le promettez ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! mais, je ne vous retiendrois pas, si je voulois l'épouser.

DORANTE.

C'est du moins une grande consolation pour moi. Je n'ai pas l'audace d'en demander davantage.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez parler.

(*Dorante & Angélique se regardent tous deux.*)

DORANTE, *se jettant à genoux.*

Ah ! Madame, qu'entends-je ? Oserai-je croire qu'en ma faveur.....

ANGÉLIQUE.

Levez-vous, Dorante. Vous avez triomphé

d'une

d'une fierté que je désavoue ; & mon cœur vous en venge.

DORANTE.

L'excès de mon bonheur me coupe la parole.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LISETTE, L'ÉPINE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

LE MARQUIS.

QUE signifie ce que je vois ? Dorante à vos genoux, ma fille !

ANGÉLIQUE.

Oui, mon pere : je suis charmée de l'y voir ; & je crois que vous n'en serez pas fâché. Dispensez-moi d'en dire davantage.

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, Dorante ; je suis content. Sortons, je me charge de faire entendre raison au Baron.

LISETTE, *à l'Epine.*

Tiens ; prends ma main, je te la donne.

L'ÉPINE.

Je ne reçois point de présent que je n'en donne. Prends la mienne.

FIN.

LA DISPUTE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

ACTEURS.

LE PRINCE.

HERMIANNE.

CARISE.

EGLÉ.

AZOR.

MESROU.

ADINE.

MESRIN.

MESLIS.

DINA.

LA DISPUTE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

HERMIANNE, LE PRINCE.

HERMIANNE.

Où allons-nous, Seigneur; voici le lieu du monde le plus ſauvage & le plus ſolitaire, & rien n'y annonce la fête que vous m'avez promiſe.

LE PRINCE, *en riant.*

Tout y eſt prêt.

HERMIANNE.

Je n'y comprends rien; qu'eſt-ce que c'eſt que cette maiſon où vous me faites entrer, & qui forme un édifice ſi ſingulier? que ſignifie la hau-

teur prodigieuse des différents murs qui l'environnent? où me menez-vous?

LE PRINCE.

A un spectacle très-curieux. Vous sçavez la question que nous agitâmes hier au soir. Vous souteniez contre toute ma Cour, que ce n'étoit pas votre sexe: mais le nôtre, qui avoit le premier donné l'exemple de l'inconstance & de l'infidélité en amour.

HERMIANNE.

Oui, Seigneur; je le soutiens encore. La premiere inconstance, ou la premiere infidélité n'a pu commencer que par quelqu'un d'assez hardi pour ne rougir de rien. Oh! comment veut-on que les femmes avec la pudeur, & la timidité naturelle qu'elles avoient, & qu'elles ont encore depuis que le monde & sa corruption durent; comment veut-on qu'elles soient tombées les premieres dans des vices de cœur qui demandent autant d'audace, autant de libertinage de sentiment, autant d'effronterie que ceux dont nous parlons? Cela n'est pas croyable.

LE PRINCE.

Eh! sans doute, Hermianne: je n'y trouve pas plus d'apparence que vous; ce n'est pas moi qu'il

faut combattre là-deſſus ; je ſuis de votre ſentiment contre tout le monde, vous le ſçavez.

HERMIANNE.

Oui, vous en êtes par pure galantérie ; je l'ai bien remarqué.

LE PRINCE.

Si c'eſt par galanterie, je ne m'en doute pas. Il eſt vrai que je vous aime, & que mon extrême envie de vous plaire, peut fort bien me perſuader que vous ayez raiſon ; mais ce qui eſt de certain, c'eſt qu'elle me le perſuade ſi finement que je ne m'en apperçois pas. Je n'eſtime point le cœur des hommes, & je vous l'abandonne ; je le crois, ſans comparaiſon, plus ſujet à l'inconſtance & à l'infidélité que celui des femmes ; je n'en excepte que le mien ; à qui même je ne ferois pas cet honneur-là, ſi j'en aimois une autre que vous.

HERMIANNE.

Ce diſcours-là ſent bien l'ironie.

LE PRINCE.

J'en ſerai donc bientôt puni ; car je vais vous donner de quoi me confondre, ſi je ne penſe pas comme vous.

HERMIANNE.

Que voulez-vous dire ?

LE PRINCE.

Oui, c'eſt la nature elle-même que nous allons interroger; il n'y a qu'elle qui puiſſe décider la queſtion ſans replique; & ſûrement elle prononcera en votre faveur.

HERMIANNE.

Expliquez-vous, je ne vous entends point.

LE PRINCE.

Pour bien ſçavoir ſi la premiere inconſtance ou la premiere infidélité eſt venue d'un homme, comme vous le prétendez, & moi auſſi, il faudroit avoir aſſiſté au commencement du monde & de la ſociété.

HERMIANNE.

Sans doute, mais nous n'y étions pas.

LE PRINCE.

Nous allons y être; oui, les hommes & les femmes de ce temps-là, le monde & ſes premieres amours vont reparoître à nos yeux tels qu'ils étoient, ou du moins tels qu'ils ont dû être. Ce ne ſeront peut-être pas les mêmes aventures, mais ce ſeront les mêmes caracteres; vous allez voir le même état de cœur; des âmes tout auſſi neuves

que les premieres ; encore plus neuves, s'il eſt poſſible. (*A Cariſe & à Meſrou.*) Cariſe, & vous Meſrou, partez ; & quand il ſera temps que nous nous retirions, faites le ſignal dont nous ſommes convenus. (*A ſa ſuite.*) Et vous ; qu'on nous laiſſe.

SCENE II.

HERMIANNE, LE PRINCE.

HERMIANNE.

Vous excitez ma curioſité, je l'avoue.

LE PRINCE.

Voici le fait : il y a dix-huit ou dix-neuf ans que la diſpute d'aujourd'hui s'éleva à la Cour de mon pere, s'échauffa beaucoup & dura très-long-temps. Mon pere, naturellement aſſez Philoſophe, & qui n'étoit pas de votre ſentiment, réſolut de ſçavoir à quoi s'en tenir, par une épreuve qui ne laiſsât rien à deſirer. Quatre enfants au berceau, deux de votre ſexe & deux du nôtre furent portés dans la Forêt où il avoit fait bâtir cette maiſon exprès pour eux, où chacun d'eux fut logé à part, & où actuellement même il occupe un ter-

rein dont il n'eſt jamais ſorti, de ſorte qu'ils ne ſe ſont jamais vus. Ils ne connoiſſent encore que Meſrou & ſa ſœur qui les ont élevés, qui ont toujours eu ſoin d'eux, & qui furent choiſis de la couleur dont ils ſont, afin que leurs éleves en fuſſent plus étonnés quand ils verroient d'autres hommes : on va donc pour la premiere fois leur laiſſer la liberté de ſortir de leur enceinte & de ſe connoître ; on leur a appris la langue que nous parlons ; on peut regarder le commerce qu'ils vont avoir enſemble, comme le premier âge du monde ; les premieres amours vont recommencer ; nous verrons ce qui en arrivera.

(Ici on entend un bruit de trompettes.)

Mais hâtons-nous de nous retirer, j'entends le ſignal qui nous en avertit, nos jeunes gens vont paroître ; voici une galérie qui regne tout le long de l'édifice, & d'où nous pourrons les voir & les écouter, de quelque côté qu'ils ſortent de chez eux. Partons.

SCENE III.

CARISE, ÉGLÉ.

CARISE.

Venez, Églé, ſuivez-moi ; voici de nouvelles terres que vous n'avez jamais vues, & que vous pouvez parcourir en ſûreté.

ÉGLÉ.

Que vois-je ? Quelle quantité de nouveaux mondes !

CARISE.

C'eſt toujours le même : mais vous n'en connoiſſez pas toute l'étendue.

ÉGLÉ.

Que de pays, que d'habitations ! il me ſemble que je ne ſuis plus rien dans un ſi grand eſpace ; cela me fait plaiſir & peur.

(*Elle regarde & s'arrête à un ruiſſeau.*)

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette eau que je vois & qui roule à terre ? Je n'ai rien vu de ſemblable à cela dans le monde d'où je ſors.

CARISE.

Vous avez raiſon, & c'eſt ce qu'on appelle un ruiſſeau.

ÉGLÉ, *regardant.*

Ah! Cariſe, approchez, venez voir : il y a quelque choſe qui habite dans le ruiſſeau qui eſt fait comme une perſonne; & elle paroît auſſi étonnée de moi, que je le ſuis d'elle.

CARISE, *riant.*

Eh! non, c'eſt vous que vous y voyez; tous les ruiſſeaux font cet effet-là.

ÉGLÉ.

Quoi! c'eſt-là moi; c'eſt mon viſage.

CARISE.

Sans doute.

ÉGLÉ.

Mais ſçavez-vous bien que cela eſt très beau; que cela fait un objet charmant. Quel dommage de ne l'avoir pas ſçu plutôt!

CARISE.

Il eſt vrai que vous êtes belle.

ÉGLÉ.

Comment belle! admirable! cette découverte-là m'enchante. (*Elle ſe regarde encore.*) Le ruiſſeau fait toutes mes mines & toutes me plaiſent.

Vous devez avoir eu bien du plaisir à me regarder Mesrou & vous. Je passerois ma vie à me contempler; que je vais m'aimer à présent !

CARISE.

Promenez-vous à votre aise; je vous laisse, pour rentrer dans votre habitation où j'ai quelque chose à faire.

ÉGLÉ.

Allez, allez; je ne m'ennuierai pas avec le ruisseau.

SCENE IV.

ÉGLÉ, *un instant seule*; AZOR, *paroît vis-à-vis d'elle.*

EGLÉ, *continuant, & se tâtant le visage.*

JE ne me lasse point de moi. (*Et puis appercevant Azor avec frayeur.*) Qu'est-ce que c'est que cela? une personne comme moi!... N'approchez point.

AZOR, *étendant les bras d'admiration & souriant.*

ÉGLÉ, *continue.*

La personne rit, on diroit qu'elle m'admire.

AZOR *fait un pas.*

ÉGLÉ.

Attendez... Ses regards sont pourtant bien doux... Sçavez-vous parler ?

AZOR.

Le plaisir de vous voir m'a d'abord ôté la parole.

ÉGLÉ, *gaiement.*

La personne m'entend, me répond, & si agréablement.

AZOR.

Vous me ravissez.

ÉGLÉ.

Tant-mieux.

AZOR.

Vous m'enchantez.

ÉGLÉ.

Vous me plaisez aussi.

AZOR.

Pourquoi donc me défendez-vous d'avancer ?

ÉGLÉ.

Je ne vous le défends plus de bon cœur.

AZOR.

Je vais donc approcher.

ÉGLÉ.

J'en ai bien envie. (*Il avance.*) Arrêtez un peu... que je ſuis émue !

AZOR.

J'obéis ; car je ſuis à vous.

ÉGLÉ.

Elle obéit. Venez donc tout-à-fait, afin d'être à moi de plus près. (*Il vient.*) Ah ! la voilà, c'eſt vous ; qu'elle eſt bien faite ! en vérité vous êtes auſſi belle que moi.

AZOR.

Je meurs de joie d'être auprès de vous ; je me donne à vous ; je ne ſçais pas ce que je ſens, je ne ſçaurois le dire.

ÉGLÉ.

Eh ! c'eſt tout comme moi.

AZOR.

Je ſuis heureux, je ſuis agité.

ÉGLÉ.

Je ſoupire.

AZOR.

J'ai beau être auprès de vous, je ne vous vois pas encore aſſez.

ÉGLÉ.

C'eſt ma penſée; mais on ne peut pas ſe voir davantage, car nous ſommes là.

AZOR.

Mon cœur deſire vos mains.

ÉGLÉ.

Tenez; le mien vous les donne : êtes-vous plus contente?

AZOR.

Oui, mais non pas plus tranquille.

ÉGLÉ.

C'eſt ce qui m'arrive : nous nous reſſemblons en tout.

AZOR.

O quelle différence ! tout ce que je ſuis ne vaut pas vos yeux; ils ſont ſi tendres!

ÉGLÉ.

Les vôtres ſi vifs!

AZOR.

Vous êtes ſi mignonne, ſi délicate!

ÉGLÉ.

Oui, mais je vous aſſure qu'il vous ſied fort bien de ne l'être pas tant que moi; je ne voudrois pas que vous fuſſiez autrement, c'eſt une autre

perfection;

perfection; je ne nie pas la mienne, gardez-moi la vôtre.

AZOR.

Je n'en changerai point, je l'aurai toujours.

ÉGLÉ.

Ah! çà, dites-moi; où étiez-vous, quand je ne vous connoissois pas?

AZOR.

Dans un monde à moi, où je ne retournerai plus, puisque vous n'en êtes pas, & que je veux toujours avoir vos mains; ni moi ni ma bouche ne sçaurions plus nous passer d'elles.

ÉGLÉ.

Ni mes mains se passer de votre bouche; mais j'entends du bruit, ce sont des personnes de mon monde: de peur de les effrayer cachez-vous derriere les arbres; je vais vous rappeller.

AZOR.

Oui, mais je vous perdrai de vue.

ÉGLÉ.

Non; vous n'avez qu'à regarder dans cette eau qui coule, mon visage y est, vous l'y verrez.

SCENE V.

MESROU, CARISE, ÉGLÉ.

ÉGLÉ, *soupirant.*

AH ! je m'ennuie déjà de son absence.

CARISE.

Eglé, je vous trouve inquiette, ce me semble; qu'avez-vous?

MESROU.

Elle a même les yeux plus attendris qu'à l'ordinaire.

ÉGLÉ.

C'est qu'il y a une grande nouvelle. Vous croyez que nous ne sommes que trois; je vous avertis que nous sommes quatre; j'ai fait l'acquisition d'un objet qui me tenoit la main tout-à-l'heure.

CARISE.

Qui vous tenoit la main, Églé ! eh! que n'avez-vous appellé à votre secours !

ÉGLÉ.

Du secours contre quoi ? contre le plaisir qu'il me faisoit; j'étois bien-aise qu'il me la tînt, il me

la tenoit par ma permiſſion : il la baiſoit tant qu'il pouvoit ; & je ne l'aurai pas plutôt rappellé ; qu'il la baiſera encore pour mon plaiſir & pour le ſien.

MESROU.

Je ſçais qui c'eſt, je crois même l'avoir entrevu qui ſe retiroit. Cet objet qui s'appelle un homme ; c'eſt Azor, nous le connoiſſons.

ÉGLÉ.

C'eſt Azor : le joli nom ! le cher Azor ! le cher homme ! il va venir.

CARISE.

Je ne m'étonne point qu'il vous aime & que vous l'aimiez ; vous êtes faits l'un pour l'autre.

ÉGLÉ.

Juſtement, nous l'avons deviné de nous-mêmes. (*elle l'appelle.*) Azor, mon Azor ; venez vîte, l'homme.

SCENE VI.

CARISE, ÉGLÉ, MESROU, AZOR.

AZOR.

Eh ! c'est Carise & Mesrou ; ce sont mes amis.

ÉGLÉ, *gaiement.*

Ils me l'ont dit ; vous êtes fait exprès pour moi, moi faite exprès pour vous ; ils me l'apprennent : voilà pourquoi nous nous aimons tant ; je suis votre Églé ; vous, mon Azor.

MESROU.

L'un est l'homme, & l'autre la femme.

AZOR.

Mon Églé, mon charme, mes délices & ma femme.

ÉGLÉ.

Tenez, voilà ma main, consolez-vous d'avoir été caché. (*A Mesrou & à Carise.*) Regardez, voilà comme il faisoit tantôt : falloit-il appeller à mon secours ?

CARISE.

Mes enfants, je vous l'ai déjà dit, votre destination naturelle eſt d'être charmés l'un de l'autre.

ÉGLÉ, *le tenant par la main.*

Il n'y a rien de ſi clair.

CARISE.

Mais il y a une choſe à obſerver, ſi vous voulez vous aimer toujours.

ÉGLÉ.

Oui, je comprends; c'eſt d'être toujours enſemble.

CARISE.

Au contraire, c'eſt qu'il faut de temps en temps vous priver du plaiſir de vous voir.

ÉGLÉ, *étonnée.*

Comment !

AZOR, *étonné.*

Quoi !

CARISE.

Oui, vous dis-je; ſans quoi ce plaiſir diminueroit, & vous deviendroit indifférent.

ÉGLE, *riant.*

Indifférent, indifférent, mon Azor! ha! ha! ha!... la plaiſante penſée!

AZOR, *riant.*

Comme elle s'y entend !

MESROU.

N'en riez pas, elle vous donne un très-bon conseil : ce n'est qu'en pratiquant ce qu'elle vous dit-là, & qu'en nous séparant quelquefois, que nous continuons de nous aimer, Carise & moi.

ÉGLÉ.

Vraiment! je le crois bien; cela peut vous être bon à vous autres qui êtes tous deux si noirs, & qui avez dû vous enfuir de peur, la premiere fois que vous vous êtes vus.

AZOR.

Tout ce que vous avez pu faire, c'est de vous supporter l'un l'autre.

ÉGLÉ.

Et vous seriez bientôt rebutés de vous voir si vous ne vous quittiez jamais; car vous n'avez rien de beau à vous montrer; moi qui vous aime, par exemple, quand je ne vous vois pas, je me passe de vous; je n'ai pas besoin de votre présence : pourquoi? c'est que vous ne me charmez pas; au-lieu que nous nous charmons Azor & moi; il est si beau; moi si admirable, si attrayante, que nous nous ravissons en nous contemplant.

AZOR, *prenant la main d'Églé.*

La ſeule main d'Églé, voyez-vous ! ſa main ſeule, je ſouffre quand je ne la tiens pas; & quand je la tiens, je me meurs, ſi je ne la baiſe; & quand je l'ai baiſée, je me meurs encore.

ÉGLÉ.

L'homme a raiſon : tout ce qu'il vous dit-là, je le ſens; voilà pourtant où nous en ſommes; & vous qui parlez de notre plaiſir, vous ne ſçavez pas ce que c'eſt; nous ne le comprenons pas, nous qui le ſentons; il eſt infini.

MESROU.

Nous ne vous propoſons de vous ſéparer que deux ou trois heures ſeulement dans la journée.

ÉGLÉ.

Pas d'une minute.

MESROU.

Tant-pis.

ÉGLÉ.

Vous m'impatientez, Meſrou; eſt-ce qu'à force de nous voir nous deviendrons laids; ceſſerons-nous d'être charmants?

CARISE.

Non; mais vous ceſſerez de ſentir que vous l'êtes.

ÉGLÉ.

Hé ! qu'eſt-ce qui nous empêchera de le ſentir, puiſque nous le ſommes ?

AZOR.

Églé ſera toujours Églé.

ÉGLÉ.

Azor toujours Azor.

MESROU.

J'en conviens ; mais que ſçait-on ce qui peut arriver ? Suppoſons, par exemple, que je devinſſe auſſi aimable qu'Azor ; que Cariſe devînt auſſi belle qu'Églé.

ÉGLÉ.

Qu'eſt-ce que cela nous feroit ?

CARISE.

Peut-être alors que, raſſaſiés de vous voir, vous feriez tentés de vous quitter tous deux pour nous aimer.

ÉGLÉ.

Pourquoi tentés ? Quitte-t-on ce qu'on aime ? eſt ce-là raiſonner ? Azor & moi nous nous aimons ; voilà qui eſt fini ; devenez beaux tant qu'il vous plaira, que nous importe ? ce ſera votre affaire ; la nôtre eſt arrêtée.

AZOR.

Ils n'y comprendront jamais rien; il faut être nous pour sçavoir ce qui en est.

MESROU.

Comme vous voudrez.

AZOR.

Mon amitié, c'est ma vie.

ÉGLÉ.

Entendez-vous ce qu'il dit, sa vie? comment me quitteroit-il? il faut bien qu'il vive & moi aussi.

AZOR.

Oui, ma vie; comment est-il possible qu'on soit si belle, qu'on ait de si beaux regards, une si belle bouche, &. tout si beau?

ÉGLÉ.

J'aime tant qu'il m'admire!

MESROU.

Il est vrai qu'il vous adore.

AZOR.

Ah! que c'est bien dit! je l'adore. Mesrou me comprend; je vous adore.

ÉGLÉ, *soupirant.*

Adorez donc, mais donnez-moi le temps de respirer; ah!

CARISE.

Que de tendresse ! j'en suis enchantée moi-même. Mais il n'y a qu'un moyen de la conserver, c'est de nous en croire; & si vous avez la sagesse de vous y déterminer, tenez, Eglé, donnez ceci à Azor : ce sera de quoi l'aider à supporter votre absence.

ÉGLÉ, *prenant un portrait que Carise lui donne.*

Comment donc, je me reconnois : c'est encore moi, & bien mieux que dans les eaux du ruisseau ; c'est toute ma beauté, c'est moi. Quel plaisir de se trouver par-tout ! regardez, Azor, regardez mes charmes.

AZOR.

Ah ! c'est Églé, c'est ma chere femme, la voilà, sinon que la véritable est encore plus belle. (*Il baise le portrait.*)

MESROU.

Du moins cela la représente.

AZOR.

Oui, cela la fait désirer. (*il le baise encore.*)

ÉGLÉ.

Je n'y trouve qu'un défaut. Quand il le baise, ma copie a tout.

AZOR, *prenant sa main qu'il baise.*

Otons ce défaut-là.

ÉGLÉ.

Ah çà ! j'en veux autant pour m'amuser.

MESROU.

Choisissez de son portrait ou du vôtre.

ÉGLÉ.

Je les rétiens tous deux.

MESROU.

Oh ! il faut opter, s'il vous plaît, je suis bien aise d'en garder un.

ÉGLÉ.

Hé bien ! en ce cas-là je n'ai que faire de vous pour avoir Azor ; car j'ai déjà son portrait dans mon esprit : ainsi donnez-moi le mien, je les aurai tous deux.

CARISE.

Le voilà d'une autre maniere. Cela s'appelle un Miroir ; il n'y a qu'à presser cet endroit pour l'ouvrir. Adieu, nous reviendrons vous trouver dans quelque temps ; mais de grâce, songez aux petites absences.

SCENE VII.

AZOR, ÉGLÉ.

ÉGLÉ, *tâchant d'ouvrir la boîte.*

VOYONS, je ne ſçaurois l'ouvrir ; eſſayez, Azor, c'eſt-là qu'elle a dit de preſſer.

AZOR *l'ouvre & ſe regarde.*

Bon ! ce n'eſt que moi, je penſe ; c'eſt ma mine que le ruiſſeau d'ici près m'a montrée.

ÉGLÉ.

Ha, ha ! que je voie donc : eh ! point du tout, cher homme ; c'eſt plus moi que jamais ; c'eſt réellement votre Eglé, la véritable ; tenez, approchez.

AZOR.

Eh ! oui, c'eſt vous ! attendez donc, c'eſt nous deux, c'eſt moitié l'un & moitié l'autre ; j'aimerois mieux que ce fût vous toute ſeule, car je m'empêche de vous voir toute entiere.

ÉGLÉ.

Ah ! je ſuis bien aiſe d'y voir un peu de vous

aussi, vous n'y gâtez rien; avancez encore, tenez-vous bien.

AZOR.

Nos visages vont se toucher, voilà qu'ils se touchent : quel bonheur pour le mien ! quel ravissement !

ÉGLÉ.

Je vous sens bien, & je le trouve bon.

AZOR.

Si nos bouches s'approchoient. (*Il lui prend un baiser.*)

ÉGLÉ, *en se retournant.*

Oh ! vous nous dérangez ; à présent je ne vois plus que moi. L'aimable invention qu'un miroir !

AZOR, *prenant le miroir d'Eglé.*

Ah ! le portrait est aussi une excellente chose. (*Il le baise.*)

ÉGLÉ.

Carise & Mesrou sont pourtant de bonnes-gens.

AZOR.

Ils ne veulent que notre bien ; j'allois vous parler d'eux & de ce conseil qu'ils nous ont donné.

ÉGLÉ.

Sur ces abſences, n'eſt-ce pas? j'y rêvois auſſi.

AZOR.

Oui, mon Eglé, leur prédiction me fait quelque peur. Je n'appréhende rien de ma part; mais n'allez pas vous ennuier de moi, au moins; je ſerois déſeſpéré.

ÉGLÉ.

Prenez garde à vous-même; ne vous laſſez pas de m'adorer. En vérité toute belle que je ſuis, votre peur m'effraye auſſi.

AZOR.

Ah! merveille, ce n'eſt pas à vous à trembler.... à quoi rêvez-vous?

ÉGLÉ.

Allons, allons, tout bien examiné, mon parti eſt pris; donnons-nous du chagrin, ſéparons-nous pour deux heures: j'aime encore mieux votre cœur & ſon adoration, que votre préſence qui m'eſt pourtant bien douce.

AZOR.

Quoi! nous quitter!

ÉGLÉ.

Ah! ſi vous ne me prenez pas au mot, tout-à-l'heure je ne le voudrai plus.

AZOR.

Hélas! le courage me manque.

ÉGLÉ.

Tant-pis, je vous déclare que le mien se passe.

AZOR, *pleurant.*

Adieu, Eglé, puisqu'il le faut.

EGLÉ.

Vous pleurez! eh! bien, restez donc, pourvu qu'il n'y ait point de danger.

AZOR.

Mais s'il y en avoit.

ÉGLÉ.

Partez donc.

AZOR.

Je m'enfuis.

SCENE VIII.

ÉGLÉ, *seule.*

AH! il n'y est plus, je suis seule, je n'entends plus sa voix; il n'y a plus que le miroir: (*elle s'y regarde.*) J'ai eu tort de renvoyer mon homme; Carise & Mesrou ne sçavent ce qu'ils disent: (*en

se regardant,) si je m'étois mieux considérée, Azor ne seroit point parti : pour aimer toujours ce que je vois là, il n'avoit pas besoin de l'absence..... Allons, je vais m'asseoir auprès du ruisseau; c'est encore un miroir de plus.

SCENE IX.

ÉGLÉ, ADINE *de loin.*

ÉGLÉ.

MAIS que vois-je ! encore une autre personne.

ADINE.

Ha, ha ! qu'est-ce que c'est que ce nouvel objet-ci ? (*Elle avance.*)

ÉGLÉ.

Elle me considere avec attention, mais ne m'admire point ; ce n'est pas-là un Azor. (*Elle se regarde dans son miroir.*) C'est encore moins une Églé.... je crois pourtant qu'elle se compare.

ADINE.

Je ne sçais que penser de cette figure-là, je ne sçais ce qui lui manque ; elle a quelque chose d'insipide.

ÉGLÉ.

ÉGLÉ.

Elle eſt d'une eſpece qui ne me revient point.

ADINE.

A-t-elle un langage ?... Voyons.... Etes-vous une perſonne ?

ÉGLÉ.

Oui aſſurément, & très-perſonne.

ADINE.

Eh bien ! n'avez-vous rien à me dire ?

ÉGLÉ.

Non ; d'ordinaire on me prévient, c'eſt à moi qu'on parle.

ADINE.

Mais n'êtes-vous pas charmée de moi ?

ÉGLÉ.

De vous ? c'eſt moi qui charme les autres.

ADINE.

Quoi ! vous n'êtes pas bien-aiſe de me voir ?

ÉGLÉ.

Hélas ! ni bien-aiſe, ni fâchée. Qu'eſt-ce que cela me fait ?

ADINE.

Voilà qui eſt particulier ! vous me conſidérez ; je me montre, & vous ne ſentez rien ! c'eſt que

vous regardez ailleurs. Contemplez-moi un peu attentivement ; là, comment me trouvez-vous ?

ÉGLÉ.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt que vous ? Eſt-il queſtion de vous ? Je vous dis que c'eſt d'abord moi qu'on voit, moi qu'on informe de ce qu'on penſe ; voilà comment cela ſe pratique, & vous voulez que ce ſoit moi qui vous contemple pendant que je ſuis préſente !

ADINE.

Sans doute, c'eſt à la plus belle à attendre qu'on la remarque, & qu'on s'étonne.

ÉGLÉ.

Eh bien ! étonnez-vous donc.

ADINE.

Vous ne m'entendez donc pas ? on vous dit que c'eſt à la plus belle à attendre.

ÉGLÉ.

On vous répond qu'elle attend.

ADINE.

Mais ſi ce n'eſt pas moi, où eſt-elle ? je ſuis pourtant l'admiration des trois autres perſonnes qui habitent dans le monde.

ÉGLÉ.

Je ne connois pas vos perſonnes ; mais je ſçais

qu'il y en a trois que je ravis & qui me traitent de merveille.

ADINE.

Et moi je sçais que je suis si belle, si belle, que je me charme moi-même toutes les fois que je me regarde; voyez ce que c'est !

ÉGLÉ.

Que me contez-vous-là-? je ne me considere jamais que je ne sois enchantée, moi qui vous parle.

ADINE.

Enchantée ! il est vrai que vous êtes passable, & même assez gentille: je vous rends justice; je ne suis pas comme vous.

ÉGLÉ, *à part.*

Je la battrois de bon cœur avec sa justice.

ADINE.

Mais de croire que vous pouvez entrer en dispute avec moi; c'est se moquer : il n'y a qu'à voir.

ÉGLÉ.

Mais c'est aussi en voyant que je vous trouve assez laide.

ADINE.

Bon ! c'est que vous me portez envie, & que vous vous empêchez de me trouver belle.

ÉGLÉ.

Il n'y a que votre visage qui m'en empêche.

ADINE.

Mon visage ! oh ! je n'en suis pas en peine ; car je l'ai vu. Allez demander ce qu'il est aux eaux du ruisseau, qui coulent ; demandez-le à Mesrin qui m'adore.

ÉGLE.

Les eaux du ruisseau, qui se moquent de vous, m'apprendront qu'il n'y a rien de si beau que moi, & elles me l'ont déjà appris. Je ne sçais ce que c'est que Mesrin ; mais il ne vous regarderoit pas, s'il me voyoit. J'ai un Azor qui vaut mieux que lui, un Azor que j'aime, qui est presque aussi admirable que moi, & qui dit que je suis sa vie. Vous n'êtes la vie de personne, vous. Et puis j'ai un miroir qui acheve de me confirmer tout ce que mon Azor & le ruisseau assûrent : y a-t-il rien de plus fort ?

ADINE, *en riant.*

Un miroir ! vous avez aussi un miroir ? eh ! à quoi vous sert-il ? à vous regarder ? ah, ah, ah.

ÉGLÉ.

Ah, ah, ah... N'ai-je pas deviné qu'elle me déplairoit ?

ADINE, *en riant.*

Tenez, en voilà un meilleur ; venez apprendre à vous connoître & à vous taire.

CARISE *paroît dans l'éloignement.*

ÉGLÉ, *ironiquement.*

Jettez les yeux ſur celui-ci pour y ſçavoir votre médiocrité, & la modeſtie qui vous eſt convenable avec moi.

ADINE.

Paſſez votre chemin : dès que vous refuſez de prendre du plaiſir à me conſidérer, vous ne m'êtes bonne à rien. Je ne vous parle plus.

(*Elles ne ſe regardent plus.*)

ÉGLÉ.

Et moi j'ignore que vous êtes là. (*Elles s'écartent.*)

ADINE, *à part.*

Quelle folle !

ÉGLÉ, *à part.*

Quelle viſionnaire ! de quel monde cela ſort-il ?

SCENE X.

CARISE, ÉGLÉ, ADINE.

CARISE.

Que faites-vous donc-là toutes deux éloignées l'une de l'autre, & ſans vous parler ?

ADINE, *riant.*

C'eſt une nouvelle figure que j'ai rencontrée & que ma beauté déſeſpere.

ÉGLÉ.

Que diriez-vous de ce fade objet, de cette ridicule eſpece de perſonne qui aſpire à m'étonner, qui me demande ce que je ſens en la voyant, qui veut que j'aie du plaiſir à la voir, qui me dit : hé ! contemplez-moi donc : hé ! comment me trouvez-vous ? & qui prétend être auſſi belle que moi ?

ADINE.

Je ne dis pas cela, je dis plus belle ; comme cela ſe voit dans le miroir.

ÉGLÉ, *montrant le ſien.*

Mais qu'elle ſe voie donc dans celui-ci, ſi elle ôſe.

ADINE.

Je ne lui demande qu'un coup-d'œil dans le mien, qui eſt le véritable.

CARISE.

Doucement; ne vous emportez point, profitez plutôt du haſard qui vous a fait faire connoiſſance enſemble. Uniſſons-nous tous; devenez compagnes, & joignez l'agrément de vous voir à la douceur d'être toutes deux adorées; Eglé par l'aimable Azor qu'elle chérit; Adine par l'aimable Meſrin qu'elle aime. Allons, raccommodez-vous.

ÉGLÉ.

Qu'elle ſe défaſſe donc de ſa viſion de beauté qui m'ennuie.

ADINE.

Tenez; je ſçais le moyen de lui faire entendre raiſon. Je n'ai qu'à lui ôter ſon Azor dont je ne me ſoucie pas... mais rien que pour avoir la paix.

ÉGLÉ, *fâchée.*

Où eſt ſon imbécille Meſrin? Malheur à elle, ſi je le rencontre! Adieu, je m'écarte; car je ne ſçaurois la ſouffrir.

ADINE.

Ha, ha, ha.... mon mérite eſt ſon averſion.

ÉGLÉ, *se retournant.*

Ha, ha, ha... quelle grimace !

SCENE XI.

CARISE, ADINE.

CARISE.

ALLONS, laissez-la dire.

ADINE.

Vraiment ! bien entendu ; elle me fait pitié.

CARISE.

Sortons d'ici ; voilà l'heure de votre leçon de musique : je ne pourrai pas vous la donner, si vous tardez.

ADINE.

Je vous suis, mais j'apperçois Mesrin ; je n'ai qu'un mot à lui dire.

CARISE.

Vous venez de le quitter.

ADINE.

Je ne serai qu'un moment en passant.

SCENE XII.

MESRIN, CARISE, ADINE.

ADINE *appelle.*

MESRIN!

MESRIN, *accourant.*

Quoi! c'eſt vous? c'eſt mon Adine qui eſt revenue! que j'ai de joie! que j'étois impatient!

ADINE.

Eh! non, remettez votre joie: je ne ſuis pas revenue, je m'en retourne; ce n'eſt que par haſard que je ſuis ici.

MESRIN.

Il falloit donc y être avec moi par haſard.

ADINE.

Ecoutez, écoutez ce qui vient de m'arriver.

CARISE.

Abrégez; car j'ai autre choſe à faire.

ADINE.

J'ai fait. (*à Meſrin.*) Je ſuis belle, n'eſt-ce pas?

MESRIN.

Belle; ſi vous êtes belle !

ADINE.

Il n'héſite pas lui; il dit ce qu'il voit.

MESRIN.

Si vous êtes divine ! la beauté même.

ADINE.

Eh ! oui, je n'en doute pas; & cependant vous, Cariſe & moi, nous nous trompons; je ſuis laide.

MESRIN.

Mon Adine !

ADINE.

Elle-même : en vous quittant, j'ai trouvé une nouvelle perſonne qui eſt d'un autre monde, & qui, au-lieu d'être étonnée de moi, d'être tranſportée comme vous l'êtes, & comme elle devroit l'être, vouloit au contraire que je fuſſe charmée d'elle; & ſur le refus que j'en ai fait, m'a accuſée d'être laide.

MESRIN.

Vous me mettez d'une colere !

ADINE.

M'a ſoutenu que vous me quitteriez, quand vous l'auriez vue.

CARISE.

C'eſt qu'elle étoit fâchée.

MESRIN.

Mais, eſt-ce bien une perſonne?

ADINE.

Elle dit qu'oui ; & elle en paroît une, à-peu-près.

CARISE.

C'en eſt une auſſi.

ADINE.

Elle reviendra ſans doute, & je veux abſolument que vous la mépriſiez ; quand vous la trouverez, je veux qu'elle vous faſſe peur.

MESRIN.

Elle doit être horrible.

ADINE.

Elle s'appelle.... attendez, elle s'appelle...

CARISE.

Eglé.

ADINE.

Oui, c'eſt une Églé : voici à préſent comme elle eſt faite : c'eſt un viſage fâché, renfrogné, qui n'eſt pas noir comme celui de Cariſe, qui n'eſt pas blanc comme le mien non plus ; c'eſt une couleur qu'on ne peut pas bien dire.

MESRIN.

Et qui ne plaît pas.

ADINE.

Oh! point du tout, couleur indifférente; elle a des yeux; comment vous dirai-je? des yeux qui ne font pas plaisir; qui regardent, voilà tout: une bouche ni grande ni petite, une bouche qui lui sert à parler; une figure toute droite, & qui seroit pourtant à-peu-près comme la nôtre, si elle étoit bien faite; qui a des mains qui vont & qui viennent, des doigts longs, & maigres, je pense; avec une voix rude & aigre. Oh! vous la reconnoîtrez bien.

MESRIN.

Il me semble que je la vois: laissez-moi faire; il faut la renvoyer dans un autre monde, après que je l'aurai bien mortifiée.

ADINE.

Bien humiliée, bien désolée.

MESRIN.

Et bien moquée. Oh ne vous embarrassez pas, & donnez-moi cette main.

ADINE.

Eh! prenez-la, c'est pour vous que je l'ai.

MESRIN *baiſe ſa main.*

CARISE.

Allons, tout eſt dit, partons.

ADINE.

Quand il aura achevé de baiſer ma main.

CARISE, *lui ôtant la main.*

Laiſſez-la donc, Meſrin; je ſuis preſſée.

ADINE.

Adieu, tout ce que j'aime; je ne ſerai pas long-temps. Songez à ma vengeance.

MESRIN.

Adieu, tout mon charme: je ſuis furieux.

SCENE XIII.

MESRIN, AZOR.

MESRIN, *les premiers mots ſeul, répétant le portrait.*

UNE couleur ni noire ni blanche, une figure toute droite, une bouche qui parle.. où pourrois-je la trouver? (*voyant Azor.*) mais j'apperçois quelqu'un, c'eſt une perſonne comme moi; ſeroit-ce Églé? non, car elle n'eſt point difforme.

AZOR, *le considérant.*

Vous êtes pareil à moi, ce me semble?

MESRIN.

C'est ce que je pensois.

AZOR.

Vous êtes donc un homme?

MESRIN.

On m'a dit qu'oui.

AZOR.

On m'en a dit de moi tout autant.

MESRIN.

On vous a dit: est-ce que vous connoissez des personnes?

AZOR.

Oh oui! je les connoîs toutes, deux noires & une blanche.

MESRIN.

Moi, c'est la même chose; d'où venez-vous?

AZOR.

Du monde.

MESRIN.

Est-ce du mien?

AZOR.

Ah! je n'en sçais rien; car il y en a tant!

MESRIN.

Qu'importe ? votre mine me convient, mettez votre main dans la mienne ; il faut nous aimer.

AZOR.

Oui-dà, vous me réjouiſſez; je me plaîs à vous voir, ſans que vous ayez des charmes.

MESRIN.

Ni vous non plus: je ne me ſoucie pas de vous, ſinon que vous êtes bon-homme.

AZOR.

Voilà ce que c'eſt : je vous trouve de même, un bon camarade; moi un autre bon camarade: je me moque du viſage.

MESRIN.

Eh! quoi donc, c'eſt par la bonne humeur que je vous regarde. A propos, prenez-vous vos repas?

AZOR.

Tous les jours.

MESRIN.

Eh! bien, je les prends auſſi ; prenons-les enſemble pour notre divertiſſement, afin de nous tenir gaillards. Allons, ce ſera pour tantôt, nous rirons, nous ſauterons; n'eſt-il pas vrai? J'en ſaute déjà. (*Il ſaute.*)

AZOR, *ſautant auſſi.*

Moi de même, & nous ſerons deux, peut-être quatre; car je le dirai à ma blanche qui a un viſage, il faut voir! ah! ah! c'eſt elle qui en a un qui vaut mieux que nous deux.

MESRIN.

Oh! je le crois, camarade; car vous n'êtes rien du tout, ni moi non plus, auprès d'une autre mine que je connois, que nous mettrons avec nous, qui me tranſporte, & qui a des mains ſi douces, ſi blanches, qu'elle me laiſſe tant baiſer!

AZOR.

Des mains, camarade; eſt-ce que ma blanche n'en a pas auſſi qui ſont céleſtes, & que je careſſe tant qu'il me plaît; je les attends.

MESRIN.

Tant mieux, je viens de quitter les miennes; & il faut que je vous quitte auſſi pour une petite affaire. Reſtez ici juſqu'à ce que je revienne avec mon Adine, & ſautons encore pour nous réjouir de l'heureuſe rencontre. (*Ils ſautent tous deux en riant.*) Ha, ha, ha.

SCENE

SCENE XIV.

AZOR, MESRIN, ÉGLÉ.

ÉGLÉ, *s'approchant.*

Qu'est-ce que c'est que cela qui plaît tant?

MESRIN, *la voyant.*

Ah, le bel objet qui nous écoute!

AZOR.

C'est ma blanche, c'est Églé.

MESRIN, *à part.*

Églé! c'est-là ce visage fâché?

AZOR.

Ah! que je suis heureux!

ÉGLÉ, *s'approchant.*

C'est donc un nouvel ami qui nous a apparu tout-d'un-coup?

AZOR.

Oui, c'est un camarade que j'ai fait qui s'appelle homme, & qui arrive d'un monde ici près.

MESRIN.

Ah, qu'on a de plaisir dans celui-ci!

ÉGLÉ.

En avez-vous plus que dans le vôtre?

MESRIN.

Oh! je vous en assûre.

ÉGLÉ.

Eh! bien, l'homme, il n'y a qu'à y rester.

AZOR.

C'est ce que nous disions; car il est tout-à-fait bon & joyeux. Je l'aime, non pas comme j'aime ma ravissante Églé que j'adore, au-lieu qu'à lui je n'y prends seulement pas garde: il n'y a que sa compagnie que je cherche pour parler de vous, de votre bouche, de vos yeux, de vos mains, après qui je languissois. (*Il lui baise une main.*)

MESRIN, *lui prenant l'autre main.*

Je vais donc prendre l'autre. (*Il baise cette main. Eglé rit & ne dit mot.*)

AZOR, *lui reprenant cette main.*

Oh! doucement, ce n'est pas ici votre blanche; c'est la mienne: ces deux mains sont à moi, vous n'y avez rien.

ÉGLÉ.

Ah! il n'y a point de mal; mais à propos, allez-vous-en, Azor: vous sçavez bien que l'absence est

nécessaire; il n'y a pas assez long-temps que la nôtre dure.

A Z O R.

Comment! il y a je ne sçais combien d'heures que je ne vous ai vue.

É G L É.

Vous vous trompez: il n'y a pas assez long-temps, vous dis-je : je sçais bien compter; & ce que j'ai résolu, je le veux tenir.

A Z O R.

Mais vous allez rester seule.

É G L É.

Eh ! bien, je m'en contenterai.

MESRIN.

Ne la chagrinez pas, camarade.

A Z O R.

Je crois que vous vous fâchez contre moi.

É G L É.

Pourquoi m'obstinez-vous? Ne vous a-t-on pas dit qu'il n'y a rien de si dangereux que de nous voir?

A Z O R.

Ce n'est peut-être pas la vérité.

É G L É.

Et moi je me doute que ce n'est pas un men-

ſonge. (*Cariſe paroît ici dans l'éloignement, & écoute.*)

AZOR.

Je parts donc pour vous complaire; mais je ſerai bientôt de retour. Allons, camarade, qui avez affaire, venez avec moi pour m'aider à paſſer le temps.

MESRIN.

Oui, mais...

ÉGLÉ, *ſouriant.*

Quoi ?

MESRIN.

C'eſt qu'il y a long-temps que je me promene.

ÉGLÉ.

Il faut qu'il ſe repoſe.

MESRIN.

Et j'aurois empêché que la belle femme ne s'ennuie.

ÉGLÉ.

Oui, il empêcheroit....

AZOR.

N'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit être ſeule ? Sans cela je la déſennuierois encore mieux que vous. Partons.

ÉGLÉ, *à part, & de dépit.*

Partons.

SCENE XV.

CARISE, ÉGLÉ.

CARISE *approche & regarde Églé qui rêve.*

A QUOI rêvez-vous donc ?

ÉGLÉ.

Je rêve que je ne suis pas de bonne humeur.

CARISE.

Avez-vous du chagrin ?

ÉGLÉ.

Ce n'est pas du chagrin non plus ; c'est de l'embarras d'esprit.

CARISE.

D'où vient-il ?

ÉGLÉ.

Vous nous disiez tantôt qu'en fait d'amitié on ne sçait ce qui peut arriver.

CARISE.

Il est vrai.

ÉGLÉ.

Eh bien ! je ne sçais ce qui m'arrive.

CARISE.

Mais qu'avez-vous ?

ÉGLÉ.

Il me ſemble que je ſuis fâchée contre moi, que je ſuis fâchée contre Azor ; je ne ſçais à qui j'en ai.

CARISE.

Pourquoi fâchée contre vous ?

ÉGLÉ.

C'eſt que j'ai deſſein d'aimer toujours Azor, & j'ai peur d'y manquer.

CARISE.

Seroit-il poſſible ?

ÉGLÉ.

Oui, j'en veux à Azor, parce que ſes manieres en ſont cauſe.

CARISE.

Je ſoupçonne que vous lui cherchez querelle.

ÉGLÉ.

Vous n'avez qu'à me répondre toujours de même, je ſerai bientôt fâchée contre vous auſſi.

CARISE.

Vous êtes, en effet, de bien mauvaiſe humeur ; mais que vous a fait Azor ?

ÉGLÉ.

Ce qu'il m'a fait? Nous convenons de nous ſéparer; il part, il revient ſur le champ, il voudroit toujours être là. A la fin ce que vous lui avez prédit, lui arrivera.

CARISE.

Quoi? vous ceſſerez de l'aimer?

ÉGLÉ.

Sans doute. Si le plaiſir de ſe voir s'en va, quand on le prend trop ſouvent; eſt-ce ma faute à moi?

CARISE.

Vous nous avez ſoutenu que cela ne ſe pouvoit pas.

ÉGLÉ.

Ne me chicanez donc pas. Que ſçavois-je? je l'ai ſoutenu par ignorance.

CARISE.

Eglé, ce ne peut pas être ſon trop d'empreſſement à vous voir qui lui nuit auprès de vous: il n'y a pas aſſez long-temps que vous le connoiſſez.

ÉGLÉ.

Pas mal de temps; nous avons déjà eu trois

conversations ensemble, & apparemment que la longueur des entretiens est contraire.

CARISE.

Vous ne dites pas son véritable tort, encore une fois.

ÉGLÉ.

Oh ! il en a encore un & même deux, il en a je ne sçais combien : premierement, il m'a contrariée ; car mes mains sont à moi, je pense : elles m'appartiennent ; & il défend qu'on les baise.

CARISE.

Et qui est-ce qui a voulu les baiser ?

ÉGLÉ.

Un camarade qu'il a découvert tout nouvellement, & qui s'appelle homme.

CARISE.

Et qui est aimable ?

ÉGLÉ.

Oh ! charmant, plus doux qu'Azor, & qui proposoit aussi de demeurer pour me tenir compagnie ; & ce fantasque d'Azor ne lui a permis ni la main ni la compagnie ; l'a querellé, l'a emmené brusquement sans consulter mon desir. Ha ! ha ! je ne suis donc pas ma maitresse ! il ne se

ſie donc pas à moi ! il a donc peur qu'on ne m'aime ?

CARISE.

Non; mais il a craint que ſon camarade ne vous plût.

ÉGLÉ.

Eh ! bien, il n'a qu'à me plaire davantage; car à l'égard d'être aimée, je ſuis bien-aiſe de l'être, je le déclare : & au lieu d'un camarade, en eût-il cent, je voudrois qu'ils m'aimaſſent tous, c'eſt mon plaiſir. Il veut que ma beauté ſoit pour lui tout ſeul, & moi je prétends qu'elle ſoit pour tout le monde.

CARISE.

Tenez; votre dégoût pour Azor ne vient pas de tout ce que vous dites-là ; mais de ce que vous aimez mieux à préſent ſon camarade que lui.

ÉGLÉ.

Croyez-vous ? vous pourriez bien avoir raiſon.

CARISE.

Eh ! dites-moi, ne rougiſſez-vous pas un peu de votre inconſtance ?

ÉGLÉ.

Il me paroît qu'oui : mon accident me fait honte ; j'ai encore cette ignorance-là.

CARISE.

Ce n'en eſt pas une ; vous aviez tant promis de l'aimer conſtamment !

ÉGLÉ.

Attendez ; quand je l'ai promis, il n'y avoit que lui : il falloit donc qu'il reſtât ſeul ; le camarade n'étoit pas de mon compte.

CARISE.

Avouez que ces raiſons-là ne ſont point bonnes : vous les aviez tantôt réfutées d'avance.

ÉGLÉ

Il eſt vrai que je ne les eſtime pas beaucoup ; il y en a pourtant une excellente : c'eſt que le camarade vaut mieux qu'Azor.

CARISE.

Vous vous méprenez encore là-deſſus : ce n'eſt pas qu'il vaille mieux ; c'eſt qu'il a l'avantage d'être nouveau venu.

ÉGLÉ.

Mais cet avantage-là eſt conſidérable ; n'eſt-ce rien que d'être nouveau venu ? n'eſt-ce rien que d'être un autre ? cela eſt fort joli, au moins ; ce ſont des perfections qu'Azor n'a pas.

CARISE.

Ajoutez que ce nouveau venu vous aimera.

ÉGLÉ.

Juftement, il m'aimera, je l'efpere : il a encore cette qualité-là.

CARISE.

Au-lieu qu'Azor n'en eft pas à vous aimer.

ÉGLÉ.

Eh non! car il m'aime déjà.

CARISE.

Quels étranges motifs de changement ; je gagerois bien que vous n'en êtes pas contente.

ÉGLÉ.

Je ne fuis contente de rien. D'un côté le changement me fait peine, de l'autre il me fait plaifir : je ne puis pas plus empêcher l'un que l'autre ; ils font tous deux de conféquence. Auquel des deux fuis-je le plus obligée? faut-il me faire de la peine? faut-il me faire du plaifir? je vous défie de le dire.

CARISE.

Confultez votre bon cœur ; vous fentirez qu'il condamne votre inconftance.

ÉGLÉ.

Vous n'écoutez donc pas. Mon bon cœur le

condamne, mon bon cœur l'approuve : il dit oui, il dit non ; il eſt de deux avis : il n'y a donc qu'à choiſir le plus commode.

CARISE.

Sçavez-vous le parti qu'il faut prendre ? C'eſt de fuir le camarade d'Azor. Allons, venez ; vous n'aurez pas la peine de combattre.

ÉGLÉ, *voyant venir Meſrin.*

Oui ; mais nous fuyons bien tard : voilà le combat qui vient ; le camarade arrive.

CARISE.

N'importe, efforcez-vous, courage ; ne le regardez pas.

SCENE XVI.

MESROU, *de loin, voulant retenir Meſrin qui ſe dégage ;* ÉGLÉ, CARISE.

MESROU.

IL s'échappe de moi ; il veut être inconſtant : empêchez-le d'approcher.

CARISE, *à Mesrin.*

N'avancez pas.

MESRIN.

Pourquoi?

CARISE.

C'est que je vous le défends. Mesrou & moi nous devons avoir quelque autorité sur vous: nous sommes vos maîtres.

MESRIN, *se révoltant.*

Mes maîtres! qu'est-ce que c'est qu'un maître?

CARISE.

Eh! bien, je ne vous le commande plus: je vous en prie; & la belle Églé joint sa priere à la mienne.

ÉGLÉ.

Moi! point du tout: je ne joins point de priere.

CARISE, *à Eglé, à part.*

Retirons-nous; vous n'êtes pas encore sûre qu'il vous aime.

ÉGLÉ.

Oh! je n'espere pas le contraire; il n'y a qu'à lui demander ce qui en est. Que souhaitez-vous, le joli camarade?

MESRIN.

Vous voir, vous contempler, vous admirer, vous appeller mon âme.

ÉGLÉ.

Vous voyez bien qu'il parle de ſon âme. Eſt-ce que vous m'aimez?

MESRIN.

Comme un perdu.

ÉGLÉ.

Ne l'avois-je pas bien dit?

MESRIN.

M'aimez-vous auſſi?

ÉGLÉ.

Je voudrois bien m'en diſpenſer, ſi je le pouvois, à cauſe d'Azor qui compte ſur moi.

MESROU.

Meſrin, imitez Eglé. Ne ſoyez point infidele.

ÉGLÉ.

Meſrin! l'homme s'appelle Meſrin?

MESRIN.

Eh! oui.

ÉGLE.

L'ami d'Adine?

MESRIN.

C'eſt moi qui l'étois, & qui n'ai plus beſoin de ſon portrait.

ÉGLÉ *le prend.*

Son portrait & l'ami d'Adine ! il a encore ce mérite-là ! ah, ah ! Cariſe, voilà trop de qualités; il n'y a pas moyen de réſiſter. Meſrin, venez, que je vous aime.

MESRIN.

Ah, délicieuſe main que je poſſede !

ÉGLÉ.

L'incomparable ami que je gagne !

MESROU.

Pourquoi quitter Adine ? Avez-vous à vous plaindre d'elle ?

MESRIN.

Non; c'eſt ce beau viſage-là qui veut que je la laiſſe.

ÉGLÉ.

C'eſt qu'il a des yeux; voilà tout.

MESRIN.

Oh ! pour infidele, je le ſuis : mais je n'y ſçaurois que faire.

ÉGLÉ.

Oui, je l'y contrains : nous nous contraignons tous deux.

CARISE.

Azor & elle vont être au déſeſpoir.

MESRIN.

Tant-pis.

ÉGLÉ.

Quel remede ?

CARISE.

Si vous voulez, je ſçais le moyen de faire ceſſer leur affliction avec leur tendreſſe.

MESRIN.

Eh ! bien, faites.

ÉGLÉ.

Eh ! non, je ſerai bien aiſe qu'Azor me regrette ; moi. Ma beauté le mérite. Il n'y a point de mal auſſi qu'Adine ſoupire un peu, pour lui apprendre à ſe méconnoître.

SCENE XVII.

MESRIN, ÉGLÉ, CARISE, AZOR, MESROU.

MESROU.

Voici Azor.

MESRIN.

Le camarade m'embraſſe, il va être bien étonné.

CARISE.

A ſa contenance, on diroit qu'il devine le tort que vous lui faites.

ÉGLÉ.

Oui ; il eſt triſte. Ah ! il y a bien de quoi.
(Azor s'avance honteux, elle continue.)
Êtes-vous bien fâché, Azor ?

AZOR.

Oui, Églé.

ÉGLÉ.

Beaucoup ?

AZOR.

Aſſûrément.

ÉGLÉ.

Il y paroît : & comment ſçavez-vous que j'aime Meſrin ?

AZOR, *étonné.*

Comment !

MESRIN.

Oui, camarade.

AZOR.

Églé vous aime ; elle ne ſe ſoucie plus de moi !

ÉGLÉ.

Il eſt vrai.

AZOR, *gai.*

Eh ! tant-mieux, continuez ; je ne me ſoucie plus de vous non plus ; attendez-moi, je reviens.

ÉGLÉ.

Arrêtez donc ; que vouïez-vous dire ? vous ne m'aimez plus ! qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

AZOR, *en s'en-allant.*

Tout-à-l'heure, vous ſçaurez le reſte.

SCENE XVIII.

MESROU, ÉGLÉ, CARISE, MESRIN.

MESRIN.

Vous le rappellez, je pense : & d'où vient? qu'avez-vous affaire à lui, puisque vous m'aimez?

ÉGLÉ.

Eh! laissez-moi faire : je ne vous en aimerai que mieux, si je puis le ravoir : c'est seulement que je ne veux rien perdre.

CARISE & MESROU, *riant.*

Hé, hé, hé, hé.

ÉGLÉ.

Le beau sujet de rire!

SCENE XIX.

MESROU, CARISE, ÉGLÉ, MESRIN, ADINE.

ADINE, *riant.*

Bon jour, la belle Églé; quand vous voudrez vous voir, adreſſez-vous à moi: j'ai votre portrait, on me l'a cédé.

EGLÉ, *lui jettant le ſien.*

Tenez, je vous rends le vôtre, qui ne vaut pas la peine que je le garde.

ADINE.

Comment, Meſrin, mon portrait! Et comment l'a-t-elle?

MESRIN.

C'eſt que je l'ai donné.

ÉGLÉ.

Allons, Azor; venez que je vous parle.

MESRIN.

Que vous lui parliez! Et moi.

ADINE.

Paſſez ici, Meſrin; que faites-vous-là? Vous extravaguez, je penſe.

SCENE DERNIERE.

MESROU, CARISE, ÉGLÉ, MESRIN, LE PRINCE, HERMIANNE, ADINE, MESLIS, DINA.

HERMIANNE, *entrant avec vivacité.*

NON, laissez-moi, Prince ; je n'en veux pas voir davantage. Cette Adine & cette Églé me sont insupportables ; il faut que le sort soit tombé sur ce qu'il y aura jamais de plus haïssable parmi mon sexe.

ÉGLÉ.

Qu'est-ce que c'est que toutes ces figures-là, qui arrivent en grondant ? Je me sauve. (*Ils veulent tous fuir.*)

CARISE.

Demeurez tous, n'ayez point de peur. Voici de nouveaux camarades qui viennent, ne les épouvantez point ; & voyons ce qu'ils pensent.

MESLIS, *s'arrêtant au milieu du Théâtre.*

Ah ! chère Dina, que de personnes !

DINA.

Oui, mais nous n'avons que faire d'elles.

MESLIS.

Sans doute ; il n'y en a pas une qui vous ressemble. Ah ! c'est vous, Carise & Mesrou ; tout cela est-il hommes ou femmes ?

CARISE.

Il y a autant de femmes que d'hommes, voilà les unes & voici les autres. Voyez, Meslis, si parmi les femmes vous n'en verriez pas quelqu'une qui vous plairoit encore plus que Dina ; on vous la donneroit.

ÉGLÉ.

J'aimerois bien son amitié.

MESLIS.

Ne l'aimez point, car vous ne l'aurez pas.

CARISE.

Choisissez-en une autre.

MESLIS.

Je vous remercie, elles ne me déplaisent point : mais je ne me soucie pas d'elles ; il n'y a qu'une Dina dans le monde.

DINA, *jettant son bras sur le sien.*

Que c'est bien dit !

CARISE.

Et vous, Dina, examinez.

DINA, *le prenant par-dessous le bras.*

Tout est vu, allons-nous-en.

HERMIANNE.

L'aimable enfant ! Je me charge de sa fortune.

LE PRINCE.

Et moi de celle de Meslis.

DINA.

Nous avons assez de nous deux.

LE PRINCE.

On ne vous séparera pas. Allez, Carise, qu'on les mette à part ; & qu'on place les autres suivant mes ordres. (*à Hermianne.*) Les deux sexes n'ont rien à se reprocher, Madame : vices & vertus, tout est égal entr'eux.

HERMIANNE.

Ah ! je vous prie, mettez-y quelque différence ; votre sexe est d'une perfidie horrible : il change à propos de rien, sans chercher même de prétexte.

LE PRINCE.

Je l'avoue. Le procédé du vôtre est du moins plus hypocrite, & par-là plus décent ; il fait plus de façons avec sa conscience que le nôtre.

HERMIANNE.

Croyez-moi, nous n'avons pas lieu de plaisanter. Partons.

FIN.

FÉLICIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

ACTEURS.

FÉLICIE.

LUCIDOR.

LA FÉE, ſous le nom d'Hortenſe.

LA MODESTIE.

DIANE.

TROUPE DE CHASSEURS.

FÉLICIE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FÉLICIE; LA FÉE, *ſous le nom d'Hortenſe.*

FÉLICIE.

Il faut avouer qu'il fait un beau jour.

HORTENSE.

Auſſi y a-t-il long-temps que nous nous promenons.

FÉLICIE.

Auſſi, le plaiſir d'être avec vous, qui eſt toujours ſi grand pour moi, ne m'a-t-il jamais été ſi ſenſible.

HORTENSE.

Je crois, en effet, que vous m'aimez, Félicie.

FÉLICIE.

Vous croyez, Madame ! Quoi ! n'eſt-ce que d'aujourd'hui que vous êtes bien sûre de cette vérité-là ; vous, avec qui je ſuis dès mon enfance, vous à qui je dois tout ce que je puis avoir d'eſtimable dans le cœur & dans l'eſprit ?

HORTENSE.

Il eſt vrai que vous avez toujours été l'objet de mes complaiſances ; & s'il vous reſte encore quelque choſe à deſirer de mon pouvoir & de ma ſcience, vous n'avez qu'à parler, Félicie ; je ne vous ai aujourd'hui amenée ici que pour vous le dire.

FÉLICIE.

Vos bontés m'ont-elles rien laiſſé à ſouhaiter ?

HORTENSE.

N'y a-t-il point quelque vertu, quelque qualité dont je puiſſe encore vous douer ?

FÉLICIE.

Il n'y en a point dont vous n'ayez voulu embellir mon âme.

HORTENSE.

Vous avez bien de l'eſprit ; en demandez-vous encore ?

FÉLICIE.

Je m'en fie à votre tendresse : elle m'en a sans doute donné tout ce qu'il m'en faut.

HORTENSE.

Parcourez tous les avantages possibles, & voyez celui que je puis augmenter en vous, ou bien ajouter à ceux que vous avez : rêvez-y.

FÉLICIE.

J'y rêve, puisque vous me l'ordonnez, & jusqu'ici, je ne vois rien ; car, enfin, que demanderois-je ? Attendez pourtant, Madame ; des grâces, par exemple ; je n'y songeois point : qu'en dites-vous ? Il me semble que je n'en ai pas assez.

HORTENSE.

Des grâces, Félicie ! je m'en garderai bien : la Nature y a suffisamment pourvu ; & si je vous en donnois encore, vous en auriez trop ; je vous nuirois.

FÉLICIE.

Ah, Madame ! ce n'est assurément que par bonté que vous le dites.

HORTENSE.

Non ; je vous parle sérieusement.

FÉLICIE.

Je pense pourtant que je n'en serois que mieux, si j'en avois un peu plus.

HORTENSE.

L'indústrie de toutes vos réponses m'a fait deviner que vous en viendriez-là.

FÉLICIE.

Hélas! Madame, c'est de bonne-foi; si je sçavois mieux, je le dirois.

HORTENSE.

Songez que c'est peut-être de tous les dons le plus dangereux que vous choisissez, Félicie.

FÉLICIE.

Dangereux, Madame ! oh ! que non ; vous m'avez trop bien élevée ; il n'y a rien à craindre.

HORTENSE.

Vous ne vous y arrêtez pourtant que par l'envie de plaire.

FÉLICIE.

Mais de plaire ; non. Ce n'est pas positivement cela : c'est qu'on a l'amitié de tout le monde, quand on est aimable ; & l'amitié de tout le monde est utile & souhaitable.

HORTENSE.

Oui, l'amitié ; mais non pas l'amour de tout le monde.

FÉLICIE.

Oh! pour celui-là, je n'y ſonge pas, je vous aſſûre.

HORTENSE.

Vous n'y ſongez pas, Félicie! regardez-moi; vous rougiſſez: êtes-vous ſincere?

FÉLICIE.

Peut-être que je ne le ſuis pas autant que je l'ai cru.

HORTENSE.

N'importe. Puiſque vous le voulez, ſoyez aimable autant qu'on le peut être.

(*Hortenſe la frappe de la main ſur l'épaule.*)

FÉLICIE, *treſſaillant de joie.*

Ah!.... Je vous ſuis bien obligée, Madame.

HORTENSE.

Vous voilà pourvue de toutes les grâces imaginables.

FELICIE.

J'en ai une reconnoiſſance infinie ; & apparemment qu'il y a bien du changement en moi, quoique je ne le voie pas.

HORTENSE.

C'eſt à-dire que vous voulez en être sûre.

(*Elle lui préſente un petit miroir.*)

Tenez, regardez-vous.

(*Félicie ſe regarde.*)

(*Hortenſe continue.*)

Comment vous trouvez-vous?

FÉLICIE.

Comblée de vos bontés; vous n'y avez rien épargné.

HORTENSE.

Vous vous en réjouiſſez; je ne ſçais ſi vous ne devriez pas en être inquiète.

FÉLICIE.

Allez, Madame, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

HORTENSE.

Je l'eſpere; mais à ce préſent que je viens de vous faire, j'y prétends joindre encore une choſe. Vous allez dans le monde, je veux vous y rendre heureuſe; & il faut pour cela que je connoiſſe parfaitement vos inclinations, afin de vous aſſurer le genre de bonheur qui vous ſera le plus convenable. Voyez-vous cet endroit où nous ſommes? C'eſt le monde même.

FÉLICIE.

FÉLICIE.

Le monde! & je croyois être encore auprès de notre demeure.

HORTENSE.

Vous n'en êtes pas éloignée non plus; mais ne vous embarrassez de rien. Quoi qu'il en soit, votre cœur va trouver ici tout ce qui peut déterminer son goût.

SCENE II.

FÉLICIE, HORTENSE, LA MODESTIE.

HORTENSE, *à la Modestie qui est à quelques pas.*

Vous, approchez.

(*Quand la Modestie est venue.*)

C'est une Compagne que je vous laisse, Félicie; elle porte le nom d'une de vos plus estimables qualités, la Modestie, ou plutôt la Pudeur.

FÉLICIE.

Je ne sçais tout ce que cela signifie; mais je la

trouve charmante ; & je ſerai ravie d'être avec elle. Nous ne nous quitterons donc point ?

HORTENSE.

Votre union dépend de vous ; gardez toujours cette qualité dont elle porte le nom, & vous ſerez toujours enſemble.

FÉLICIE, *s'en-allant à elle.*

Oh ! vraiment ; nous ſerons donc inſéparables.

HORTENSE.

Adieu, je vous laiſſe ; mais je ne vous abandonne point.

FÉLICIE.

Votre retraite m'afflige. Que ſçais-je ce qui peut m'arriver ici où je ne connoîs perſonne ?

HORTENSE.

N'y craignez rien, vous dis-je ; c'eſt moi qui vous y protége. Adieu.

SCENE III.

FÉLICIE, LA MODESTIE.

FÉLICIE.

SUR ce pied-là, ſoyons donc en repos, & parcourons ces lieux. Voilà un canton qui me paroît bien riant : ma chere Compagne, allons-y ; voyons ce que c'eſt.

LA MODESTIE.

Non ; j'y entends du bruit ; tournons plutôt de l'autre côté, je le crois plus sûr pour vous.

FÉLICIE.

Qu'appellez-vous, plus sûr ?

LA MODESTIE.

Oui ; vous êtes extrêmement jolie, & l'endroit où vous voulez vous engager, me paroît un pays trop galant.

FÉLICIE.

Eh bien ! eſt-ce qu'on m'y fera un crime d'être jolie, dans ce pays galant ? Ne ſommes-nous ici que pour y viſiter des déſerts ?

LA MODESTIE.

Non; mais je prévois de l'autre côté les piéges qu'on y pourra tendre à votre cœur; &, franchement, j'ai peur que nous ne nous y perdions.

FÉLICIE.

Eh! comment l'entendez-vous donc, s'il vous plaît, ma chere Compagne? Quoi! ſous le prétexte qu'on eſt aimable, on n'oſera pas ſe montrer! il ne faudra rien voir, toujours s'enfuir, & ne s'occuper qu'à faire la ſauvage? La condition d'une jolie perſonne ſeroit donc bien triſte! Oh! je ne crois point cela du tout; il vaudroit mieux être laide. Je redemanderois la médiocrité des agréments que j'avois, ſi cela étoit; &, à vous entendre dire, ce ſeroit une vraie perte pour une fille, que de perdre ſa laideur; ce ſeroit lui rendre un très-mauvais office, que de la rendre aimable: & on ne l'a jamais compris de cette maniere-là.

LA MODESTIE.

Ecoutez, Félicie; ne vous y trompez pas: les grâces & la ſageſſe ont toujours eu de la peine à reſter enſemble.

FÉLICIE.

A la bonne heure; s'il n'y avoit pas un peu

de peine, il n'y auroit pas grand mérite. A l'égard des piéges dont vous parlez, il me semble à moi qu'il n'est pas question de les fuir, mais d'apprendre à les mépriser; & pourquoi? parce qu'ils sont inutiles pour qui les méprise, & qu'en les fuyant d'un côté, on peut les trouver d'un autre. Voilà mes idées que je crois bonnes.

LA MODESTIE.

Elles sont hardies.

FÉLICIE.

Toutes simples. Que peut-il m'arriver dans le canton que vous craignez tant? Voyons; si je plais, on m'y regardera; n'est-il pas vrai? Supposons même qu'on m'y parle. Eh bien! qu'on m'y regarde, qu'on m'y parle; qu'on m'y fasse des compliments, si l'on veut: quel mal cela me féra-t-il? Sont-ce-là ces piéges si redoutables, qu'il faille renoncer au jour pour les éviter? Me prenez-vous pour un enfant?

LA MODESTIE.

Vous avez trop de confiance, Félicie.

FÉLICIE.

Et vous, bien des terreurs paniques, Modestie.

LA MODESTIE.

Je ſuis timide, il eſt vrai; c'eſt mon caractere.

FÉLICIE.

Fort bien; &, moyennant ce caractere, nous voilà donc condamnées à reſter là : nos relations ſeront curieuſes!

LA MODESTIE.

Je ne vous dis pas de reſter là; voyons toujours ce côté-là, il eſt plus tranquille.

FÉLICIE.

Quelle antipathie avez-vous pour l'autre?

LA MODESTIE.

Quel dégoût vous prend-il pour celui-ci?

FÉLICIE.

C'eſt qu'il me réjouit moins la vue.

LA MODESTIE.

Et moi, c'eſt que je fuis le danger que je ſoupçonne ici.

FÉLICIE.

Mais, pour le fuir, il faut le voir.

LA MODESTIE.

Il n'eſt quelquefois plus temps de le fuir, quand on l'a vu.

FÉLICIE.

Encore une fois, pour fuir, il faut un objet;

on ne fuit point ſans avoir peur de quelque choſe, & je ne vois rien qui m'épouvante.

LA MODESTIE.

Diſons mieux; vous avez des charmes, & vous voulez qu'on les voie.

FÉLICIE.

Et parce que j'en ai, il faut que je les cache; il faut que l'obſcurité ſoit mon partage! Eh! que ne m'a-t-on dit que c'étoit le plus grand malheur du monde que d'être jolie, puiſqu'il faut être eſclave des conſéquences de ſon viſage? Ne voyez-vous pas bien que la raiſon n'eſt point d'accord de cela?

LA MODESTIE.

Plus que vous ne croyez.

FÉLICIE.

Je me ſuis donc étrangement trompée! j'ai ſouhaité d'être aimable, afin qu'on m'aimât, dès qu'on me verroit: ce qui eſt aſſûrément très-innocent; & il ſe trouveroit que, ſelon vos chicanes, ce ſeroit afin qu'on ne me vît jamais. En vérité, je ne ſçaurois goûter ce que vous me dites.

LA MODESTIE.

Je n'inſiſte plus; il en ſera ce qui vous plaira.

FÉLICIE.

Il en ſera ce qui me plaira ! ce n'eſt pas-là répondre ; je veux que vous ſoyez de mon avis, dès que j'ai raiſon. Puiſque vous êtes la Modeſtie, on eſt bien-aiſe d'avoir votre approbation.

LA MODESTIE.

Je vous ai dit ce que j'en penſois.

FÉLICIE.

Allons, allons ; je vois bien que vous vous rendez. (*Ici on entend une ſymphonie.*) Mais, me trompé-je ? Entendez-vous la gaité des ſons qui partent de ce côté-là ? Nous nous y amuſerons aſſûrément ; il doit y avoir quelqu'agréable fête. Que cela eſt vif & touchant !

LA MODESTIE.

Vous ne le ſentez que trop.

FÉLICIE.

Pourquoi trop ? Eſt-ce qu'il n'eſt pas permis d'avoir du goût ? Allez-vous encore trembler là-deſſus ?

LA MODESTIE.

Le goût du plaiſir & de la curioſité mene bien loin.

FÉLICIE.

Parlez franchement ; c'eſt qu'on a tort d'avoir

des yeux & des oreilles; n'eſt-ce pas? Ah! que vous êtes farouche! (*La ſymphonie recommence.*) Ce que j'entends-là me fait pourtant grand plaiſir... Prêtons-y un peu d'attention.... Que cela eſt tendre & animé tout enſemble!

LA MODESTIE.

J'entends auſſi du bruit de l'autre côté: écoutez; je crois qu'on y chante.

(*On chante.*)

De la vertu ſuivez les loix,
Beautés qui de nos cœurs voulez fixer le choix.
Les attraits qu'elle éclaire en brillent davantage.
Eſt-il rien de plus enchanteur
Que de voir ſur un beau viſage
Et la jeuneſſe & la pudeur?

(*La Modeſtie continue.*)

Ce que cette voix-là m'inſpire ne m'effraye point, par exemple: elle a quelque choſe de noble.

FÉLICIE.

Oui; elle eſt belle; mais ſérieuſe.

SCENE IV.

FÉLICIE, LA MODESTIE;
DIANE, *dans l'éloignement.*

LA MODESTIE.

C'EST un charme différent. Mais, que vois-je? Tenez, Félicie: voyez-vous cette Dame qui nous regarde d'une façon ſi riante, & qui ſemble nous inviter de venir à elle? qu'elle a l'air reſpectable!

FÉLICIE.

Cela eſt vrai; je lui trouve de la majeſté.

LA MODESTIE.

Elle ſort de chez elle, apparemment: voulez-vous l'aborder; je m'y rends volontiers.

FÉLICIE.

N'allons pas ſi vîte; elle a quelque choſe de grave qui m'arrête.

LA MODESTIE.

Elle vous plaît pourtant?

FÉLICIE.

Oui, je l'avoue.

LA MODESTIE.

Allons donc, je crois qu'elle nous attend; elle paroît faire les avances.

FÉLICIE.

J'aurois bien voulu voir ce qui se passe de l'autre côté.

SCENE V.

FÉLICIE, LA MODESTIE, DIANE; LUCIDOR, *au fond du Théâtre.*

FÉLICIE.

Mais, voici bien autre chose ! regardez à votre tour; & voyez à gauche ce beau jeune homme qui vient de paroître accompagné de ces jolis Chasseurs, & qui nous salue; il ne nous épargne pas non plus les avances.

LA MODESTIE.

Ne le regardons point, il m'inquiète; allons plutôt à cette Dame.

FÉLICIE.

Attendez.

LA MODESTIE.

Elle avance.

DIANE.

Voulez-vous bien que j'approche, mon aimable fille ? Peut-être ne connoiſſez-vous pas ces lieux ; & vous voyez l'envie que j'ai de vous y ſervir. Ne me refuſez pas d'entrer chez moi : je chéris la vertu, & vous y ſerez en sûreté.

FÉLICIE, *la ſaluant.*

Je vous rends grâces, Madame ; & je verrai.

DIANE.

Eh ! pourquoi voir ? Votre jeuneſſe & vos charmes vous expoſent ici : n'héſitez point ; croyez-moi, ſuivez le conſeil que je vous donne.

(*Ici le jeune homme regarde Félicie, lui ſourit & la ſalue ; elle lui rend le ſalut.*)

Voici un jeune homme qui vous diſtrait ; & qui, pourtant, mérite bien moins votre attention que moi.

FÉLICIE.

J'en fais beaucoup à ce que vous me dites ; mais cela ne me diſpenſe pas de le ſaluer, puiſqu'il me ſalue.

(*Lucidor lui fait encore des révérences, & elle les rend.*)

DIANE.

Encore des révérences!

FÉLICIE.

Vous voyez bien qu'il continue les siennes.

LA MODESTIE, *à Diane.*

Emmenez-la, Madame, avant qu'il nous aborde.

FÉLICIE.

Mais, vous voulez donc que je sois mal-honnête?

LUCIDOR, *approchant.*

Beauté céleste, je régne dans ces cantons; j'ôse assûrer qu'ils sont les plus riants; daignez les honorer de votre présence.

FÉLICIE.

Je serois volontiers de cet avis-là; l'aspect m'en plaît beaucoup.

DIANE, *la prenant par la main.*

Commencez par les lieux que j'habite. Plus d'irrésolution; venez.

LUCIDOR, *la prenant par l'autre main.*

Quoi! l'on vous entraîne, & vous me rejettez!

FÉLICIE.

Non, je vous l'avoue, il n'y a rien d'égal à l'embarras où vous me mettez tous deux; car je

ne sçaurois prendre l'un, que je ne laisse l'autre; & le moyen d'être par-tout !

LA MODESTIE.

Trop foible Félicie!

FÉLICIE, *à la Modestie.*

Oh, vraiment! je sçais bien que vous n'y feriez pas tant de façons; vous en parlez bien à votre aise.

LUCIDOR.

Vous me haïssez donc?

FÉLICIE.

Autre injustice.

DIANE.

Je suis sûre qu'il vous en coûte pour me résister, & que votre cœur me regrette.

FÉLICIE.

Eh! mais, sans doute; mais mon cœur ne sçait ce qu'il veut: voilà ce que c'est; il ne choisit point. Tenez, il vous voudroit tous deux: voyez, n'y auroit-il pas moyen de vous accorder?

DIANE.

Non, Félicie; cela ne se peut pas.

LUCIDOR.

Pour moi j'y consens: que Madame vous suive

où je vais vous mener ; je ne l'en empêche pas : ma douceur & ma bonne-foi me rendent de meilleure composition qu'elle.

FÉLICIE.

Eh bien! voilà un accommodement qui me paroît bien raisonnable, par exemple : ne nous quittons point, allons ensemble.

LA MODESTIE, *bas à Félicie.*

Ah! le fourbe!

FÉLICIE, *à part, les premiers mots.*

Vous en jugez mal ; il n'a pas cet air-là. Allons, Madame ; ayez cette complaisance-là pour moi, qui vous aime. Considérez que je suis une jeune personne à qui l'âge donne une petite curiosité pardonnable & sans conséquence : je vous en prie, ne me refusez pas.

DIANE.

Non, Félicie ; vous ne sçavez pas ce que vous demandez : son commerce & le mien sont incompatibles ; & quand je vous suivrois, j'aurois beau vous donner mes conseils, ils vous seroient inutiles.

LUCIDOR.

Mille plaisirs innocents vous attendent où nous allons.

FÉLICIE.

Pour innocents, j'en ſuis perſuadée; il ſeroit inutile de m'en propoſer d'autres.

DIANE.

Il vous dit qu'ils ſont innocents; mais ils ceſſent bientôt de l'être.

FELICIE.

Tant-pis pour eux; ſauf à les laiſſer là, quand ils ne le feront plus.

DIANE.

Je vous en promets, moi, de plus ſatisfaiſants, quand vous les aurez un peu goûtés; des plaiſirs qui vont au profit de la vertu même.

FÉLICIE.

Je n'en doute pas un inſtant; j'en ai la meilleure opinion du monde, aſſûrément; & je les aime d'avance : je vous le dis de tout mon cœur. Mais prenons toujours ceux-ci qui ſe préſentent, & qui ſont permis. Voyons ce que c'eſt; & puis nous irons aux vôtres. Eſt-ce que j'y renonce?

DIANE.

Ils vous ôteront le goût des miens.

LA MODESTIE.

Pour moi, je ne veux pas des ſiens; prenez-y garde.

FÉLICIE.

FÉLICIE.

Oh ! je sçais toujours votre avis, à vous, sans que vous le disiez.

LUCIDOR.

Quel ridicule entêtement ! je n'ai que vos bontés pour ressource.

DIANE.

Pour la derniere fois, suivez-moi, ma fille.

FÉLICIE.

Tenez ; vous parlerai-je franchement ? Cette rigueur-là n'est point du tout persuasive, point du tout : austérité superflue que tout cela ; l'excès n'est point une sagesse ; & je sçais me conduire.

DIANE.

Vous le préférez donc ? Adieu.

FÉLICIE, *impatiemment.*

Ah !

LUCIDOR, *à genoux.*

Au nom de tant de charmes, ne vous rendez point ; songez qu'il ne s'agit que d'une bagatelle.

FÉLICIE, *à Lucidor.*

Oui ; mais levez-vous donc ; ne faites rien qui lui donne raison.

LA MODESTIE.

Cette Dame s'en va.

LUCIDOR.

Laiſſez-la aller ; vous la rejoindrez.

DIANE.

Adieu ; trop imprudente Félicie.

FÉLICIE.

Bon ! imprudente ! Je ne vous dis pas adieu, moi ; j'irai vous retrouver.

DIANE.

Je ne l'eſpere pas.

FÉLICIE.

Et moi, je le ſçais bien ; vous le verrez.

LA MODESTIE.

Que vous m'allarmez ! elle eſt partie ; il ne vous reſte plus que moi, Félicie : & peut-être nous ſéparerons-nous auſſi.

SCENE VI.

LA MODESTIE, FÉLICIE, LUCIDOR.

FÉLICIE.

A QUI en avez-vous ? A qui en a-t-elle ? Dites-moi donc le crime que j'ai fait ; car je l'ignore.

De quoi s'est-elle fâchée? De quoi l'êtes-vous? Où cela va-t-il?

LUCIDOR.

Si le plaisir qu'on sent à vous voir la chagrine, sa peine est sans remede, Félicie: mais n'y songez plus, nous nous passerons bien d'elle.

FÉLICIE.

Il est pourtant vrai que, sans vous, je l'aurois suivie, Seigneur!

LUCIDOR.

Vous repentez-vous déjà d'avoir bien voulu demeurer? Que nous sommes différents l'un de l'autre! Je ferois ma félicité d'être toujours avec vous: oui, Félicie, vous êtes les délices & de mes yeux & de mon cœur.

FÉLICIE.

A merveille! Voilà un langage qui vient fort à propos! courage! si vous continuez sur ce ton-là, je pourrai bien avoir tort d'être ici.

LUCIDOR.

Eh! qui pourroit condamner les sentiments que j'exprime? Jamais l'Amour offrit-il d'objet aussi charmant que vous l'êtes? Vos regards me pénètrent; ils sont des traits de flamme.

FÉLICIE, *impatiente*.

Je vous dis que ces flammes-là vont encore

effaroucher ma Compagnie. (*La Modeſtie paroît ſombre.*)

LUCIDOR.

Eh! quel autre diſcours voulez-vous que je vous tienne? Vous ne m'inſpirez que des tranſports, & je vous en parle; vous me raviſſez, & je m'écrie; vous m'embrâſez du plus tendre & du plus invincible de tous les amours, & je ſoupire.

FÉLICIE.

Ah! que j'ai mal fait de reſter!

LUCIDOR.

O Ciel! quel diſcours!

LA MODESTIE.

Vous voyez ce qui en eſt.

FÉLICIE, *à la Modeſtie.*

Au moins, ne me quittez pas.

LA MODESTIE.

Il eſt encore temps de vous retirer.

FÉLICIE.

Oh! toujours temps: auſſi n'y manquerai-je pas, s'il continue: ah!

LUCIDOR.

De grâce, adorable Félicie! expliquez moi ce ſoupir: à qui s'adreſſe-t-il? Que ſignifie-t-il?

FÉLICIE.

Il signifie que je vais m'en retourner, & que vous n'êtes pas raisonnable.

LA MODESTIE.

Allons donc ; sauvez-vous.

LUCIDOR.

Non ; vous ne vous en retournerez pas si-tôt : vous n'aurez pas la cruauté de me déchirer le cœur.

FÉLICIE.

En un mot, je ne veux pas que vous m'aimiez.

LUCIDOR.

Donnez-moi donc la force de faire l'impossible.

FÉLICIE.

L'impossible ! & toujours des expressions tendres ! Eh bien ! si vous m'aimez, ne me le dites point.

LUCIDOR.

En quel endroit de la terre irez-vous, où l'on ne vous le dise pas ?

FÉLICIE, *à la Modestie.*

Je n'ai point de réplique à cela ; mais je vous défie de me rien reprocher, car je me défends bien.

LUCIDOR.

Content de vous voir, de vous aimer, je ne vous demande que de souffrir mes respects & ma tendresse.

FÉLICIE, *à la Modestie.*

Cela ne prend rien sur mon cœur : ainsi, ne vous inquiètez pas; ce ne sera rien.

LA MODESTIE.

Son respect vous trompe & vous séduit.

LUCIDOR, *à la Modestie.*

Vous, qui l'accompagnez, d'où vient que vous vous déclarez mon ennemie?

LA MODESTIE.

C'est que je suis l'amie de la vertu.

LUCIDOR, *en baisant la main à Félicie.*

Et moi, je suis l'adorateur de la sienne.

LA MODESTIE, *à Félicie.*

Et vous voyez qu'il l'attaque en l'adorant.

(Elle fait semblant de partir.)

Je n'y tiens point non plus, Félicie.

FÉLICIE, *courant après elle.*

Arrêtez, Modestie! Seigneur, je vous déclare que je ne veux point la perdre.

LUCIDOR.

Elle devroit avoir nom Férocité, & non pas Modestie. (*Il va à elle.*)

Revenez, Madame, revenez; je ne dirai plus rien qui vous déplaise, & je me tairai. Mais, pendant mon silence, Félicie, permettez à ces jeunes Chasseurs, que vous voyez épars, de vous marquer, à leur tour, la joie qu'ils ont de vous avoir rencontrée; ils me divertissent quelquefois moi-même par leurs Danses & par leurs Chants: souffrez qu'ils essayent de vous amuser. La Musique & la Danse ne doivent effrayer personne. (*à Félicie, bas.*) Qu'elle est revêche & bourrue!

FÉLICIE, *tout bas aussi.*

C'est ma Compagne.

LUCIDOR.

Asseyons-nous & écoutons.

SCENE VII.

LA MODESTIE, FÉLICIE, LUCIDOR, *Troupe de Chasseurs.*

(*Les Instruments Préludent : on danse.*)

AIR,

UN CHASSEUR.

AMIS, laissons en paix les hôtes de ces bois;
La Beauté que je vois
Doit nous fixer sous cet ombrage.
Venez, venez ; suivez mes pas :
Par un juste & fidele hommage,
Méritons le bonheur d'admirer tant d'appas.

LUCIDOR.

Vous intéressez tous les cœurs, Félicie,

FÉLICIE.

N'interrompez point.

(*On danse encore.*)

LUCIDOR *ensuite dit:*

Ils n'auront pas ſeuls l'honneur de vous amuſer, & je prétends y avoir part.

(Il chante un Menuet.)

De vos beaux yeux le charme inévitable
Me fait brûler de la plus vive ardeur;
Plus que Diane, redoutable,
Sans flèche ni carquois, vous tirez droit au cœur.

(Les Chaſſeurs ſe retirent.)

SCENE VIII.

FÉLICIE, LUCIDOR, LA MODESTIE.

FÉLICIE.

TOUJOURS de l'amour! vous ne vous corrigez point.

LUCIDOR.

Et vous, toujours de nouveaux charmes; ils ne finiſſent point.

(Il lui prend la main.)

FÉLICIE.

Laissez-là ma main; elle n'est pas de la conversation.

LUCIDOR.

Mon cœur voudroit pourtant bien en avoir une avec elle.

FÉLICIE, *voulant retirer sa main.*

Et moi, je ne veux point.

(Il lui baise la main.)

Eh bien, encore ! ne l'avois-je pas défendu ? Cela nous brouillera, vous dis-je; cela nous brouillera.

LA MODESTIE.

Vous me donnez mon congé, Félicie !

FÉLICIE.

Vous voyez bien que je me fâche, afin qu'il n'y revienne plus; qu'avez-vous à dire ?

LUCIDOR, *impatient.*

L'insupportable fille !

FÉLICIE, *à la Modestie.*

Il est vrai que vous vous scandalisez de trop peu de chose.

LUCIDOR, *avec dépit.*

Ma tendresse ne vous fatigueroit pas tant sans elle.

FÉLICIE.

Oh ! si votre cœur n'a pas besoin d'elle, le mien n'est pas de même ; entendez-vous ?

LUCIDOR.

Eh ! quel besoin le vôtre en a-t-il ? Dites-moi le moindre mot consolant.

FÉLICIE.

Je suis bien-heureuse qu'elle me gêne.

LUCIDOR.

Achevez.

FÉLICIE, *à la Modestie, bas.*

Si je lui disois, pour m'en défaire, que je suis un peu sensible ; le trouveriez-vous mauvais ? Il n'en sera pas plus avancé.

LA MODESTIE.

Gardez-vous-en bien ; je ne soutiendrai pas ce discours-là.

FÉLICIE, *à Lucidor.*

Passez-vous donc de ma réponse.

LUCIDOR.

Si elle s'écartoit un moment, comme elle le pourroit, sans s'éloigner ; quel inconvénient y auroit-il ?

FÉLICIE, *à la Modestie.*

Ce jeune homme vous impatiente : promenez-

vous un instant sans me quitter; je tâcherai d'abréger la conversation.

LA MODESTIE.

Hélas! si je m'écarte, je ne reviendrai peut-être plus.

FÉLICIE.

Je ne vous propose pas de vous en-aller, je ne veux pas seulement vous perdre de vue; & ce que j'en dis, n'est que pour vous épargner son importunité.

LA MODESTIE.

Puisque vous my forcez; vous voilà seule. (*à part.*) Je me retire; mais je ne la quitte pas.

SCENE IX.

LUCIDOR, FÉLICIE.

LUCIDOR.

AH! je respire.

FÉLICIE.

Et moi, je suis honteuse.

LUCIDOR.

Non, Félicie; ne troublez point un si doux

moment par de chagrinantes réflexions. Vous voilà libre, & vous m'avez promis de vous expliquer. Je vous adore; commencez par me dire que vous le voulez bien.

FÉLICIE.

Oh! pour ce commencement-là, il n'eſt pas difficile : oui, j'y conſens; quand je ne le voudrois pas, il n'en ſeroit ni plus ni moins; ainſi, il vaut autant vous le permettre.

LUCIDOR.

Ce n'eſt pas encore aſſez.

FÉLICIE.

Sur-tout, réglez vos demandes.

LUCIDOR.

Je n'en ferai que de légitimes; je vous aime, y répondez-vous? votre Compagne n'y eſt plus.

FÉLICIE.

Oui; mais j'y ſuis, moi.

LUCIDOR.

Vous avez trop de bonté pour me tenir ſi long-temps inquiet de mon ſort; & vous ne l'avez éloignée que pour m'en éclaircir.

FÉLICIE.

J'avoue, que, ſi elle y étoit, je n'oſerois jamais vous dire le plaiſir que j'ai à vous voir.

LUCIDOR.

Je ſuis donc un peu aimé ?

FÉLICIE.

Preſqu'autant qu'aimable.

LUCIDOR, *charmé.*

Vous m'aimez ?

FÉLICIE.

Je vous aime, & j'avois grande envie de vous le dire : rappellons ma Compagne.

LUCIDOR.

Pas encore.

FÉLICIE.

Comment ! pas encore ; je vous aime : mais, voilà tout.

LUCIDOR.

Attendez ce qui me reſte à vous dire ; il n'en ſera que ce que vous voudrez.

FÉLICIE.

Oui, oui, que ce que je voudrai ! je n'ai pourtant fait juſqu'ici que ce que vous avez voulu.

LUCIDOR.

Ecoutez-moi, charmante Félicie ! N'eſt-ce pas toujours à la perſonne que l'on aime, qu'il faut ſe marier ?

FÉLICIE.

Qu'eſt-ce qui a jamais douté de cela ?

LUCIDOR.

Et pour qui ſe marie-t-on?

FÉLICIE.

Pour ſoi-même, aſſûrément.

LUCIDOR.

On eſt donc, à cet égard-là, les maîtres de ſa deſtinée?

FÉLICIE.

Avec l'avis de ſes parents, pourtant.

LUCIDOR.

Souvent ces parents, en diſpoſant de nous, ne s'embarraſſent gueres de nos cœurs.

FÉLICIE.

Vous avez raiſon.

LUCIDOR.

Trouvez-vous qu'ils ont tort?

FÉLICIE.

Un très-grand tort.

LUCIDOR.

M'en croirez-vous? prévenons celui que nos parents pourroient avoir avec nous. Les miens me chériſſent & ſeront bientôt appaiſés : aſſurons-nous d'une union éternelle autant que légitime : on peut nous marier ici; & quand nous ſerons époux, il faudra bien qu'ils y conſentent.

FÉLICIE.

Ah! vous me faites frémir, & par bonheur ma Compagne n'eſt qu'à deux pas d'ici.

LUCIDOR.

Quoi! vous frémiſſez de ſonger que je ſerois votre époux!

FÉLICIE.

Mon époux, Lucidor! Voulez-vous que mon cœur ſoit la dupe de ce mot-là? Vous devriez craindre vous-même de me perſuader. N'eſt-il pas de votre intérêt que je ſois eſtimable? Et l'eſtime que je mérite encore, que deviendroit-elle? Vous permettre de m'aimer, vous l'entendre dire, vous aimer moi-même, à la bonne heure; paſſe pour cela: s'il y entre de la foibleſſe, elle eſt excuſable; on peut être tendre, & pourtant vertueuſe: mais vous me propoſez d'être inſenſée, d'être extravagante, d'être mépriſable; oh! je ſuis fâchée contre vous; je ne vous reconnois point à ce trait-là.

LUCIDOR.

Vous parlez de vertu, Félicie; les Dieux me ſont témoins que je ſuis auſſi jaloux de la vôtre que vous-même, & que je ne ſonge qu'à rendre notre ſéparation impoſſible.

FÉLICIE.

FÉLICIE.

Et moi, je vous dis, Lucidor, que c'eſt la rendre immanquable : non, non, n'en parlons plus : je ne me rendrai jamais à cela ; tout ce que je puis faire, c'eſt de vous pardonner de me l'avoir dit.

LUCIDOR, *à genoux.*

Félicie, vous défiez-vous de moi ? ma probité vous eſt-elle ſuſpecte ? ma douleur & mes larmes n'obtiendront-elles rien ?

FÉLICIE.

Quel malheur que d'aimer ! qu'on me l'avoit bien dit ! & que je mérite bien ce qui m'arrive !

LUCIDOR.

Vous me croyez donc un perfide ?

FÉLICIE.

Je ne crois rien ; je pleure. Adieu, trop imprudente Félicie, me diſoit cette Dame en partant. Oh ! que cela eſt vrai !

LUCIDOR.

Pouvez-vous abandonner notre amour au haſard ?

FÉLICIE.

Se marier de ſon chef, ſans conſulter qui que ce ſoit au monde, ſans témoins de ma part ; car je ne connois perſonne ici : quel mariage !

LUCIDOR.

Les plus ſacrés ne ſont-ils pas votre cœur & le mien?

FÉLICIE.

Oh! pour nos cœurs, ne m'en parlez pas; je ne m'y fierai plus, ils m'ont trompée tous deux.

LUCIDOR.

Vous ne voulez donc point m'épouſer?

FÉLICIE.

Dès aujourd'hui, ſi on le veut; & ſi on ne l'approuve pas, je l'approuverai, moi.

LUCIDOR.

Et penſez-vous qu'on vous en laiſſe la liberté?

FÉLICIE.

Par pitié pour moi, demeurons raiſonnables.

LUCIDOR.

Je mourrai donc, puiſque vous me condamnez à mourir.

FÉLICIE

Lucidor, ce mariage-là ne réuſſira pas.

LUCIDOR.

Notre ſort n'eſt aſſuré que par-là.

FÉLICIE.

Hélas! je ſuis donc ſans ſecours.

LUCIDOR.

Qui est-ce qui s'intéresse à vous plus que moi ?

FÉLICIE.

Eh bien ! puisqu'il le faut, donnez-moi, de grâce, un quart-d'heure pour me résoudre ; mon esprit est tout en désordre ; je ne sçais où j'en suis ; laissez-moi me reconnoître ; n'arrachez rien au trouble où je me sens, & fiez-vous à mon amour ; il aura plus soin de vous que de moi-même.

LUCIDOR.

Ah ! je suis perdu, votre Compagne reviendra, vous la rappellerez.

FÉLICIE.

Non, cher Lucidor ; je vous promets de n'avoir à faire qu'à mon cœur, & vous n'aurez que lui pour juge. Laissez-moi, vous reviendrez me trouver.

LUCIDOR.

J'obéis ; mais sauvez-moi la vie, voilà tout ce que je puis vous dire.

SCENE X.

FÉLICIE; LA MODESTIE, *qui paroît, & ſe tient loin.*

FÉLICIE, *ſe croyant ſeule.*

AH! que ſuis-je devenue?

LA MODESTIE, *de loin.*

Me voilà, Félicie.

(Félicie la regarde triſtement.)

(La Modéſtie continue.)

Ne m'appellez-vous pas?

FÉLICIE.

Je n'en ſçais rien.

LA MODESTIE.

Voulez-vous que je vienne?

FÉLICIE.

Je n'en ſçais rien non plus.

LA MODESTIE.

Que vous êtes à plaindre!

FÉLICIE.

Infiniment.

LA MODESTIE.

Je vous parle de trop loin ; si je me rapprochois, vous seriez plus forte.

FÉLICIE.

Plus forte ? je n'ai pas le courage de vouloir l'être.

LA MODESTIE.

Tâchez d'ouvrir les yeux sur votre état.

FÉLICIE.

Je ne sçaurois, je soupire de mon état, & je l'aime. De peur d'en sortir, je ne veux pas le connoître.

LA MODESTIE.

Servez-vous de votre raison.

FÉLICIE.

Elle me guériroit de mon amour.

LA MODESTIE.

Ah ! tant mieux, Félicie.

FÉLICIE.

Et mon amour m'est cher.

SCENE XI.

DIANE *paroît*, LA MODESTIE, FÉLICIE.

LA MODESTIE.

VOICI cette Dame qui vous ſollicitoit tantôt de la ſuivre, & qui paroît; vous vous détournez pour ne la point voir.

FÉLICIE.

Je l'eſtime; mais je n'ai rien à lui dire, & je crains qu'elle ne me parle.

LA MODESTIE, *à Diane.*

Preſſez-la, Madame; vos diſcours la rameneront peut-être.

DIANE.

Non; dès qu'elle ne veut pas de vous, qui devez être ſa plus intime amie, elle n'eſt pas en état de m'entendre.

LA MODESTIE.

Cependant elle nous regrette.

DIANE.

L'infortunée n'a pas moins réſolu de ſe perdre.

FÉLICIE.

Non; je ne riſque rien. Lucidor eſt plein d'honneur, il m'aime; je ſens que je ne vivrois pas ſans lui. On me le refuſeroit peut-être, je l'épouſe. Il eſt queſtion d'un mariage qu'il me propoſe avec toute la tendreſſe imaginable, & ſans lequel je ſens que je ne puis étre heureuſe: ai-je tort de vouloir l'être?

DIANE, *toujours de loin.*

Fille infortunée! croyez-en nos conſeils & nos allarmes. (*Appercevant Lucidor.*) Fuyez, le voici qui revient; mais rien ne la touche. Adieu, encore une fois, Félicie.

(*Elles ſe retirent.*)

FÉLICIE.

Quelle obſtination! Eſt-ce qu'il eſt défendu de faire ſon bonheur?

SCENE XII.

LUCIDOR, FÉLICIE.

LUCIDOR.

JE vous revois donc, délices de mon cœur! Eh bien! le vôtre me rend-il juſtice? En eſt-ce

fait? Notre union ſera-t-elle éternelle? (*Il lui prend la main qu'il baiſe.*) Vous pleurez, ce me ſemble? eſt-ce mon retour qui cauſe vos pleurs?

FÉLICIE, *pleurant.*

Hélas! elles me quittent, elles diſparoiſſent toujours à votre aſpect; & je ne ſçais pourquoi.

LUCIDOR.

Qui? cette ſombre Compagne appellée Modeſtie; cette autre Dame qui déſapprouve que vous veniez dans nos cantons, quand j'offre d'aller avec vous dans les ſiens? Et ce ſont deux auſſi revêches, deux auſſi impratiquables perſonnes que celles-là; deux ſauvages d'une défiance auſſi ridicule, que vous regrettez! Ce ſont elles dont le départ excite vos pleurs au moment où j'arrive, pénétré de l'amour le plus tendre & le plus inviolable, avec l'eſpérance de l'hymen le plus fortuné qui ſera jamais! Ah, Ciel! eſt-ce ainſi que vous traitez, que vous recevez un Amant qui vous adore; un époux qui va faire ſa félicité de la vôtre, & qui ne veut reſpirer que par vous & pour vous? Allons, Félicie, n'héſitez plus; venez, tout eſt prêt pour nous unir: la chaîne du plaiſir & du bonheur nous attend.

(*Une ſymphonie douce commence ici.*)

Venez me donner une main chérie, que je ne puis toucher ſans raviſſement.

FÉLICIE.

De grâce, Lucidor, du moins rappellons-les; & qu'elles nous ſuivent.

LUCIDOR.

Eh! de qui parlez-vous encore?

FÉLICIE.

Hélas! de ma Compagne & de l'autre Dame.

LUCIDOR.

Elles haïſſent notre amour, vous ne l'ignorez pas; venez, vous dis-je; votre injuſte réſiſtance me déſeſpere; partons.

(Il l'entraîne un peu.)

FÉLICIE.

O Ciel! vous m'entraînez! où ſuis-je? Que vais-je devenir? Mon trouble, leur abſence & mon amour m'épouvantent: rappellons-les, qu'elles reviennent.

(Elle crie haut.)

Ah! chere Modeſtie! chere Compagne! où êtes-vous? où ſont-elles?

(Alors la Modeſtie, Diane & la Fée reparoiſſent.)

SCENE DERNIERE.

Tous les Acteurs précédents.

LA FÉE.

AMANT dangereux & trompeur, ennemi de la vertu; perfides impressions de l'amour, effacez-vous de son cœur, & disparoissez.

(Lucidor fuit, la symphonie finit: la Modestie, la Vertu & la Fée vont à Felicie qui tombe dans leurs bras, & qui, à la fin, ouvrant les yeux, embrasse la Fée, carresse la Modestie & Diane, & dit à la Fée:)

Ah, Madame! ah, ma protectrice! que je vous ai d'obligation! Vous me pardonnez donc? Je vous retrouve; que je suis heureuse! & qu'il est doux de me revoir entre vos bras!

LA FÉE.

Félicie, vous êtes instruite; je ne vous ai pas perdue de vue, & vous avez mérité notre secours, dès que vous avez eu la force de l'implorer.

FIN.

LES ACTEURS DE BONNE-FOI,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

ACTEURS.

Madame ARGANTE, mere d'Angélique.

Madame AMELIN, tante d'Erafte.

ARAMINTE, Amie commune.

ÉRASTE, neveu de Madame Amelin, Amant d'Angélique.

ANGÉLIQUE, fille de Madame Argante.

MERLIN, Valet-de-chambre d'Erafte, Amant de Lifette.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

BLAISE, fils du Fermier de Madame Argante, Amant de Colette.

COLETTE, fille du Jardinier.

UN NOTAIRE de Village.

La Scene eft dans une Maifon de Campagne de Madame Argante.

LES ACTEURS DE BONNE-FOI, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, MERLIN.

MERLIN.

OUI, Monsieur, tout sera prêt : vous n'avez qu'à faire mettre la salle en état. A trois heures après midi, je vous garantis que je vous donnerai la Comédie.

ÉRASTE.

Tu feras grand plaisir à Madame Amelin, qui s'y attend avec impatience ; &, de mon côté, je suis ravi de lui procurer ce petit divertissement. Je lui dois bien des attentions. Tu vois

ce qu'elle fait pour moi: je ne ſuis que ſon neveu, & elle me donne tout ſon bien, pour me marier avec Angélique que j'aime. Pourroit-elle me traiter mieux, quand je ſerois ſon fils?

MERLIN.

Allons; il en faut convenir, c'eſt la meilleure de toutes les tantes du monde; & vous avez raiſon: il n'y auroit pas plus de profit à l'avoir pour mere.

ÉRASTE.

Mais, dis-moi, cette Comédie dont tu nous régales, eſt-elle divertiſſante? Tu as de l'eſprit; mais en as-tu aſſez pour avoir fait quelque choſe de paſſable?

MERLIN.

Du paſſable, Monſieur? Non; il n'eſt pas de mon reſſort. Les génies comme le mien ne connoiſſent pas le médiocre: tout ce qu'ils font eſt charmant ou déteſtable; j'excelle ou je tombe, il n'y a jamais de milieu.

ÉRASTE.

Ton génie me fait trembler.

MERLIN.

Vous craignez que je ne tombe; mais raſſurez-vous. Avez-vous jamais acheté le Recueil

des Chanſons du Pont-Neuf ? Tout ce que vous y trouverez de beau eſt de moi. Il y en a ſurtout une demi-douzaine d'Anacréontiques, qui ſont d'un goût !....

ÉRASTE.

D'Anacréontiques ! Oh ! puiſque tu connois ce mot-là, tu es habile ; & je ne me méfie plus de toi. Mais prends garde que Madame Argante ne ſçache notre projet. Madame Amelin veut la ſurprendre.

MERLIN.

Liſette, qui eſt des nôtres, a ſans doute gardé le ſecret. Mademoiſelle Angélique, votre future, n'aura rien dit. De votre côté, vous vous êtes tû. J'ai été diſcret. Mes Acteurs ſont payés pour ſe taire ; & nous ſurprendrons, Monſieur : nous ſurprendrons.

ÉRASTE.

Et qui ſont tes Acteurs ?

MERLIN.

Moi, d'abord : je me nomme le premier, pour vous inſpirer de la confiance ; enſuite Liſette, femme-de-chambre de Mademoiſelle Angélique, & Suivante originale ; Blaiſe, fils du Fermier de

Madame Argante ; Colette, Amante dudit fils du Fermier, & fille du Jardinier.

ÉRASTE.

Cela promet de quoi rire.

MERLIN.

Et cela tiendra parole ; j'y ai mis bon ordre. Si vous sçaviez le coup d'art qu'il y a dans ma Piece.

ÉRASTE.

Dis-moi ce que c'eſt.

MERLIN.

Nous jouerons à l'impromptu, Monſieur ; à l'impromptu.

ÉRASTE.

Que veux-tu dire, à l'impromptu ?

MERLIN.

Oui. Je n'ai fourni que ce que nous autres Beaux-Eſprits appellons le canevas : la ſimple Nature fournira les Dialogues ; & cette Nature-là ſera bouffonne.

ÉRASTE.

La plaiſante eſpece de Comédie ! elle pourra pourtant nous amuſer.

MERLIN.

Vous verrez, vous verrez. J'oublie encore à

vous

vous dire une finesse de ma Piece ; c'est que Colette doit faire mon Amoureuse, & moi je dois faire son Amant. Nous sommes convenus tous deux de voir un peu la mine que feront Lisette & Blaise, à toutes les tendresses naïves que nous prétendons nous dire ; & le tout, pour éprouver s'ils n'en seront pas un peu alarmés & jaloux : car vous sçavez que Blaise doit épouser Colette, & que l'Amour nous destine Lisette & moi l'un à l'autre. Mais Lisette, Blaise & Colette vont venir ici pour essayer leurs Scenes ; ce sont les principaux Acteurs. J'ai voulu voir comment ils s'y prendront ; laissez-moi les écouter & les instruire, & retirez-vous : les voilà qui entrent.

ÉRASTE.

Adieu ; fais-nous rire, on ne t'en demande pas davantage.

SCENE II.

LISETTE, COLETTE, BLAISE, MERLIN.

MERLIN.

ALLONS, mes enfants, je vous attendois: montrez-moi un petit échantillon de votre sçavoir-faire, & tâchons de gagner notre argent le mieux que nous pourrons : répétons.

LISETTE.

Ce que j'aime de ta Comédie, c'est que nous nous la donnerons à nous-mêmes; car je pense que nous allons tenir de jolis propos.

MERLIN.

De très-jolis propos; car dans le plan de ma Piece, vous ne sortez point de votre caractere, vous autres. Toi, tu joues une maligne Soubrette à qui l'on n'en fait point accroire, & te voilà. Blaise a l'air d'un nigaud *pris sans verd*, & il en fait le rôle. Une petite coquette de village, & Colette, c'est la même chose. Un joli homme & moi, c'est tout un. Un joli homme est incons-

tant; une coquette n'eſt pas fidelle. Colette trahit Blaiſe, je néglige ta flamme. Blaiſe eſt un ſot qui en pleure, tu es une diableſſe qui t'en mets en fureur; & voilà ma Piece. Oh! je défie qu'on arrange mieux les choſes.

BLAISE.

Oui; mais ſi ce que j'allons jouer alloit être vrai. Prenez garde, au moins: il ne faut pas du tout de bon; car j'aime Colette, dame!

MERLIN.

A merveille! Blaiſe, je te demande ce ton de nigaud-là dans la Piece.

LISETTE.

Écoutez, Monſieur le joli homme: il a raiſon, que ceci ne paſſe point la raillerie; car je ne ſuis pas endurante, je vous en avertis.

MERLIN.

Fort bien, Liſette. Il y a un aigre-doux dans ce ton-là qu'il faut conſerver.

COLETTE.

Allez, allez, Mademoiſelle Liſette: il n'y a rien à appriander pour vous; car vous êtes plus jolie que moi: Monſieur Merlin le ſçait bien.

MERLIN.

Courage, friponne; vous y êtes: c'eſt dans ce

goût-là qu'il faut jouer votre rôle. Allons, commençons à répéter.

LISETTE.

C'est à nous deux à commencer, je crois.

MERLIN.

Oui, nous sommes la premiere scene: asseyez-vous là, vous autres; & nous, débutons. Tu es au fait, Lisette.

(Colette & Blaise s'asseyent comme spectateurs d'une scene dont ils ne sont pas.)

Tu arrives sur le Théâtre, & tu me trouves rêveur & distrait. Recule-toi un peu, pour me laisser prendre ma contenance.

SCENE III.

MERLIN, LISETTE, COLETTE.

LISETTE, *feignant d'arriver.*

QU'AVEZ-VOUS donc, Monsieur Merlin? vous voilà bien pensif.

MERLIN.

C'est que je me promene.

LISETTE.

Et votre façon, en vous promenant, eſt-elle de ne pas regarder les gens qui vous abordent?

MERLIN.

C'eſt que je ſuis diſtrait dans mes promenades.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage-là? il me paroît bien impertinent.

MERLIN, *interrompant la ſcene.*

Doucement Liſette; tu me dis des injures au commencement de la ſcene, par où la finiras-tu?

LISETTE.

Oh! ne t'attends pas à des régularités, je dis ce qui me vient; continuons.

MERLIN.

Où en ſommes-nous?

LISETTE.

Je traitois ton langage d'impertinent.

MERLIN.

Tiens, tu es de méchante humeur; paſſons notre chemin, ne nous parlons pas davantage.

LISETTE.

Attendez-vous ici Colette, Monſieur Merlin?

MERLIN.

Cette queſtion-là nous préſage une querelle.

LISETTE.

Tu n'en es pas encore où tu penſes.

MERLIN.

Je me contente de ſçavoir que j'en ſuis où me voilà.

LISETTE.

Je ſçais bien que tu me fuis, & que je t'ennuie depuis quelques jours.

MERLIN.

Vous êtes ſi ſçavante, qu'il n'y a pas moyen de vous inſtruire.

LISETTE.

Comment, faquin ! tu ne prends pas ſeulement la peine de te défendre de ce que je dis-là.

MERLIN.

Je n'aime à contredire perſonne.

LISETTE.

Viens-çà, parle; avoue-moi que Colette te plaît.

MERLIN.

Pourquoi veux-tu qu'elle me déplaiſe ?

LISETTE.

Avoue que tu l'aimes.

MERLIN.

Je ne fais jamais de confidence.

LISETTE.

Va, va, je n'ai pas besoin que tu me la fasses.

MERLIN.

Ne me la demande donc pas.

LISETTE.

Me quitter pour une petite Villageoise!

MERLIN.

Je ne te quitte pas, je ne bouge.

COLETTE, *interrompant, de l'endroit où elle est assise.*

Oui; mais est-ce du jeu de me dire des injures en mon absence?

MERLIN, *fâché de l'interruption.*

Sans doute: ne voyez-vous pas bien que c'est une fille jalouse qui vous méprise?

COLETTE.

Eh bien! quand ce sera à moi à dire, je prendrai ma revanche.

LISETTE.

Et moi, je ne sçais plus où j'en suis.

MERLIN.

Tu me querellois.

LISETTE.

Eh ! dis-moi ; dans cette scene-là puis-je te battre ?

MERLIN.

Comme tu n'es qu'une Suivante, un coup de point ne gâtera rien.

LISETTE.

Reprenons donc, afin que je le place.

MERLIN.

Non, non ; gardons le coup de poing pour la représentation, & supposons qu'il est donné : ce seroit un double emploi qui est inutile.

LISETTE.

Je crois aussi que je peux pleurer dans mon chagrin.

MERLIN.

Sans difficulté ; n'y manque pas, mon mérite & ta vanité le veulent.

LISETTE, *éclatant de rire.*

Ton mérite qui le veut, me fait rire.

(*Feignant de pleurer.*)

Que je suis à plaindre d'avoir été sensible aux cajoleries de ce fourbe-là ! Adieu : voici la petite

impertinente qui entre; mais laiſſe-moi faire : (*en l'interrompant.*) Seroit-il ſi mal de la battre un peu ?

COLETTE, *qui s'eſt levée.*

Non pas, s'il vous plaît ; je ne veux pas que les coups en ſoient; je n'ai point à faire d'être battue pour une farce : encore ſi c'étoit vrai, je l'endurerois.

LISETTE.

Voyez-vous la fine mouche !

MERLIN.

Ne perdons point le temps à nous interrompre ; va-t-en, Liſette. Voici Colette qui entre pendant que tu ſors, & tu n'as plus que faire ici. Allons, pourſuivons. Reculez-vous un peu, Colette, afin que j'aille au-devant de vous.

SCENE IV.

MERLIN, LISETTE, BLAISE, COLETTE.

MERLIN.

Bon jour, ma belle enfant; je suis bien sûr que ce n'est pas moi que vous cherchez.

COLETTE.

Non, Monsieur Merlin : mais ça n'y fait rien; je suis bien-aise de vous y trouver.

MERLIN.

Et moi, je suis charmé de vous rencontrer, Colette.

COLETTE.

Ça est bien obligeant.

MERLIN.

Ne vous êtes-vous pas appérçu du plaisir que j'ai à vous voir?

COLETTE.

Oui : mais je n'ôse pas bonnement m'appercevoir de ce plaisir-là, à cause que j'y en pren-

MERLIN, *interrompant.*

Doucement, Colette; il n'eſt pas décent de vous déclarer ſi vîte.

COLETTE.

Dame! comme il faut avoir d'l'amiquié pour vous dans cette affaire-là; j'ai cru qu'il n'y avoit point de temps à perdre.

MERLIN.

Attendez que je me déclare tout-à-fait, moi.

BLAISE, *interrompant, de ſon ſiége.*

Voyez en effet comme alle ſe preſſe: an diroit qu'alle y va de bon jeu. Je crois que ça m'annonce du guignon.

LISETTE, *aſſiſe & interrompant.*

Je n'aime pas trop cette ſaillie-là, non plus.

MERLIN.

C'eſt qu'elle ne ſçait pas mieux faire.

COLETTE.

Eh bien! velà ma penſée tout ſens-deſſus-deſſous: pis qu'ils me blâmont, je ſis trop timide pour aller en avant, s'ils ne s'en vont pas.

MERLIN.

Éloignez-vous donc pour l'encourager.

BLAISE, *ſe levant de ſon ſiége.*

Non, morguié! je ne veux pas qu'alle ait du

courage, moi; je veux tout entendre.

LISETTE, *assise & interrompant.*

Il est vrai, ma mie, que vous êtes plaisante de vouloir que nous nous en-allions.

COLETTE.

Pourquoi aussi me chicannez-vous?

BLAISE, *interrompant, mais assis.*

Pourquoi te hâtes-tu tant d'être amoureuse de Monsieur Merlin? Est-ce que tu en sens de l'amour?

COLETTE.

Mais, vraiment! je sis bien obligée d'en sentir, pis que je sis obligée d'en prendre dans la Comédie. Comment voulez-vous que je fasse autrement?

LISETTE, *assise, interrompant.*

Comment! vous aimez réellement Merlin!

COLETTE.

Il faut bien, pisque c'est mon devoir.

MERLIN.

Blaise & toi vous êtes de grands innocents tous deux; ne voyez-vous pas qu'elle s'explique mal: ce n'est pas qu'elle m'aime tout de bon: elle veut dire seulement qu'elle doit faire semblant de m'aimer. N'est-ce pas, Colette?

COLETTE.

Comme vous voudrez, Monsieur Merlin.

MERLIN.

Allons; continuons, & attendez que je me déclare tout-à-fait, pour vous montrer sensible à mon amour.

COLETTE.

J'attendrai, Monsieur Merlin; faites vîte.

MERLIN, *recommençant la scene.*

Que vous êtes aimable, Colette; & que j'envie le sort de Blaise, qui doit être votre mari!

COLETTE.

Oh, oh! est-ce que vous m'aimez, Monsieur Merlin?

MERLIN.

Il y a plus de huit jours que je cherche à vous le dire.

COLETTE.

Queu dommage! car je nous accorderions bien tous deux.

MERLIN.

Et pourquoi, Colette?

COLETTE.

C'est que si vous m'aimez, dame!... dirai-je?

MERLIN.

Sans doute.

COLETTE.

C'eſt que, ſi vous m'aimez, c'eſt bian fait; car il n'y a rien de pardu.

MERLIN.

Quoi! chere Colette, votre cœur vous dit quelque choſe pour moi?

COLETTE.

Oh! il ne me dit pas queuque choſe: il me dit tout-à-fait.

MERLIN.

Que vous me charmez, bel enfant! donnez-moi votre jolie main, que je vous en remercie.

LISETTE, *interrompant.*

Je défends les mains.

COLETTE.

Faut pourtant que j'en aie.

LISETTE.

Oui; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'il les baiſe.

MERLIN.

Entre Amants, les mains d'une Maitreſſe ſont toujours de la converſation.

BLAISE.

Ne permettez pas qu'elles en ſoient, Mademoiſelle Liſette.

MERLIN.

Ne vous fâchez pas; il n'y a qu'à supprimer cet endroit-là.

COLETTE.

Ce n'est que des mains, au bout du compte.

MERLIN.

Je me contenterai de lui tenir la main de la mienne.

BLAISE.

Ne faut pas magnier non plus : n'est-ce pas, Mademoiselle Lisette?

LISETTE.

C'est le mieux.

MERLIN.

Il n'y aura point assez de vif dans cette scene-là.

COLETTE.

Je sis de votre avis, Monsieur Merlin; & je n'empêche pas les mains, moi.

MERLIN.

Puisqu'on les trouve de trop, laissons-les, & revenons. (*Il recommence la scene.*) Vous m'aimez donc, Colette; & cependant vous allez épouser Blaise.

COLETTE.

Vraiment, ça me fâche assez; car ce n'est pas moi qui le prends; c'est mon pere & ma mere qui me le baillent.

BLAISE, *interrompant & pleurant.*

Me velà donc bien chanceux!

MERLIN.

Tais-toi donc, tout ceci est de la scene; tu le sçais bien.

BLAISE.

C'est que je vais gager que ça est vrai.

MERLIN.

Non, te dis-je; il faut ou quitter notre projet ou le suivre. La récompense que Madame Amelin nous a promise, vaut bien la peine que nous la gagnions. Je suis fâché d'avoir imaginé ce plan-là; mais je n'ai pas le temps d'en imaginer un autre: poursuivons.

COLETTE.

Je le trouve bien joli, moi.

LISETTE.

Je ne dis mot: mais je n'en pense pas moins. Quoi qu'il en soit, allons notre chemin pour ne pas risquer notre argent.

MERLIN,

MERLIN, *recommençant la scene.*

Vous ne vous souciez donc pas de Blaise, Colette; puisqu'il n'y a que vos parents qui veulent que vous l'épousiez?

COLETTE.

Non; il ne me revient point; & si je pouvois, par queuque manigance, m'empêcher de l'avoir pour mon homme; je serois bien-tôt quitte de li; car il est si sot!

BLAISE, *interrompant, assis.*

Morgué! velà une vilaine Comédie!

MERLIN.

(*A Blaise.*) Paix donc. (*à Colette.*) Vous n'avez qu'à dire à vos parents, que vous ne l'aimez pas.

COLETTE.

Bon! je l'y ai bien dit à li-même, & tout ça n'y fait rien.

BLAISE, *se levant pour interrompre.*

C'est la vérité qu'alle me l'a dit.

COLETTE, *continuant.*

Mais, Monsieur Merlin, si vous me demandiais en mariage, peut-être que vous m'auriais. Seriaiz-vous fâché de m'avoir pour femme?

MERLIN.

J'en ferois ravi; mais il faut s'y prendre adroitement, à cause de Lisette, dont la méchanceté nous nuiroit, & romproit nos mesures.

COLETTE.

Si alle n'étoit pas ici, je varrions comme nous y prenre: falloit pas parmettre qu'alle nous écoutît.

LISETTE, *se levant pour interrompre.*

Que signifie donc ce que j'entends-là? Car, enfin, voilà un discours qui ne peut entrer dans la représentation de votre scene, puisque je ne serai pas présente quand vous la jouerez.

MERLIN.

Tu n'y feras pas, il est vrai; mais tu es actuellement devant ses yeux, & par méprise elle se regle là-dessus. N'as-tu jamais entendu parler d'un axiôme, qui dit que l'objet présent émeut la puissance; voilà pourquoi elle s'y trompe: si tu avois étudié, cela ne t'étonneroit pas. A toi, à présent, Blaise; c'est toi qui entres ici, & qui viens nous interrompre: retire-toi à quatre pas, pour feindre que tu arrives. Moi, qui t'apperçois venir, je dis à Colette: voici Blaise qui arrive, ma chere

Colette : remettons l'entretien à une autre fois ; (*à Colette.*) & vous, retirez-vous.

BLAISE, *approchant pour entrer en scene.*

Je sis tout parturbé, moi ; je ne sçais que dire.

MERLIN.

Tu rencontres Colette sur ton chemin, & tu lui demandes d'avec qui elle sort.

BLAISE, *commençant la scene.*

D'où viens tu donc, Colette ?

COLETTE.

Eh ! je viens d'où j'étois.

BLAISE.

Comme tu me rudoyes !

COLETTE.

Oh, dame ! accommode-toi ; prends ou laisse. Adieu.

SCENE V.

MERLIN, BLAISE.

MERLIN, *interrompant la scene.*

C'EST, à cette heure, à moi que tu as affaire.

BLAISE.

Tenez, Monsieur Merlin; je ne sçaurions endurer que vous m'escamotiais ma maitresse.

MERLIN, *interrompant la scene.*

Tenez, Monsieur Merlin! Est-ce comme cela qu'on commence une scene. Dans mes instructions, je t'ai dit de me demander quel étoit mon entretien avec Colette.

BLAISE.

Eh, parguié! ne le sçais-je pas, pisque j'y étois?

MERLIN.

Souviens-toi donc que tu n'étois pas censé y être?

BLAISE, *recommençant.*

Eh bien! Colette étoit donc avec vous, Monsieur Merlin?

MERLIN.

Oui; nous ne faiſions que de nous rencontrer.

BLAISE.

On dit pourtant qu'ous en êtes amoureux, Monſieur Merlin; & ça me chagrine, entendez-vous? car elle ſera mon accordée de Mardi en huit.

COLETTE, *ſe levant & interrompant.*

Oh! ſans vous interrompre, ça eſt remis de Mardi en quinze: d'ici à ce temps-là, je varrons venir.

MERLIN.

N'importe; cette erreur-là n'eſt ici d'aucune conſéquence. (*reprenant la ſcene.*) Qui eſt-ce qui t'a dit, Blaiſe, que j'aime Colette?

BLAISE.

C'eſt vous qui le diſiais tout-à-l'heure.

MERLIN, *interrompant la ſcene.*

Mais prends donc garde; ſouviens-toi encore une fois que tu n'y étois pas.

BLAISE.

C'eſt donc Mademoiſelle Liſette qui me l'a appris; & qui vous donne auſſi biaucoup de blâme de cette affaire-là? Et la velà pour confirmer mon dire.

LISETTE, *d'un ton menaçant, & interrompant.*

Va, va, j'en dirai mon ſentiment après la Comédie.

MERLIN.

Nous ne ferons jamais rien de cette grue-là : il ne ſçauroit perdre les objets de vue.

LISETTE.

Continuez, continuez; dans la repréſentation il ne les verra pas, & cela le corrigera. Quand un homme perd ſa maitreſſe, il lui eſt permis d'être diſtrait, Monſieur Merlin.

BLAISE, *interrompant.*

Cette Comédie-là n'eſt faite que pour nous planter-là, Mademoiſelle Liſette.

COLETTE.

Eh bien ! plante-moi-là itou toi, Nicodeme !

BLAISE, *pleurant.*

Morguié ! ce n'eſt pas comme ça qu'on en uſe avec un fiancé de la ſemaine qui vient.

COLETTE.

Et moi, je te dis que tu ne ſeras mon fiancé d'aucune ſemaine.

MERLIN.

Adieu ma Comédie : on m'avoit promis dix

piſtoles pour la faire jouer; & ce poltron-là me les vole comme s'il me les prenoit dans ma poche.

COLETTE, *interrompant*.

Eh! pardi, Monſieur Merlin, velà bian du tintamarre, parce que vous avez de l'amiquié pour moi, & que je vous trouve agriable. Eh bien! oui, je lui plaîs; je nous plaiſons tous deux: il eſt garçon, je ſis fille; il eſt à marier, moi itou; il vouloit de Mademoiſelle Liſette, il n'en veut pus; il la quitte, je te quitte; il me prend, je le prends. Quant à ce qui eſt de vous autres, il n'y a que patience à prenre.

BLAISE.

Velà de belles fiançailles!

LISETTE, *à Merlin, en déchirant un papier*.

Tu te taîs donc, fourbe! Tiens, voilà le cas que je fais du plan de ta Comédie; tu mériterois d'être traité de même.

MERLIN.

Mais, mes enfans, gagnons d'abord notre argent, & puis nous finirons nos débats.

COLETTE.

C'eſt bian dit; je nous querellerons après, c'eſt la même choſe.

LISETTE.

Taisez-vous, petite impertinente.

COLETTE.

Cette jalouse! comme elle est mal apprise!

MERLIN.

Paix-là donc, paix.

COLETTE.

Suis-je cause que je vaux mieux qu'elle?

LISETTE.

Que cette petite paysanne-là ne m'échauffe pas les oreilles.

COLETTE.

Mais, voyez, je vous prie, cette glorieuse, avec sa face de chambriere!

MERLIN.

Le bruit que vous faites, va amasser tout le monde ici; & voilà déjà Madame Argante qui accourt, je pense.

LISETTE, *en s'en-allant.*

Adieu, fourbe.

MERLIN.

L'épithete de folle m'acquittera, s'il te plaît, de celle de fourbe.

BLAISE.

Je m'en vais itou me plaindre à un parent de la masque.

COLETTE.

Je nous varrons tantôt, Monsieur Merlin; n'est-ce pas?

MERLIN.

Oui, Colette, & cela va à merveille: ces gens-là nous aiment: mais continuons encore de feindre.

COLETTE.

Tant que vous voudrais; il n'y a pas de danger, pisqu'ils nous aimont tant.

SCENE VI.

Madame ARGANTE, BLAISE, MERLIN, ANGÉLIQUE.

Madame ARGANTE.

QU'EST-CE que c'est donc que le bruit que j'entends? Avec qui criois-tu tout-à-l'heure?

MERLIN.

Rien; c'eſt Blaiſe & Colette qui ſortent d'ici avec Liſette, Madame.

Madame ARGANTE.

Eh bien! eſt-ce qu'ils avoient querelle enſemble? Je veux ſçavoir ce que c'eſt.

MERLIN.

C'eſt qu'il s'agiſſoit d'un petit deſſein que.... nous avions d'une petite idée qui nous étoit venue, & nous avons de la peine à faire un enſemble qui s'accorde. (*Montrant Eraſte.*) Monſieur vous dira ce que c'eſt.

ÉRASTE.

Madame; il eſt queſtion d'une bagatelle que vous ſçaurez tantôt.

Madame ARGANTE.

Pourquoi m'en faire myſtere à préſent?

ÉRASTE.

Puiſqu'il faut vous le dire, c'eſt une petite Piece dont il eſt queſtion.

Madame ARGANTE.

Une Piece de quoi?

MERLIN.

C'eſt, Madame, une Comédie; & nous vous ménagions le plaiſir de la ſurpriſe.

ANGÉLIQUE.

Et moi, j'avois promis à Madame Amelin & à Eraste de ne vous en point parler, ma mere.

Madame ARGANTE.

Une Comédie !

MERLIN.

Oui ; une Comédie dont je suis l'Auteur : cela promet.

Madame ARGANTE.

Et pourquoi s'y battre?

MERLIN.

On ne s'y bat pas, Madame ; la bataille que vous avez entendue, n'étoit qu'un entr'Acte. Mes Acteurs se sont brouillés dans l'intervalle de l'action ; c'est la discorde qui est entrée dans la Troupe : il n'y a rien là que de fort ordinaire. Ils vouloient sauter du brodequin au cothurne, & je vais tâcher de les ramener à des dispositions moins tragiques.

Madame ARGANTE.

Non : laissons-là tes dispositions moins tragiques, & supprimons ce divertissement-là. Eraste, vous n'y avez pas songé : la Comédie chez une femme de mon âge, cela feroit ridicule.

ÉRASTE.

C'eſt la choſe du monde la plus innocente, Madame ; &, d'ailleurs, Madame Amelin ſe faiſoit une joie de la voir exécuter.

MERLIN.

C'eſt elle qui nous paie pour la mettre en état ; & moi, qui vous parle, j'ai déja reçu des arrhes. Ma marchandiſe eſt vendue ; il faut que je la livre ; & vous ne ſçauriez, en conſcience, rompre un marché conclu, Madame. Il faudroit que je reſtituaſſe ; & j'ai pris des arrangements qui ne me le permettent plus.

Madame ARGANTE.

Ne te mets point en peine. Je vous dédommagerai, vous autres.

MERLIN.

Sans compter douze ſols qu'il m'en coûte pour un moucheur de chandelles que j'ai arrêté ; trois bouteilles de vin que j'ai avancées aux Ménétriers du Village, pour former mon Orcheſtre ; quatre que j'ai donné parole de boire avec eux immédiatement après la repréſentation ; une demi-main de papier que j'ai barbouillée pour mettre mon canevas bien au net.

Madame ARGANTE.

Tu n'y perdras rien, te dis-je. Voici Madame Amelin, & vous allez voir qu'elle sera de mon avis.

SCENE VII.

Madame AMELIN, Madame ARGANTE, ANGÉLIQUE, ÉRASTE, MERLIN.

Madame ARGANTE, *à Madame Amelin.*

Vous ne devineriez pas, Madame, ce que ces jeunes gens nous préparoient? Une Comédie de la façon de Monsieur Merlin : ils m'ont dit que vous le sçavez; mais je suis bien sûre que non.

Madame AMELIN.

C'est moi à qui l'idée en est venue.

Madame ARGANTE.

A vous! Madame.

Madame AMELIN.

Oui; vous sçaurez que j'aime à rire, & vous

verrez que cela nous divertira : mais j'avois expressément défendu qu'on vous le dît.

Madame ARGANTE.

Je l'ai appris par le bruit qu'on faisoit dans cette salle : mais, j'ai une grâce à vous demander, Madame; c'est que vous ayez la bonté d'abandonner le projet, à cause de moi, dont l'âge & le caractere.....

Madame AMELIN.

Ah ! voilà qui est fini, Madame : ne vous allarmez point : c'en est fait; il n'en est plus question.

Madame ARGANTE.

Je vous en rends mille grâces, & je vous avoue que j'en craignois l'exécution.

Madame AMELIN.

Je suis fâchée de l'inquiétude que vous en avez prise.

Madame ARGANTE.

Je vais rejoindre la compagnie avec ma fille; n'y venez-vous pas?

Madame AMELIN.

Dans un moment.

ANGÉLIQUE, *à part, à Madame Argante.*

Madame Amelin n'est pas contente, ma mere.

Madame ARGANTE, *à part le premier mot.*
(A Madame Amelin.)

Taisez - vous. Adieu, Madame ; venez donc nous retrouver.

Madame AMELIN, *à Éraste.*

Oui, oui. Mon neveu, quand vous aurez mené Madame Argante, venez me parler.

ÉRASTE.

Sur le champ, Madame.

MERLIN.

J'en serai donc réduit à l'impression ; quel dommage !

(Angélique & Merlin sortent avec Madame Argante.)

SCENE VIII.

Madame AMELIN, ARAMINTE.

Madame AMELIN, *un moment seule.*

Vous avez pourtant beau dire, Madame Argante ; j'ai voulu rire, & je rirai.

ARAMINTE.

Eh bien ! ma chere, où en est notre Comédie ? Va-t-on la jouer ?

Madame AMELIN.

Non ; Madame Argante veut qu'on rende l'argent à la porte.

ARAMINTE.

Comment ! elle s'oppose à ce qu'on la joue ?

Madame AMELIN.

Sans doute : on la jouera pourtant, ou celle-ci, ou une autre. Tout ce qui arrivera de ceci, c'est qu'au lieu de la lui donner, il faudra qu'elle me la donne & qu'elle la joue, qui pis est ; & je vous prie de m'y aider.

ARAMINTE.

Il sera curieux de la voir monter sur le Théâtre ! Quant à moi, je ne suis bonne qu'à me tenir dans ma loge.

Madame AMELIN.

Ecoutez-moi, je vais feindre d'être si rebutée du peu de complaisance qu'on a pour moi, que je paroîtrai renoncer au mariage de mon neveu avec Angélique.

ARAMINTE.

Votre neveu est, en effet, un si grand parti pour elle.....

Madame AMELIN, *en riant.*

Que la mere n'avoit osé espérer que je consentisse. Jugez de la peur qu'elle aura, & des démarches

marches qu'elle va faire. Jouera-t-elle bien son rôle ?

ARAMINTE.

Oh ! d'après nature.

Madame AMELIN.

Mon neveu & sa Maitresse seront-ils, de leur côté, de bons Acteurs, à votre avis ? car ils ne sçauront pas que je me divertis, non plus que le reste des Acteurs.

ARAMINTE.

Cela sera plaisant; mais il n'y a que mon rôle qui m'embarrasse. A quoi puis-je vous être bonne ?

Madame AMELIN.

Vous avez trois fois plus de bien qu'Angélique ; vous êtes veuve, & encore jeune. Vous m'avez fait confidence de votre inclination pour mon neveu; tout est dit. Vous n'avez qu'à vous conformer à ce que je vais faire. Voici mon neveu, & c'est ici la premiere scene : êtes-vous prête ?

ARAMINTE.

Oui.

SCENE IX.

Madame AMELIN, ARAMINTE, ÉRASTE.

ERASTE.

Vous m'avez ordonné de revenir : que me voulez-vous, Madame ? La compagnie vous attend.

Madame AMELIN.

Qu'elle m'attende, mon neveu ; je ne ſuis pas près de la rejoindre.

ÉRASTE.

Vous me paroiſſez bien ſérieuſe, Madame : de quoi s'agit-il ?

Madame AMELIN, *montrant Araminte.*

Éraſte, que penſez-vous de Madame ?

ÉRASTE.

Moi? ce que tout le monde en penſe ; que Madame eſt fort aimable.

ARAMINTE.

La réponſe eſt flatteuſe.

ÉRASTE.

Elle eſt toute ſimple.

Madame AMELIN.

Mon neveu, ſon cœur & ſa main, joints à trente-mille livres de rente, ne valent-ils pas bien qu'on s'attache à elle?

ÉRASTE.

Y a-t-il quelqu'un à qui il ſoit beſoin de perſuader cette vérité-là?

Madame AMELIN.

Je ſuis charmée de vous en voir ſi perſuadé vous-même.

ERASTE.

A propos de quoi en êtes-vous ſi charmée, Madame?

Madame AMELIN.

C'eſt que je trouve à propos de vous marier avec elle.

ÉRASTE.

Moi, ma tante! vous plaiſantez; & je ſuis sûr que Madame ne feroit pas de cet avis-là.

Madame AMELIN.

C'eſt pourtant elle qui me le propoſe.

ÉRASTE, *ſurpris.*

De m'épouſer! vous, Madame!

ARAMINTE.

Pourquoi non, Érafte ? cela me paroîtroit affez convenable ; qu'en dites-vous ?

Madame AMELIN.

Ce qu'il en dit ? en êtes-vous en peine ?

ARAMINTE.

Il ne répond pourtant rien.

Madame AMELIN.

C'eft d'étonnement & de joie ; n'eft-ce pas, mon neveu ?

ÉRASTE.

Madame......

Madame AMELIN.

Quoi ?

ÉRASTE.

On n'époufe pas deux femmes.

Madame AMELIN.

Où en prenez-vous deux ? on ne vous parle que de Madame.

ARAMINTE.

Et vous aurez la bonté de n'époufer que moi non plus, affûrément.

ÉRASTE.

Vous méritez un cœur tout entier, Madame ;

& vous sçavez que j'adore Angélique, qu'il m'est impossible d'aimer ailleurs.

ARAMINTE.

Impossible, Éraste ; impossible ! oh ! puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous m'aimerez, s'il vous plaît.

ÉRASTE.

Je ne m'y attends pas, Madame.

ARAMINTE.

Vous m'aimerez, vous dis-je; on m'a promis votre cœur; & je prétends qu'on me le tienne. Je crois que d'en donner deux-cent-mille écus, c'est le payer tout ce qu'il vaut; & qu'il y en a peu de ce prix-là.

ÉRASTE.

Angélique l'estimeroit davantage.

Madame AMELIN.

Qu'elle l'estime ce qu'elle voudra, j'ai garanti que Madame l'auroit; il faut qu'elle l'ait, & que vous dégagiez ma parole.

ÉRASTE.

Ah ! Madame, voulez-vous me désespérer ?

ARAMINTE.

Comment donc, vous désespérer !

Madame AMELIN.

Laiſſez-le dire. Courage mon neveu, courage!

ÉRASTE.

Juſte Ciel!

SCENE X.

Madame AMELIN, ARAMINTE, Madame ARGANTE, ANGÉLIQUE, ÉRASTE.

Madame ARGANTE.

JE viens vous chercher, Madame, puiſque vous ne venez pas. Mais, que vois-je? Éraſte ſoupire! ſes yeux ſont mouillés de larmes! il paroît déſolé! que lui eſt-il donc arrivé?

Madame AMELIN.

Rien que de fort heureux, quand il ſera raiſonnable. Au reſte, Madame, j'allois vous informer que nous ſommes ſur notre départ, Araminte, mon neveu, & moi. N'auriez-vous rien à mander à Paris?

Madame ARGANTE.

A Paris ! Quoi ! eſt-ce que vous y allez, Madame ?

Madame AMELIN.

Dans une heure.

Madame ARGANTE.

Vous plaiſantez, Madame : & ce mariage ? ...

Madame AMELIN.

Je penſe que le mieux eſt de le laiſſer-là. Le dégoût que vous avez marqué pour ce petit divertiſſement, qui me flattoit, m'a fait faire quelques réflexions. Vous êtes trop ſérieuſe pour moi. J'aime la joie innocente ; elle vous déplaît. Notre projet étoit de demeurer enſemble ; nous pourrions ne nous pas convenir : n'allons pas plus loin.

Madame ARGANTE.

Comment ! une Comédie de moins romproit un mariage, Madame ? Eh ! qu'on la joue, Madame ; qu'à cela ne tienne ; & ſi ce n'eſt pas aſſez, qu'on y joigne l'Opéra, la Foire, les Marionnettes, & tout ce qu'il vous plaira, juſqu'aux parades.

Madame AMELIN.

Non ; le parti que je prends vous diſpenſe de

cet embarras-là. Nous n'en ferons pas moins bonnes amies, s'il vous plaît; mais je viens de m'engager avec Araminte, & d'arrêter que mon neveu l'épousera.

Madame ARGANTE.

Araminte à votre neveu, Madame! votre neveu épouser Araminte! Quoi! ce jeune homme!

ARAMINTE.

Que voulez-vous? Je suis à marier aussi bien qu'Angélique.

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Eraste y consent-il?

ÉRASTE.

Vous voyez mon trouble; je ne sçais plus où j'en suis.

ANGÉLIQUE.

Est-ce là tout ce que vous répondez? Emmenez-moi ma mere; retirons-nous; tout nous trahit.

ÉRASTE.

Moi, vous trahir Angélique! moi, qui ne vis que pour vous!

Madame AMELIN.

Y songez-vous, mon neveu, de parler d'a-

mour à une autre, en présence de Madame que je vous destine?

Madame ARGANTE, *fortement*.

Mais, en vérité, tout ceci n'est qu'un rêve.

Madame AMELIN.

Nous sommes tous bien éveillés, je pense.

Madame ARGANTE.

Mais, tant-pis, Madame; tant-pis. Il n'y a qu'un rêve qui puisse rendre ceci pardonnable; absolument qu'un rêve, que la représentation de votre misérable Comédie va dissiper. Allons vîte, qu'on s'y prépare. On dit que la piece est un impromptu; je veux y jouer moi-même; qu'on tâche de m'y ménager un rôle. Jouons-y tous; & vous aussi, ma fille.

ANGELIQUE.

Laissons-les, ma mere; voilà tout ce qu'il nous reste.

Madame ARGANTE.

Je ne serai pas une grande Actrice; je n'en serai que plus réjouissante.

Madame AMELIN.

Vous joueriez à merveille, Madame; & votre

vivacité en eſt une preuve; mais je ferois ſcrupule d'abaiſſer votre gravité juſques-là.

Madame ARGANTE.

Que cela ne vous inquiète pas. C'eſt Merlin qui eſt l'auteur de la Piece; je le vois qui paſſe; je vais la lui recommander moi-même. Merlin, Merlin! approchez.

Madame AMELIN.

Eh! non, Madame, je vous prie.

ÉRASTE, *à Madame Amelin.*

Souffrez qu'on la joue, Madame. Voulez-vous qu'une Comédie décide de mon ſort; & que ma vie dépende de deux ou trois dialogues?

Madame ARGANTE.

Non, non; elle n'en dépendra pas.

SCENE XI.

Madame AMELIN, ARAMINTE, Madame ARGANTE, ÉRASTE, ANGÉLIQUE, MERLIN.

Madame ARGANTE *continue.*

LA Comédie que vous nous destinez, est-elle bien-tôt prête?

MERLIN.

J'ai rassemblé tous nos Acteurs : ils sont là ; & nous allons achever de la répéter, si l'on veut.

Madame ARGANTE.

Qu'ils entrent.

Madame AMELIN.

En vérité, cela est inutile.

Madame ARGANTE.

Point du tout, Madame.

ARAMINTE.

Je ne présume pas, quoi que l'on fasse, que Madame veuille rompre l'engagement qu'elle a pris

avec moi. La Comédie se jouera quand on voudra ; mais Éraste m'épousera, s'il vous plaît.

Madame ARGANTE.

Vous, Madame ? avec vos quarante ans ! il n'en sera rien, s'il vous plaît vous-même ; & je vous le dis tout franc. Vous avez-là un très-mauvais procédé, Madame ; vous êtes de nos amis ; nous vous invitons au mariage de ma fille ; & vous prétendez en faire le vôtre, & lui enlever son mari, malgré toute la répugnance qu'il en ait lui-même ; car il vous refuse ; & vous sentez bien qu'il ne gagneroit pas au change. En vérité, vous n'êtes pas concevable ; à quarante ans lutter contre vingt ; vous rêvez, Madame. Allons, Merlin, qu'on acheve.

SCENE XII.

TOUS LES ACTEURS.

Madame ARGANTE *continue.*

J'AJOUTE dix pistoles à ce qu'on vous a promis, pour vous exciter à bien faire. Asseyons-nous, Madame, & écoutons.

Madame AMELIN.

Ecoutons donc, puisque vous le voulez.

MERLIN.

Avance, Blaise; reprenons où nous en étions. Tu te plaignois de ce que j'aime Colette; & c'est, dis-tu, Lisette qui te l'a appris.

BLAISE.

Bon! qu'est-ce que vous voulez que je dise davantage?

Madame ARGANTE.

Vous plaît-il de continuer, Blaise?

BLAISE.

Non; noute mere m'a défendu de monter sur le Thiâtre.

Madame ARGANTE.

Et moi, je lui défends de vous en empêcher; je vous sers de mere ici, c'est moi qui suis la vôtre.

BLAISE.

Et au par-dessus, on se raille de ma parsonne dans ce peste de jeu-là, noute Maitresse. Colette y fait semblant d'avoir le cœur tendre pour Monsieur Merlin; Monsieur Merlin de ly céder le sien; &, maugré la Comédie, tout ça est vrai, noute Maitresse: car ils font semblant de faire sem-

blant, rien que pour nous en revendre; & ils ont tous deux la malice de s'aimer tout de bon en dépit de Lisette qui n'en tâtera que d'une dent; & en dépit de moi, qui sis pourtant retenu pour gendre de mon biau-pere.

Madame ARGANTE. (*Les Dames rient.*)

Eh, le butor! on a bien affaire de vos bétises. Et vous, Merlin, de quoi vous avisez-vous d'aller faire une vérité d'une bouffonnerie? Laissez-lui sa Colette, & mettez-lui l'esprit en repos.

COLETTE.

Oui; mais je ne veux pas qu'il me laisse, moi; je veux qu'il me garde.

Madame ARGANTE.

Qu'est-ce que cela signifie, petite fille? retirez-vous, puisque vous n'êtes pas de cette scene-ci; vous paroîtrez quand il sera temps: continuez, vous autres.

MERLIN.

Allons, Blaise; tu me reproches que j'aime Colette.

BLAISE.

Eh, morgué! Est-ce que ça n'est pas vrai?

MERLIN.

Que veux-tu, mon enfant? elle est si jolie, que je n'ai pu m'en empêcher.

BLAISE, *à Madame Argante.*

Eh bian! Madame Argante; vela-t-il pas qu'il le confesse ly-même?

Madame ARGANTE.

Qu'est-ce que cela te fait, dès que ce n'est qu'une Comédie.

BLAISE.

Je m'embarrasse morguié! bian de la farce; qu'alle aille au guiable, & tout le monde avec.

MERLIN.

Encore!

Madame ARGANTE.

Quoi! on ne parviendra pas à vous faire continuer?

Madame AMELIN.

Eh! Madame; laissez-là ce pauvre garçon. Vous voyez bien que le dialogue n'est pas son fort.

Madame ARGANTE.

Son fort ou son foible, Madame; je veux qu'il réponde ce qu'il sçait, & comme il pourra.

COLETTE.

Il braira tant qu'on voudra ; mais c'eſt là-tout.

BLAISE.

Eh ; Pardy ! faut bian braire, quand on en a ſujet.

LISETTE.

A quoi ſert tout ce que vous faites-là, Madame ? Quand on acheveroit cette ſcene-ci, vous n'avez pas l'autre; car c'eſt moi qui dois la jouer, & je n'en ferai rien.

Madame ARGANTE.

Oh ! vous la jouerez, je vous aſſûre.

LISETTE.

Ah ! nous verrons ſi on me fera jouer la Comédie malgré moi.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE, & LE NOTAIRE *qui arrive.*

LE NOTAIRE, *s'adressant à Madame Amelin.*

VOILA, Madame, le contrat que vous m'avez demandé : on y a exactement suivi vos intentions.

Madame AMELIN, *à Araminte, bas.*

Faites comme si c'étoit le vôtre. (*à Madame Argante.*) Ne voulez-vous pas bien honorer ce contrat-là de votre signature, Madame ?

Madame ARGANTE.

Et pour qui est-il donc, Madame ?

ARAMINTE.

C'est celui d'Éraste & le mien.

Madame ARGANTE.

Moi ! ſigner votre contrat, Madame ! Ah ! je n'aurai pas cet honneur-là ; & vous aurez, s'il vous plaît, la bonté d'aller vous-même le ſigner ailleurs. (*au Notaire.*) Remportez, remportez cela, Monſieur. (*à Madame Amelin.*) Vous n'y ſongez pas, Madame : on n'a point ces procédés-là : jamais on n'en vit de pareils.

Madame AMELIN.

Il m'a paru que je ne pouvois marier mon neveu chez vous, ſans vous faire cette honnêteté-là, Madame ; & je ne quitterai point que vous n'ayez ſigné, qui pis eſt : car vous ſignerez.

Madame ARGANTE.

Oh ! car il n'en ſera rien ; car je m'en vais.

Madame AMELIN, *l'empêchant.*

Vous reſterez, s'il vous plaît ; le contrat ne ſçauroit ſe paſſer de vous. (*à Araminte.*) Aidez-moi, Madame ; empêchons Madame Argante de ſortir.

ARAMINTE.

Tenez ferme ; je ne plierai point non plus.

Madame ARGANTE.

Où en sommes-nous donc, Mesdames ? ne suis-je pas chez moi ?

ÉRASTE

Eh ! à quoi pensez-vous, Madame ? Je mourrois moi-même plutôt que de signer.

Madame AMELIN.

Vous signerez tout-à-l'heure, & nous signerons tous.

Madame ARGANTE, *fâchée.*

Apparemment que Madame se donne ici la Comédie, au défaut de celle qui lui a manqué.

Madame AMELIN, *riant.*

Ah, ah, ah. Vous avez raison ; je ne veux rien perdre.

LE NOTAIRE.

Accommodez-vous donc, Mesdames ; car d'autres affaires m'appellent ailleurs. Au reste, suivant toute apparence, ce contrat est à présent inutile, & n'est plus conforme à vos intentions ; puisque c'est celui qu'on a dressé hier, & qu'il est au nom de Monsieur Éraste & de Mademoiselle Angélique.

Madame AMELIN.

Eſt-il vrai? oh! ſur ce pied là, ce n'eſt pas la peine de le refaire; il faut le ſigner comme il eſt.

ÉRASTE.

Qu'entends-je?

Madame ARGANTE.

Ah, ah! j'ai donc deviné; vous vous donniez la Comédie, & je ſuis priſe pour dupe: ſignons donc. Vous êtes toutes deux de méchantes perſonnes.

ÉRASTE.

Ah! je reſpire.

ANGÉLIQUE.

Qui l'auroit cru? il n'y a plus qu'à rire.

ARAMINTE, *à Madame Argante.*

Vous ne m'aimerez jamais tant que vous m'avez haïe; mais mes quarante ans me reſtent ſur le cœur: je n'en ai pourtant que trente-neuf & demi.

Madame ARGANTE.

Je vous en aurois donné cent dans ma colere; & je vous conſeille de vous plaindre, après la ſcene que je viens de vous donner!

Madame AMELIN.

Et le tout ſans préjudice de la Piece de Merlin.

Madame ARGANTE.

Oh ! je ne vous le diſputerai plus, je n'en fais que rire ; je ſoufflerai volontiers les Acteurs, ſi l'on me fâche encore.

LISETTE.

Vous voilà raccommodés ; mais, nous....

MERLIN.

Ma foi, veux-tu que je te diſe ; nous nous régalions nous-mêmes dans ma parade pour jouir de toutes vos tendreſſes.

COLETTE.

Blaiſe, la tienne eſt de bon acabit ; j'en ſuis bien contente.

BLAISE, *ſautant.*

Tout de bon ! Baille-moi donc une petite franchiſe pour ma peine.

LISETTE.

Pour moi, je t'aime toujours ; mais tu me le paieras : car je ne t'épouſerai de ſix mois.

MERLIN.

Oh! je me fâcherai aussi, moi.

Madame ARGANTE.

Va, va; abrege le terme, & le réduis à deux heures de temps, Allons terminer.

FIN.

LE TRIOMPHE DE PLUTUS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 22 Avril 1728.

ACTEURS.

APOLLON, ſous le nom d'Ergaſte.

PLUTUS, ſous le nom de Richard.

ARMIDAS, Oncle d'Aminte.

AMINTE, Maitreſſe d'Apollon & de Plutus.

ARLEQUIN, Valet d'Ergaſte.

SPINETTE, Suivante d'Aminte.

UN MUSICIEN, & ſa Suite.

La Scene eſt dans la Maiſon d'Armidas.

LE TRIOMPHE DE PLUTUS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

PLUTUS, *seul.*

J'APPERÇOIS Apollon ; il est descendu dans ces lieux pour y faire sa cour à sa nouvelle Maitresse. Je m'avisai l'autre jour de lui dire que je voulois en avoir une. Monsieur le blondin me railla fort ; il me défia d'en être aimé, me traita comme un imbécille ; & je viens ici exprès pour lui souffler la sienne. Il ne se doute de rien ; nous allons voir beau jeu. Cet Aigrefin de Dieu qui veut tenir contre Plutus, contre le Dieu des trésors ! Chut ! . . . le voici. Ne faisons semblant de rien.

SCENE II.

PLUTUS, APOLLON.

APOLLON.

QUE vois-je ? Je crois que c'eſt Plutus déguiſé en Financier. Venez donc, que je vous embraſſe.

PLUTUS.

Bon jour, bon jour, Seigneur Apollon.

APOLLON.

Peut-on vous demander ce que vous venez faire ici ?

PLUTUS.

J'y viens faire l'amour à une fille ?

APOLLON.

C'eſt-à-dire, pour parler d'une façon plus convenable, que vous y avez une inclination.

PLUTUS.

Une fille ou une inclination, n'eſt-ce pas la même choſe ?

APOLLON.

Apparemment que la petite conteſtation que nous avons eue l'autre jour vous a piqué. Vous n'en voulez pas avoir le démenti : c'eſt fort bien fait. Eh ! dites-moi, votre Maitreſſe eſt-elle aimable ?

PLUTUS.

C'eſt un morceau à croquer ; je l'ai vue l'autre jour en traverſant les airs , & je veux lui en dire deux mots.

APOLLON.

Ecoutez , Seigneur Plutus ; ſi elle a l'eſprit délicat , je ne vous conſeille pas de vous ſervir avec elle d'expreſſions ſi maſſives : *un morceau à croquer* ; *lui en dire deux mots* ; ce ſtyle de Douairiere la rebuteroit.

PLUTUS.

Bon , bon ! vous voilà toujours avec votre eſprit pindariſé. Je parle net & clair ; & outre cela mes ducats ont un ſtyle qui vaut bien celui de l'Académie. Entendez-vous ?

APOLLON.

Ah ! je ne ſongeois pas à vos ducats ; ce ſont effectivement de grands Orateurs.

PLUTUS.

Et qui épargnent bien des fleurs de Rhétorique.

APOLLON.

Je connoîs pourtant des femmes qu'ils ne persuaderoient pas. Et je viens, comme vous, voir ici une jolie personne auprès de qui je soupçonne que je ne ferois rien, si je n'avois que cette ressource. Votre Maitresse sera peut-être de même.

PLUTUS.

Qu'elle soit comme elle voudra, je ne m'en embarrasse point. Avec de l'argent j'ai tout ce qu'il me faut : mais qu'est-ce que votre Maitresse à vous ? Est-elle veuve, fille, *& cœtera* ?

APOLLON.

C'est une fille.

PLUTUS.

La mienne aussi.

APOLLON.

La mienne est sous la direction d'un oncle qui cherche à la marier : elle est assez riche, & il lui veut un bon parti.

PLUTUS.

Oh, oh ! c'est-là l'histoire de ma petite bru-

ne : elle eſt auſſi chez un oncle qui s'appelle Armidas.

APOLLON

C'eſt cela même. Nous aimons donc en même lieu, Seigneur Plutus ?

PLUTUS.

Ma foi, j'en ſuis fâché pour vous.

APOLLON, *riant.*

Ah, ah, ah.

PLUTUS.

Vous riez, Monſieur le faiſeur de Madrigaux ! Déguiſé en Muguet, vous vous moquez de moi à cauſe de votre bel-eſprit & de vos cheveux blonds.

APOLLON.

Franchement vous n'êtes pas fait pour me diſputer un cœur.

PLUTUS.

Parce que je ſuis fait pour l'emporter d'emblée.

APOLLON.

Nous verrons, nous verrons. J'ai une petite choſe à vous dire : c'eſt que votre Belle... je la connois, je lui ai déjà parlé ; &, ſans vanité, elle eſt dans d'aſſez bonnes diſpoſitions pour nous.

PLUTUS.

Qu'eſt-ce que cela me fait à moi? J'ai un écrin plein de bijoux qui ſe moque de toutes ces diſpoſitions-là; laiſſez-moi faire.

APOLLON.

Je ne vous crains point, mon cher Rival: mais vous ſçavez que voici où loge la Belle. Je vois ſortir ſa femme-de-chambre, je vais l'aborder; je ne me ſuis déguiſé que pour cela. Vous pouvez ici reſter, ſi vous voulez; & lui parler à votre tour. Vous voyez bien que je ſuis de bonne compoſition, quand je ne vois point de danger.

PLUTUS.

Bon: je le veux bien, abordez; j'irai mon train, & vous le vôtre.

SCENE III.

SPINETTE, PLUTUS, APOLLON.

APOLLON.

BON jour, ma chere Spinette: comment ſe porte ta Maitreſſe?

SPINETTE.

Je ſuis charmée de vous voir de retour, Monſieur Ergaſte. Pendant votre abſence je vous ai rendu auprès de ma Maitreſſe tous les petits ſervices qui dépendoient de moi.

APOLLON.

Je n'en ſerai point ingrat ; & je t'en témoignerai ma reconnoiſſance.

SPINETTE.

J'ai cru que vous diſiez que vous alliez me la témoigner.

PLUTUS.

Eh ! donnez-lui quelque Madrigal.

APOLLON.

Tu ne perdras rien pour attendre, Spinette ; je ſuis né généreux.

SPINETTE.

Vous me l'avez toujours dit : mais, Monſieur, eſt-ce que vous allez voir Mademoiſelle Aminte avec Monſieur que voilà ?

APOLLON.

C'eſt un de mes amis qui m'a ſuivi, & dont je veux donner la connoiſſance à Armidas, l'oncle d'Aminte.

PLUTUS.

Oui ; on m'a dit que c'étoit un ſi honnête-homme !... & j'aime tous les honnêtes-gens, moi.

SPINETTE.

C'eſt fort bien fait, Monſieur. (*à Apollon.*) Votre ami a l'air bien épais.

APOLLON.

Cela paſſe l'air ; mais je te quitte, Spinette : mon impatience ne me permet pas de différer davantage d'entrer. Venez, Monſieur.

PLUTUS.

Allez toujours m'annoncer. Je ſerois bien-aiſe de cauſer un moment avec ce joli enfant-ci. Vous viendrez me reprendre.

APOLLON.

Soit ; vous êtes le maître.

SCENE

SCENE IV.

SPINETTE, PLUTUS.

SPINETTE.

PEUT-ON vous demander, Monſieur, ce que vous me voulez ?

PLUTUS.

Je ne te veux que du bien.

SPINETTE.

Tout le monde m'en veut, mais perſonne ne m'en fait.

PLUTUS.

Oh ! ce n'eſt pas de même : je ne m'appelle pas Ergaſte, moi ; j'ai nom Richard, & je ſuis bien nommé : en voilà la preuve. (*Il lui donne une bourſe.*)

SPINETTE.

Ah ! que cette preuve-là eſt claire ! Elle eſt d'une force qui m'étourdit.

PLUTUS.

Prends, prends ; ſi ce n'eſt pas aſſez d'une preuve,

je ne suis pas en peine d'en donner deux, & même trois.

SPINETTE.

Vous êtes bien le maître de prouver tant qu'il vous plaira ; & s'il ne s'agit que de douter du fait, je douterai de reste.

PLUTUS.

Voilà pour le doute qui te prend. (*Il lui donne une bague.*)

SPINETTE.

Monsieur, munissez-vous encore pour le doute qui me prendra.

PLUTUS.

Tu n'as qu'à parler ; mais c'est à condition que tu seras de mes amies.

SPINETTE, *à part.*

Quel homme est-ce donc que cela ? (*Haut.*) Monsieur, vous demandez à être de mes amis ; comment l'entendez-vous ? Est-ce amourette que vous voulez dire ? La proposition ne seroit point de mon goût ; & je suis fille d'honneur.

PLUTUS.

Oh ! garde ton honneur : ce n'est pas-là ma fantaisie.

SPINETTE.

Ah !... Votre fantaisie seroit un assez bon goût. Mais qu'exigez-vous donc ?

PLUTUS.

C'est que j'aime ta Maitresse : je suis un riche, un richissime Négociant, à qui l'or & l'argent ne coûtent rien ; & je voudrois bien n'aimer pas tout seul.

SPINETTE.

Effectivement, ce seroit dommage ; & vous méritez bien compagnie : mais la chose est un peu difficile, voyez-vous ! Ma Maitresse a aussi un honneur à garder.

PLUTUS.

Mais cela n'empêche pas qu'on ne s'aime.

SPINETTE.

Cela est vrai, quand c'est dans de bonnes vues ; mais les vôtres n'ont pas l'air d'être bien régulieres. Si vous demandiez à vous en faire aimer pour l'épouser, riche comme vous êtes ; & de la meilleure pâte d'homme qu'il y ait, à ce qu'il me paroît ; je ne doute pas que vous ne vinssiez à bout de votre projet, avec mes soins ; à condition que les preuves iront leur chemin, quand j'en aurai besoin.

PLUTUS.

Tant que tu voudras.

SPINETTE, *à part.*

Oh ! quel homme ! (*Haut*) Oh ! çà ; est-ce que vous voudriez épouser ma Maitresse ?

PLUTUS.

Oui-dà ; je ferai tout ce qu'on voudra, moi.

SPINETTE.

Fort bien, je vous sers de bon cœur à ce prix-là : mais Monsieur Ergaste, votre ami, avec qui vous êtes venu, est amoureux d'Aminte ; & je crois même qu'il ne lui déplaît pas. Il parle de mariage aussi ; il est d'une figure assez aimable ; beaucoup d'esprit : il faudra lutter contre tout cela.

PLUTUS.

Et moi je suis riche : cela vaut mieux que tout ce qu'il a ; car je t'avertis qu'il n'a pour tout vaillant que sa figure.

SPINETTE.

Je le crois comme vous ; car il ne m'a jamais rien prouvé que le talent qu'il a de promettre. Armidas a pourtant de l'amitié pour lui ; mais Armidas est intéressé, & vos richesses pourront l'é-

blouir. Ergaſte, au reſte, ſe dit un Gentilhomme à ſon aiſe; & ſous ce titre, il fait ſon chemin tant qu'il peut dans le cœur de ma Maitreſſe, qui eſt un peu précieuſe, & qui l'écoute à cauſe de ſon eſprit.

PLUTUS.

Aime-t-elle la dépenſe, ta Maitreſſe?

SPINETTE.

Beaucoup.

PLUTUS.

Nous la tenons, Spinette: ne t'embarraſſe pas. Vante-moi ſeulement auprès d'elle, je lui donnerai tout ce qu'elle voudra; elle n'aura qu'à ſouhaiter. D'ailleurs je ne me trouve pas ſi mal fait, moi: on peut paſſer avec mon air; & pour mon viſage, il y en a de pires. J'ai l'humeur franche & ſans façon. Dis-lui tout cela; dis-lui encore que mon or & mon argent ſont toujours beaux: cela ne prend point de rides; un louis d'or de quatre-vingts ans eſt tout auſſi beau qu'un louis d'or d'un jour; & cela eſt conſidérable d'être toujours jeune du côté du coffre-fort.

SPINETTE.

Malpeſte! la belle riante jeuneſſe! allez, allez, je ferai votre cour. Tenez; moi, d'abord, en

vous voyant, je vous trouvois la phyſionomie aſſez commune, & l'eſprit à l'avenant; mais depuis que je vous connoîs, vous êtes tout un autre homme; vous me paroiſſez preſqu'aimable; & dès demain je vous trouverai charmant; du moins il ne tiendra qu'à vous.

PLUTUS.

Oh! j'aurai des charmes, je t'en aſſûre; je ferai ta fortune; mais une fortune qui ſera bien nourrie: tu verras, tu verras.

SPINETTE.

Mais ſi cela continue, vous allez devenir un Narciſſe.

PLUTUS.

Quelqu'un vient à nous; qui eſt ce?

SPINETTE.

Ah! c'eſt Arlequin, valet de Monſieur Ergaſte.

SCENE V.

ARLEQUIN, SPINETTE, PLUTUS.

ARLEQUIN.

Bon jour, Spinette; comment te portes-tu? Je suis bien-aise de te revoir. Mon Maître est-il arrivé?

SPINETTE.

Oui, il est au logis.

PLUTUS.

Bon jour, mon garçon.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous le rende. Voilà un galant-homme qui me salue sans me connoître.

SPINETTE.

Oh! le plus galant-homme qu'on puisse trouver, je t'en assûre.

PLUTUS.

Eh bien! mon fils, tu sers donc Ergaste?

ARLEQUIN.

Hélas! oui, Monsieur; je le sers par amitié, faut dire: car ce n'est pas pour ma fortune.

PLUTUS.

Est-ce que tu n'es pas grassement chez lui?

ARLEQUIN.

Non, je suis aussi maigre qu'il l'étoit, quand il m'a pris.

PLUTUS.

Et tes gages sont-ils bons?

ARLEQUIN.

Bons ou mauvais, je ne les ai pas encore vus. Cependant tous les jours je demande à en voir un petit échantillon: mais à vous parler franchement, je crois que mon Maître n'a ni l'échantillon, ni la piece.

SPINETTE.

Je suis de son avis.

PLUTUS.

As-tu besoin d'argent?

ARLEQUIN.

Oh! besoin! depuis que je suis au monde, je n'ai que ce besoin-là.

PLUTUS.

Tu me touches, tu as la physionomie d'un

bon enfant. Tiens, voilà de quoi boire à ma ſanté.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, cela me confond; ſuis-je bien réveillé? Dix louis d'or pour boire à votre ſanté! Spinette, fait-il jour? N'eſt-ce pas un rêve?

SPINETTE.

Non, Monſieur m'a déjà fait rêver de même.

ARLEQUIN.

Voilà un rêve qui me menera réellement au cabaret.

PLUTUS.

Je veux que tu ſois de mes amis auſſi.

ARLEQUIN.

Pardi, quand vous ne le voudriez pas, je ne ſçaurois m'en empêcher.

PLUTUS.

J'aime la Maitreſſe d'Ergaſte.

ARLEQUIN.

Mademoiſelle Aminte?

PLUTUS.

Oui; Spinette m'a promis de me ſervir auprès d'elle, & je ſerai bien-aiſe que tu en ſois de moitié.

ARLEQUIN.

Ne vous embarraſſez pas.

PLUTUS.

Si Ergaſte ne te paie pas tes gages, je te les paierai, moi.

ARLEQUIN.

Vous pouvez en toute ſûreté m'en avancer le premier quartier; auſſi bien y a-t-il long-temps qu'il me l'a promis.

SPINETTE.

Tu n'es pas honteux, à ce que je vois.

ARLEQUIN.

Ce ſeroit bien dommage; Monſieur eſt ſi bon!

PLUTUS.

Tiens; je ne compte pas avec toi; je te paie à mon taux.

ARLEQUIN.

Et moi, je ne regarde pas après vous; je ſuis sûr d'avoir mon compte. Que voilà un honnête Gentilhomme! Oh! Monſieur, vos manieres ſont inimitables.

SPINETTE.

Doucement; voici l'oncle de Mademoiſelle Aminte qui va nous aborder. Monſieur, faites-lui votre compliment.

SCENE VI.

ARMIDAS, PLUTUS SPINETTE, ARLEQUIN.

ARMIDAS.

AH ! te voilà, Arlequin ; est-ce que ton Maître est arrivé ?

ARLEQUIN.

On dit que oui, Monsieur ; car je ne fais que d'arriver moi-même. Je m'étois arrêté dans un Village pour m'y rafraîchir ; & comme il fait extrêmement chaud, vous me permettrez d'en aller faire autant dans l'Office.

ARMIDAS.

Tu es le maître.

PLUTUS.

Monsieur, Spinette m'a dit que vous vous appellez Monsieur Armidas.

ARMIDAS.

Oui, Monsieur ; que vous plaît-il de moi ?

PLUTUS.

C'eſt que ſi mon amitié pouvoit vous accommoder, la vôtre me conviendroit on ne peut pas mieux.

ARMIDAS.

Monſieur, vous me faites bien de l'honneur; le compliment eſt ſingulier.

PLUTUS.

J'y vais rondement, comme vous voyez: mais franchiſe vaut mieux que politeſſe, n'eſt-ce pas?

ARMIDAS.

Monſieur, mon amitié eſt dûe à tous les honnêtes-gens; & quand j'aurai l'honneur de vous connoître.....

SPINETTE.

Tenez; dans les compliments on s'embrouille, & il y a mille honnêtes-gens qui n'en ſçavent point faire. Monſieur me paroît de ce nombre. Voyez de quoi il s'agit; Monſieur eſt ami du Seigneur Ergaſte, ils viennent d'arriver enſemble. Monſieur Ergaſte eſt au logis, je vous laiſſe. (*Elle s'en-va.*)

PLUTUS.

Et je m'amuſois, en attendant, à demander de vos nouvelles à cet enfant.

ARMIDAS.

Monsieur, vous ne pouviez manquer d'être bien venu sous les auspices de Monsieur Ergaste, que j'estime beaucoup. Je suis fâché de n'être pas venu plutôt; mais j'ai été occupé d'une affaire que je voulois finir.

PLUTUS.

Ah ! pour une affaire; voulez-vous bien me la dire? C'est que j'ai des expédiens pour les affaires, moi.

ARMIDAS.

Eh bien ! Monsieur, c'est une terre que j'ai, assez éloignée d'ici, qui n'est pas à ma bienséance, & que je voudrois vendre. J'ai dessein de marier ma Niece près de moi, & je lui donnerai en mariage le provenu de la vente. Elle est de vingt-mille écus; mais la personne qui la marchande ne veut m'en donner que quinze, & nous ne sçaurions nous accommoder.

PLUTUS.

Touchez là, Monsieur Armidas.

ARMIDAS.

Comment?

PLUTUS.

Touchez là.

ARMIDAS.

Que voulez-vous dire ?

PLUTUS.

La terre est à moi, & l'argent à vous ; je vais vous la payer.

ARMIDAS.

Mais, Monsieur, j'ai peine à vous la vendre de cette maniere : vous ne l'avez pas vue, & vous n'aimeriez peut-être pas le pays où elle est.

PLUTUS.

Point du tout ; j'aime tous les pays, moi : n'est-ce pas des arbres & des campagnes par-tout ?

ARMIDAS.

Je vous en donnerai le plan, si vous voulez.

PLUTUS.

Je ne m'y connois pas ; il suffit, c'est une terre : je ne l'ai point vue, mais je vous vois ; vous avez la physionomie d'un honnête-homme, & votre terre vous ressemble.

ARMIDAS.

Puisque vous le voulez, Monsieur, j'y consens.

PLUTUS.

Tenez, connoissez-vous ce billet-là, & la signature ?

ARMIDAS.

Oh ! Monſieur, cela eſt excellent; je vous ſuis entierement obligé.

PLUTUS.

Ah ! çà, ſi le marché ne vous plaît pas demain, je vous la revendrai, moi; & je vous ferai crédit, afin que cela ne vous incommode point.

ARMIDAS.

Vous me comblez d'honnêtetés, Monſieur; je ne ſçais comment les reconnoître.

PLUTUS.

Oh! que ſi; vous les reconnoîtriez, ſi vous vouliez.

ARMIDAS.

Dites-m'en les moyens.

PLUTUS.

Votre Niece eſt bien jolie, Monſieur Armidas.

ARMIDAS.

Eh bien, Monſieur?

PLUTUS.

Eh bien ! troquons; reprenez la terre gratis, & je prends la Niece ſur le même pied.

ARMIDAS.

Vous l'avez donc vue, ma Niece, Monſieur?

PLUTUS.

Oui : il y a quelques mois que, paſſant par ici, j'apperçus une moitié de viſage qui me fit grand plaiſir. Je m'en ſuis toujours reſſouvenu. J'ai demandé qui c'étoit. On me dit que c'étoit Mademoiſelle Aminte, Niece d'un homme de bien, nommé Monſieur Armidas. Parbleu ! dis-je en moi-même, ce viſage-là tout entier doit être bien aimable. Je fis deſſein de l'avoir à moi. Ergaſte, mon ami, me dit quelques jours après qu'il venoit ici : je l'ai ſuivi pour le ſupplanter ; car il aime auſſi votre Niece ; & je ne m'en ſoucie gueres, ſi nous ſommes d'accord. C'eſt mon ami : mais je n'y ſçaurois que faire ; l'amour ſe moque de l'amitié, & moi auſſi. Je ſuis trop franc pour être ſcrupuleux.

ARMIDAS.

Il eſt vrai, Monſieur, qu'Ergaſte me paroît rechercher ma Niece.

PLUTUS.

Bon, bon ! la voilà bien lottie, la pauvre fille !

ARMIDAS.

Il ſe dit Gentilhomme aſſez commode ; & il parle de s'établir ici. Il eſt d'ailleurs homme de mérite.

PLUTUS.

PLUTUS.

Homme de mérite, lui ! Il n'a pas le sol.

ARMIDAS.

Si cela est, c'est un grand défaut; & je suis bien-aise que vous m'avertissiez. Mais, Monsieur, peut-on vous demander de quelle profession vous êtes ?

PLUTUS.

Moi, j'ai des millions de pere en fils; voilà mon principal métier: & par amusement je fais un gros commerce, qui me rapporte des sommes considérables, & tout cela pour me divertir, comme je vous dis. Ce gain-là sera pour les menus plaisirs de ma femme. Au reste, je prouverai sur table, au moins. Voilà ce qu'on appelle avoir du mérite, de l'esprit & de la taille, qui ne me manquent pourtant pas, ni l'un, ni l'autre. Est-ce que, si vous étiez fille à marier, ma figure romproit le marché ? On voit bien que je fais bonne chere; mon embonpoint fait l'éloge de ma table. Vraiment ! si j'épouse Mademoiselle Aminte, je prétends bien que dans six mois vous soyez plus en chair que vous n'êtes. Voilà un menton qui triplera, sur ma parole; & puis du ventre !....

ARMIDAS.

Vôtre humeur me convient à merveille.

PLUTUS.

Elle est aussi commode que ma fortune.

ARMIDAS.

Et je parlerai à ma Nièce, je vous assûre : je suis sûr qu'elle se conformera à mes volontés.

PLUTUS.

Pardi ! un homme comme moi, c'est un trésor.

ARMIDAS.

La voilà qui vient. Si vous le voulez bien, après le premier compliment, vous nous laisserez un moment ensemble, & vous irez vous rafraîchir chez moi en attendant.

SCENE VII.

ARMIDAS, PLUTUS, AMINTE, SPINETTE.

ARMIDAS.

MA Nièce, où est donc le Seigneur Ergaste ?

AMINTE.

Il s'eſt enfermé dans une chambre pour compoſer un divertiſſement qu'il veut me donner en muſique.

PLUTUS.

Oh! pour de la muſique, Mademoiſelle, il vous en apprendra tant, que vous pourrez la montrer vous-même.

AMINTE.

Ce n'eſt pas l'uſage que j'en veux faire. Mais, Monſieur n'eſt-il pas la perſonne qu'Ergaſte a amenée avec lui? Il reſſemble au portrait qu'il m'en a fait.

ARMIDAS.

Oui, ma Niéce; Monſieur eſt un galant-homme, qui, depuis le peu de temps que je le connois, m'a déja donné pour lui une eſtime toute particuliere.

PLUTUS.

Oh! point du tout, je ne ſuis qu'un bon-homme: mais j'ai de bons yeux; je me connois en beauté, & je déclare tout net que Mademoiſelle en eſt une. Voilà mes galanteries, à moi: je ne ſçais point chercher mes phrâſes, Mademoiſelle;

Vous êtes belle comme un astre; & le tout sans compliment.

AMINTE.

La comparaison est forte, quoiqu'ordinaire.

PLUTUS.

Ma foi, je vous la donne comme elle m'est venue.

ARMIDAS.

Passons, passons. Ma Nièce, je vous prie de regarder Monsieur comme mon ami, & comme le meilleur que j'aie encore trouvé.

AMINTE.

Je vous obéirai, mon cher oncle.

SPINETTE.

Allez, allez; quand Mademoiselle connoîtra bien Monsieur, on n'aura que faire de le lui recommander.

PLUTUS.

Oh! cela est vrai: on m'aime toujours, quand on me connoît bien. Elle n'a pas goûté ma comparaison; une autre fois je l'attraperai mieux. Il ne tient qu'à moi, par exemple, de vous comparer à Vénus. Aimez-vous mieux celle-là? Vous n'avez qu'à choisir. Je ne ferois pas pourtant bien-

aiſe que vous lui reſſemblaſſiez tout-à-fait; la bonne Dame a un mari dont je ne voudrois pas être la copie.

ARMIDAS.

Monſieur, ma Niece....

PLUTUS.

Ce que j'en dis n'eſt que pour plaiſanter. Mais à propos, Ergaſte fait des vers à votre louange, & moi il faut bien auſſi que je vous imagine quelque choſe; je vous quitte pour y rêver. Notre oncle, je me recommande à vous; allez droit en beſogne.

SCENE VIII.

ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE.

AMINTE.

Voudriez-vous bien, Monſieur, me dire pourquoi cet homme-là vous plaît tant; ce qui a pu vous le rendre ſi eſtimable en un quart-d'heure? Pour moi, je le trouve ſi ridicule, qu'il m'en paroît original.

SPINETTE.

Pour original, vous avez raison ; je ne crois pas même qu'il ait de copie.

ARMIDAS.

Ma Nièce, cet homme que vous trouvez si ridicule, encore une fois, je ne puis l'estimer assez.

SPINETTE.

Faut-il vous dire tout ? Il vous a déjà vue en passant par ici, il vous aime ; il n'est revenu que pour vous revoir. Sçavez-vous bien par où il a débuté avec moi afin de m'intéresser à son amour ? Tenez, que dites-vous de cette bague-là ?

AMINTE.

Comment ! elle est fort jolie. D'où cela te vient-il ?

ARMIDAS.

Gageons qu'il te l'a donnée ?

SPINETTE.

De la meilleure grâce du monde.

AMINTE.

Sur ce pied-là je l'avoue, on ne sçauroit lui disputer le titre d'homme généreux & magnifique.

ARMIDAS.

Sçais-tu bien, ma Nièce, que Monsieur Richard

fait un commerce étonnant qui lui procure des biens immenſes? Devine à quoi il deſtine ce gain?

AMINTE.

Quoi? à bâtir?

ARMIDAS.

A tes menus plaiſirs.

AMINTE.

Il faut tomber d'accord que vous me contez-là des eſpeces de fables.

ARMIDAS.

Tu ne ſçais pas? J'ai vendu cette terre dont je deſtinois l'argent pour te marier.

AMINTE.

Eſt-ce que vous ne le voulez plus, mon cher oncle?

ARMIDAS.

Bon! il eſt bien queſtion de cela! C'eſt Monſieur Richard qui a acheté la terre ſans l'avoir vue, ſur ma parole, au prix que je demandois, ſans héſiter. Tenez, m'a-t-il dit, vous voilà payé. En effet, voici des billets que j'en ai reçus.

AMINTE.

Ah! quel dommage qu'un homme d'une ſi brillante fortune ſoit ſi ruſtique!

ARMIDAS.

Lui, ruſtique !

SPINETTE.

Monſieur Richard ruſtique !

AMINTE.

Ah ! vous conviendrez qu'il n'a point d'eſprit, & qu'il eſt d'une figure épaiſſe.

SPINETTE.

C'eſt une épaiſſeur qui ne vient que d'embonpoint.

ARMIDAS.

Allons, allons ; Ergaſte diſparoît au prix de cela : ſans compter qu'il a le caractere un peu gaſcon.

AMINTE.

Mais, mon oncle, le rival que vous lui ſubſtituez eſt bien groſſier : cela m'arrête, car je me pique de quelque delicateſſe.

SPINETTE.

Et mort de ma vie, groſſier ! Et moi je vous dis qu'il a autant d'eſprit qu'un autre, mais qu'il ne veut s'en ſervir qu'à ſa commodité.

SCENE IX.

ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE, ARLEQUIN.

ARMIDAS.

Que nous veux-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

Je venois, ne vous en déplaiſe, Monſieur, m'acquitter d'une petite commiſſion auprès de Mademoiſelle Aminte.

AMINTE.

Eh! bien, de quoi s'agit-il?

ARLEQUIN.

Oh! mais je n'oſerois parler à cauſe de Monſieur; cependant comme je ſuis hardi de mon naturel, ſi vous me laiſſez faire, j'aurai bientôt dit.

ARMIDAS.

Parle; voilà qui eſt bien myſtérieux!

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai des louis d'or dans ma poche à

qui j'ai promis de vous recommander Monſieur Richard, ma belle Demoiſelle.

SPINETTE.

Oh, vraiment! à propos, ſes libéralités ſe ſont auſſi étendues ſur Arlequin.

ARLEQUIN.

Il m'a fait l'honneur de me demander ma protection auprès de vous; & ma foi, il l'a bien payée ce qu'elle vaut.

ARMIDAS.

Cela eſt étonnant.

ARLEQUIN.

C'eſt lui qui m'a payé les gages que Monſieur Ergaſte me doit; cela eſt bien honnête.

SPINETTE.

J'étois témoin de tout ce qu'il vous dit-là.

ARLEQUIN.

Je l'épouſe auſſi, moi; cela eſt réſolu.

ARMIDAS.

Qu'appelles-tu, tu l'épouſes?

ARLEQUIN.

Oui, je me donne à lui; il m'a déjà fait les préſents de nôce.

ARMIDAS.

Ma Nièce, il ne faut point que cet homme-là vous échappe.

ARLEQUIN.

Il vous aime comme un perdu; il est drôle, bouffon, gaillard. Il dit toujours : tiens, prends; & ne dit jamais : rends. Il a une face de jubilation. Tenez, le voilà lui-même; voyez-le plutôt. Mais il m'a donné une commission, j'y vais.

SCENE X.

PLUTUS, ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE.

PLUTUS.

EH bien ! sommes-nous en joie, ma Reine ? Mais comment faites-vous donc ? Vous êtes encore plus belle que vous n'étiez tout-à-l'heure. Ergaste vous fait là-haut des vers, chacun a sa Poësie; & voilà la mienne.

SPINETTE.

Une rime à ces vers-là seroit bien riche.

PLUTUS.

Oh ! nous rimerons, nous rimerons : j'ai la rime dans ma poche.

AMINTE.

Ah ! Monsieur, des vers, une chanson se reçoivent; mais pour un bracelet de cette magnificence, ce n'est pas de même.

PLUTUS.

Les vers se lisent, & cela se met au bras; voilà toute la différence. Présentez le bras, ma Déesse.

AMINTE.

Monsieur, en vérité, ce seroit trop.....

ARMIDAS.

Ma Nièce, je vous permets de l'accepter.

PLUTUS.

Voilà le premier oncle du monde. Tenez, j'ai donné mon cœur; & quand cela est parti, le reste ne coûte plus rien à déménager; car je vous aime : il n'y a que moi qui puisse aimer comme cela; & cela ira toujours en augmentant. Quel plaisir ! Goûtez-en un peu, mon Adorable. Je suis le meilleur garçon du monde; j'apprendrai à faire des Sornettes, des Vaudevilles, des Couplets. J'ai un bon esprit; mais je n'aime pas à le gêner. Il n'y a que mon cœur que je laisse aller. Il va

à vous, prenez-le, ma Charmante ; & en attendant, placez ce petit bracelet.

SPINETTE.

Peut-on s'expliquer de meilleure grâce?

AMINTE.

En vérité, je vous trouve bien pressant.

PLUTUS.

Là, dites-moi comment vous me trouvez.

AMINTE.

Mais, je vous trouve bien.

PLUTUS.

Tant mieux, je m'en doutois un peu. M'aimeriez-vous aussi? Mon humeur vous revient-elle? On fait de moi ce que l'on veut. Vous serez si heureuse, vous aurez tant de bon temps, que vous n'en sçaurez que faire. Allons, est-ce marché fait? Je suis pressé; car vos yeux vont si vîte en besogne. Finissons-nous, mon oncle? Mettons-nous à genoux devant elle. Spinette, à notre secours!

ARMIDAS.

Rends-toi, ma Nièce; peux-tu trouver mieux?

SPINETTE.

Ma Maitresse, ma chere Maitresse, ayez pitié de l'amour de cet honnête-homme.

PLUTUS.

Je vous en conjure avec cent-mille écus que je porte ſur moi pour échantillon de ma caſſette. Tenez, prenez-les; vous les examinerez vous-même.

SPINETTE.

Peut-on faire fumer un plus bel encens?

AMINTE.

Mais vous m'accablez. (*à part.*) Je veux mourir ſi je ſuis la maîtreſſe de dire non. Il y a dans ſes manieres je ne ſçais quoi d'engageant qui vous entraîne. (*haut.*) Il eſt pluſieurs ſortes de mérites; & vous avez le vôtre, Monſieur: mais que deviendroit Ergaſte?

PLUTUS.

Eh bien! il partira, & je lui paierai ſon voyage.

ARMIDAS.

Le voilà qui arrive avec ſa chanſon.

SPINETTE.

Ce ſont-là ſes millions, à lui.

ARMIDAS.

Que diable, avec ſa muſique! on a bien affaire de cela.

SCENE XI.

PLUTUS, ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE, APOLLON.

APOLLON.

LA, la, la. Je prélude, Madame, & voici des Acteurs pour exécuter la Piece. Monsieur Armidas, vous serez bien-aise d'entendre cela : je le crois joli, pas tout-à-fait si amusant que la conversation de Monsieur Richard : mais n'importe.

SPINETTE.

La conversation de Monsieur Richard est magnifique.

ARMIDAS.

Et soutenue d'un bout à l'autre.

PLUTUS.

Grand-merci, notre oncle ; je la soutiendrai toujours de même. Qu'en dites-vous, ma Reine ? Etes-vous de leur avis ?

AMINTE.

Assurément.

ERGASTE.

Il vous ennuyoit, je gage; & je suis venu bien à propos.

AMINTE.

Voyons donc votre musique.

ERGASTE.

Allons, Messieurs; commencez.

SCENE XII.

PLUTUS, ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE, APOLLON, Chanteurs & Danseurs.

(On danse.)

AIR.

Dieu des Amans, ne crains plus désormais
Qu'on puisse échapper à tes armes;
Je vois dans ce séjour un objet plein de charmes,
Où tu pourras trouver d'inimitables traits.
Que de triomphes & d'hommages
Tu vas devoir à ses beaux yeux!

On ne verra plus en ces lieux
D'indifférents ni de volages.

(On danse.)

ERGASTE.

Il semble que cela n'ait point été de votre goût, Monsieur Armidas.

ARMIDAS.

Oh ! ne prenez point garde à moi ; toute la musique m'ennuie.

SPINETTE.

Elle commençoit à m'endormir.

ERGASTE.

Et vous, Madame, vous a-t-elle déplû ?

AMINTE.

Il y a quelque chose de galant ; mais l'exécution m'en a paru un peu froide.

PLUTUS.

C'est que les musiciens ont la voix enrouée ; il faut un peu graisser ces gosiers-là.

ERGASTE.

Doucement ! il n'est pas besoin que vous payiez mes musiciens.

UN MUSICIEN.

Comment, Monsieur ! c'est un présent que

Monſieur nous fait ; que vous importe ? Vous ne nous en paierez pas moins, & il ne tient qu'à vous de le faire tout-à-l'heure.

PLUTUS.

C'eſt bien dit : contente-les, ſi tu peux. J'ai auſſi une fête à vous donner, moi ; & une muſique qui ſe meſure à l'aune : j'attends ceux qui doivent y danſer.

SCENE XIII.

PLUTUS, ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE, APOLLON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Monsieur....

ERGASTE.

Que veux-tu ? Y a-t-il quelque choſe de nouveau ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur ; mais cela ne vous regarde point. Je viens dire à Monſieur Richard que les

musiciens qu'il a mandés seront ici dans le moment.

ERGASTE.

Je voudrois bien sçavoir de quoi tu te mêles; sont-ce-là tes affaires?

PLUTUS.

Monsieur Armidas, vous allez entendre une drôle de musique.

ARMIDAS.

Je la crois curieuse.

PLUTUS.

Des sons moëlleux, magnifiques; une harmonie qui fait danser tout le monde: il n'y a personne qui n'ait de l'oreille pour cette musique-là.

ARMIDAS.

J'ai grande envie de l'entendre.

SPINETTE.

Je m'en meurs d'impatience.

LE MUSICIEN.

Cela n'empêchera pas, Monsieur, si vous voulez, que nous ne vous donnions tantôt un petit divertissement, à votre honneur & gloire.

PLUTUS.

Oui-dà; cela ne gâtera rien, & vous vous

joindrez à mes Danſeurs qüe je vois entrer.

ARMIDAS, *après l'entrée des quatre Porte-Balles.*

Je vous avoue, Monſieur, que je n'ai point encore entendu de ſymphonie de ce goût-là.

PLUTUS.

Ce qu'il y a de commode, c'eſt que cela ſe chante à livre ouvert.

ARLEQUIN.

Voilà ma chanſon, à moi; & je déloge.

PLUTUS.

Allez porter toutes ces muſiques-là chez Monſieur Armidas. Eh! bien, Mademoiſelle, qu'en dites-vous?

ERGASTE.

Ces airs-là ſont-ils auſſi de votre goût, Mademoiſelle?

ARMIDAS.

Elle ſeroit bien difficile.

ERGASTE.

Vous ne dites rien. Ah! je ne vois que trop ce que ce ſilence m'annonce. Qui vous auroit crue de ce caractere, ingrate que vous êtes!

PLUTUS.

Ah, ah! tu te fâches.

AMINTE.

Mais, en effet, je vous trouve admirable, d'en venir avec moi aux invectives! qu'appellez-vous ingrate?

ERGASTE.

Perfide, est-ce-là le fruit de tant de soins? Méritez-vous tant d'amour?

PLUTUS.

Oh! que voilà qui est chromatique! faisons une petite fugue, ma Reine; allons nous-en.

ARMIDAS.

Allons, ma Nièce, c'est trop s'amuser; suis-moi.

PLUTUS.

Et allons, séparez-vous bons amis, & ne vous renvoyez jamais. Il n'y a rien de si beau que les bienséances. Crois-moi, Ergaste, ne te fâche que dans un Sonnet; ou bien, pour te consoler, va composer un Opéra : cela te vaudra toujours quelque chose.

SCENE XIV.

ERGASTE, ARMIDAS.

ERGASTE.

ARRÊTEZ. Etes vous de moitié dans l'affront que l'on me fait? Approuvez-vous le procédé de Mademoiselle votre Nièce?

ARMIDAS.

Mais.... C'est une fille assez raisonnable; comme vous sçavez.

ERGASTE.

Vous m'avez pourtant fait espérer...

ARMIDAS.

Espérer! Et quand cela? Je ne me souviens de rien.

ERGASTE.

Qu'entends-je? Est-ce-là tout ce que vous avez à me dire?

ARMIDAS.

Tenez, vous êtes aujourd'hui de mauvaise humeur; nous aurons le temps de nous revoir. Vous ne partez pas ce soir; à demain.

SCENE XV.

ERGASTE, SPINETTE, ARMIDAS.

SPINETTE, *à Armidas.*

Monsieur, on vous attend.

ARMIDAS.

J'y vais. (*à Ergaste.*) Votre valet très-humble. (*Il s'en-va.*)

ERGASTE.

Spinette, de grâce un petit mot.

SPINETTE.

Je n'ai gueres le temps au moins.

ERGASTE.

Quoi ! Spinette, où en sommes-nous donc ? M'abandonnes-tu aussi ? Tu avois tant de bonté pour moi !

SPINETTE.

Bon ! vous êtes bien riche : mais je crois qu'on m'appelle ; je suis votre servante.

ERGASTE.

Oh ! parbleu, tu me diras la raiſon de tout ce que je vois.

SPINETTE.

Et que voyez-vous donc de ſi rare ?

ERGASTE.

Que ta Maitreſſe me fuit; que tout le monde m'abandonne.

SPINETTE.

Je ne ſçais pas le remede à cela.

ERGASTE.

Monſieur Richard eſt donc maître du champ de bataille ?

SPINETTE.

Je ne vous entends point : où donc eſt ce champ de bataille ?

ERGASTE.

Tu ne m'entends point. Ignores-tu de quel œil nous nous regardons, ta Maitreſſe & moi ?

SPINETTE.

Hé ! vous me faites perdre ici mon temps; le dîner eſt prêt. Eſt-ce que vous n'en êtes point ? J'en ſuis bien fâchée. Adieu, Monſieur; un peu de part dans vos bonnes grâces.

ARLEQUIN.

Spinette, on va ſervir.

SCENE XVI.

ERGASTE, ARLEQUIN.

ERGASTE.

AH ! mon pauvre Arlequin, approche; je suis au désespoir.

ARLEQUIN.

Et moi j'ai une faim canine.

ERGASTE.

Que dis-tu de ce qui se passe aujourd'hui à mon égard ?

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien vu passer de nouveau ; je ne sçais ce que vous voulez dire.

ERGASTE.

Veux-tu faire aussi l'imbécille avec moi ?

ARLEQUIN.

A qui en avez-vous donc ? Mon maître m'attend, dépêchez.

ERGASTE.

Ton maître ? Eh ! qui l'est donc, si ce n'est moi ?

ARLEQUIN.

Je vous ai servi, moi!

ERGASTE.

Comment, misérable ! avec qui es-tu venu ici ?

ARLEQUIN.

Cela est vrai ; nous nous tenions compagnie dans le chemin.

ERGASTE.

Quoi ! il n'y a pas jusqu'à mon valet qui ne me méconnoisse !

ARLEQUIN.

Attendez, attendez ; j'ai quelque souvenir éloigné d'avoir autrefois servi un certain Monsieur.... aidez-moi, aidez-moi : Monsieur Orga, Orga ; Er, Er, Orgaste, ou Ergaste.

ERGASTE.

Coquin !

ARLEQUIN.

Non, ce n'étoit pas un coquin ; c'étoit un fort honnête-homme qui ne payoit pas ses gens. Oh ! nous avons changé tout cela ; & je l'ai troqué contre un certain Monsieur Richard qui habille & paye encore mieux. Oh ! cela vaut mieux que Monsieur Ergaste. Adieu, Monsieur. Si vous le

voyez, dites-lui que je me recommande à lui. Le pauvre homme !

ERGASTE.

L'insolent !

SCENE XVII.

ERGASTE, UN MUSICIEN, SPINETTE.

LE MUSICIEN.

Le Seigneur Richard n'est-il pas dans la maison, Monsieur ?

ERGASTE.

Ah ! Monsieur, je suis bien-aise de vous trouver. Je vous avois ordonné une Fête pour ce soir; mais il ne s'agit plus de cela ; ainsi : je vous dégage.

LE MUSICIEN.

Oh ! Monsieur, nous ne songeons pas seulement à vous ; nous avons autre chose en tête. C'est Monsieur Richard qui nous emploie, & que nous cherchons.

ERGASTE.

Il ne manquoit plus que ce trait pour achever ma défaite ; & me voilà pleinement convaincu que l'or eſt l'unique divinité à qui les hommes ſacrifient.

(*On frappe.*)

SPINETTE.

Qui eſt là ?

LE MUSICIEN.

C'eſt pour le divertiſſement que Monſieur Richard nous a demandé.

SPINETTE.

Je m'en vais faire deſcendre la compagnie.

ERGASTE.

Puiſque les voilà tous qui ſe rendent ici, arrêtons un moment pour leur faire voir la honte de leur choix.

SCENE DERNIERE.

APOLLON, PLUTUS, ARMIDAS, AMINTE, ARLEQUIN, SPINETTE, UN MUSICIEN.

APOLLON.

PLUTUS, vous l'emportez ſur Apollon; mais je ne ſuis point jaloux de votre triomphe. Il n'eſt point honteux pour le Dieu du mérite d'être au-deſſous du Dieu des vices dans le cœur des hommes.

PLUTUS.

Hé, hé, hé; que le voilà beau garçon avec ſon mérite!

ARMIDAS.

Que ſignifie ce que nous venons d'entendre?

PLUTUS.

Cela ſignifie qu'Éraſte eſt Apollon; & moi Plutus, qui lui ai eſcroqué ſa Maitreſſe. Ne vous allarmez pas; je vous laiſſe les préſents que je

vous ai faits. Vous vous pafferez bien de moi avec cela, n'eft-ce pas ? Adieu, la compagnie. Vous êtes de bonnes gens ; vous m'avez fait gagner la gageure ; & je vais bien faire rire dans l'Olympe de cette aventure. Allons, divertiffez-vous ; les Muficiens font payés ; la Fête eft prête ; qu'on l'exécute.

DIVERTISSEMENT.

Un fuivant de PLUTUS.

DIEU des Tréfors, quelle eft ta gloire !
Tout l'Univers encenfe tes Autels.
Tes attraits, fur tes pas, font voler la victoire ;
Et tu fais, à ton gré, le deftin des mortels.

Que le Dieu de la guerre
Soit prêt à lancer fon tonnerre ;
Il s'arrête à ta voix :
Et fi l'Amour regne encor fur la terre,

Il doit à ton ſecours ſa gloire & ſes exploits.

Que le Dieu, &c.

VAUDEVILLE.

N'ATTENDEZ pas qu'ici l'on vous révere,
Si Plutus n'eſt votre Dieu tutélaire.
Sans ſon pouvoir,
Tout le ſçavoir
Qu'on peut avoir
Ne peut valoir ;
Rien ne répond à notre eſpoir :
Le temps n'y peut rien faire.
Mais quand on tient ce métal ſalutaire,
Tout ce qu'on dit
Charme & ravit,
Tout réuſſit,
Chacun nous rit ;
Veut-on charge, honneur ou crédit :
Un jour en fait l'affaire.
Tout ce qu'on dit, &c.

II.

Dans ce séjour on met tout à l'enchere,
Rien ne se fait sans l'appas du salaire.
Valets, Portiers,
Clercs & Greffiers,
Commis, Fermier,
Sont sans quartier;
On a beau gémir & crier:
Le temps n'y peut rien faire.
Mais si l'on joint l'argent à la priere,
Le plus rétif,
Le plus tardif
Devient actif,
Expéditif;
Tout marche, tout est attentif:
Un jour finit l'affaire.

III.

Loin de ces lieux, une tendre Bergere,
S'en tient au choix que son cœur lui suggere.
Fût-ce un Midas
Pour les ducats,
S'il ne plaît pas,
Il perd ses pas;

De tous ses biens on ne fait cas:
Le temps n'y peut rien faire.
De nos Beautés la maxime est contraire.
Fût-ce un palot,
Un idiot,
Un maître sot,
Un ostrogot;
S'il est pourvu d'un bon magot;
Un jour finit l'affaire.

IV.

Loin de ces lieux, une riche héritiere
N'est point l'objet qu'un Amant considere.
Sagesse, honneur,
Vertu, douceur,
Sont de son cœur
L'attrait vainqueur;
Ses feux ont toujours même ardeur:
Le temps n'y peut rien faire.
De nos Amants la maxime est contraire.
Bons revenus,
Contrats, écus,
Sur les vertus
Ont le dessus.

De tels nœuds ſont bientôt rompus;
Un jour en fait l'affaire.

V.

Sans dépenſer, c'eſt en vain qu'on eſpere
De s'avancer au pays de Cythere.
Mari jaloux,
Femme en courroux,
Ferment ſur nous
Grille & verroux;
Le chien nous pourſuit comme loups:
Le temps n'y peut rien faire.
Mais ſi Plutus entre dans le myſtere,
Grille & reſſort
S'ouvrent d'abord,
Le chien s'endort,
Le mari ſort,
Femme & Soubrette ſont d'accord;
Un jour finit l'affaire.

VI.

Tant que Philis eut un deſtin proſpere,
Plus d'un Amant lui dit d'un air ſincere:
Que vos beaux yeux

Sont gracieux !
L'Amour, pour eux,
Fixe mes vœux;
Chaque instant redouble mes feux :
Le temps n'y peut rien faire.
Dès que Plutus cessa de lui complaire,
Plus de trésor,
Plus de Médor,
Flâme & transport
Prirent l'essor;
L'Amour s'enfuit & court encore !
Un jour finit l'affaire.

VII.

Lorsqu'un Auteur, instruit dans l'art de plaire,
Trouve des traits ignorés du Vulgaire,
On l'applaudit,
On le chérit;
Grand & petit
En font récit;
Jamais l'ouvrage ne périt :
Le temps n'y peut rien faire.
Si l'on ne suit qu'une route ordinaire,
Le spectateur,

Fin connoiſſeur,
Contre l'Auteur
Eſt en rumeur:
La Piece meurt malgré l'Auteur;
Un jour finit l'affaire.

FIN.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 12 Mai 1732.

ACTEURS.

LÉONIDE, Princesse de Sparte, sous le nom de Phocion.

CORINE, Suivante de Léonide, sous le nom d'Hermidas.

HERMOCRATE, Philosophe.

LÉONTINE, Sœur d'Hermocrate.

AGIS, Fils de Cléomene.

DIMAS, Jardinier d'Hermocrate.

ARLEQUIN, Valet d'Hermocrate.

La Scene est dans la Maison d'Hermocrate.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉONIDE, *sous le nom de* PHOCION ; CORINE, *sous le nom d'*HERMIDAS.

PHOCION.

Nous voici, je pense, dans les jardins du Philosophe Hermocrate.

HERMIDAS.

Mais, Madame, ne trouvera-t-on pas mauvais

que nous soyons entrées si hardiment ici, nous qui n'y connoissons personne?

PHOCION.

Non; tout est ouvert; & d'ailleurs nous venons pour parler au Maître de la Maison. Restons dans cette allée en nous promenant; j'aurai le temps de te dire ce qu'il faut à présent que tu sçaches.

HERMIDAS.

Ah! il y a long-temps que je n'ai respiré si à mon aise. Mais, Princesse, faites-moi la grâce toute entiere; si vous voulez me donner un régal bien complet, laissez-moi le plaisir de vous interroger moi-même à ma fantaisie.

PHOCION.

Comme tu voudras.

HERMIDAS.

D'abord, vous quittez votre Cour & la Ville, & vous venez ici avec peu de suite, dans une de vos maisons de campagne, où vous voulez que je vous suive.

PHOCION.

Fort bien.

HERMIDAS.

Et comme vous sçavez que, par amusement,

j'ai appris à peindre, à peine y sommes-nous quatre ou cinq jours, que, vous enfermant un matin avec moi, vous me montrez deux portraits, dont vous me demandez des copies en petit; & dont l'un est celui d'un homme de quarante cinq ans, & l'autre celui d'une femme d'environ trente-cinq; tous deux d'assez bonne mine.

PHOCION.

Cela est vrai.

HERMIDAS.

Laissez-moi dire: quand ces copies sont finies, vous faites courir le bruit que vous êtes indisposée, & qu'on ne vous voit pas: ensuite vous m'habillez en homme; vous en prenez l'attirail vous-même; & puis nous sortons *incognitò* toutes deux dans cet équipage-là; vous, avec le nom de Phocion; moi, avec celui d'Hermidas, que vous me donnez: & après un quart-d'heure de chemin, nous voilà dans les jardins du Philosophe Hermocrate, avec la Philosophie de qui je ne crois pas que vous ayez rien à démêler.

PHOCION.

Plus que tu ne penses.

HERMIDAS.

Or, que veut dire cette feinte indisposition,

ces portraits copiés? Qu'eſt-ce que c'eſt que cet homme & cette femme qu'ils repréſentent? Que ſignifie la Maſcarade où nous ſommes? Que nous importent les jardins d'Hermocrate? Que voulez-vous faire de lui? Que voulez-vous faire de moi? Où allons-nous? Que deviendrons-nous? A quoi tout cela aboutira-t-il? Je ne ſçaurois le ſçavoir trop tôt; car je m'en meurs.

PHOCION.

Écoute-moi avec attention. Tu ſçais par quelle aventure je regne en ces lieux. J'occupe une place qu'autrefois Léonidas, frere de mon pere, uſurpa ſur Cléomene ſon Souverain, parce que ce Prince, dont il commandoit alors les armées, devint, pendant ſon abſence, amoureux de ſa maîtreſſe, & l'enleva. Léonidas, outré de douleur, & chéri des ſoldats, vint comme un furieux attaquer Cléomene, le prit avec la Princeſſe ſon épouſe, & les enferma tous deux. Au bout de quelques années, Cléomene mourut auſſi-bien que la Princeſſe ſon épouſe, qui ne lui ſurvécut que ſix mois; & qui en mourant mit au monde un Prince qui diſparut, & qu'on eut l'adreſſe de ſouſtraire à Léonidas, qui n'en découvrit jamais la moindre trace, & qui mourut enfin ſans enfants,

regretté du peuple, qu'il avoit bien gouverné, & qui lui vit tranquillement succéder son frere, à qui je dois la naissance, & au rang de qui j'ai succédé moi-même ?

HERMIDAS.

Oui ; mais tout cela ne dit encore rien de notre déguisement, ni des portraits dont j'ai fait la copie ; & voilà ce que je veux sçavoir.

PHOCION.

Doucement ! ce Prince, qui reçut la vie dans la prison de sa mere, qu'une main inconnue enleva dès qu'il fut né, & dont Léonidas ni mon pere n'ont jamais entendu parler ; j'en ai des nouvelles, moi.

HERMIDAS.

Le Ciel en soit loué ! Vous l'aurez donc bientôt en votre pouvoir ?

PHOCION.

Point du tout ; c'est moi qui vais me mettre au sien.

HERMIDAS.

Vous, Madame ! vous n'en ferez rien, je vous jure ; je ne le souffrirai jamais. Comment donc !

PHOCION.

Laisse-moi achever. Ce Prince est depuis dix ans

chez le ſage Hermocrate, qui l'a élevé, & à qui Euphroſine, parente de Cléomene, le confia, ſept ou huit ans après qu'il fut ſorti de priſon; & tout ce que je te dis-là, je le ſçais d'un domeſtique, qui étoit, il n'y a pas long-temps, au ſervice d'Hermocrate, qui eſt venu m'en informer en ſecret, dans l'eſpoir d'une récompenſe.

HERMIDAS.

N'importe; il faut s'en aſſurer, Madame.

PHOCION.

Ce n'eſt pourtant pas là le parti que j'ai pris; un ſentiment d'équité, & je ne ſçais quelle inſpiration, m'en ont fait prendre un autre. J'ai d'abord voulu voir Agis (c'eſt le nom du Prince.) J'appris qu'Hermocrate & lui ſe promenoient tous les jours dans la forêt qui eſt à côté de mon Château. Sur cette inſtruction, j'ai quitté, comme tu ſçais, la Ville; je ſuis venue ici; j'ai vu Agis dans cette Forêt, à l'entrée de laquelle j'avois laiſſé ma ſuite. Le domeſtique qui m'y attendoit, me montra ce Prince liſant dans un endroit du bois aſſez épais. Juſques-là j'avois bien entendu parler de l'Amour; mais je n'en connoiſſois que le nom. Figure-toi, Corine, un aſſemblage de tout ce que les Grâces ont de noble & d'aimable; à peine

t'imagineras-tu les charmes, & de la figure, & de la physionomie d'Agis.

HERMIDAS.

Ce que je commence à imaginer de plus clair, c'est que ces charmes-là pourroient bien avoir mis les nôtres en campagne.

PHOCION.

J'oublie de te dire que, lorsque je me retirois, Hermocrate parut : car ce domestique, en se cachant, me dit que c'étoit lui ; & ce Philosophe s'arrêta pour me prier de lui dire si la Princesse ne se promenoit pas dans la forêt ; ce qui me marqua qu'il ne me connoissoit point. Je lui répondis, assez déconcertée, qu'on disoit qu'elle y étoit ; & je m'en retournai au Château.

HERMIDAS.

Voilà, certes, une aventure bien singuliere.

PHOCION.

Le parti que j'ai pris l'est encore davantage. Je n'ai feint d'être indisposée, & de ne voir personne, que pour être libre de venir ici. Je vais, sous le nom du jeune Phocion, qui voyage, me présenter à Hermocrate, comme attiré par l'estime de sa sagesse ; je le prierai de me laisser

passer quelque temps avec lui, pour profiter de ses leçons : je tâcherai d'entretenir Agis, & de disposer son cœur à mes fins. Je suis née d'un sang qu'il doit haïr ; ainsi je lui cacherai mon nom : car de quelques charmes dont on me flatte, j'ai besoin que l'Amour, avant qu'il me connoisse, les mette à l'abri de la haîne qu'il a sans doute pour moi.

HERMIDAS.

Oui ; mais, Madame, si, sous votre habit d'homme, Hermocrate alloit reconnoître cette Dame à qui il a parlé dans la forêt ; vous jugez bien qu'il ne vous gardera pas chez lui.

PHOCION.

J'ai pourvu à tout, Corine ; & s'il me reconnoît, tant-pis pour lui. Je lui garde un piége, dont j'espere que toute sa sagesse ne le défendra pas. Je serai pourtant fâchée qu'il me réduise à la nécessité de m'en servir : mais le but de mon entreprise est louable, c'est l'Amour & la justice qui m'inspirent. J'ai besoin de deux ou trois entretiens avec Agis : tout ce que je fais est pour les avoir. Je n'en attends pas davantage : mais il me les faut ; & si je ne puis

les obtenir qu'aux dépens du Philoſophe, je n'y ſçaurois que faire.

HERMIDAS.

Et cette ſœur qui eſt avec lui, & dont apparemment l'humeur doit être auſtere, conſentira-t-elle au ſéjour d'un étranger auſſi jeune & d'auſſi bonne mine que vous ?

PHOCION.

Tant-pis pour elle auſſi, ſi elle me fait obſtacle ; je ne lui ferai pas plus de quartier qu'à ſon frere.

HERMIDAS.

Mais, Madame, il faudra que vous les trompiez tous deux : car j'entends ce que vous voulez dire. Cet artifice-là ne vous choque-t-il pas ?

PHOCION.

Il me répugneroit, ſans doute, malgré l'action louable qu'il a pour motif : mais il me vengera d'Hermocrate & de ſa ſœur qui méritent que je les puniſſe ; qui, depuis qu'Agis eſt avec eux, n'ont travaillé qu'à lui inſpirer de l'averſion pour moi ; qu'à me peindre ſous les traits les plus odieux ; & le tout ſans me connoître : ſans ſçavoir le fond de mon âme, ni tout ce

que le Ciel a pu y verser de vertueux. Ce sont eux qui ont soulevé tous les ennemis qu'il m'a fallu combattre; qui m'en soulevent encore de nouveaux. Voilà ce que le domestique m'a rapporté d'après l'entretien qu'il surprit. Eh ! d'où vient tout le mal qu'ils me font ? Est-ce parce que j'occupe un trône usurpé ? Mais ce n'est pas moi qui en suis l'usurpatrice. D'ailleurs à qui l'aurois-je rendu ? je n'en connoissois pas l'héritier légitime ; il n'a jamais paru ; on le croit mort. Quel tort n'ont-ils donc pas ? Non, Corine, je n'ai point de scrupule à me faire. Surtout conserve bien la copie des deux portraits que tu as faits, qui sont d'Hermocrate & de sa sœur. A ton égard, conforme-toi à tout ce qui m'arrivera ; & j'aurai soin de t'instruire à mesure de tout ce qu'il faudra que tu sçaches.

SCENE II.

ARLEQUIN, *sans être vû d'abord*; PHOCION, HERMIDAS.

ARLEQUIN.

QU'EST-CE que c'est que ces gens-là ?

HERMIDAS.

Il y aura bien de l'ouvrage à tout ceci, Madame ; & votre sexe.....

ARLEQUIN, *les surprenant*.

Ah, ah ! Madame ! & puis, votre sexe ! Eh ! parlez donc ; vous autres hommes, vous êtes donc des femmes ?

PHOCION.

Juste Ciel ! je suis au désespoir.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! mes mignonnes, avant que de vous en-aller, il faudra bien, s'il vous plaît, que nous comptions ensemble : je vous ai d'abord prises pour deux fripons : mais je vous fais réparation ; vous êtes deux friponnes.

PHOCION.

Tout est perdu, Corine.

HERMIDAS, *faisant signe à Phocion.*

Non, Madame; laissez-moi faire, & ne craignez rien. Tenez, la physionomie de ce garçon-là ne m'aura point trompée : assurément il est traitable.

ARLEQUIN.

Et par-dessus le marché un honnête-homme qui n'a jamais laissé passer de contrebande ; ainsi vous êtes une marchandise que j'arrête : je vais faire fermer les portes.

HERMIDAS.

Oh ! je t'en empêcherai bien, moi; car tu serois le premier à te repentir du tort que tu nous ferois.

ARLEQUIN.

Prouvez-moi mon repentir, & je vous lâche.

PHOCION, *donnant quelques pieces d'or à Arlequin.*

Tiens, mon ami; voilà déjà un commencement de preuves. Ne serois-tu pas fâché d'avoir perdu cela ?

ARLEQUIN.

Oui-dà, il y a toute apparence; car je suis bien-aise de l'avoir.

HERMIDAS.

As-tu encore envie de faire du bruit?

ARLEQUIN.

Je n'ai encore qu'un commencement d'envie de n'en plus faire.

HERMIDAS.

Achevez de le déterminer, Madame.

PHOCION, *lui en donnant encore.*

Prends encore ceci. Es-tu content?

ARLEQUIN.

Oh! voilà l'abrégé de ma mauvaise humeur. Mais de quoi s'agit-il, mes libérales Dames?

HERMIDAS.

Tiens, d'une bagatelle: Madame a vu Agis dans la forêt, & n'a pu le voir sans lui donner son cœur.

ARLEQUIN.

Cela est extrêmement honnête.

HERMIDAS.

Or, Madame qui est riche, qui ne dépend

que d'elle, & qui l'épouſeroit volontiers, voudroit eſſayer de le rendre ſenſible.

ARLEQUIN.

Encore plus honnête.

HERMIDAS.

Madame ne ſçauroit le rendre ſenſible qu'en liant quelque converſation avec lui; qu'en demeurant même quelque temps dans la maiſon où il eſt.

ARLEQUIN.

Pour avoir toutes ſes commodités.

HERMIDAS.

Et cela ne ſe pourroit pas, ſi elle ſe préſentoit habillée ſuivant ſon ſexe, parce qu'Hermocrate ne le permettroit pas, & qu'Agis lui-même la fuiroit, à cauſe de l'éducation qu'il a reçue du Philoſophe.

ARLEQUIN.

Malpeſte! de l'Amour dans cette maiſon-ci! ce ſeroit une mauvaiſe auberge pour lui; la ſageſſe d'Agis, d'Hermocrate & de Léontine, ſont trois ſageſſes auſſi inciviles pour l'Amour qu'il y en ait dans le monde; il n'y a que la mienne qui ait un peu de ſçavoir-vivre.

PHOCION.

Nous le ſçavions bien.

HERMIDAS.

Et voilà pourquoi Madame a pris le parti de ſe déguiſer pour paroître ; ainſi tu vois bien qu'il n'y a point de mal à tout cela.

ARLEQUIN.

Eh ! pardi, il n'y a rien de ſi raiſonnable. Madame a pris de l'amour, en paſſant, pour Agis. Eh bien ! qu'eſt-ce ? Chacun prend ce qu'il peut ; voilà bien de quoi ! Allez, gracieuſes perſonnes, ayez bon courage ; je vous offre mes ſervices. Vous avez perdu votre cœur, faites vos diligences pour en attraper un autre. Si on trouve le mien, je le donne.

PHOCION.

Va, compte ſur ma parole ; tu jouiras bientôt d'un ſort qui ne te laiſſera envier celui de perſonne.

HERMIDAS.

N'oublie pas, dans le beſoin, que Madame s'appelle Phocion, & moi Hermidas.

PHOCION.

Et ſur-tout qu'Agis ne ſçache point qui nous ſommes.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, Seigneur Phocion ; touchez

la, camarade Hermidas. Voilà comme je parle, moi.

HERMIDAS.

Paix; voilà quelqu'un qui arrive.

SCENE III.

HERMIDAS, PHOCION ARLEQUIN; DIMAS, *Jardinier.*

DIMAS.

Avec qui est-ce donc qu'ous parlez-là, noute ami?

ARLEQUIN.

Eh! je parle avec du monde.

DIMAS.

Eh pargué! je le vois bian; mais qui est ce monde; à qui en veut-il?

PHOCION.

Au Seigneur Hermocrate.

DIMAS.

Eh bian! ce n'est pas par ici qu'on entre. Noute Maître m'a enchargé à ce que parsonne ne se pro-

mene dans le jardin; par ainſi, vous n'avez qu'à vous en retorner par où vous êtes venus, pour frapper à la porte du logis.

PHOCION.

Nous avons trouvé celle du jardin ouverte; il eſt permis à des Etrangers de ſe méprendre.

DIMAS.

Je ne leur baillons pas cette parmiſſion-là, nous; je n'entendons pas qu'on vianne comme ça ſans dire garre. Ne tiant-il qu'à enfiler des portes ouvartes? On a l'honnêteté d'appeller un jardinier; en li demande le parvilége; on a queuque bonne maniere avec un homme, & pis la parmiſſion s'enfile avec la porte.

ARLEQUIN.

Doucement, notre ami! vous parlez à une perſonne riche & d'importance.

DIMAS.

Voirement! je le vois bian qu'alle eſt riche, pis qu'alle garde tout; & moi je garde mon jardin; alle n'a qu'à prenre par ailleurs.

SCENE IV.

AGIS, DIMAS, HERMIDAS, PHOCION, ARLEQUIN.

AGIS

QU'EST-CE que c'eſt donc que ce bruit-là, Jardinier ? contre qui criez-vous ?

DIMAS.

Contre cette Jeuneſſe qui viant apparemment mugueter nos eſpaliers.

PHOCION.

Vous arrivez à propos, Seigneur, pour me débarraſſer de lui. J'ai deſſein de ſaluer le Seigneur Hermocrate & de lui parler ; j'ai trouvé ce jardin-ci ouvert : il veut que j'en ſorte.

AGIS.

Allez, Dimas, vous avez tort ; retirez-vous ; & courez avertir Léontine qu'un Etranger de conſidération ſouhaiteroit parler à Hermocrate. Je vous demande pardon, Seigneur, de l'accueil ruſtique de cet homme-là. Hermocrate lui-même

vous en fera ses excuses ; & vous êtes d'une physionomie qui annonce les égards qu'on vous doit.

ARLEQUIN.

Oh ! pour ça, ils sont tous deux une belle paire de visages.

PHOCION.

Il est vrai, Seigneur, que ce Jardinier m'a traité brusquement : mais vos politesses m'en dédommagent ; & si ma physionomie, dont vous parlez, vous disposoit à me vouloir du bien, je la croirois en effet la plus heureuse du monde ; & ce seroit, à mon gré, un des plus grands services qu'elle pût me rendre.

AGIS.

Il ne mérite pas que vous l'estimiez tant ; mais, tel qu'il est, elle vous l'a rendu, Seigneur : & quoiqu'il n'y ait qu'un instant que nous nous connoissions, je vous assûre qu'on ne sçauroit être aussi prévenu pour quelqu'un que je le suis pour vous.

ARLEQUIN.

Nous allons donc faire, entre nous, quatre jolis penchants.

HERMIDAS *s'écarte avec Arlequin.*

Promenons-nous, pour parler du nôtre.

AGIS.

Mais, Seigneur, puis-je vous demander pour qui mon amitié ſe déclare ?

PHOCION.

Pour quelqu'un qui vous en jureroit volontiers une éternelle.

AGIS.

Cela ne ſuffit pas ; je crains de faire un ami que je perdrai bientôt.

PHOCION.

Il ne tiendra pas à moi que nous ne nous quittions jamais, Seigneur.

AGIS.

Qu'avez-vous à exiger d'Hermocrate ? Je lui dois mon éducation ; j'ôſe dire qu'il m'aime. Avez-vous beſoin de lui ?

PHOCION.

Sa réputation m'attiroit ici : je ne voulois, quand je ſuis venu, que l'engager à me ſouffrir quelque temps auprès de lui ; mais depuis que je vous connoîs, ce motif le cede à un autre encore plus preſſant : c'eſt celui de vous voir le plus long-temps qu'il me ſera poſſible.

AGIS.

Et que devenez-vous après ?

PHOCION.

Je n'en ſçais rien, vous en déciderez : je ne conſulterai que vous

AGIS.

Je vous conſeillerai de ne me perdre jamais de vue.

PHOCION.

Sur ce pied-là, nous ſerons donc toujours enſemble.

AGIS.

Je le ſouhaite de tout mon cœur ; mais voici Léontine qui arrive.

ARLEQUIN, *à Hermidas.*

Notre Maitreſſe s'avance; elle a un maintien grave qui ne me plaît point du tout.

SCENE V.

PHOCION, AGIS, HERMIDAS, DIMAS, LÉONTINE, ARLEQUIN.

DIMAS.

Tenez, Madame, velà le Damoisiau dont je vous parle; & cet autre Etourniau est de son équipage.

LÉONTINE.

On m'a dit, Seigneur, que vous demandiez à parler à Hermocrate mon frere : il n'est pas actuellement ici. Pouvez-vous, en attendant qu'il revienne, me confier ce que vous avez à lui dire ?

PHOCION.

Je n'ai à l'entretenir de rien de secret, Madame; il s'agit d'une grâce que j'ai à obtenir de lui : & je compterai d'avance l'avoir obtenue, si vous voulez bien me l'accorder vous-même.

LÉONTINE.

Expliquez-vous, Seigneur.

PHOCION.

Je m'appelle Phocion, Madame : mon nom peut vous être connu ; mon pere, que j'ai perdu, il y a plusieurs années, l'a mis en quelque réputation.

LÉONTINE.

Oui, Seigneur.

PHOCION.

Seul & ne dépendant de personne, il y a quelque temps que je voyage pour former mon cœur & mon esprit.

DIMAS, *à part.*

Et pour cueillir le fruit de nos arbres.

LÉONTINE.

Laissez-nous, Dimas.

PHOCION.

J'ai visité dans mes voyages tous ceux que leur sçavoir & leur vertu distinguoient des autres hommes. Il en est même qui m'ont permis de vivre quelque temps avec eux ; & j'ai espéré que l'illustre Hermocrate ne me refuseroit pas, pour quelques jours, l'honneur qu'ils ont bien voulu me faire.

LÉONTINE.

Il est vrai, Seigneur, qu'à vous voir, vous

paroiſſez bien digne de cette hoſpitalité vertueuſe que vous avez reçue ailleurs; mais il ne ſera pas poſſible à Hermocrate de s'honorer du plaiſir de vous l'offrir. D'importantes raiſons, qu'Agis ſçait bien, nous en empêchent: je voudrois pouvoir vous les dire; elles nous juſtifieroient auprès de vous.

ARLEQUIN.

D'abord, j'en logerai un, moi, dans ma chambre.

AGIS.

Ce ne ſont point les appartements qui nous manquent.

LÉONTINE.

Non; mais vous ſçavez mieux qu'un autre que cela ne ſe peut pas, Agis; & que nous nous ſommes fait une loi néceſſaire de ne partager notre retraite avec perſonne.

AGIS.

J'ai pourtant promis au Seigneur Phocion de vous y engager; & ce ne ſera pas violer la loi que nous nous ſommes faite, que d'en excepter un ami de la vertu.

LÉONTINE.

Je ne ſçaurois changer de ſentiment.

ARLEQUIN, *à part.*

Tête de femme !

PHOCION.

Quoi! Madame, ferez-vous inflexible à d'aussi louables intentions que les miennes?

LÉONTINE.

C'est malgré moi.

AGIS.

Hermocrate vous fléchira, Madame.

LÉONTINE.

Je suis sûre qu'il pensera comme moi.

PHOCION, *à part les premiers mots.*

Allons aux expédients. Eh bien! Madame, je n'insisterai plus; mais oserois-je vous demander un moment d'entretien secret?

LÉONTINE.

Seigneur, je suis fâchée des efforts inutiles que vous allez faire. Puisque vous le voulez pourtant, j'y consens.

PHOCION, *à Agis.*

Daignez vous éloigner pour un instant.

SCENE VI.

LÉONTINE, PHOCION.

PHOCION, *à part les premiers mots.*

Puisse l'Amour favoriser mon artifice ! Puisque vous ne pouvez, Madame, vous rendre à la priere que je vous ai faite, il n'est plus question de vous en presser ; mais peut-être m'accorderez-vous une autre grâce : c'est de vouloir bien me donner un conseil qui va décider de tout le repos de ma vie.

LÉONTINE.

Celui que je vous donnerai, Seigneur, c'est d'attendre Hermocrate ; il est meilleur à consulter que moi.

PHOCION.

Non, Madame : dans cette occasion-ci, vous me convenez encore mieux que lui. J'ai besoin d'une raison moins austere que compatissante ; j'ai besoin d'un caractere de cœur qui tempere sa sévérité d'indulgence : & vous êtes d'un sexe chez qui ce doux mélange se trouve plus sûrement que

dans

dans le nôtre. Ainsi, Madame, écoutez-moi; je vous en conjure par tout ce que vous avez de bonté.

LÉONTINE.

Je ne sçais ce que présage un pareil discours; mais la qualité d'étranger exige des égards. Ainsi parlez, je vous écoute.

PHOCION.

Il y a quelques jours que, traversant ces lieux en Voyageur, je vis près d'ici une Dame qui se promenoit, & qui ne me vit point; il faut que je vous la peigne, vous la reconnoîtrez peut-être, & vous en serez mieux au fait de ce que j'ai à vous dire. Sa taille, sans être grande, est pourtant majestueuse; je n'ai vu nulle part un air si noble; c'est, je crois, la seule physionomie du monde, où l'on voie les grâces les plus tendres s'allier, sans y rien perdre, à l'air le plus imposant, le plus modeste, & peut-être le plus austere. On ne sçauroit s'empêcher de l'aimer; mais d'un amour timide, & comme effrayé du respect qu'elle imprime: elle est jeune, non de cette jeunesse étourdie, qui m'a toujours déplu, qui n'a que des agréments imparfaits, & qui ne sçait encore qu'amuser les yeux, sans mériter d'aller au

cœur : non; elle eſt dans cet âge vraiment aimable, qui met les grâces dans toute leur force, où l'on jouit de tout ce que l'on eſt; dans cet âge où l'âme, moins diſſipée, ajoûte à la beauté des traits un rayon de la fineſſe qu'elle a acquiſe.

LÉONTINE, *embarraſſée.*

Je ne ſçais de qui vous parlez, Seigneur : cette Dame-là m'eſt inconnuë, & c'eſt ſans doute un portrait trop flatteur.

PHOCION.

Celui que j'en garde dans mon cœur eſt mille fois au-deſſus de ce que je vous peins-là, Madame. Je vous ai dit que je paſſois pour aller plus loin; mais cet objet m'arrêta, & je ne le perdis point de vue, tant qu'il me fut poſſible de le voir. Cette Dame s'entretenoit avec quelqu'un; elle ſourioit de temps en temps, & je démêlois dans ſes geſtes je ne ſçais quoi de doux, de généreux & d'affable, qui perçoit à travers un maintien grave & modeſte.

LÉONTINE, *à part.*

De qui parle-t-il ?

PHOCION.

Elle ſe retira bientôt après, & rentra dans une maiſon que je remarquai. Je demandai qui elle

étoit, & j'appris qu'elle est la Sœur d'un homme célebre & respectable.

LÉONTINE, *à part.*

Où suis-je?

PHOCION.

Qu'elle n'est point mariée, & qu'elle vit avec ce frere dans une retraite dont elle préfere l'innocent repos au tumulte du monde toujours méprisé des âmes vertueuses & sublimes; enfin, tout ce que j'en appris, ne fut qu'un éloge, & ma raison même, autant que mon cœur, acheva de me donner pour jamais à elle.

LÉONTINE, *émue.*

Seigneur, dispensez-moi d'écouter le reste; je ne sçais ce que c'est que l'Amour, & je vous conseillerois mal sur ce que je n'entends point.

PHOCION.

De grâce laissez-moi finir, & que ce mot d'amour ne vous rebute point; celui dont je vous parle, ne souille point mon cœur, il l'honore. C'est l'amour que j'ai pour la vertu, qui allume celui que j'ai pour cette Dame: ce sont deux sentiments qui se confondent ensemble; & si j'aime, si j'adore cette physionomie si aimable que je lui

trouve, c'eſt que mon âme y voit par-tout l'image des beautés de la ſienne.

LÉONTINE.

Encore une fois, Seigneur, ſouffrez que je vous quitte; on m'attend, & il y a long-temps que nous ſommes enſemble.

PHOCION.

J'acheve, Madame. Pénétré des mouvements dont je vous parle, je promis avec tranſport de l'aimer toute ma vie; & c'étoit promettre de conſacrer mes jours au ſervice de la vertu même. Je réſolus enſuite de parler à ſon frere, d'en obtenir le bonheur de paſſer quelque temps chez lui, ſous prétexte de m'inſtruire, & là, d'employer auprès d'elle tout ce que l'amour, le reſpect & l'hommage ont de plus ſoumis, de plus induſtrieux & de plus tendre, pour lui prouver une paſſion dont je remercie les Dieux, comme d'un préſent ineſtimable.

LÉONTINE, *à part.*

Quel piége! & comment en ſortir?

PHOCION.

Ce que j'avois réſolu, je l'ai exécuté; je me ſuis préſenté pour parler à ſon frere: il étoit abſent, & je n'ai trouvé qu'elle, que j'ai vainement

conjurée d'appuyer ma demande ; qui l'a rejettée, & qui m'a mis au déſeſpoir. Figurez vous, Madame, un cœur tremblant & confondu devant elle, dont elle a ſans doute apperçu la tendreſſe & la douleur, & qui du moins eſperoit de lui inſpirer une pitié généreuſe : tout m'eſt refuſé, Madame ; & dans cet état accablant, c'eſt à vous que j'ai recours ; je me jette à vos genoux, & je vous confie mes plaintes. (*Il ſe jette à genoux.*)

LÉONTINE.

Que faites-vous, Seigneur ?

PHOCION.

J'implore vos conſeils & votre ſecours auprès d'elle.

LÉONTINE.

Après ce que je viens d'entendre, c'eſt aux Dieux que j'en demande moi-même.

PHOCION.

L'avis des Dieux eſt dans votre cœur ; croyez-en ce qu'il vous inſpire.

LÉONTINE.

Mon cœur ! ô Ciel ! c'eſt peut-être l'ennemi de mon repos que vous voulez que je conſulte.

PHOCION.

Et ſerez-vous moins tranquille, pour être généreuſe?

LÉONTINE.

Ah! Phocion, vous aimez la vertu, dites-vous; eſt-ce l'aimer que de venir la ſurprendre?

PHOCION.

Appellez-vous la ſurprendre, que l'adorer?

LÉONTINE.

Mais enfin, quels ſont vos deſſeins?

PHOCION.

Je vous ai conſacré ma vie; j'aſpire à l'unir à la vôtre; ne m'empêchez pas de le tenter. Souffrez-moi quelques jours ici ſeulement, c'eſt à préſent la ſeule grâce qui ſoit l'objet de mes ſouhaits; & ſi vous me l'accordez, je ſuis sûr d'Hermocrate.

LÉONTINE.

Vous ſouffrir ici, vous qui m'aimez!

PHOCION.

Eh! qu'importe; un amour qui ne fait qu'augmenter mon reſpect?

LÉONTINE.

Un amour vertueux peut-il exiger ce qui ne

l'eſt pas? Quoi! voulez-vous que mon cœur s'égare! Que venez-vous faire ici, Phocion? Ce qui m'arrive eſt-il concevable? Quelle aventure! ô Ciel, quelle aventure! Faudra-t-il que ma raiſon y périſſe? Faudra-t-il que je vous aime, moi qui n'ai jamais aimé? Eſt-il temps que je ſois ſenſible? Car enfin vous me flattez en vain: vous êtes jeune, vous êtes aimable; & je ne ſuis plus ni l'un ni l'autre.

PHOCION.

Quel étrange diſcours!

LÉONTINE.

Oui, Seigneur, je l'avoue; un peu de beauté, dit-on, m'étoit échu en partage; la Nature m'avoit départi quelques charmes que j'ai toujours mépriſés. Peut-être me les faites-vous regretter. Je le dis à ma honte; mais ils ne ſont plus, ou le peu qui m'en reſte va ſe paſſer bientôt.

PHOCION.

Eh! de quoi ſert ce que vous dites-là, Léontine? Convaincrez vous mes yeux de ce qui n'eſt pas? Eſpérez-vous me perſuader avec ces grâces? Avez-vous pu jamais être plus aimable?

LÉONTINE.

Je ne ſuis plus ce que j'étois.

PHOCION.

Tranchons là-deſſus, Madame; ne diſputons plus. Oui, j'y conſens : toute charmante que vous êtes, votre jeuneſſe va ſe paſſer; & je ſuis dans la mienne : mais toutes les âmes ſont du même âge. Vous ſçavez ce que je vous demande; je vais en preſſer Hermocrate ; & je mourrai de douleur, ſi vous ne m'êtes pas favorable.

LÉONTINE.

Je ne ſçais encore ce que je dois faire. Voici Hermocrate qui vient; & je vous ſervirai, en attendant que je me détermine.

SCENE VII.

HERMOCRATE, AGIS, PHOCION, LÉONTINE, ARLEQUIN.

HERMOCRATE, *à Agis.*

Est-ce là le jeune étranger dont vous me parlez ?

AGIS.

Oui, Seigneur, c'est lui-même.

ARLEQUIN.

C'est moi qui ai eu l'honneur de lui parler le premier; & je lui ai toujours fait vos compliments en attendant votre arrivée.

LÉONTINE.

Vous voyez, Hermocrate, l'illustre Phocion, que son estime pour vous amene ici; il aime la sagesse, & voyage pour s'instruire. Quelques-uns de vos pareils se sont fait un plaisir de le recevoir quelque temps chez eux; il attend de vous le même accueil; il le demande avec un empressement qui mérite qu'on s'y rende. J'ai promis de

vous y engager ; je le fais ; & je vous laisse ensemble : ah !

AGIS.

Et si mon suffrage vaut quelque chose, je le joins à celui de Léontine, Seigneur.

(*Agis s'en-va.*)

ARLEQUIN.

Et moi j'y ajoûte ma voix par-dessus le marché.

HERMOCRATE, *regardant Phocion.*

Que vois-je ?

PHOCION.

Je regarde comme des bienfaits ces instances qu'on vous fait pour moi, Seigneur; jugez de ma reconnoissance pour vous, si elles ne sont pas inutiles.

HERMOCRATE.

Je vous rends graces, Seigneur, de l'honneur que vous me faites. Un Disciple tel que vous ne me paroît pas avoir besoin d'un Maître qui me ressemble; cependant pour en mieux juger, j'aurois confidemment quelques questions à vous faire. (*à Arlequin.*) Retire-toi.

SCENE VIII.

HERMOCRATE, PHOCION.

HERMOCRATE.

OU je me trompe, Seigneur, ou vous ne m'êtes pas inconnu.

PHOCION.

Moi, Seigneur !

HERMOCRATE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai voulu vous parler en ſecret; j'ai des ſoupçons dont l'éclairciſſement ne demande point l'éclat; & c'eſt vous à qui je l'épargne.

PHOCION.

Quels ſont donc ces ſoupçons?

HERMOCRATE.

Vous ne vous appellez point Phocion.

PHOCION, *à part.*

Il ſe reſſouvient de la Forêt.

HERMOCRATE.

Celui dont vous prenez le nom eſt actuelle-

ment à Athenes ; je l'apprends par une lettre de Mermecide.

PHOCION.

Ce peut être quelqu' un qui ſe nomme comme moi.

HERMOCRATE.

Ce n'eſt pas là tout : c'eſt que ce nom ſuppoſé eſt la moindre erreur où vous voulez nous jetter.

PHOCION.

Je ne vous entends point, Seigneur.

HERMOCRATE.

Cet habit-là n'eſt pas le vôtre : avouez-le, Madame ; je vous ai vue ailleurs.

PHOCION, *affectant d'être ſurpriſe.*

Vous dites vrai, Seigneur.

HERMOCRATE.

Les témoins, comme vous voyez, n'étoient pas néçeſſaires ; du moins ne rougiſſez-vous que devant moi.

PHOCION.

Si je rougis, je ne me rends pas juſtice, Seigneur ; & c'eſt un mouvement que je déſavoue : le déguiſement où je ſuis n'enveloppe aucun projet dont je doive être confuſe.

HERMOCRATE.

Moi, qui entrevois ce projet; je n'y vois cependant rien de convenable à l'innocence des mœurs de votre ſexe; rien dont vous puiſſiez vous applaudir. L'idée de venir m'enlever Agis, mon Éleve, d'eſſayer ſur lui de dangereux appas, de jetter dans ſon cœur un trouble preſque toujours funeſte; cette idée-là, ce me ſemble, n'a rien qui doive vous diſpenſer de rougir, Madame.

PHOCION.

Agis! qui? ce jeune homme qui vient de paroître ici? Sont-ce-là vos ſoupçons? Ai-je rien en moi qui les juſtifie? Eſt-ce ma phyſionomie qui vous les inſpire, & les mérite-t-elle? Et faut-il que ce ſoit vous qui me faſſiez cet outrage? Faut-il que des ſentimens tels que les miens l'attirent? Et les Dieux, qui ſçavent mes deſſeins, ne me le devoient-ils pas épargner? Non, Seigneur, je ne viens point ici troubler le cœur d'Agis. Tout élevé qu'il eſt par vos mains, tout fort qu'il eſt de la ſageſſe de vos leçons; ce déguiſement pour lui n'eût pas été néceſſaire: ſi je l'aimois, j'en aurois eſpéré la conquête à moins de frais; il n'auroit fallu que me montrer peut-être, que faire parler mes yeux: ſon âge & mes foibles appas m'auroient fait raiſon de ſon cœur. Mais ce n'eſt pas

à lui que le mien en veut: celui que je cherche eſt plus difficile à ſurprendre; il ne releve point du pouvoir de mes yeux; mes appas ne feront rien ſur lui. Vous voyez que je ne compte point ſur eux, que je n'en fais pas ma reſſource. Je ne les ai pas mis en état de plaire; & je les cache ſous ce déguiſement, parce qu'ils me feroient inutiles.

HERMOCRATE.

Mais ce ſéjour que vous voulez faire chez moi, Madame, qu'a-t-il de commun avec vos deſſeins, ſi vous ne ſongez pas à Agis?

PHOCION.

Eh quoi! toujours Agis! Eh! Seigneur, épargnez à votre vertu le regret d'avoir offenſé la mienne; n'abuſez point contre moi des apparences d'une aventure peut-être encore plus louable qu'innocente, que vous me voyez ſoutenir avec un courage qui doit étonner vos ſoupçons, & dont j'ôſe attendre votre eſtime, quand vous en ſçaurez les motifs. Ne me parlez donc plus d'Agis, je ne ſonge point à lui, je le répete: en voulez-vous des preuves inconteſtables? Elles ne ménageront point la fierté de mon ſexe: mais je n'en apporte ici ni la vanité, ni l'induſtrie. J'y viens avec un orgueil plus noble que le ſien; vous le

verrez, Seigneur. Il s'agit à préſent de vos ſoupçons, & deux mots vont les détruire. Celui que j'aime veut-il me donner ſa main ? voilà la mienne. Agis n'eſt point ici pour accepter mes offres.

HERMOCRATE, *embarraſſé.*

Je ne ſçais donc plus à qui elles s'adreſſent.

PHOCION.

Vous le ſçavez, Seigneur, & je viens de vous le dire ; je ne m'expliquerois pas mieux en nommant Hermocrate.

HERMOCRATE.

Moi ! Madame ?

PHOCION.

Vous êtes inſtruit, Seigneur.

HERMOCRATE, *déconcerté.*

Je le ſuis en effet, & ne reviens point du trouble où ce diſcours me jette : moi l'objet des mouvements d'un cœur tel que le vôtre !

PHOCION.

Seigneur, écoutez-moi ; j'ai beſoin de me juſtifier après l'aveu que je viens de faire.

HERMOCRATE.

Non, Madame, je n'écoute plus rien ; toute

justification est inutile; vous n'avez rien à craindre de mes idées; calmez vos inquiétudes là-dessus : mais de grâce, laissez-moi. Suis-je fait pour être aimé ? Vous attaquez une âme solitaire & sauvage, à qui l'amour est étranger; ma rudesse doit rebuter votre jeunesse & vos charmes, & mon cœur en un mot ne pourroit rien pour le vôtre.

PHOCION.

Eh! je ne lui demande point de partager mes sentiments, je n'ai nul espoir; & si j'en ai, je le désavoue : mais souffrez que j'achève. Je vous ai dit que je vous aime; voulez-vous que je reste en proie à l'injure que me feroit ce discours-là, si je ne m'expliquois pas?

HERMOCRATE.

Mais la raison me défend d'en entendre davantage.

PHOCION.

Mais ma gloire & ma vertu, que je viens de compromettre, veulent que je continue. Encore une fois, Seigneur, écoutez-moi. Vous paroître estimable, est le seul avantage où j'aspire, le seul salaire dont mon cœur soit jaloux. Qu'est-ce qui vous empêcheroit de m'entendre? Je n'ai rien de

redoutable,

redoutable, que des charmes humiliés par l'aveu que je vous fais, qu'une foiblesse que vous méprisez, & que je vous apporte à combattre.

HERMOCRATE.

J'aimerois encore mieux l'ignorer.

PHOCION.

Oui, Seigneur, je vous aime; mais ne vous y trompez pas, il ne s'agit pas ici d'un penchant ordinaire. Cet aveu que je vous fais, ne m'échappe point; je le fais exprès : ce n'est point l'Amour à qui je l'accorde, il ne l'auroit jamais obtenu; c'est à ma vertu même que je le donne. Je vous dis que je vous aime, parce que j'ai besoin de la confusion de le dire, parce que cette confusion aidera peut-être à me guérir; parce que je cherche à rougir de ma foiblesse pour la vaincre : je viens affliger mon orgueil pour le révolter contre vous. Je ne vous dis point que je vous aime, afin que vous m'aimiez; c'est afin que vous m'appreniez à ne plus vous aimer moi-même. Haïssez, méprisez l'Amour, j'y consens; mais faites que je vous ressemble. Enseignez-moi à vous ôter de mon cœur; défendez-moi de l'attrait que je vous trouve. Je ne demande point

d'être aimée, il est vrai ; mais je desire de l'être : ôtez-moi ce desir ; c'est contre vous-même que je vous implore.

HERMOCRATE.

Eh bien ! Madame, voici le secours que je vous donne ; je ne veux point vous aimer : que cette indifférence-là vous guérisse, & finissez un discours où tout est poison pour qui l'écoute

PHOCION.

Grands Dieux ! à quoi me renvoyez-vous ? à une indifférence que j'ai bien prévue. Est-ce ainsi que vous répondez au généreux courage avec lequel je vous expose ma situation ? Le Sage ne l'est-il au profit de personne ?

HERMOCRATE.

Je ne le suis point, Madame.

PHOCION.

Eh bien ! soit ; mais laissez-moi le temps de vous trouver des défauts, & souffrez que je continue.

HERMOCRATE, *toujours ému.*

Que m'allez-vous dire encore ?

PHOCION.

Ecoutez-moi. J'avois entendu parler de vous; tout le public est plein de votre nom.

HERMOCRATE.

Passons, de grâce, Madame.

PHOCION.

Excusez ces traits d'un cœur qui se plaît à louer ce qu'il aime. Je m'appelle Aspasie; & ce fut dans ces solitudes où je vivois comme vous, maitresse de moi-même, & d'une fortune assez grande, avec l'ignorance de l'Amour, avec le mépris de tous les efforts qu'on faisoit pour m'en inspirer.

HERMOCRATE.

Que ma complaisance est ridicule!

PHOCION.

Ce fut donc dans ces solitudes où je vous rencontrai, vous promenant aussi-bien que moi. Je ne sçavois qui vous étiez d'abord; cependant, en vous regardant, je me sentis émue; il sembloit que mon cœur devinoit Hermocrate.

HERMOCRATE.

Non, je ne sçaurois plus supporter ce récit.

Au nom de cette vertu que vous chérissez, Aspasie, laissons-là ce discours; abrégeons : quels sont vos desseins ?

PHOCION.

Ce récit vous paroît frivole, il est vrai; mais le soin de rétablir ma raison ne l'est pas.

HERMOCRATE.

Mais le soin de garantir la mienne, doit m'être encore plus cher. Tout sauvage que je suis, j'ai des yeux; vous avez des charmes, & vous m'aimez.

PHOCION.

J'ai des charmes, dites-vous ? eh quoi ! Seigneur, est-ce que vous les voyez ? & craignez-vous de les sentir ?

HERMOCRATE.

Je ne veux pas même m'exposer à le craindre.

PHOCION.

Puisque vous les évitez, vous en avez donc peur ? Vous ne m'aimez pas encore; mais vous craignez de m'aimer. Vous m'aimerez, Hermocrate; je ne sçaurois m'empêcher de l'espérer.

HERMOCRATE.

Vous me troublez, je vous réponds mal, & je me tais.

PHOCION.

Eh bien ! Seigneur, retirons-nous, marchons, rejoignons Léontine ; j'ai dessein de demeurer quelque temps ici, & vous me direz tantôt ce que vous aurez résolu là-dessus.

HERMOCRATE.

Allez donc, Aspasie ; je vous suis.

SCENE IX.

HERMOCRATE, DIMAS.

HERMOCRATE.

J'AI pensé m'égarer dans cet entretien. Quel parti faut-il que je prenne ? Approche, Dimas : tu vois ce jeune étranger qui me quitte : je te charge d'observer ses actions, de le suivre le plus que tu pourras, & d'examiner s'il cherche à entretenir Agis ; en-

tends-tu? J'ai toujours eſtimé ton zèle, & tu ne ſçaurois me le prouver mieux qu'en t'acquittant exactement de ce que je te dis-là.

DIMAS.

Voute affaire eſt faite. Pas pus tard que tantôt je vous apportons toute ſa penſée.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, DIMAS.

DIMAS.

EH morgué! venez çà, vous dis-je : depis que ces nouviaux venus sont ici, il n'y a pas moyan de vous parler; vous êtes toujours à chuchotter à l'écart avec ce marmouset de valet.

ARLEQUIN.

C'est par civilité, mon ami; mais je ne t'en aime pas moins, quoique je te laisse-là.

DIMAS.

Mais la civilité ne veut pas qu'en soit malhonnête envars moi qui sis voute ancien camarade; & palsangué! le vin & l'amiquié, c'est tout un : pus ils sont vieux tous deux, & mieux c'est.

ARLEQUIN.

Cette comparaison-là est de bon goût; nous

en boirons la moitié quand tu voudras, & tu boiras gratis à mes dépens..

DIMAS.

Diantre ! qu'ous estes hazardeux ! vous dites ça comme s'il en pleuvoit ; avez-vous bian de quoi ?

ARLEQUIN.

Ne t'embarrasse pas.

DIMAS.

Vartuchou ! vous êtes un fin marle ; mais morgué ! je sis marle itou, moi.

ARLEQUIN.

Et depuis quand suis-je devenu merle ?

DIMAS.

Bon, bon ! ne sçavons-je pas qu'ous avez de la finance de rençontre ? Je vous ont vu tantôt compter voute somme.

ARLEQUIN.

Il a raison ; voilà ce que c'est que de sçavoir son compte.

DIMAS, *à part les premiers mots.*

Il baille dans le paniau. Acoutez, noute ami ; il y a bian des affaires, bian du tintamarre dans l'esprit de noute Maître.

ARLEQUIN.

Eſt-ce qu'il m'a vu auſſi compter ma finance?

DIMAS.

Pou! voirement, c'eſt bian pis: faut qu'il ſe doute de toute la manigance; car il m'a enchargé de faire ici le renard en tapinois, pour à celle fin de défricher la penſée de ces deux parſonnes dont il a doutance, par rapport à l'intention qu'alles avont, dont il eſt en peine d'avoir connoiſſance au juſte; vous entendez bian?

ARLEQUIN.

Pas trop; mais, mon ami, je parle donc à un renard?

DIMAS.

Chut, n'appriandez rin de ce renard-là; il n'y a tant ſeulement qu'à voir ce que vous voulez que je li diſe. Preumierement d'abord, faut pas li déclarer ce que c'eſt que ce monde-là, n'eſt-ce pas?

ARLEQUIN.

Garde-t-en bien, mon garçon.

DIMAS.

Laiſſez-moi faire. Il n'a tenu qu'à moi d'en dégoiſer; car je n'ignore de rin.

ARLEQUIN.

Tu ſçais donc qui ils ſont ?

DIMAS.

Pargué, ſi je le ſçavons! je les connnoiſſons de plante & de raçaine.

ARLEQUIN.

Oh, oh! je croyois qu'il n'y avoit que moi qui les connoiſſois.

DIMAS.

Vous! par la morgué! peut-être que vous n'en ſçavez rin.

ARLEQUIN.

Oh que ſi!

DIMAS.

Gage que non: ça ne ſe peut pas, ça eſt par trop difficile.

ARLEQUIN.

Mais voyez cet opiniâtre! je te dis qu'elles me l'ont dit elles-mêmes.

DIMAS.

Quoi?

ARLEQUIN.

Qu'elles étoient des femmes.

DIMAS, *étonné*.

Alles ſont des femmes!

ARLEQUIN.

Comment donc, fripon! eſt-ce que tu ne le ſçavois pas?

DIMAS.

Non, morgué! pas le mot; mais je triomphe.

ARLEQUIN.

Ah maudit renard! vilain merle!

DIMAS.

Alles ſont des femmes! tatigué; que je ſis aiſe!

ARLEQUIN.

Je ſuis un miſérable.

DIMAS.

Queu tapage je m'en vas faire! comme je vas m'ébaudir à conter ça! queu plaiſir!

ARLEQUIN.

Dimas, tu me coupes la gorge.

DIMAS.

Je m'embarraſſe bian de voute gorge! ah, ah! des femmes qui baillont de l'argent en darriere un Jardinier, maugré qu'il les treuve dans ſon jardin. Il n'y a morgué! point de gorge qui tianne, faut punir ça.

ARLEQUIN.

Mon ami, es-tu friand d'argent?

DIMAS.

Je ferois bian dégoûté, si je ne l'étois pas; mais où est-il cet argent?

ARLEQUIN.

Je ferai financer cette Dame pour racheter mon étourderie, je te le promets.

DIMAS.

Cette étourderie-là n'est pas à bon marché, je vous en avartis.

ARLEQUIN.

Je sçais bien qu'elle est considérable.

DIMAS.

Mais, par priambule, j'entends & je prétends qu'ous me disiais toute cette friponnerie-là. Ah ça! combian avez-vous reçu de cette Dame, tant en monnoie qu'en grosses pieces? parlez en conscience.

ARLEQUIN.

Elle m'a donné vingt pieces d'or.

DIMAS.

Vingt pieces d'or! queu chartée d'argent ça fait! velà une histoire qui vaut une métairie. Après? cette Dame que vient-elle patricoter ici?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'Agis a pris ſon cœur dans une promenade.

DIMAS.

Eh bian ! que ne ſe garroit-il ?

ARLEQUIN.

Et elle s'eſt miſe comme ça pour eſcamoter auſſi le cœur d'Agis ſans qu'il le voye.

DIMAS.

Fort bian: tout ça eſt d'un bon revenu pour moi; tout ça ſe peut moyennant, que j'eſcamote itou. Et ce petit valet Hermidas, eſt-ce itou une eſcamoteuſe ?

ARLEQUIN.

C'eſt encore un cœur que je pourrois bien prendre en paſſant.

DIMAS.

Ça ne vous conviant pas, à vous qui êtes un apprentif Docteux; mais tenez, velà qu'alles viannent : faites avancer l'eſpece.

SCENE II.

ARLEQUIN, DIMAS PHOCION, HERMIDAS.

HERMIDAS, *à Phocion, en parlant d'Arlequin.*

IL est avec le Jardinier; il n'y a pas moyen de lui parler.

DIMAS, *à Arlequin.*

Alles n'osont approcher; dites-leus que je sis sçavant sur leus parsonnes.

ARLEQUIN, *à Phocion.*

Ne vous gênez point; car je suis un babillard, Madame.

PHOCION.

A qui parles-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

Hélas! il n'y a plus de mystère; il m'a fait causer avec une attrape.

PHOCION.

Quoi, malheureux! tu lui as dit qui j'étois?

ARLEQUIN.

Il n'y a pas une ſyllabe de manque.

PHOCION.

Ah, Ciel!

DIMAS.

Je ſçavons la parte de voute cœur, & l'eſcamotage de ſtila d'Agis : je ſçavons ſon argent ; il n'y a que ceti-là qu'il m'a proumis que je ne ſçavons pas encore.

PHOCION.

Corine, c'en eſt fait, mon projet eſt renverſé.

HERMIDAS.

Non, Madame, ne vous découragez point. Dans votre projet vous avez beſoin d'ouvriers ; il n'y a qu'à gagner auſſi le Jardinier : n'eſt-il pas vrai, Dimas ?

DIMAS.

Je ſis tout-à-fait de voute avis, Mademoiſelle.

HERMIDAS.

Eh bien ! que faut-il pour cela ?

DIMAS.

Il n'y a qu'à m'acheter ce que je vaux.

ARLEQUIN.

Le fripon ne vaut pas une obole.

PHOCION.

Ne tient-il auſſi qu'à cela, Dimas? Prends toujours d'avance ce que je te donne-là, & ſi tu te taîs, ſçache que tu remercieras toute ta vie le Ciel d'avoir été aſſocié à cette aventure-ci; elle eſt plus heureuſe pour toi que tu ne ſçaurois te l'imaginer.

DIMAS.

Concluſion, Madame, me velà vendu.

ARLEQUIN.

Et moi, me voilà ruiné; car ſans ma peſte de langue, tout cet argent-là arrivoit dans ma poche, & c'eſt de mes deniers qu'on achete ce vaurien-là.

PHOCION.

Qu'il vous ſuffiſe que je vous ferai riches tous deux: mais parlons de ce qui m'amenoit ici, & qui m'inquiète. Hermocrate m'a promis tantôt de me garder quelque temps ici; cependant je crains qu'il n'ait changé de ſentiment: car il eſt actuellement en grande converſation ſur mon compte, avec Agis & ſa ſœur, qui veulent que je reſte. Dis-moi la vérité, Arlequin; ne t'eſt il rien échappé avec lui de mes deſſeins ſur Agis? Je te cherchois pour ſçavoir cela; ne me cache rien.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Non, par ma foi, ma belle Dame : il n'y a que ce routier-là qui m'a pris comme avec un filet.

DIMAS.

Morgué! l'ami, faut que la prudence vous coupe à présent la langue sur tout ça.

PHOCION.

Si tu n'as rien dit, je ne crains rien. Vous sçaurez de Corine à quoi j'en suis avec le Philosophe & sa sœur ; & vous, Corine, puisque Dimas est des nôtres, partagez entre Arlequin & lui ce qu'il y aura à faire. Il s'agit à présent d'entretenir les dispositions du frere & de la sœur.

HERMIDAS.

Nous réussirons, ne vous inquiètez pas.

PHOCION.

J'apperçois Agis : vîte, retirez-vous, vous autres ; & sur-tout, prenez garde qu'Hermocrate ne nous surprenne ensemble.

SCENE III.

AGIS, PHOCION.

AGIS.

JE vous cherchois, mon cher Phocion, & vous me voyez inquiet. Hermocrate n'eſt plus ſi diſpoſé à conſentir à ce que vous ſouhaitez : je n'ai encore été mécontent de lui qu'aujourd'hui ; il n'allegue rien de raiſonnable. Ce n'eſt point encore moi qui l'ai preſſé ſur votre chapitre : j'étois ſeulement préſent, quand ſa ſœur lui a parlé pour vous ; elle n'a rien oublié pour le déterminer, & je ne ſçais ce qu'il en ſera : car une affaire qui demandoit Hermocrate, & qui l'occupe actuellement, a interrompu leur entretien : mais, cher Phocion, que ce que je vous dis là ne vous rebute pas : preſſez-le encore ; c'eſt un ami qui vous en conjure. Je lui parlerai moi-même, & nous pourrons le vaincre.

PHOCION.

Quoi ! vous m'en conjurez, Agis? Vous trouvez donc quelque douceur à me voir ici?

AGIS.

Je n'y attends plus que l'ennui, quand vous n'y ferez plus.

PHOCION.

Il n'y a plus que vous qui m'y arrêtez aussi.

AGIS.

Votre cœur partage donc les sentiments du mien ?

PHOCION.

Mille fois plus que je ne sçaurois vous le dire.

AGIS.

Laissez-moi vous en demander une preuve : voilà la premiere fois que je goûte le charme de l'amitié; vous avez les prémices de mon cœur : ne m'apprenez point la douleur dont on est capable, quand on perd son ami.

PHOCION.

Moi vous l'apprendre, Agis ! eh ! le pourrois-je sans en être la victime ?

AGIS.

Que je suis touché de votre réponse ! Ecoutez le reste : souvenez-vous que vous m'avez dit qu'il ne tiendroit qu'à moi de vous voir toujours; & sur ce pied-là voici ce que j'imagine.

PHOCION.

Voyons.

AGIS.

Je ne sçaurois si-tôt quitter ces lieux ; d'importantes raisons que vous sçaurez quelque jour, m'en empêchent. Mais vous, Phocion, qui êtes le maître de votre sort, attendez ici que je puisse décider du mien : demeurez près de nous pour quelque temps. Vous y serez dans la solitude, il est vrai ; mais nous y serons ensemble ; & le Monde peut-il rien offrir de plus doux que le commerce de deux cœurs vertueux qui s'aiment ?

PHOCION.

Oui, je vous le promets, Agis. Après ce que vous venez de dire, je ne veux plus appeller le Monde, que les lieux où vous serez vous-même.

AGIS.

Je suis content : les Dieux m'ont fait naître dans l'infortune : mais puisque vous restez, ils s'appaisent ; & voilà le signal des faveurs qu'ils me réservent.

PHOCION.

Écoutez aussi, Agis. Au milieu du plaisir que j'ai de vous voir si sensible, il me vient une inquiétude. L'Amour peut altérer bientôt de si ten-

dres ſentiments : un ami ne tient point contre une maitreſſe.

AGIS.

Moi, de l'amour, Phocion ! faſſe le Ciel que votre âme lui ſoit auſſi inacceſſible que la mienne ! Vous ne me connoiſſez pas ; mon éducation, mes ſentiments, ma raiſon ; tout lui ferme mon cœur : il a fait les malheurs de mon ſang ; & je haîs, quand j'y ſonge, juſqu'au ſexe qui nous l'inſpire.

PHOCION, *d'un air ſérieux.*

Quoi ! ce ſexe eſt l'objet de votre haîne, Agis ?

AGIS.

Je le fuirai toute ma vie.

PHOCION.

Cet aveu change tout entre nous, Seigneur. Je vous ai promis de demeurer en ces lieux : mais la bonne-foi me le défend ; cela n'eſt plus poſſible, & je parts. Vous auriez quelque jour des reproches à me faire ; je ne veux point vous tromper, & je vous rends juſqu'à l'amitié que vous m'aviez accordée.

AGIS.

Quel étrange langage me tenez-vous là, Phocion ! D'où vient ce changement ſi ſubit ? Qu'ai-je dit qui puiſſe vous déplaire ?

PHOCION.

Raſſûrez-vous, Agis : vous ne me regretterez point. Vous avez craint de connoître ce que c'eſt que la douleur de perdre un ami, je vais l'éprouver bientôt ; mais vous ne la connoîtrez point.

AGIS.

Moi ceſſer d'être votre ami !

PHOCION.

Vous êtes toujours le mien, Seigneur ; mais je ne ſuis plus le vôtre. Je ne ſuis qu'un des objets de cette haîne, dont vous parliez tout-à-l'heure.

AGIS.

Quoi ! ce n'eſt point Phocion ?...

PHOCION.

Non, Seigneur ; cet habit vous abuſe. Il vous cache une fille infortunée qui échappe ſous ce déguiſement à la perſécution de la Princeſſe. Mon nom eſt Aſpaſie ; je ſuis née d'un ſang illuſtre dont il ne reſte plus que moi. Les biens qu'on m'a laiſſés me jettent aujourd'hui dans la néceſſité de fuir. La Princeſſe veut que je les livre avec ma main à un de ſes parents qui m'aime, & que je haïs. J'appris que, ſur mes refus, elle devoit me faire enlever ſous de faux prétextes ; & je n'ai trouvé d'autre reſſource contre cette violence, que de me

ſauver ſous cet habit qui me déguiſe. J'ai entendu parler d'Hermocrate, & de la ſolitude qu'il habite; & je venois chez lui, ſans me faire connoître, tâcher, du moins pour quelque temps, d'y trouver une retraite. Je vous ai rencontré, vous m'avez offert votre amitié; je vous ai vu digne de toute la mienne: la confiance que je vous marque, eſt une preuve que je vous l'ai donnée; & je la conſerverai malgré la haîne qui va ſuccéder à la vôtre.

AGIS.

Dans l'étonnement où vous me jettez, je ne ſçaurois plus moi-même démêler ce que je penſe.

PHOCION.

Et moi, je le démêle pour vous; adieu, Seigneur. Hermocrate ſouhaite que je me retire d'ici; vous m'y ſouffrez avez peine; mon départ va vous ſatisfaire tous deux; & je vais chercher des cœurs dont la bonté ne me refuſe pas un aſyle.

AGIS.

Non, Madame; arrêtez.... Votre ſexe eſt dangereux, il eſt vrai; mais les infortunés ſont trop reſpectables.

PHOCION.

Vous me haïſſez, Seigneur.

AGIS.

Non, vous dis-je; arrêtez, Aſpaſie. Vous êtes dans un état que je plains: je me reprocherois de n'y avoir pas été ſénſible; & je preſſerai moi-même Hermocrate, s'il le faut, de conſentir à votre ſéjour ici. Vos malheurs m'y obligent.

PHOCION.

Ainſi vous n'agirez plus que par pitié pour moi: que cette aventure me décourage! Le jeune Seigneur qu'on veut que j'épouſe, me paroît eſtimable. Après tout, plutôt que de prolonger un état auſſi rebutant que le mien, ne vaudroit-il pas mieux me rendre?

AGIS.

Je ne vous le conſeille pas, Madame; il faut que le cœur & la main ſe ſuivent. J'ai toujours entendu dire, que le ſort le plus triſte eſt d'être uni avec ce qu'on n'aime pas; que la vie alors eſt un tiſſu de langueurs; que la vertu même, en nous ſecourant, nous accable: mais peut-être ſentez-vous que vous aimerez volontiers celui qu'on vous propoſe.

PHOCION.

Non, Seigneur; ma fuite en eſt une preuve.

AGIS

Prenez-y donc garde, ſur-tout ſi quelque ſecret penchant vous prévenoit pour un autre ; car peut-être aimez-vous ailleurs, & ce ſeroit encore pis.

PHOCION.

Non, vous dis-je. Je vous reſſemble ; je n'ai juſqu'ici ſenti mon cœur, que par l'amitié que j'ai eue pour vous ; & ſi vous ne me retiriez pas la vôtre, je ne voudrois jamais d'autre ſentiment que celui-là.

AGIS, *d'un ton embarraſſé.*

Sur ce pied-là, ne vous expoſez pas à revoir la Princeſſe ; car je ſuis toujours le même.

PHOCION.

Vous m'aimez donc encore ?

AGIS.

Toujours, Madame ; d'autant plus qu'il n'y a rien à craindre, puiſqu'il ne s'agit entre nous que d'amitié, qui eſt le ſeul penchant que je puiſſe inſpirer ; & le ſeul auſſi, ſans doute, dont vous ſoyez capable.

PHOCION, & AGIS, *en même temps.*

Ah !

PHOCION.

Seigneur, perſonne n'eſt plus digne que vous

de la qualité d'ami: celle d'amant ne vous convient que trop; mais ce n'eſt pas à moi à vous le dire.

AGIS.

Je voudrois bien ne le devenir jamais.

PHOCION.

Laiſſons donc-là l'Amour; il eſt même dangereux d'en parler.

AGIS, *un peu confus.*

Voici, je penſe, un domeſtique qui vous cherche. Hermocrate n'eſt peut-être plus occupé; ſouffrez que je vous quitte pour aller le joindre.

SCENE IV.

PHOCION, ARLEQUIN, HERMIDAS.

ARLEQUIN.

ALLEZ, Madame Phocion, votre entretien tout-à-l'heure étoit bien gardé; car il avoit trois ſentinelles.

HERMIDAS.

Hermocrate n'a pas paru ; mais sa sœur vous cherche, & a demandé au Jardinier où vous étiez : elle a l'air un peu triste ; apparemment que le Philosophe ne se rend pas.

PHOCION.

Oh ! il a beau faire, il deviendra docile, ou tout l'art de mon sexe n'y pourra rien.

ARLEQUIN.

Et le Seigneur Agis promet-il quelque chose ; son cœur se mitonne-t-il un peu ?

PHOCION.

Encore une ou deux conversations, je l'emporte.

HERMIDAS.

Quoi ! sérieusement, Madame ?

PHOCION.

Oui, Corine ; tu sçais les motifs de mon amour, & les Dieux m'en annoncent déjà la récompense.

ARLEQUIN.

Ils ne manqueront pas aussi de récompenser le mien ; car il est bien honnête.

HERMIDAS, *à Arlequin.*

Paix, j'apperçois Léontine ; retirons-nous.

PHOCION.

As-tu inſtruit Arlequin de ce qu'il s'agit de faire à préſent?

HERMIDAS.

Oui, Madame.

ARLEQUIN.

Vous ſerez charmée de mon ſçavoir-faire.

SCENE V.

PHOCION, LÉONTINE.

PHOCION.

J'ALLOIS vous trouver, Madame. On m'a appris ce qui ſe paſſe. Hermocrate veut ſe dédire de la grâce qu'il m'avoit accordée, & je ſuis dans un trouble inexprimable.

LÉONTINE.

Oui, Phocion; Hermocrate, par une opiniâtreté qui me paroît ſans fondement, refuſe de tenir la parole qu'il m'a donnée. Vous m'allez dire que je le preſſe encore; mais je viens vous avouer que je n'en ferai rien.

PHOCION.

Vous n'en ferez rien, Léontine?

LÉONTINE.

Non; ſes refus me rappellent moi-même à la raiſon.

PHOCION.

Et vous appellez cela retrouver la raiſon! Quoi! ma tendreſſe aura borné mes vues! je n'aurai cherché qu'à vous la dire, je vous l'aurai dite, je me ſerai mis hors d'état de guérir jamais, j'aurai même eſpéré de vous toucher, & vous voulez que je vous quitte! Non, Léontine, cela n'eſt pas poſſible; c'eſt un ſacrifice que mon cœur ne ſçauroit plus vous faire. Moi vous quitter! eh! où voulez-vous que j'en trouve la force? me l'avez-vous laiſſée? voyez ma ſituation. C'eſt à votre vertu même que je parle; c'eſt elle que j'interroge; qu'elle ſoit juge entre vous & moi. Je ſuis chez vous, vous m'y avez ſouffert; vous ſçavez que je vous aime, me voilà pénétré de la paſſion la plus tendre, vous me l'avez inſpirée; & je partirois! Eh! Léontine, demandez-moi ma vie, déchirez mon cœur: ils ſont tous deux à vous; mais ne me demandez point des choſes impoſſibles.

LÉONTINE.

Quelle vivacité de mouvements ! Non, Phocion, jamais je ne sentis tant la nécessité de votre départ, & je ne m'en mêle plus. Juste Ciel ! que deviendroit mon cœur avec l'impétuosité du vôtre ? Suis-je obligée, moi, de soutenir cette foule d'expressions passionnées qui vous échappent ? Il faudroit donc toujours combattre, toujours résister, & ne jamais vaincre. Non, Phocion ; c'est de l'amour que vous voulez m'inspirer, n'est-ce pas ? Ce n'est pas la douleur d'en avoir que vous voulez que je sente, & je ne sentirois que cela. Ainsi retirez-vous, je vous en conjure, & laissez-moi dans l'état où je suis.

PHOCION.

De grâce, ménagez-moi, Léontine. Je m'égare à la seule idée de partir ; je ne sçaurois plus vivre sans vous. Je vais remplir ces lieux de mon désespoir ; je ne sçais plus où je suis !

LÉONTINE.

Et parce que vous êtes désolé, il faut que je vous aime ? Qu'est-ce que cette tyrannie-là ?

PHOCION.

Est-ce que vous me haïssez ?

LÉONTINE.

Je le devrois.

PHOCION.

Les dispositions de votre cœur me sont-elles favorables ?

LÉONTINE.

Je ne veux point les écouter.

PHOCION.

Oui ; mais moi je ne sçaurois renoncer à les suivre.

LÉONTINE.

Arrêtez, j'entends quelqu'un.

SCENE VI.

PHOCION, LÉONTINE, ARLEQUIN.

Arlequin vient se mettre entr'elles deux, sans rien dire.

PHOCION.

QUE fait donc-là ce domestique, Madame?

ARLEQUIN.

Le Seigneur Hermocrate m'a ordonné d'examiner votre conduite, parce qu'il ne vous connoît point.

PHOCION.

Mais dès que je suis avec Madame, ma conduite n'a pas besoin d'un espion comme toi. (*à Léontine.*) Dites-lui qu'il se retire, Madame, je vous en prie.

LÉONTINE.

Il vaut mieux me retirer moi-même.

PHOCION, *bas à Léontine.*

Si vous vous en-allez sans promettre de parler pour moi, je ne réponds plus de ma raison.

LÉONTINE, *émue.*

Ah ! (*à Arlequin.*) Va-t-en, Arlequin ; il n'est pas nécessaire que tu restes ici.

ARLEQUIN.

Plus nécessaire que vous ne pensez, Madame ; vous ne sçavez pas à qui vous avez affaire. Ce Monsieur-là n'est pas si friand de la sagesse que des filles sages ; & je vous avertis qu'il veut déniaiser la vôtre.

LÉONTINE, *faisant signe à Phocion.*

Que veux-tu dire, Arlequin ? Rien ne m'annonce

nonce ce que tu dis-là, & c'est une plaisanterie que tu fais.

ARLEQUIN.

Oh que nenni ! Tenez, Madame ; tantôt son valet, qui est un autre espiegle, est venu me dire : eh bien ! qu'est-ce ? y a-t-il moyen d'être amis ensemble ? - Oh ! de tout mon cœur. - Que vous êtes heureux d'être ici ! - Pas mal. - Les honnêtes-gens que vos Maîtres ! - Admirables. - Que votre Maitresse est aimable ! - Oh ! divine. - Eh ! dites-moi, a-t-elle eu des amants ? - Tant qu'elle en a voulu. - En a-t-elle à cette heure ? - Tant qu'elle en veut. - En aura-t-elle encore ? - Tant qu'elle en voudra. - A-t-elle envie de se marier ? - Elle ne dit pas ses envies. - Restera-t-elle fille ? - Je ne garantis rien. - Qui est-ce qui la voit, qui est-ce qui ne la voit pas ? Vient-il quelqu'un, ne vient-il personne ? & par-ci & par-là ; est-ce que votre Maître en est amoureux ? - Chut, il en perd l'esprit. Nous ne restons ici que pour lui avoir le cœur, afin qu'elle nous épouse ; car nous avons des richesses & des flammes plus qu'il n'en faut pour dix ménages.

PHOCION.

N'en as-tu pas dit assez ?

ARLEQUIN.

Voyez comme il s'en ſoucie ; il vous donnera le ſupplément ſi, vous voulez.

LÉONTINE.

N'eſt-il pas vrai, Seigneur Phocion, qu'Hermidas n'a fait que s'amuſer en lui diſant cela ? (*Phocion ne répond rien.*)

ARLEQUIN.

Ahi, ahi ! la voix vous manque, ma chere Maitreſſe : votre cœur prend congé de la compagnie ; on le pille actuellement, & je vais faire venir le Seigneur Hermocrate à votre ſecours.

LÉONTINE.

Arrête, Arlequin, où vas-tu ? Je ne veux point qu'il ſçache qu'on me parle d'amour.

ARLEQUIN.

Oh ! puiſque le fripon eſt de vos amis, ce n'eſt pas la peine de crier au voleur. Que la ſageſſe s'accommode ; mariez-vous, il y aura encore de la place pour elle : le métier de brave femme a bien ſon mérite. Adieu, Madame ; n'oubliez pas la diſcrétion de votre petit ſerviteur qui vous fait ſes compliments, & qui ne dira mot.

PHOCION.

Va, je me charge de payer ton ſilence.

LÉONTINE.

Où ſuis-je ? tout ceci me paroît un ſonge : voyez à quoi vous m'expoſez : mais qui vient encore ?

SCENE VII.

HERMIDAS, LÉONTINE, PHOCION.

HERMIDAS, *apportant un portrait qu'il donne à Phocion.*

JE vous apporte ce que vous m'avez demandé, Seigneur. Voyez ſi vous en êtes content ; il ſeroit encore mieux, ſi j'avois travaillé d'après la perſonne préſente.

PHOCION.

Pourquoi me l'apporter devant Madame ? mais voyons : oui, la phyſionomie s'y trouve : voilà cet air noble & fin, & tout le feu de ſes yeux ; il me ſemble pourtant qu'ils ſont encore un peu plus vifs.

LÉONTINE.

C'eſt apparemment d'un portrait que vous parlez, Seigneur?

PHOCION.

Oui, Madame.

HERMIDAS.

Donnez, Seigneur; j'obſerverai ce que vous dites-là.

LÉONTINE.

Peut-on le voir avant qu'on l'emporte?

PHOCION.

Il n'eſt pas achevé, Madame.

LÉONTINE.

Puiſque vous avez vos raiſons pour ne le pas montrer, je n'inſiſte plus.

PHOCION.

Le voilà, Madame: vous me le rendrez, au moins.

LÉONTINE.

Que vois-je? c'eſt le mien!

PHOCION.

Je ne veux jamais vous perdre de vue; la moindre abſence m'eſt douloureuſe; ne durât-elle qu'un moment; & ce portrait me l'adoucira. Cependant vous le gardez.

LÉONTINE.

Je ne devrois pas vous le rendre ; mais tant d'amour m'en ôte le courage.

PHOCION.

Cet amour ne vous en inſpire-t-il pas un peu ?

LÉONTINE, *ſoupirant.*

Hélas ! je n'en voulois point ; mais je n'en ſerois peut-être pas la maitreſſe.

PHOCION.

Ah ! de quelle joie vous me comblez !

LÉONTINE.

Eſt-il donc arrêté que je vous aimerai ?

PHOCION.

Ne me promettez point votre cœur : dites que je l'ai, Léontine.

LÉONTINE, *toujours émue.*

Je ne dirois que trop vrai, Phocion !

PHOCION.

Je reſterai donc ; & vous parlerez à Hermocrate ?

LÉONTINE.

Il le faudra bien pour me donner le temps de me réſoudre à notre union.

HERMIDAS.

Cessez cet entretien ; je vois Dimas qui vient.

LÉONTINE.

Je me sens dans une émotion de cœur, où je ne veux pas qu'on me voie. Adieu, Phocion ; ne vous inquiétez pas, je me charge du consentement de mon frere.

SCENE VIII.

HERMIDAS, PHOCION, DIMAS.

DIMAS.

VELA le Philosophe qui se pourmene envars ici tout rêvant ; faites-nous de la marge, & laissez-nous le terrein, pour à celle fin que j'y en baille encore d'une venue.

PHOCION.

Courage, Dimas ; je me retire, & reviendrai quand il sera parti.

SCENE IX.

HERMOCRATE, DIMAS.

HERMOCRATE.

N'AS-tu pas vu Phocion?

DIMAS.

Non; mais j'allions vous rendre compte à ſon ſujet.

HERMOCRATE.

Eh bien! as-tu découvert quelque choſe? Eſt-il ſouvent avec Agis? Cherche-t-il à le voir?

DIMAS.

Oh! que non: il a ma foi bian d'autres tracas dans la çarvelle.

HERMOCRATE, *à part les premiers mots.*

Ce début me fait craindre le reſte. De quoi s'agit-il donc?

DIMAS.

Il s'agit, morgué! qu'ous avez bian du mérite; & que faut admirer voute ſcience, voute vartu, voute bonne mine.

HERMOCRATE.

Eh ! d'où vient ton enthousiasme là-dessus ?

DIMAS.

C'est que je compare voute face à ce qui arrive ; c'est qu'il se passe des choses émerveillables, & qui portont la signifiance de la rareté de voute parsonne ; c'est qu'en se meurt, en soupire. Hélas ! se dit-on, que je l'aime ce cher homme, cet agriable homme !

HERMOCRATE.

Je ne sçais de qui tu me parles.

DIMAS.

Par ma foi, c'est de vous ; & pis d'un garçon qui n'est qu'une fille.

HERMOCRATE.

Je n'en connois point ici.

DIMAS.

Vous connoissez bian Phocion ? Eh bian ! il n'y a que son habit qui est un homme ; le reste est une fille.

HERMOCRATE.

Que me dis-tu là !

DIMAS.

Tatigué, qu'alle est remplie de charmes ! Mor-

gué, qu'ous êtes heureux! car tous ces charmes-là, devinez leur intention. Je les avons entendu raiſonner : ils ſe diſont comme ça, qu'ils ſe gardont pour l'homme le pus mortel... Non, non je me trompe, pour le mortel le pus parfait qui ſe treuve parmi les mortels de tous les hommes, qui s'appelle Hermocrate.

HERMOCRATE.

Qui? moi!

DIMAS.

Acoutez, acoutez.

HERMOCRATE.

Que me va-t-il dire encore?

DIMAS.

Comme je charchions tantôt, à obéir à voute commandement, je l'avons vu qui coupoit dans le taillis avec ſon Valet Hermidas, qui eſt itou un acabit de garçon de la même étoffe. Moi, tout ballement, je travarſe le taillis par un autre côté; & pis je les entends deviſer; & pis Phocion commence : ah! velà qui eſt fait, Corine; il n'y a pus de gariſon pour moi, ma mie; je l'aime trop cet homme-là; je ne ſçaurois pus que faire ni que dire. - Eh! mais pourtant, Madame, vous êtes ſi belle!-Eh bian! cette biauté, queu profit me fait-

elle, pis qu'il veut que je m'en retorne.- Eh ! mais patience, Madame.- Eh ! mais où eſt-il ? Mais que fait-il ? Où ſe tiant la ſageſſe de ſa parſonne ?

HERMOCRATE, *ému.*

Arrête, Dimas.

DIMAS.

Je ſis à la fin. Mais que vous dit-il, quand vous li parlez, Madame ?- Eh ! mais il me gronde, & moi je me fâche, ma fille. Il me repréſente qu'il eſt ſage ; & moi itou, ce lui fais-je : mais je vous plains, ce me fait-il : mais me velà bien refaite, ce li dis-je. Eh ! mais n'avez-vous pas honte ? ce me fait-il. Eh bian qu'eſt-ce que ça m'avance ? ce li fais-je. Mais voute vartu, Madame. Mais mon tourment, Monſieur ; eſt-ce que les vartus ne ſe mariont pas enſemble ?

HERMOCRATE.

Il me ſuffit, te dis-je ; c'en eſt aſſez.

DIMAS.

Je ſis d'avis que vous guariſſiez cet enfant-là, noute Maître, en tombant itou malade pour elle, & pis la prenre pour minagere ; car en reſtant garçon, ça entarre la lignée d'un homme, & ce ſeroit dommage de l'entarrement de la voutre. Mais en parlant par ſimilitude, n'y auroit-il pas moyen,

par voute moyen, de me recommander à l'affection de la femme-de-chambre, à caufe que je fçavons toutes ces fredaines-là, & que je n'en fonnons mot?

HERMOCRATE, *à part les premiers mots.*

Il ne me manquoit plus que d'effuyer ce compliment-là! Sois difcret, Dimas, je te l'ordonne: il feroit fâcheux pour la perfonne en queftion, que cette aventure-ci fût connue; & de mon côté, je vais y mettre ordre, en la renvoyant... Ah!

SCENE X.

PHOCION, DIMAS.

PHOCION.

EH bien! Dimas, que penfe Hermocrate?

DIMAS.

Li? il prétend vous garder.

PHOCION.

Tant-mieux.

DIMAS.

Et pis, il ne prétend pas que vous reftiais.

PHOCION.

Je ne t'entends plus.

DIMAS.

Eh ! pargué, c'eſt qu'il ne s'entend pas li-même ; il ne voit pus goute à ce qu'il veut. Ouf : vclà ſa darniere parole ; toute ſa Phiſolophie eſt à vau-liau ; il n'y en reſte pas une once.

PHOCION.

Il faudra bien qu'il me cede ce reſte-là : un portrait vient de terraſſer la prudhommie de la ſœur, j'en ai encore un au ſervice du frere ; car toute ſa raiſon ne mérite pas les frais d'un nouveau ſtratagême. Cependant Agis m'évite ; je ne l'ai preſque point vu, depuis qu'il ſçait qui je ſuis. Il parloit tout-à-l'heure à Corine, peut-être me cherche-t-il ?

DIMAS.

Vous l'avez deviné ; car le vela qui arrive. Mais, Madame, ayez toujours ſouvenance que ma fortune eſt au bout de l'hiſtoire.

PHOCION.

Tu peux la compter faite.

DIMAS.

Grand-marci à vous.

SCENE XI.

AGIS, PHOCION.

AGIS.

Quoi! Aſpaſie, vous me fuyez, quand je vous aborde?

PHOCION.

C'eſt que je me ſuis tantôt apperçue que vous me fuyez auſſi.

AGIS.

J'en conviens; mais j'avois une inquiétude qui m'agitoit, & qui me dure encore.

PHOCION.

Peut-on la ſçavoir?

AGIS.

Il y a une perſonne que j'aime; mais j'ignore ſi ce que je ſens pour elle, eſt amitié ou amour; car j'en ſuis là-deſſus à mon apprentiſſage; & je venois vous prier de m'inſtruire.

PHOCION.

Mais je connois cette perſonne-là, je penſe?

AGIS.

Cela ne vous eſt pas difficile ; quand vous êtes venue ici, vous ſçavez que je n'aimois rien.

PHOCION.

Oui ; & depuis que j'y ſuis, vous n'avez vû que moi.

AGIS.

Concluez donc.

PHOCION.

Eh bien ! c'eſt moi ; cela va tout de ſuite.

AGIS.

Oui, c'eſt vous, Aſpaſie ; & je vous demande à quoi j'en ſuis ?

PHOCION.

Je n'en ſçais pas le mot : dites-moi à quoi j'en ſuis moi-même ; car je ſuis dans le même cas pour quelqu'un que j'aime.

AGIS.

Eh ! pour qui donc, Aſpaſie ?

PHOCION.

Pour qui ? les raiſons qui m'ont fait conclure que vous m'aimiez, ne nous ſont-elles pas communes ? & ne pouvez-vous pas conclure tout ſeul ?

AGIS.

Il eſt vrai que vous n'aviez point encore aimé quand vous êtes arrivée.

PHOCION.

Je ne ſuis plus de même, & je n'ai vu que vous. Le reſte eſt clair.

AGIS.

C'eſt donc pour moi que votre cœur eſt en peine, Aſpaſie ?

PHOCION.

Oui; mais tout cela ne nous rend pas plus ſçavans : nous nous aimions avant que d'être inquiets; nous aimons-nous de méme, ou bien différemment? C'eſt de quoi il eſt queſtion?

AGIS.

Si nous nous diſions ce que nous ſentons, peut-être éclaircirions nous la choſe.

PHOCION.

Voyons donc. Aviez-vous tantôt de la peine à m'éviter?

AGIS.

Une peine infinie.

PHOCION.

Cela commence mal. Ne m'évitiez-vous pas à

cauſe que vous aviez le cœur troublé, avec des ſentiments que vous n'oſiez pas me dire?

AGIS.

Me voilà; vous me pénétrez à merveille.

PHOCION.

Oui, me voilà; mais je vous avertis que votre cœur n'en ira pas mieux; & que voilà encore des yeux qui ne me pronoſtiquent rien de bon là-deſſus.

AGIS.

Ils vous regardent avec un grand plaiſir; avec un plaiſir qui va juſqu'à l'émotion.

PHOCION.

Allons, allons, c'eſt de l'amour; il eſt inutile de vous interroger davantage.

AGIS.

Je donnerois ma vie pour vous; j'en donnerois mille, ſi je les avois.

PHOCION.

Preuve ſur preuve: amour dans l'expreſſion, amour dans les ſentiments, dans les regards; amour s'il en fut jamais.

AGIS.

Amour, comme il n'en eſt point, peut-être.

Mais je vous ai dit ce qui se passe dans mon cœur ; ne sçaurois-je point ce qui se passe dans le vôtre ?

PHOCION.

Doucement, Agis ; une personne de mon sexe parle de son amitié tant qu'on veut, mais de son amour jamais. D'ailleurs, vous n'êtes déjà que trop tendre, que trop embarrassé de votre tendresse ; & si je vous disois mon secret, ce seroit encore pis.

AGIS.

Vous avez parlé de mes yeux ; il semble que les vôtres m'apprennent que vous n'êtes pas insensible ?

PHOCION.

Oh ! pour mes yeux, je n'en réponds point ; ils peuvent bien vous dire que je vous aime : mais je n'aurai pas à me reprocher de vous l'avoir dit, moi.

AGIS.

Juste Ciel ! dans quel abîme de passion le charme de ce discours-là ne me jette-t-il point ! Vos sentiments ressemblent aux miens.

PHOCION.

Oui, cela est vrai ; vous l'avez deviné, &

ce n'eſt pas ma faute. Mais ce n'eſt pas le tout que d'aimer, il faut avoir la liberté de ſe le dire, & ſe mettre en état de ſe le dire toujours. Et le Seigneur Hermocrate qui vous gouverne.....

AGIS.

Je le reſpecte & je l'aime. Mais je ſens déjà que les cœurs n'ont point de maître. Cependant il faut que je le voye avant qu'il vous parle; car il pourroit bien vous renvoyer dès aujourd'hui, & nous avons beſoin d'un peu de temps pour voir ce que nous ferons.

DIMAS *paroît dans l'enfoncement du Théâtre ſans approcher, & chante pour avertir de finir la converſation.*

Ta ra ta la ra.

PHOCION.

C'eſt bien dit, Agis : allez-y dès ce moment. Il faudra bien nous retrouver; car j'ai bien des choſes à vous dire.

AGIS.

Et moi auſſi.

PHOCION.

Partez : quand on nous voit longtemps en-

ſemble, j'ai toujours peur qu'on ne ſe doute de ce que je ſuis. Adieu.

AGIS.

Je vous laiſſe, aimable Aſpaſie, & vais travailler pour votre ſéjour ici. Hermocrate ne ſera peut-être plus occupé.

SCENE XII.

PHOCION, HERMOCRATE, DIMAS.

DIMAS, *diſant rapidement à Phocion.*

IL a morgué! bian fait de s'en-aller; car velà le jaloux qui arrive.

(Dimas ſe retire.)

PHOCION.

Vous paroiſſez donc enfin, Hermocrate. Pour diſſiper le penchant qui m'occupe, n'avez-vous imaginé que l'ennui où vous me laiſſez? Il ne vous réuſſira pas; je n'en ſuis que plus triſte, & n'en ſuis pas moins tendre.

HERMOCRATE.

Différentes affaires m'ont retenu, Aſpaſie ; mais il ne s'agit plus de penchant : votre ſéjour ici eſt déſormais impraticable, il vous feroit tort ; Dimas ſçait qui vous êtes. Vous dirai-je plus ? Il ſçait le ſecret de votre cœur, il vous a entendue, ne nous fions ni l'un ni l'autre à la diſcrétion de ſes pareils. Il y va de votre gloire, il faut vous retirer.

PHOCION.

Me retirer, Seigneur ! Eh ! dans quel état me renvoyez-vous ? Avec mille fois plus de trouble que je n'en avois. Qu'avez-vous fait pour me guérir ? A quel vertueux ſecours ai-je reconnu le ſage Hermocrate ?

HERMOCRATE.

Que votre trouble finiſſe à ce que je vais vous dire. Vous m'avez cru ſage ; vous m'avez aimé ſur ce pied-là : je ne le ſuis point. Un vrai ſage croiroit en effet ſa vertu comptable de votre repos : mais ſçavez-vous pourquoi je vous renvoie ? C'eſt que j'ai peur que votre ſecret n'éclate, & ne nuiſe à l'eſtime qu'on a pour moi : c'eſt que je vous ſacrifie à l'orgueilleuſe crainte de ne pas paroître vertueux, ſans me

ſoucier de l'être ; c'eſt que je ne ſuis qu'un homme vain, qu'un ſuperbe à qui la ſageſſe eſt moins chere que la mépriſable & frauduleuſe imitation qu'il en fait. Voilà ce que c'eſt que l'objet de votre amour.

PHOCION.

Eh ! je ne l'ai jamais tant admiré !

HERMOCRATE.

Comment donc !

PHOCION.

Ah ! Seigneur, n'avez-vous que cette induſtrie-là contre moi ? Vous augmentez mes foibleſſes, en expoſant l'opprobre dont vous avez l'impitoyable courage de couvrir les vôtres. Vous dites que vous n'êtes point ſage ! Eh ! vous étonnez ma raiſon par la preuve ſublime que vous me donnez du contraire.

HERMOCRATE.

Attendez, Madame. M'avez-vous cru ſuſceptible de tous les ravages que l'Amour fait dans le cœur des autres hommes ? Eh bien ! l'âme la plus vile, les Amants les plus vulgaires, la jeuneſſe la plus folle, n'éprouvent point d'agitations que je n'ai ſenties ; inquiétudes, jalouſies, tranſports, m'ont agité tour-à-tour. Reconnoiſſez-

vous Hermocrate à ce portrait ? L'univers est plein de gens qui me ressemblent. Perdez-donc un amour que tout homme pris au hasard mérite autant que moi, Madame.

PHOCION.

Non, je le répete encore; si les Dieux pouvoient être foibles, ils le seroient comme Hermocrate! Jamais il ne fut plus grand, jamais plus digne de mon amour, & jamais mon amour plus digne de lui! Juste ciel! Vous parlez de ma gloire: en est-il qui vaille celle de vous avoir causé le moindre des mouvements que vous dites? Non, c'en est fait, Seigneur, je ne vous demande plus le repos de mon cœur; vous me le rendez par l'aveu que vous me faites: vous m'aimez, je suis tranquille & charmée. Vous me garantissez votre union.

HERMOCRATE.

Il me reste un mot à vous dire, & je finis par-là. Je revelerai votre secret: je déshonorerai cet homme que vous admirez; & son affront réjaillira sur vous-même, si vous ne partez.

PHOCION.

Eh bien! Seigneur, je parts; mais je suis sûre de ma vengeance; puisque vous m'aimez, votre

cœur me la garde. Allez, déſeſperez le mien ; fuyez un amour qui pouvoit faire la douceur de votre vie, & qui va faire le malheur de la mienne. Jouiſſez, ſi vous voulez, d'une ſageſſe ſauvage, dont mon infortune va vous aſſurer la durée cruelle. Je ſuis venue vous demander du ſecours contre mon amour; vous ne m'en avez point donné d'autre que de m'avouer que vous m'aimiez. C'eſt après cet aveu que vous me renvoyez; après un aveu qui redouble ma tendreſſe ! Les Dieux déteſteront cette même ſageſſe conſervée aux dépens d'un jeune cœur que vous avez trompé, dont vous avez trahi la confiance, dont vous n'avez point reſpecté les intentions vertueuſes; & qui n'a ſervi que de victime à la férocité de vos opinions.

HERMOCRATE.

Moderez vos cris, Madame ; on vient à nous.

PHOCION.

Vous me déſolez, & vous voulez que je me taiſe !

HERMOCRATE.

Vous m'attendriſſez plus que vous ne penſez ; mais n'éclatez point.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, HERMIDAS, PHOCION, HERMOCRATE.

HERMIDAS, *courant après Arlequin.*

RENDEZ-MOI donc cela: de quel droit le retenez-vous? Qu'est-ce que cela signifie?

ARLEQUIN.

Non, morbleu! ma fidélité n'entend point raillerie; il faut que j'avertisse mon Maître.

HERMOCRATE.

Que veut dire le bruit que vous faites? De quoi s'agit-il là? Qu'est-ce que c'est qu'Hermidas te demande?

ARLEQUIN.

J'ai découvert un micmac, Seigneur Hermocrate: il s'agit d'une affaire de conséquence. Il n'y a que le Diable & ces personnages-là qui le sçachent; mais il faut voir ce que c'est.

HERMOCRATE.

Explique-toi?

ARLEQUIN.

Je viens de trouver ce petit garçon qui étoit dans la posture d'un homme qui écrit: il rêvoit, secouoit la tête, miroit son ouvrage; & j'ai remarqué qu'il avoit auprès de lui une coquille, où il y avoit du gris, du verd, du jaune, du blanc, & où il trempoit sa plume; & comme j'étois derriere lui, je me suis approché pour voir son originale de lettre: mais, voyez le fripon! ce n'étoient point des mots ni des paroles; c'étoit un visage qu'il écrivoit; & ce visage-là, c'étoit vous, Seigneur Hermocrate.

HERMOCRATE.

Moi!

ARLEQUIN.

Votre propre visage; à l'exception qu'il est plus court que celui que vous portez: le nez que vous avez ordinairement, tient lui seul plus de place que vous tout entier dans ce minois. Est-ce qu'il est permis de rapetisser la face des gens, de diminuer la largeur de leur physionomie? Tenez, regardez la mine que vous faites là-dedans. (*Il lui donne un Portrait.*)

HERMOCRATE.

Tu as bien fait, Arlequin; je ne te blâme point. Va-t'en, je vais examiner ce que cela signifie.

ARLEQUIN.

N'oubliez pas de vous faire rendre les deux tiers de votre visage.

SCENE XIV.

HERMOCRATE, PHOCION, HERMIDAS.

HERMOCRATE.

QUELLE étoit votre idée? Pourquoi m'avez-vous donc peint?

HERMIDAS.

Par une raison toute naturelle, Seigneur: j'étois bien-aise d'avoir le portrait d'un homme illustre, & de le montrer aux autres.

HERMOCRATE.

Vous me faites trop d'honneur.

HERMIDAS.

Et d'ailleurs, je sçavois que ce portrait feroit plaisir à une personne à qui il ne convenoit point de le demander.

HERMOCRATE.

Eh! cette personne, quelle est-elle?

HERMIDAS.

Seigneur.....

PHOCION.

Taisez-vous, Corine.

HERMOCRATE.

Qu'entends-je ! Que dites-vous, Aspasie ?

PHOCION.

N'en demandez pas davantage, Hermocrate ; faites-moi la grâce d'ignorer le reste.

HERMOCRATE.

Eh ! comment à présent voulez-vous que je l'ignore ?

PHOCION.

Brisons là-dessus : vous me faites rougir.

HERMOCRATE.

Ce que je vois est à peine croyable ! Je ne sçais plus ce que je deviens moi-même.

PHOCION.

Je ne sçaurois soutenir cette aventure.

HERMOCRATE.

Et moi, cette épreuve-ci m'entraîne.

PHOCION.

Ah ! Corine, pourquoi avez-vous été surprise ?

HERMOCRATE.

Vous triomphez, Aſpaſie; vous l'emportez, je me rends.

PHOCION.

Sur ce pied-là, je vous pardonne la confuſion dont ma victoire me couvre.

HERMOCRATE.

Reprenez ce portrait; il vous appartient, Madame.

PHOCION.

Non; je ne le reprendrai point, que ce ne ſoit votre cœur qui me l'abandonne.

HERMOCRATE.

Rien ne doit vous empêcher de le reprendre.

PHOCION, *tirant le ſien, le lui donne.*

Sur ce pied-là, vous devez eſtimer le mien, & le voilà; marquez-moi qu'il vous eſt cher.

HERMOCRATE *l'approche de ſa bouche.*

Me trouvez-vous aſſez humilié? Je ne vous diſpute plus rien.

HERMIDAS.

Il y manque encore quelque choſe. Si le Seigneur Hermocrate vouloit ſouffrir que je le finiſſe,

il ne faudroit qu'un instant pour cela.

PHOCION.

Puisque nous sommes seuls, & qu'il ne s'agit que d'un instant, ne le refusez pas, Seigneur.

HERMOCRATE.

Aspasie, ne m'exposez point à ce risque-là; quelqu'un pourroit nous surprendre.

PHOCION.

C'est l'instant où je triomphe, dites-vous; ne le laissons pas perdre, il est précieux. Vos yeux me regardent avec une tendresse que je voudrois bien qu'on recueillît, afin d'en conserver l'image. Vous ne voyez point vos regards; ils sont charmants, Seigneur. Acheve, Corine, acheve.

HERMIDAS.

Seigneur, un peu de côté, je vous prie; daignez m'envisager.

HERMOCRATE.

Ah Ciel! à quoi me réduisez-vous!

PHOCION.

Votre cœur rougit-il des présents qu'il fait aux miens?

HERMIDAS.

Levez un peu la tête, Seigneur.

HERMOCRATE.

Vous le voulez, Aſpaſie?

HERMIDAS.

Tournez un peu à droite.

HERMOCRATE.

Ceſſez; Agis approche. Sortez, Hermidas.

SCENE XV.

HERMOCRATE, AGIS, PHOCION.

AGIS.

JE venois vous prier, Seigneur, de nous laiſſer Phocion pour quelque temps; mais j'augure que vous y conſentez, & qu'il eſt inutile que je vous en parle.

HERMOCRATE, *d'un ton inquiet.*

Vou ſouhaitez donc qu'il reſte, Agis?

AGIS.

Je vous avoue que j'aurois été très-fâché qu'il partît; & que rien ne ſçauroit me faire tant de plaiſir que ſon ſéjour ici: on ne ſçauroit le con-

noître ſans l'eſtimer, & l'amitié ſuit aiſément l'eſtime.

HERMOCRATE.

J'ignorois que vous fuſſiez déjà ſi charmés l'un de l'autre.

PHOCION.

Nos entretiens, en effet, n'ont pas été bien fréquents.

AGIS

Peut-être que j'interromps la converſation que vous avez enſemble; & c'eſt à quoi j'attribue la froideur avec laquelle vous m'écoutez. Ainſi je me retire.

SCENE XVI.

PHOCION, HERMOCRATE.

HERMOCRATE.

QUE ſignifie cet empreſſement d'Agis? Je ne ſçais ce que j'en dois croire. Depuis qu'il eſt avec moi, je n'ai rien vu qui l'intéreſſât tant que vous: vous connoît-il? Lui avez-vous découvert qui vous êtes, & m'abuſeriez-vous?

PHOCION.

Ah ! Seigneur, vous me comblez de joie. Vous m'avez dit que vous aviez été jaloux : il ne me restoit plus que le plaisir de le voir moi-même, & vous me le donnez : mon cœur vous remercie de l'injustice que vous me faites. Hermocrate est jaloux ; il me chérit, il m'adore ! Il est injuste, mais il m'aime ; qu'importe à quel prix il me le témoigne ! Il s'agit pourtant de me justifier : Agis n'est pas loin, je le vois encore ; qu'il revienne, rappellons-le, Seigneur : je vais le chercher moi-même ; je vais lui parler, & vous verrez si je mérite vos soupçons.

HERMOCRATE.

Non, Aspasie, je reconnois mon erreur. Votre franchise me rassûre, ne l'appellez pas ; je me rends. Il ne faut pas encore que l'on sçache que je vous aime ; laissez-moi le temps de disposer tout.

PHOCION.

J'y consens. Voici votre sœur, & je vous laisse ensemble. (*à part.*) J'ai pitié de sa foiblesse. O Ciel, pardonne mon artifice !

SCENE XVII.

HERMOCRATE, LÉONTINE.

LÉONTINE.

AH! vous voilà, mon frere : je vous demande à tout le monde.

HERMOCRATE.

Que me voulez-vous, Léontine ?

LÉONTINE.

A quoi en êtes-vous avec Phocion ? Êtes-vous toujours dans le dessein de le renvoyer ? Il m'a tantôt marqué tant d'estime pour vous ; il m'en a dit tant de bien, que je lui ai promis qu'il resteroit, & que vous y consentiriez ; je lui en ai donné ma parole : son séjour sera court ; & ce n'est pas la peine de m'en dédire.

HERMOCRATE.

Non, Léontine ; vous sçavez mes égards pour vous, & je ne vous en dédirai point : dès que vous avez promis, il n'y a plus de réplique ; il restera tant qu'il voudra, ma sœur.

LÉONTINE.

Je vous rends grâces de votre complaisance, mon frere; & en vérité Phocion mérite bien qu'on l'oblige.

HERMOCRATE.

Je sens tout ce qu'il vaut.

LÉONTINE.

D'ailleurs, je regarde que c'est, en passant, un amusement pour Agis, qui vit dans une solitude dont on se rebute quelquefois à son âge.

HERMOCRATE.

Quelquefois à tout âge.

LÉONTINE.

Vous avez raison; on y a des moments de tristesse. Je m'y ennuie souvent moi-même: j'ai le courage de vous le dire.

HERMOCRATE.

Qu'appellez-vous courage? Eh! qui est-ce qui ne s'y ennuieroit pas? N'est-on pas né pour la socité?

LÉONTINE.

Écoutez: on ne sçait pas ce qu'on fait, quand on se confine dans la retraite; & nous avons été bien vîte, quand nous avons pris un parti si dur.

HERMOCRATE.

Allez, ma sœur, je n'en suis pas à faire cette réflexion-là.

LÉONTINE.

Après tout, le mal n'est pas sans remede ; heureusement on peut se raviser.

HERMOCRATE.

Oh ! fort bien.

LÉONTINE.

Un homme à votre âge sera partout le bienvenu, quand il voudra changer d'état.

HERMOCRATE.

Et vous, qui êtes aimable & plus jeune que moi, je ne suis pas en peine de vous non plus.

LÉONTINE.

Oui, mon frere, peu de jeunes gens vont de pair avec vous ; & le don de votre cœur ne sera pas négligé.

HERMOCRATE.

Et moi, je vous assûre qu'on n'attendra pas à avoir le vôtre pour vous donner le sien.

LÉONTINE.

Vous ne seriez donc pas étonné que j'eusse quelques vues ?

HERMOCRATE.

J'ai toujours été ſurpris que vous n'en euſſiez pas.

LEONTINE.

Mais, vous qui parlez, pourquoi n'en auriez-vous pas auſſi?

HERMOCRATE.

Eh! que ſçait-on? Peut-être en aurai-je.

LÉONTINE.

J'en ſerois charmée, Hermocrate. Nous n'avons pas plus de raiſon que les Dieux qui ont établi le mariage: & je crois qu'un mari vaut bien un ſolitaire. Penſez-y; une autre fois nous en dirons davantage. Adieu.

HERMOCRATE.

J'ai quelques ordres à donner & je vous ſuis. (*à part.*) A ce que je vois, nous ſommes tous deux en bel état, Léontine & moi. Je ne ſçais à qui elle en veut: peut-être eſt-ce à quelqu'un auſſi jeune pour elle, que l'eſt Aſpaſie pour moi. Que nous ſommes foibles! mais il faut remplir ſa deſtinée.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHOCION, HERMIDAS.

PHOCION.

VIENS que je te parle, Corine. Tout me répond d'un ſuccès infaillible. Je n'ai plus qu'un léger entretien à avoir avec Agis ; il le deſire autant que moi. Croirois-tu pourtant que nous n'avons pu y parvenir ni l'un ni l'autre? Hermocrate & ſa ſœur m'ont obſédée tour-à-tour; ils doivent tous deux m'épouſer en ſecret : je ne ſçais combien de meſures ſont priſes pour ces mariages imaginaires. Non, on ne ſçauroit croire combien l'amour égare ces têtes qu'on appelle ſages ; & il a fallu tout écouter, parce que je n'ai pas encore terminé avec Agis. Il m'aime tendrement comme Aſpaſie ; pourroit-il me haïr comme Léonide?

HERMIDAS.

Non, Madame: achevez. La Princesse Léonide, après tout ce qu'elle a fait, doit lui paroître encore plus aimable qu'Aspasie.

PHOCION.

Je pense comme toi; mais sa famille a péri par la mienne.

HERMIDAS.

Votre pere hérita du Trône, & ne l'a pas ravi.

PHOCION.

Que veux-tu? J'aime & je crains. Je vais pourtant agir comme certaine du succès. Mais, dis-moi, as-tu fait porter mes Lettres au Château?

HERMIDAS.

Oui, Madame. Dimas, sans sçavoir pourquoi, m'a fourni un homme à qui je les ai remises; & comme la distance d'ici au Château est petite, vous aurez bientôt des nouvelles. Mais quel ordre donnez-vous au Seigneur Ariston, à qui s'adressent vos lettres?

PHOCION.

Je lui dis de suivre celui qui les lui rendra, d'arriver ici avec ses Gardes & mon équipage. Ce n'est qu'en Prince que je veux qu'Agis sorte de

ces lieux. Et toi, Corine, pendant que je t'attends ici, va te poster à l'entrée du jardin où doit arriver Ariston; & viens m'avertir dès qu'il sera venu. Va, pars; & mets le comble à tous les services que tu m'as rendus.

HERMIDAS.

Je me sauve. Mais vous n'êtes pas quitte de Léontine; la voilà qui vous cherche.

SCENE II.

LÉONTINE, PHOCION.

LÉONTINE.

J'AI un mot à vous dire, mon cher Phocion: le sort en est jetté; nos embarras vont finir.

PHOCION.

Oui, grâces au Ciel.

LÉONTINE.

Je ne dépends que de moi; nous allons être pour jamais unis. Je vous ai dit que c'est un spectacle que je ne voulois pas donner ici; mais les mesures que nous avons prises ne me paroissent

pas décentes. Vous avez envoyé chercher un équipage, & qui doit nous attendre à quelques pas de la maison, n'est-il pas vrai? Ne vaudroit-il pas mieux, au-lieu de nous en aller ensemble, que je partisse la premiere, & que je me rendisse à la ville, en vous attendant?

PHOCION.

Oui-dà, vous avez raison; partez, c'est fort bien dit.

LÉONTINE.

Je vais dès cet instant me mettre en état de cela, & dans deux heures je ne serai pas ici; mais, Phocion, hâtez vous de me suivre.

PHOCION.

Commencez par me quitter, pour vous hâter vous-même.

LÉONTINE.

Que d'amour ne me devez-vous pas!

PHOCION.

Je sçais que le vôtre est impayable; mais ne vous amusez point.

LÉONTINE.

Il n'y avoit que vous dans le Monde capable de m'engager à la démarche que je fais.

PHOCION.

La démarche eſt innocente; & vous n'y courez aucun haſard : allez vous y préparer.

LÉONTINE.

J'aime à voir votre empreſſement; puiſſe-t-il durer toujours !

PHOCION.

Et puiſſiez-vous y répondre par le vôtre; car votre lenteur m'impatiente.

LÉONTINE.

Je vous avoue que je ne ſçais quoi de triſte s'empare quelquefois de moi.

PHOCION.

Ces réflexions-là ſont-elles de ſaiſon? Je ne me ſens que de la joie, moi.

LÉONTINE.

Ne vous impatientez plus, je parts; car voici mon frere, que je ne veux point voir dans ce moment-ci.

PHOCION.

Encore ce frere! Ce ne ſera donc jamais fait!

SCENE III.

HERMOCRATE, PHOCION.

PHOCION.

Eh bien! Hermocrate, je vous croyois occupé à vous arranger pour votre départ.

HERMOCRATE.

Ah! charmante Aſpaſie, ſi vous ſçaviez combien je ſuis combattu!

PHOCION.

Ah! ſi vous ſçaviez combien je ſuis laſſe de vous combattre! Qu'eſt-ce que cela ſignifie? On n'eſt jamais ſûr de rien avec vous.

HERMOCRATE.

Pardonnez ces agitations à un homme dont le cœur promettoit plus de force.

PHOCION.

Eh! votre cœur fait bien des façons, Hermocrate. Soyez agité tant que vous voudrez; mais partez, puiſque vous ne voulez pas faire le mariage ici.

HERMOCRATE.

Ah!

PHOCION.

Ce ſoupir-là n'expédie rien.

HERMOCRATE.

Il me reſte encore une choſe à vous dire, & qui m'embarraſſe beaucoup.

PHOCION.

Vous ne finiſſez rien; il y a toujours un reſte.

HERMOCRATE.

Vous confierai-je tout? Je vous ai abandonné mon cœur, & je vais être à vous; ainſi il n'y a plus rien à vous cacher.

PHOCION.

Après?

HERMOCRATE.

J'éleve Agis depuis l'âge de huit ans; je ne ſçaurois le quitter de ſitôt: ſouffrez qu'il vive avec nous quelque temps, & qu'il vienne nous retrouver.

PHOCION.

Eh! qui eſt-il donc?

HERMOCRATE.

Nos intérêts vont devenir communs: appre-

nez un grand secret. Vous avez entendu parler de Cléomene; Agis est son fils, échappé de la prison dès son enfance.

PHOCION.

Votre confidence est en de bonnes mains.

HERMOCRATE.

Jugez avez combien de soin il faut que je le cache, & de ce qu'il deviendroit entre les mains d'une Princesse qui le fait chercher à son tour; & qui apparemment ne respire que sa mort.

PHOCION.

Elle passe pourtant pour équitable & généreuse.

HERMOCRATE.

Je ne m'y fierois pas; elle est née d'un sang qui n'est ni l'un ni l'autre.

PHOCION.

On dit qu'elle épouseroit Agis, si elle le connoissoit; d'autant plus qu'ils sont du même âge.

HERMOCRATE.

Quand il seroit possible qu'elle le voulût, sa juste haîne qu'il a pour elle l'en empêcheroit.

PHOCION.

J'aurois cru que la gloire de pardonner à ses ennemis, valoit bien l'honneur de les haïr tou-

jours, ſur-tout quand ces ennemis ſont innocents du mal qu'on nous a fait.

HERMOCRATE.

S'il n'y avoit pas un Trône à gagner en pardonnant, vous auriez raiſon ; mais le prix du pardon gâte tout; quoi qu'il en ſoit, il ne s'agit pas de cela.

PHOCION.

Agis aura lieu d'être content.

HERMOCRATE.

Il ne ſera pas long-temps avec nous. Nos amis fomentent une guerre chez l'ennemi, auquel il ſe joindra ; les choſes s'avancent, & peut-être bientôt les verra-t-on changer de face.

PHOCION.

Se défera-t-on de la Princeſſe?

HERMOCRATE.

Elle n'eſt que l'héritiere des coupables : ce ſeroit-là ſe venger d'un crime par un autre ; & Agis n'en eſt point capable : il ſuffira de la vaincre.

PHOCION.

Voilà, je penſe, tout ce que vous avez à me dire : allez prendre vos meſures pour partir.

HERMOCRATE.

Adieu, chere Aſpaſie : je n'ai plus qu'une heure ou deux à demeurer ici.

SCENE IV.

PHOCION, ARLEQUIN, DIMAS.

PHOCION.

Enfin, ſerai-je libre ? Je ſuis perſuadée qu'Agis attend le moment de pouvoir me parler ; cette haîne qu'il a pour moi, me fait trembler pourtant : mais que veulent encore ces domeſtiques ?

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur, Madame.

DIMAS.

Je vous ſaluons, Madame.

PHOCION.

Doucement donc !

DIMAS.

N'appriandez rin, je ſommes ſeuls.

PHOCION.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Une petite bagatelle.

DIMAS.

Oui, je venons ici tant ſeulement pour régler nos comptes.

ARLEQUIN.

Pour voir comment nous ſommes enſemble.

PHOCION.

Hé! de quoi eſt-il queſtion ? Faites vîte: car je ſuis preſſée.

DIMAS.

Ah ! çà, comme dit ſt'autre, vous avons-je fait de bonne beſogne ?

PHOCION.

Oui, vous m'avez bien ſervie tous deux.

DIMAS.

Et voute ouvrage à vous, eſt-il avancé ?

PHOCION.

Je n'ai plus qu'un mot à dire à Agis qui m'attend.

ARLEQUIN.

Fort bien; puiſqu'il vous attend, ne nous preſſons pas.

DIMAS.

Parlons d'affaire; j'avons vendu du noir, que c'eſt une marveille! J'avons affronté le tiers & le quart.

ARLEQUIN.

Il n'y a point de fripons comparables à nous.

DIMAS.

J'avons fait un étouffement de conſcience qui étoit bian difficile, & qui eſt bian méritoire.

ARLEQUIN.

Tantôt vous étiez garçon, ce qui n'étoit pas vrai; tantôt vous étiez une fille, ce que nous ne ſçavons pas.

DIMAS.

Des amours pour ſtici, & pis pour ſtelle-là. J'avons jetté voute cœur à tout le monde, pendant qu'il n'étoit à parſonne de tout ça.

ARLEQUIN.

Des portraits pour attraper des viſages que vous donneriez pour rien, & qui ont pris le barbouillage de leur mine pour argent comptant.

PHOCION.

Mais achevez-vous? Où cela va-t-il?

DIMAS.

DIMAS.

Voute manigance est bientôt finie. Combian voulez-vous bailler de la finale ?

PHOCION.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Achetez le reste de l'aventure ; nous la vendrons à un prix raisonnable.

DIMAS.

Faites marché avec nous ; ou bian je rompons tout.

PHOCION.

Ne vous ai-je pas promis de faire votre fortune ?

DIMAS.

Eh bian ! baillez-nous voute parole en argent comptant.

ARLEQUIN.

Oui ; car quand on n'a plus besoin des fripons, on les paie mal.

PHOCION.

Mes enfants, vous êtes des insolents.

DIMAS.

Oh ! ça se peut bian.

ARLEQUIN.

Nous tombons d'accord de l'insolence.

PHOCION.

Vous me fâchez ; & voici ma réponse. C'est que, si vous me nuisez, si vous n'êtes pas discrets, je vous ferai expier votre indiscrétion dans un cachot. Vous ne sçavez pas qui je suis; & je vous avertis que j'en ai le pouvoir. Si au contraire vous gardez le silence, je tiendrai toutes les promesses que je vous ai faites. Choisissez. Quant à présent retirez-vous, je vous l'ordonne; & réparez votre faute par une prompte obéissance.

DIMAS, *à Arlequin.*

Que ferons-je, camarade? Alle me baille de la peur : continûrons-je l'insolence?

ARLEQUIN.

Non : c'est peut-être le chemin du cachot; & j'aime encore mieux rien que quatre murailles. Partons.

SCENE V.

PHOCION, AGIS.

PHOCION, *à part.*

J'AI bien fait de les intimider. Mais voici Agis.

AGIS.

Je vous retrouve donc, Aspasie, & je puis un moment vous parler en liberté. Que n'ai-je pas souffert de la contrainte où je me suis vu ! J'ai presque haï Hermocrate & Léontine de toute l'amitié qu'ils vous marquent: mais qui est-ce qui ne vous aimeroit pas? Que vous êtes aimable, Aspasie, & qu'il m'est doux de vous aimer!

PHOCION.

Que je me plais à vous l'entendre dire, Agis! Vous sçaurez bientôt, à votre tour, de quel prix votre cœur est pour le mien. Mais, dites-moi; cette tendresse dont la naïveté me charme, est-elle à l'épreuve de tout? Rien n'est-il capable de me la ravir?

AGIS.

Non, je ne la perdrai qu'en cessant de vivre.

PHOCION.

Je ne vous ai pas tout dit, Agis; vous ne me connoissez pas encore.

AGIS.

Je connois vos charmes; je connois la douceur des sentiments de votre âme : rien ne peut m'arracher à tant d'attraits; & c'en est assez pour vous adorer toute ma vie.

PHOCION.

O Dieux! que d'amour! mais plus il m'est cher, & plus je crains de le perdre. Je vous ai déguisé qui j'étois; & ma naissance vous rebutera peut-être.

AGIS.

Hélas! vous ne sçavez pas qui je suis moi-même, ni tout l'effroi que m'inspire pour vous la pensée d'unir mon sort au vôtre. O cruelle Princesse! que j'ai de raisons de te haïr!

PHOCION.

Eh! de qui parlez vous, Agis? Quelle Princesse haïssez-vous tant?

AGIS.

Celle qui regne, Aspasie; mon ennemie & la

vôtre. Mais quelqu'un vient qui m'empêche de continuer.

PHOCION.

C'est Hermocrate. Que je le haïs de nous interrompre ! Je ne vous laisse que pour un moment, Agis ; & je reviens dès qu'il vous aura quitté. Ma destinée avec vous ne dépend plus que d'un mot. Vous me haïssez sans le sçavoir pourtant.

AGIS.

Moi, Aspasie !

PHOCION.

On ne me donne pas le temps de vous en dire davantage. Finissez avec Hermocrate.

SCENE VI.

AGIS, *seul.*

JE n'entends rien à ce qu'elle veut dire. Quoi qu'il en soit, je ne sçaurois disposer de moi sans en avertir Hermocrate.

SCENE VII.

HERMOCRATE, AGIS.

HERMOCRATE.

Arrêtez, Prince, il faut que je vous parle... Je ne sçais par où commencer ce que j'ai à vous dire.

AGIS.

Quel est donc le sujet de votre embarras, Seigneur?

HERMOCRATE.

Ce que vous n'auriez peut-être jamais imaginé; ce que j'ai honte de vous avouer; mais ce que, toute réflexion faite, il faut pourtant vous apprendre.

AGIS.

A quoi ce discours-là nous prépare-t-il? Que vous seroit-il donc arrivé?

HERMOCRATE.

D'être aussi foible qu'un autre.

AGIS.

Eh ! de quelle eſpece de foibleſſe s'agit-il, Seigneur ?

HERMOCRATE.

De la plus pardonnable pour tout le monde, de la plus commune ; mais de la plus inattendue chez moi. Vous ſçavez ce que je penſois de la paſſion qu'on appelle amour.

AGIS.

Et il me ſemble que vous exageriez un peu là-deſſus.

HERMOCRATE.

Oui, cela ſe peut bien ; mais que voulez-vous ? Un ſolitaire qui médite, qui étudie, qui n'a de commerce qu'avec ſon eſprit, & jamais avec ſon cœur : un homme enveloppé de l'auſtérité de ſes mœurs, n'eſt guères en état de porter ſon jugement ſur certaines choſes ; il va toujours trop loin.

AGIS.

Il n'en faut pas douter, vous tombiez dans l'excès.

HERMOCRATE.

Vous avez raiſon ; je penſe comme vous : car que ne diſois-je pas ? Que cette paſſion étoit folle,

extravagante, indigne d'une âme raiſonnable: je l'appellois un délire; & je ne ſçavois ce que je diſois. Ce n'étoit là conſulter ni la raiſon, ni la nature; c'étoit critiquer le Ciel même.

AGIS.

Oui; car dans le fond nous ſommes faits pour aimer.

HERMOCRATE.

Comment donc! c'eſt un ſentiment ſur qui tout roule.

AGIS.

Un ſentiment qui pourroit bien ſe venger un jour du mépris que vous en avez fait.

HERMOCRATE.

Vous m'en menacez trop tard.

AGIS.

Pourquoi donc?

HERMOCRATE.

Je ſuis puni.

AGIS.

Sérieuſement!

HERMOCRATE.

Faut-il vous dire tout? Préparez-vous à me voir changer bien-tôt d'état; à me ſuivre, ſi

vous m'aimez ; je pars aujourd'hui, & je me marie.

AGIS.

Est-ce là le sujet de votre embarras ?

HERMOCRATE.

Il n'est pas agréable de se dédire ; & je reviens de loin.

AGIS.

Et moi je vous en félicite : il vous manquoit de connoître ce que c'étoit que le cœur.

HERMOCRATE.

J'en ai reçu une leçon qui me suffit ; & je ne m'y tromperai plus. Si vous sçaviez au reste avec quel excès d'amour, avec quelle industrie de passion on est venu me surprendre, vous augureriez mal d'un cœur qui ne se seroit pas rendu. La sagesse n'instruit point à être ingrat, & je l'aurois été. On me voit plusieurs fois dans la forêt, on prend du penchant pour moi ; on essaye de le perdre, on ne sçauroit. On se résout à me parler ; mais ma réputation intimide. Pour ne point risquer un mauvais accueil, on se déguise, on change d'habit, on devient le plus beau de tous les hommes ; on arrive ici, on est reconnu. Je veux qu'on se retire ; je crois même que c'est à

vous que l'on en veut; on me jure que non. Pour me convaincre, on me dit: je vous aime: en doutez-vous? ma main, ma fortune, tout eſt à vous avec mon cœur; donnez-moi le vôtre ou guériſſez le mien; cédez à mes ſentiments, ou apprenez-moi à les vaincre; rendez-moi mon indifférence, ou partagez mon amour; & l'on me dit tout cela avec des charmes, avec des yeux, avec des tons qui auroient triomphé du plus féroce de tous les hommes.

AGIS, *agité.*

Mais, Seigneur, cette tendre Amante qui ſe déguiſe, l'ai-je vue ici? Y eſt-elle venue?

HERMOCRATE.

Elle y eſt encore.

AGIS.

Je ne vois que Phocion.

HERMOCRATE.

C'eſt elle-même: mais n'en dites mot. Voici ma ſœur qui vient.

SCENE VIII.

LÉONTINE, HERMOCRATE, AGIS.

AGIS, *à part.*

LA perfide! qu'a-t-elle prétendu en me trompant?

LÉONTINE.

Je viens vous avertir d'une petite absence que je vais faire à la Ville, mon frere.

HERMOCRATE.

Eh! chez qui allez-vous donc, Léontine?

LÉONTINE.

Chez Phrosine, dont j'ai reçu des nouvelles, & qui me presse d'aller la voir.

HERMOCRATE.

Nous serons donc tous deux absents; car je pars aussi dans une heure; je le disois même à Agis.

LÉONTINE.

Vous partez, mon frere! Eh! chez qui allez-vous à votre tour?

HERMOCRATE.

Rendre visite à Criton.

LÉONTINE.

Quoi! à la Ville, comme moi? Il est assez particulier que nous y ayons tous deux affaire. Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit tantôt : votre voyage ne cache-t-il pas quelque mystere?

HERMOCRATE.

Voilà une question qui me feroit douter des motifs du vôtre: vous vous souvenez aussi des discours que vous m'avez tenus.

LÉONTINE.

Hermocrate, parlons à cœur ouvert: tenez; nous nous pénétrons; je ne vais point chez Phrosine.

HERMOCRATE.

Dès que vous parlez sur ce ton-là, je n'aurai pas moins de franchise que vous; je ne vais point chez Criton.

LÉONTINE.

C'est mon cœur qui me conduit où je vais.

HERMOCRATE.

C'est le mien qui me met en voyage.

LÉONTINE.

Oh! ſur ce pied-là je me marie.

HERMOCRATE.

Eh bien! je vous en offre autant.

LÉONTINE.

Tant-mieux, Hermocrate; &, grâce à notre mutuelle confidence, je crois que celui que j'aime, & moi, nous nous épargnerons les frais du départ; il eſt ici: & puiſque vous ſçavez tout, ce n'eſt pas la peine de nous aller marier plus loin.

HERMOCRATE.

Vous avez raiſon, & je ne partirai point non plus: nos mariages ſe feront enſemble; car celle à qui je me donne eſt ici auſſi.

LÉONTINE.

Je ne ſçais pas où elle eſt; pour moi, c'eſt Phocion que j'épouſe.

HERMOCRATE.

Phocion!

LÉONTINE.

Oui, Phocion.

HERMOCRATE.

Qui donc? celui qui eſt venu nous trouver ici? celui pour lequel vous me parliez tantôt?

LÉONTINE.

Je n'en connois point d'autre.

HERMOCRATE.

Mais attendez donc, je l'épouse aussi moi; & nous ne pouvons pas l'épouser tous deux.

LÉONTINE.

Vous l'épousez, dites-vous? vous ne rêvez pas?

HERMOCRATE.

Rien n'est plus vrai.

LÉONTINE.

Qu'est-ce que cela signifie? Quoi! Phocion qui m'aime d'une tendresse infinie, qui a fait faire mon portrait sans que je le sçusse!

HERMOCRATE.

Votre portrait! ce n'est pas le vôtre; c'est le mien qu'il a fait faire à mon insçu.

LÉONTINE.

Mais ne vous trompez-vous pas? Voici le sien; le reconnoissez-vous?

HERMOCRATE.

Tenez, ma sœur, en voilà le double: le vôtre est en homme & le mien est en femme; c'en est toute la différence.

LÉONTINE.

Juste Ciel ! où en suis-je ?

AGIS.

Oh ! c'en est fait, je n'y sçaurois plus tenir. Elle ne m'a point donné de portrait ; mais je dois l'épouser aussi.

HERMOCRATE.

Quoi ! vous aussi, Agis ? quelle étrange aventure !

LÉONTINE.

Je suis outrée, je l'avoue.

HERMOCRATE.

Il n'est pas question de se plaindre. Nos domestiques étoient gagnés ; je crains quelques desseins cachés. Hâtons-nous, Léontine ; ne perdons point de temps : il faut que cette fille-là s'explique, & nous rende compte de son imposture.

SCENE IX.

PHOCION, AGIS.

AGIS, *sans voir Phocion.*

JE ſuis au déſeſpoir !

PHOCION.

Les voilà donc partis ces importuns ; mais qu'avez-vous, Agis ? vous ne me regardez pas ?

AGIS.

Que venez-vous faire ici ? Qui de nous trois doit vous épouſer, d'Hermocrate, de Léontine, ou de moi ?

PHOCION.

Je vous entends ; tout eſt découvert.

AGIS.

N'avez-vous pas votre portrait à me donner, comme aux autres ?

PHOCION.

Les autres n'auroient pas eu ce portrait, ſi je n'avois pas eu deſſein de vous donner la perſonne.

AGIS.

AGIS.

Et moi je la cède à Hermocrate. Adieu, perfide! adieu, cruelle! je ne ſçais de quels noms vous appeller. Adieu pour jamais. Je me meurs!...

PHOCION.

Arrêtez, cher Agis; écoutez-moi.

AGIS.

Laiſſez-moi, vous dis-je.

PHOCION.

Non, je ne vous quitte plus. Craignez d'être le plus ingrat de tous les hommes, ſi vous ne m'écoutez pas.

AGIS.

Moi, que vous avez trompé!

PHOCION.

C'eſt pour vous que j'ai trompé tout le monde, & je n'ai pu faire autrement. Tous mes artifices ſont autant de témoignages de ma tendreſſe; & vous inſultez, dans votre erreur, au cœur le plus tendre qui fut jamais. Je ne ſuis point en peine de vous calmer: tout l'amour que vous me devez, tout celui que j'ai pour vous, vous ne le ſçavez pas. Vous m'aimerez, vous m'eſtimerez, vous me demanderez pardon.

AGIS.

Je n'y comprends rien.

PHOCION.

J'ai tout employé pour abuſer des cœurs dont la tendreſſe étoit l'unique voie qui me reſtoit pour obtenir la vôtre; & vous étiez l'unique objet de tout ce qu'on m'a vu faire.

AGIS.

Hélas! puis-je vous en croire, Aſpaſie?

PHOCION.

Dimas & Arlequin, qui ſçavent mon ſecret, qui m'ont ſervie, vous confirmeront ce que je vous dis-là. Interrogez-les; mon amour ne dédaigne pas d'avoir recours à leur témoignage.

AGIS.

Ce que vous me dites-là eſt-il poſſible, Aſpaſie! on n'a donc jamais tant aimé que vous le faites.

PHOCION.

Ce n'eſt pas là tout: cette Princeſſe que vous appellez votre ennemie & la mienne....

AGIS.

Hélas! s'il eſt vrai que vous m'aimiez, peut-être un jour vous fera-t-elle pleurer ma mort; elle n'épargnera pas le fils de Cléomene.

PHOCION.

Je suis en état de vous rendre l'arbitre de son sort.

AGIS.

Je ne lui demande que de nous laisser disposer du nôtre.

PHOCION.

Disposez vous-même de sa vie; c'est son cœur ici qui vous la livre.

AGIS.

Son cœur! vous Léonide, Madame!

PHOCION.

Je vous disois que vous ignoriez tout mon amour; & le voilà tout entier.

AGIS, *se jette à genoux.*

Je ne puis plus vous exprimer le mien.

SCENE X.

HERMOCRATE, LÉONTINE, PHOCION, AGIS.

HERMOCRATE.

QUE vois-je? Agis à ses genoux! (*Il s'approche.*) De qui est ce portrait-là?

PHOCION.

C'est de moi.

LÉONTINE.

Et celui-ci, fourbe que vous êtes?

PHOCION.

De moi. Voulez-vous que je les reprenne, & que je vous rende les vôtres?

HERMOCRATE.

Il ne s'agit point ici de plaisanterie. Qui êtes-vous? quels sont vos desseins?

PHOCION.

Je vais vous les dire; mais laissez-moi parler à Corine qui vient à nous.

SCENE DERNIERE.

HERMIDAS, DIMAS, ARLEQUIN, & le reste des ACTEURS.

DIMAS.

NOUTE Maître, je vous avartis qu'il y a tout plein d'hallebardiers au bas de noute jardin; & pis des soudars & pis des carioles dorées.

HERMIDAS.

Madame, Ariston est arrivé.

PHOCION, *à Agis.*

Allons, Seigneur; venez recevoir les hommages de vos Sujets: il est temps de partir; vos gardes vous attendent. (*à Hermocrate & à Léontine.*) Vous, Hermocrate; & vous, Léontine, qui d'abord refusiez tous deux de me garder, vous sentez le motif de mes feintes. Je voulois rendre le Trône à Agis, & je voulois

être à lui. Sous mon nom j'aurois peut-être révolté son cœur, & je me suis déguisée pour le surprendre; ce qui n'auroit encore abouti à rien, si je ne vous avois pas abusés vous-mêmes. Au reste, vous n'êtes point à plaindre, Hermocrate : je laisse votre cœur entre les mains de votre raison. Pour vous, Léontine, mon sexe doit avoir dissipé tous les sentiments que vous avoit inspiré mon artifice.

Fin du second Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS.

LE PETIT-MAISTRE CORRIGÉ, Comédie en trois Actes. Pag. 3

LE LEGS, Comédie en un Acte. 135

LE PRÉJUGÉ VAINCU, Comédie en un Acte. 225

LA DISPUTE, Comédie en un Acte. 291

FÉLICIE, Comédie en un Acte. 361

LES ACTEURS DE BONNE-FOI, Comédie en un Acte. 411

Fin de la Table du Théâtre François.

TABLE

DU THÉATRE ITALIEN.

LE TRIOMPHE DE PLUTUS,
Comédie en un Acte. Pag. 471

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR,
Comédie en trois Actes. 533

Fin de la Table.

00100403

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016